LE

MONDE ILLUSTRÉ

LE

MONDE ILLUSTRÉ

Directeur : M. PAUL DALLOZ

Administrateur : M. A. Bourdilliat. — Secrétaire : M. E. Hubert

PARTIE LITTÉRAIRE

MM. Pierre Véron, Jules Noriac, Monselet, L. Enault, Lorédan Larchey, Eugène Muller, de Lajarte, A. de Lasalle, Petit-Jean, Xavier Aubryet, Édouard Thierry, Paul de Saint-Victor, Élie Berthet, Champfleury, Gustave Claudin, François Coppée, Albert Delpit, Louis Dépret, Paul Féval, Charles Joliet, Pierre le Hestre, Olivier Merson, Maisonneufve, Charles Yriarte, Édouard Hubert, Wilfrid de Fonvielle, P.-L.-B. Sabel, etc., etc.

PARTIE ARTISTIQUE

Dessins : MM. Karl Bodmer, Gustave Doré, Godefroy-Durand, Lix, Dick, Duvivier, Vierge, Lavée, Yon, Cham, Bertall, de Bérard, Bertrand, Bocourt, G. Bordèse, de Beaurepaire, F. Chifflart, Hubert Clerget, Crafty, Daubigny, Deroy, Férat, Ferdinandus, Gobin, Grandsire, Giacomelli, Harpignies, Ed. Hubert, Gustave Janet, P. Kauffmann, Lalanne, Lancelot, Lançon, L.-O. Merson, Montbard, de Montaut, Edmond Morin, de Neuville, Jules Noël, Pelcoq, Petit, Pirodon, A. Provost, E. Riou, Robida, Ryckebusch, Sahib, Sellier, H. Scott, Théroud, Urabieta, Valnay, Van Elven, Yan'Dargent, Brun, etc., etc.

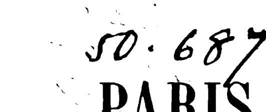
Gravures : MM. Robert, Chapon, Thomas, Jonnard, Joliet, Méaulle, Moller, Daudenarde, Bellanger, Peulot, Huyot, Anseau, Dumont, Dutheil, Coste, Gusman, Tattier, Tourfaux, Roch, Regnier, etc., etc.

TOME XLI

ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE

1877



PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION : QUAI VOLTAIRE, 13

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1056 — 7 Juill. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.

LA GRANDE REVUE DU MARÉCHAL. — Défilé du bataillon de Saint-Cyr. — (D'après nature, par M. Ferdinandus).

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Tous les ans, à pareille époque, les journaux affirment que Paris est un désert.

Ce désert-là cependant compte encore un million et demi d'habitants. Ce qui est un assez joli chiffre pour une solitude. Il faut bien que ce million et demi trouve moyen de s'arranger une existence quelconque. Comment s'y prend-il?

Hélas! pour le pauvre monde, l'été a des cruautés sans pareilles. Au premier rang des martyrs, il faut placer les boutiquiers dont la condition, le soir, rappelle le sort de saint Laurent sur son gril.

Pour tous ces prisonniers, l'unique consolation est de mettre une chaise sur le trottoir et de respirer l'air du ruisseau en rêvant lacs et montagnes, du ruisseau que chanta Mme de Staël, parce qu'elle était libre de vagabonder à son aise à travers l'Europe.

Encore le supplice de ceux-ci n'est-il pas comparable aux tortures qu'endure toute une partie de la population : celle qui vit sous les toits.

On ne se doute pas des souffrances qu'ont à subir les habitants des mansardes quand la canicule en feu dévore non pas les campagnes, mais les toitures. Le thermomètre arrive, dans ces cellules, à 40 degrés de chaleur. Et c'est là qu'il faut goûter le repos (dérision!) après une accablante journée!

Quant aux favorisés de la fortune, je ne vois pas que leurs plaisirs soient bien dignes d'envie par cette température torride.

L'ordre et la marche en sont immuables.

Primo. Dîner aux Champs-Élysées. Une bataille! La cohue commence dès six heures. On s'arrache un coin de table, on se dispute un verre, on échange des cartels à propos d'une fourchette. Et quand on est installé, au prix de toutes ces tribulations, en est-on plus avancé? Ce sont des haltes de trois quarts d'heure entre chaque plat. Haltes entrecoupées d'apparitions qui rappellent le supplice de feu Tantale.

A chaque instant, en effet, les garçons ahuris passent à côté de vous au pas de charge.

— Garçon!

— Oui, monsieur.

Et il est déjà à vingt mètres de là.

Les maîtres d'hôtel s'entrecroisent aussi, portant dans d'énormes plats des poissons gigantesques et des *roastbeefs* à la Gargantua.

Mais c'est en vain que vous essayez de les arrêter. A moitié fous, ils ne savent plus à qui entendre, au milieu des vociférations qui les appellent à hue et à dia, formant un chœur cacophonique dont les paroles sont :

— Passez la truite!

— Le filet à gauche!

— Enlevez le gigot!

— Les légumes à la terrasse!

Truite, gigot, filet! Et vous continuez à mourir de faim, tandis que le fourmillement des allants et des venants vous donne le mal de mer.

Enfin, vers neuf heures, un garçon vous apporte dans le fond d'une écuelle trois cuillerées de potage sur lequel il a pleuré des larmes de sueur, et, à dix heures et demie, vous avalez la dernière bouchée, coudoyé par les derniers partants.

Que si, par un hasard miraculeux, vous n'avez mis que deux heures à dîner, et que vous veuillez compléter votre soirée par une station récréative, la bataille recommence.

A la porte du Cirque la buraliste vous regarde avec mépris, quand vous lui demandez s'il lui reste des places. Aux cafés chantants, le garçon, avec un air de protection, vous emmène derrière un tronc d'arbre qu'il vous faut enlacer de vos deux jambes pour arriver à vous asseoir.

Quand vous voulez goûter à votre bock, vous êtes forcé de demander à votre voisin de vous faire boire, incapable que vous êtes de risquer un mouvement. O délices!

Reste la promenade en voiture découverte.

Mais il faut la conquérir, cette voiture. Vous en poursuivez une douzaine en courant. Total quatre kilomètres. Les cochers passent dédaigneux. Les moins arrogants poussent la condescendance jusqu'à vous crier :

— Tu vois bien, imbécile, que mon cheval est fatigué.

Enfin, vers minuit, vous avez envahi un vieux cabriolet sorti de la remise où il se rouillait depuis quinze ans. Ah! qu'il est doux de respirer! Seulement, ce n'est pas de l'air que vous avalez, c'est du macadam volatilisé. De la place de la Concorde à l'Arc-de-Triomphe, c'est un brouillard de poussière. Si vous vous regardiez en rentrant, dans la glace, vous vous apercevriez que cela fait un petit trottoir sur votre langue.

Et là-dessus les heureux du monde parisien se couchent poursuivis par un affreux cauchemar dans lequel ils voient la truite à la sauce verte danser sur leur estomac avec la contrôleuse du Cirque, en faisant vis-à-vis au cocher de fiacre qui tient par la taille l'orme du café-concert!...

∿∿ A propos de café-concert, le devoir du chroniqueur bien renseigné est de tenir son lecteur au courant de toutes les innovations.

Nous risquerons donc, si vous le voulez bien, une excursion dans des parages lointains. Mais cela vaut le voyage.

Depuis pas mal d'années, le quartier latin était veuf d'établissements lyriques. Le *Beuglant* de la rue Contrescarpe avait fait faillite. Le *Vert-Galant* avait été expulsé par la skatingomanie. Il y avait une lacune à combler. Elle est comblée.

Là-bas, là-bas, tout près du Luxembourg,

comme chantait la complainte, la mutilation de la Pépinière avait créé des terrains vagues qui furent pendant longtemps la désolation de ce quartier.

Un jour, pourtant, on vit enclore un de ces terrains d'un petit treillage. Cinq ou six arbres y furent apportés, puis une baraque en bois sortit de terre.

La baraque fut d'abord un café intime où quelques peintres du voisinage venaient déguster la bière et la choucroute. On y voyait Français fumer sa pipe avec sa gravité de patriarche, pendant que quelques autres faisaient la partie de piquet.

Mais l'ambition ne germe pas seulement dans le cœur des conquérants. Le cœur des cafetiers y est accessible.

Quand vint l'été, sous les arbres dont j'ai parlé, trois Italiens dont une Italienne vinrent gratter et miauler : Viva Garibaldi! Ce fut le point de départ, ce fut l'*avatar*.

L'année suivante, les Italiens furent remplacés par un violon, un piston et une clarinette.

Concert instrumental à l'instar du jardin Bessellièvre;

Mais les instruments ne sont pas ce qu'aime la jeunesse de l'endroit. Il lui faut du vivant.

La troisième année donc on installa un piano, un comique et une dame en robe décolletée. La scène se composait de tréteaux. Les artistes y entraient et en sortaient en enjambant par une fenêtre du café. A la bonne franquette, quoi!

Sans qu'on s'en doutât, à ces diverses tentatives, le patron du lieu avait d'assez jolis bénéfices, puisque le terrain qu'il avait loué d'abord ayant été mis en vente, il s'en rendit adjudicataire.

Nous touchons au dénoûment.

Le terrain acheté, un architecte fut mandé et l'architecte, en deux mois, construisit une vaste salle de concert tout en bois, qui est en train de faire les délices des étudiants et des étudiantes.

On l'appelle le *Concert du Chalet*. Il y a un orchestre pour de bon, avec une grosse caisse dont les boum! boum! doivent réveiller les morts jusqu'au fond du cimetière Montparnasse.

Mais ce qui fait la curiosité de l'endroit, c'est surtout le public. Les étudiants arrivent là par bandes de huit ou dix, d'autres par couples. Une chanteuse paraît, trépignements idolâtres avant qu'elle ait ouvert la bouche. Tantôt, on répète en chœur le dernier mot de chaque vers qu'elle chante; tantôt, on improvise un accompagnement de canne; tantôt, ce sont des *bis* qui doivent secouer dans leur lit les habitants des maisons voisines.

Pendant ce temps-là, un surveillant se promène entre les tables, haranguant à mi-voix les tapageurs, les prenant par la persuasion, leur adressant des sourires entraînants, fronçant parfois le sourcil, mais se déridant aussitôt. Je vous donne ce brave homme à la moustache en brosse, pour un diplomate de premier ordre!

Il lui faut chaque soir déployer des trésors d'astuce; car le problème à résoudre est des plus complexes.

Si l'on recourait à l'expulsion, toute la clientèle déserterait et ce serait la ruine de la maison. Si on laissait aller trop loin les choses, la police interviendrait et ce serait la fermeture.

L'étoile du lieu s'appelait Mlle Schneider. Rien de la belle Hélène. Pesant environ deux cent vingt livres, cette forte dame enivrait son auditoire en chantant les refrains les plus débraillés du répertoire.

Pleine de familiarité, elle n'hésitait pas à adresser aux spectateurs des mots d'amitié et à les appeler *mes petits lapins*.

Un jour cependant, la familiarité fut excessive, la diva eut un geste que l'œil vigilant du sergent de ville ne crut pas pouvoir laisser passer.

L'établissement fut fermé vingt-quatre heures, et, de peur d'entraînement nouveau, Mlle Schneider fut remplacée par une dame qui, à la ritournelle d'une de ses chansons, porte arme en élevant son pied pardessus sa tête.

On y admire aussi une troupe de danseurs espagnols, qui font plutôt penser à Belleville qu'à Séville.

Mais, encore une fois, le véritable spectacle est dans la salle. Celui-là vaut qu'on se dérange.

Il y a, dans le Paris uniformisé et banalisé que nous voyons, si peu de coins originaux!

∿∿ Les musiques se suivent et ne se ressemblent pas. Il y a loin du concert du Chalet aux concours du prix de Rome.

Hélas! trois fois hélas! il n'a eu qu'un résultat négatif ce concours si impatiemment attendu... par les concurrents. Pas de premier prix cette année.

Je ne m'en afflige pas outre mesure, car j'ai la conviction que l'institution elle-même est d'une remarquable inutilité. J'ajouterai qu'elle manque complètement d'*opportunisme*, par le goût qui court.

Qu'on ait eu l'idée d'expédier à Rome des jeunes gens (d'une jeunesse suffisamment mûre, puisqu'ils peuvent avoir trente ans), qu'on ait eu l'idée de les expédier à Rome alors que l'Italie était la reine de la musique, cela se comprend.

En ce temps-là, Rossini était Dieu; Bellini, Donizetti étaient ses prophètes.

Mais, comme il arrive toujours avec la marche des âges, l'axe du monde musical s'est déplacé. Les formules italiennes ont vieilli, sont hors de mode. Les maîtres manquent par delà les Alpes et, sauf Verdi dont la vieillesse virile lutte contre la transformation en cherchant à s'y associer, les compositeurs italiens sont de second ou de troisième ordre.

Que vont donc faire à Rome, dans ces conditions, nos lauréats de l'Institut?

Comment ne s'est-on pas avisé de chercher un



autre mode de récompense, puisque celui ci est devenu sans profit comme sans motif?

Et pendant combien de temps encore enverra-t-on puiser l'inspiration à une source qui est tarie? Ce sont les jeux familiers de la routine nationale. Raison de plus pour que les protestations de la presse soient plus énergiques.

Plus on est sourd aux réclamations, plus il faut que les réclamants crient fort.

Si l'on n'envoie pas cette année de musiciens à Rome, Rome nous envoie un échantillon du savoir-faire de ses artistiques pensionnaires.

L'échantillon n'a rien d'enthousiasmant. Mais ce qu'il faut constater à l'honneur du public, c'est l'empressement qu'il met à honorer de sa présence les petites comme les grandes fêtes de l'art.

Reculez seulement de trente ans en arrière, et vous verrez quel progrès le souci des choses intelligentes a fait dans notre pays.

En ce temps-là, un tout petit nombre d'amateurs, ou pourrait dire de spécialistes, suivait les expositions de l'École des Beaux-Arts.

Si, par aventure, quelque bourgeois s'y fourvoyait, c'était bien contre son gré et parce que sa bonne foi avait été surprise.

En passant par là, il avait vu du monde entrer. Il était entré, comme les autres, s'imaginant qu'il s'agissait de quelque vente après décès, et curieux de trouver une commode ou un secrétaire à son goût. Dès qu'il s'apercevait de sa méprise, il se hâtait de vider la place.

Aujourd'hui, au contraire, le bourgeois tient à honneur de suivre toutes les réunions de l'art.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'il en soit devenu pour cela un infaillible connaisseur. Pas même un appréciateur bien convaincu.

Ce qu'il souhaite avant tout, c'est être vu là où la mode veut qu'on aille. Mais patience! Tout vient à point à qui sait attendre. Un premier pas, le plus important, a été fait. Le reste suivra.

A force de venir par *chic*, le bourgeois apprendra, fera l'éducation de ses yeux et finira par aimer l'art pour lui-même.

Il est sur la bonne voie; encourageons-le à y persévérer et ne le rebutons pas par d'intempestives railleries.

L'Opéra va procéder à une exhumation.

La Reine de Chypre, si oubliée, va ressusciter au soleil de la rampe.

Que de souvenirs éveille cette reprise d'une œuvre qui, toujours jouée en province, n'a pas reparu sur les affiches parisiennes depuis de longues années!

Deux noms surtout sont ravivés dans les mémoires : celui d'Halévy et celui de Baroilhet, son interprète.

Halévy!... Celui-là eut tout ce que l'étude peut donner de talent. Par malheur, le génie ne s'enseigne pas.

D'où il résulte que, malgré tout ce talent-là, Halévy, dominé par les géants d'alors, par Rossini, par Meyerbeer, par Donizetti même, arriva à la renommée sans atteindre la gloire.

On cite sur lui un mot bien fin de Gustave Planche.

Quelqu'un parlait devant celui ci avec enthousiasme de cette *Reine de Chypre* précisément, qui va être jouée chez notre ami Halanzier.

Gustave Planche se mit en travers de ce débordement excessif d'admiration.

— Halévy, dit-il, me fait l'effet d'un peintre dont tous les originaux ressembleraient à des copies.

Il y avait bien du vrai dans ce jugement.

Le public saluait volontiers ses œuvres, mais c'était parce qu'il les avait vues autre part. Halévy, — sauf exceptions faites pour certains fragments de *la Juive*. — Halévy n'était pas une lumière. Il n'était qu'un reflet.

Reflet d'Hérold dans *l'Éclair*, reflet de Meyerbeer, déjà nommé, dans mainte autre partition, reflet de l'école italienne aussi. Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait beaucoup d'Halévy dans le monde.

Ah! si nous en avions un aujourd'hui pour nous faire des partitions bien lucides, bien arrêtées de contours, bien travaillées d'harmonie, sans tomber pour cela dans l'algèbre!

Très-méticuleux aux répétitions, mais d'une politesse exquise, Halévy était très aimé de l'orchestre.

Quand il avait une observation à faire, il prenait toujours quelque moyen spirituellement détourné. Car c'était un homme de l'esprit le plus délicat et le plus cultivé.

Roqueplan l'appelait même à ce propos un *musicien de lettres*.

Et, en effet, il y avait plus peut-être l'étoffe d'un lettré en lui que le tempérament d'un maëstro.

Quoi qu'il en soit, comme je le disais, s'il voulait faire une observation ou rectifier une erreur de ses interprètes, il tournait la difficulté avec une dextérité incomparable.

Un jour, l'orchestre avait pressé outre mesure le mouvement d'un morceau.

Halévy tire doucement sa montre de sa poche.

Et s'adressant, avec un sourire, au chef d'orchestre :

— Cher monsieur Habeneck, vous êtes mille fois aimable de ne pas vouloir retarder l'heure de mon dîner; mais j'ai prévenu chez moi qu'on ne m'attendît pas avant sept heures et demie. Nous pouvons donc reprendre ce quatuor dans le mouvement vrai.

Habeneck comprit.

Il dissimula une légère grimace et recommença dans l'esprit de la partition.

Baroilhet, dont la renommée trouva dans *la Reine de Chypre* sa consécration la plus éclatante, ne fut jamais, à proprement parler, une belle voix.

Un nasillement incorrigible, ou, pour dire plus exactement, *incorrigeable*, s'opposait à ce qu'il fût jamais classé parmi les virtuoses du chant.

Théophile Gautier le définissait ainsi :

— Impossible d'avoir plus de cœur dans le nez.

La définition était exacte. C'était précisément le cœur qui animait et transfigurait l'artiste, médiocrement doué.

Il paraissait maigre, long, anguleux. Rien qui prévînt en sa faveur. La figure, en lame de couteau, était comme figée dans une expression de roideur hautaine.

La première impression était défavorable.

Mais, à mesure que Baroilhet avançait dans son rôle, il maîtrisait son public avec une autorité toujours grandissante. Et le succès suivait un crescendo voulu.

Succès de courte durée; car Baroilhet dut quitter la scène de bonne heure.

Une bronchite vint aggraver le nasillement de telle façon qu'il semblait avoir la pratique de Polichinelle dans la bouche.

Pour se consoler et aussi pour gagner sa vie, car il était peu fortuné, il se livra au commerce des tableaux et devint un des hôtes assidus de l'hôtel des Ventes.

Qui ne se souvient d'avoir rencontré dans les salles ce monsieur étriqué, silencieux, mélancolique, qui errait çà et là comme une âme en peine?

Toujours tiré à quatre épingles, le chapeau légèrement incliné sur l'oreille, les mains enfoncées dans son pantalon à plis, Baroilhet paraissait immuable. Il aurait été impossible de lui donner un âge, grâce à l'habileté qu'il déployait pour réparer les irréparables outrages.

Cependant il réalisait cet incroyable tour de force de maigrir encore, de maigrir toujours!

Quand il mourut, il aurait pu remplir le personnage de l'*homme squelette*, cher aux badauds.

Pauvre Baroilhet!

Sa retraite prématurée avait laissé une grande amertume après elle. Il évitait avec soin de parler théâtre.

C'était à ce point que, passant plusieurs fois par jour devant l'ancien Opéra, puisqu'il venait constamment à l'hôtel de la rue Drouot, c'était à ce point qu'il traversait toujours la chaussée pour prendre le trottoir opposé!

Un jour qu'il causait par extraordinaire avec quelque expansion, je l'entendis résumer en une phrase tous ses inconsolables regrets :

— Ce qu'il y a de douleur, disait il, pour l'artiste qui est obligé de quitter la scène, nul autre que lui ne le peut savoir...

Puis après une pause ponctuée d'un profond soupir :

— Et cela se comprend... c'est un homme qui, de son vivant, voit sa veuve se remarier!...

Tous les journaux ont annoncé, cette semaine, que la maison Morris prépare une grosse réforme.

Dorénavant toutes les affiches de théâtre seraient tirées d'un seul coup au lieu d'être mises isolément sous presse. Il en résultera une avance considérable que le public appréciera vivement.

En effet, dans l'état de choses actuel, il y a des quartiers où les affiches du jour ne sont pas posées avant trois heures de l'après-midi.

C'est absolument dérisoire.

Il y aurait, si la place ne me faisait défaut, toute une monographie — et des plus curieuses — à écrire sur l'affiche théâtrale. Combien humbles furent ses origines! Un tout petit, tout petit carré de papier. Encore ce petit carré n'était-il placardé qu'à la porte même de la salle.

Plus tard, il le fut sur une dizaine de points. Pas davantage.

Plus tard encore arrivèrent les envahissements et de plus en plus accapareurs de certains directeurs qui, à eux seuls, couvraient presque tout l'espace réservé à l'affichage.

Ce qui motiva une ordonnance bizarre de M. Carlier, préfet de police, ordonnance qui prescrivait l'obligation pour tous les théâtres de ne plus avoir qu'un seul modèle et qu'une seule dimension d'affiches.

Mais M. Carlier avait compté sans les amours-propres qui se mirent en révolte.

Il y eut à la préfecture un déchaînement de pleurs et de grincements de dents.

— Comment! gémissait la *prima dona*, on ne pourra plus mettre en vedette mon nom illustre!

— Comment! tonnait le grand premier rôle, j'en serai réduit aux caractères microscopiques à peine bons pour les coryphées!

Et ainsi de suite.

Bref, M. Carlier dut céder, et les affiches reprirent leurs libres allures. La vanité est invincible.

Sous ce rapport, du reste, combien nous sommes loin encore des Américains!

Dernièrement, à New-York, un cirque avait fait fabriquer une affiche sur toile dont les morceaux juxtaposés avaient deux cents mètres de long!

Ils la promenèrent par la ville, clouée sur trente-deux voitures marchant au pas...

Pardon, mesdames!...

Le mot est de Dumas.

Et d'ailleurs nous ne sommes plus à l'époque où l'on désavouait les artifices employés par la beauté pour se perfectionner ou s'arrondir.

Donc, quelqu'un parlait à Dumas de la comtesse de X...

— Je l'ai rencontrée dans plusieurs salons, dit Dumas.

— Et moi je l'ai vue plusieurs fois, l'an dernier, aux eaux, comme elle sortait de sa cabine.

— De sa cabine?... Oh! alors, ce n'est pas la même que nous connaissons.

PIERRE VÉRON.

AVIS. — Les croquis de notre fidèle correspondant nous ont semblé d'un si vif intérêt, que nous n'avons pas hésité à faire de ce numéro un numéro exclusivement militaire. Malgré le peu de temps qui leur était donné, nos habiles artistes ont bien voulu faire un véritable effort qui nous permet de présenter, jours seulement après l'événement, l'histoire complète, exacte et détaillée de ce fameux passage du Danube, depuis si longtemps attendu. Nos abonnés voudront bien en tenir compte à MM. Vierge, Lix, Janet, Férat, Ferdinandus, l'état-major de nos dessinateurs, toujours sur la brèche, crayon en main, pour les satisfaire.



1. Hauteurs enlevées aux Turcs par la 18e brigade, le 22 juin. 2. Village de Garbina. 3. Village de Zizila. 4. Village détruit de Ghécet. 5. Maisons inondées. 6. Montagnes de la Dobrutscha. 7. Bras du vieux Danube. 8 Matchin.
9. Ile de Philopoï. 10. Jetée du chemin de fer conduisant au port de Braïla. 11. Pont de radeaux. 12. Chaussée sur pilotis.

Passage du pont jeté sur le Danube, de Braïla à Ghécet, en présence du Czar, le 23 juin. — (Dessin de M. Janet, d'après le croquis de M. Dick.)

22 JUIN. — Les tirailleurs cosaques, précédant la brigade Zukoff, traversent les marais en face de Garbina et repoussent les Tcherkess. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick.)

LA GUERRE

En Europe

Depuis les événements qui font l'objet de nos gravures, et dont on trouvera le détail plus loin, les Russes ont exécuté avec le même succès un nouveau passage du Danube entre Simnitza et Sistowa, à quelque distance de Nicopolis. Voici la dépêche officielle relatant ce fait :

Télégramme de S. M. l'empereur à S. M. l'impératrice, en date du 15/27 juin.

« Les troupes du 8e corps d'armée, ayant pour avant-garde la 14e division, ont passé ce matin, au point du jour, le Danube aux environs de Simnitza.

L'ennemi a été refoulé de ses premières lignes. Le passage des troupes en bateaux continue sans obstacle.

Le combat se poursuit. Nos pertes ne sont pas encore connues. La ville de Nicopolis brûle à la suite du bombardement. Les troupes de Zimmermann ont passé en masse : elles ont occupé Toultcha, Issaktcha et Hirsova. »

Des télégrammes turcs annoncent, d'autre part, que les Russes, ayant voulu poursuivre leurs succès du côté de Biela, situé à l'Est, auraient été complètement défaits, battraient en retraite et le pont établi à Sistowa serait détruit. Nous croyons cependant, d'après l'ensemble des dernières nouvelles, que les troupes du Czar sont maîtresses de leurs têtes de pont.

Dans la Dobroutscha, ils sont sur le chemin de fer de Kustendje.

Les épouvantables combats d'artillerie continuent entre Giurgewo et Roustchouck ; ces deux villes seraient à moitié démolies et incendiées. Même ardeur dans la lutte entre Widdin et Kalafat.

Les Turcs, pour se porter en force au devant de l'invasion, auraient abandonné le territoire du Monténégro, qu'ils songent à réoccuper.

La flotte anglaise se dirige, dit-on, vers Besika, baie où elle a déjà stationné.

—

En Asie

Les dépêches turques s'attribuent un grand succès à Soukhoum-Kalé, et, soutenue par des corps auxiliaires d'Abashs, l'armée ottomane penserait à dégager complétement Batoum, infructueusement assiégé par les Russes.

Le succès des Turcs à Zewin, sur la route d'Erzeroum, semble plus certain que cette dernière nouvelle ; il serait dû au général autrichien Kalmann, qui sert les Turcs sous le nom de Feizi-Pacha. De ce fait, l'armée d'Asie serait arrêtée dans sa marche. Les dépêches russes ne nous apprennent rien de ces événements qui, comme ceux d'Europe, sont assez graves pour qu'on en attende impatiemment la confirmation.

NOS GRAVURES

Le passage du Danube

Le passage du Danube est l'événement capital du théâtre de la guerre, aussi n'avons-nous pas hésité à y consacrer tout ce numéro. Chacune de nos gravures représente, d'ailleurs, un fait important que nous ne pouvions laisser de côté : *le Passage sur les pontons devant Matchin, — le Passage sur le pont de Braïla, — la Lutte dans les marais de la Dobrutscha, — la Prise des hauteurs de Garbina* forment la véritable histoire de cette grande opération. On remarquera que le croquis représentant le pont de bateaux de Braïla est absolument pris au même point que le croquis publié par le *Figaro*, et dû au crayon de M. Pelicer. Quoique dessiné à un moment différent, les lecteurs des deux journaux auront un sûr moyen de corroborer l'événement.

Nous croyons devoir décrire assez longuement ces faits, et nous empruntons pour cela au *Moniteur universel* le récit détaillé de M. Dick, qui suit la même voie que M. Ivan de Wœstyne pour le *Figaro* :

« Les grandes opérations militaires que je vous faisais présager dans mes dernières correspondances viennent de commencer par le passage du Danube à Braïla et la prise de Matchin. Ce premier engagement a été des plus brillamment conduits, et l'honneur en revient tout entier à la 18e brigade du 14e corps, commandé par le général Zimmerman.

Arrivé dans la nuit du 21 juin à Braïla, mon inaction ne fut pas de longue durée. Dès trois heures du matin, j'étais réveillé par le canon, et, au point du jour, j'allai me placer dans la batterie de position dominant la ville, d'où l'on découvre un panorama splendide. Rien de plus beau et de plus grandiose que cette vallée du Danube vue au jour levant. Tout au fond, les montagnes de la Dobrutscha, au pied desquelles s'étend une plaine marécageuse de plusieurs kilomètres de largeur. Sur d'étroites chaussées, nous apercevons les petits villages de Garvan et de Zizila, où se tiennent les Tcherkess. Plus en dessus, sur les flancs des collines, de légers renflements de terre nous annoncent les retranchements derrière lesquels les nizams ont pris position. Plus à droite s'ouvre l'embouchure du bras du vieux Danube conduisant à Matchin, et, dans une petite anse, nous apercevons parfaitement, à l'aide d'une jumelle, les deux mâts du monitor turc coulé, il y a bientôt un mois, par les bateaux porte-torpilles des lieutenant Dubasof et Shestakoff. Sur la rive droite de ce bras, deux grands minarets élancés, une vaste maison blanche, qu'on nous dit être le conak du gouverneur, et un amas de maisons basses surmontées de terrasses, nous signalent la présence de Matchin, ville comptant près de 10,000 habitants.

A nos pieds, le Danube roule ses eaux jaunâtres et débordées, et, sur les deux rives, nous voyons de nombreuses habitations à moitié submergées, et dont la toiture dépasse seulement le niveau actuel du fleuve. A Braïla, toutes les troupes de la garnison sont déjà sur pied et travaillent activement pour terminer la construction du pont jeté sur le Danube de cette ville à Ghecet. Ce pont, sur la rive roumaine, commence par environ deux cents mètres de chevalets posés sur les parties de la terre ferme recouvertes par les eaux du Danube. Il se continue sur une longueur de plus de douze cents mètres au moyen de schleeps reliés ensemble. Du côté de la rive turque, il se termine par des chevalets.

Ce pont est très-solidement construit; il peut être traversé par six hommes de front, par le train et par la grosse artillerie. Deux cordes forment garde-fou de chaque côté. Chose curieuse, ce pont est muni de grosses lanternes, comme s'il devait durer pendant de longues années. Deux jours ont suffi aux Russes pour construire la partie du pont formée par des schleeps. Ils n'ont pas été inquiétés par les Turcs, car depuis l'explosion des deux monitors les autres cuirassés turcs ont été forcés de se retirer à Silistrie pour échapper au feu des batteries russes de gros calibre placées au sud de Braïla. Les batteries de Matchin auraient seules pu les gêner; mais elles n'ont pas une portée assez longue. Quant à Ghecet, où se trouve la tête du pont, ce village turc est depuis longtemps déjà occupé par un détachement de cosaques.

Comme je vous l'ai déjà dit, à trois heures du matin, les batteries de Braïla avaient ouvert le feu contre Matchin. Mais ce n'était qu'une fausse attaque destinée à appeler l'attention des Turcs sur ce point et à couvrir la véritable opération. Pendant la nuit, les deux régiments d'infanterie de la 18e brigade (général Zukoff), deux escadrons de cosaques et une batterie légère, étaient partis moitié de Galatz et moitié de Reni et avaient franchi le Danube sur des barques et des radeaux blindés. Toute la nuit, ces hardis soldats marchèrent péniblement dans les marais et les montagnes, pour ensuite combattre les ennemis, qui étaient retranchés sur les hauteurs, au-dessus de Zizila et de Garvan, et appuyés par deux pièces de 7, système Krupp. La colonne partie de Galatz arriva la première sur les positions turques. Les deux premiers bataillons marchèrent droit sur le village de Garvan. Les deux autres longèrent la plage, entre le Danube et le lac de Garvan.

A quatre heures du matin, les bachi-bouzoucks qui occupaient ces villages aperçurent les cosaques précédant ces troupes, et donnèrent l'alarme. Bien que marchant sur un sol marécageux, où hommes et chevaux s'embourbaient à chaque pas, ces hardis enfants du Don mirent pied à terre, et, bien qu'ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, engagèrent un très-vif combat de tirailleurs avec les Tcherkess, qui se replièrent bientôt sur les hauteurs où l'infanterie avait pris position. Après avoir traversé les marécages à la suite des cosaques, les deux bataillons qui avaient pris le village de Garvan pour objectif firent halte et, après avoir déposé les sacs à terre, marchèrent à l'assaut des positions.

A huit heures du matin, la fusillade des Turcs retentit vive et crépitante. Sans tirer un seul coup de fusil, les dix compagnies russes se lancèrent en avant, en criant hurrah ! Cette attaque fut des plus brillantes. Rien de plus sublime que ces vaillants soldats, attaquant par trois compagnies à la fois, au pas de course, baïonnette en avant et poitrine découverte. Ils ne cherchent pas, ceux-là, soyez-en sûr, des arbres pour s'abriter, et pour eux la guerre n'est pas un calcul géométrique. *Nous avons attaqué à la française*, nous disaient après l'action ces braves officiers quand nous les félicitions de leur brillante conduite, eux et leurs soldats. Quatre fois, ces deux bataillons (1,500 hommes) attaquèrent les hauteurs défendues par 3,500 nizams et 700 Tcherkess. Trois fois ils furent repoussés.

Au dernier assaut, un élan furieux les porta d'un seul bond sur le sommet de la position, où un jeune lieutenant arriva le premier. Des deux pièces de canon, l'une d'entre elles tomba aux mains des Russes, lesquels, en arrivant dans l'ouvrage ennemi, trouvèrent les cadavres du capitaine Paskiewitch et de soldats tombés dans les premières attaques, affreusement mutilés par les Turcs. Loin de respecter ces nobles victimes, les nizams leur avaient coupé le nez, les oreilles, et ouvert les lèvres à coups de sabre. Aussi l'exaspération est-elle à son comble dans la 18e brigade, qui a juré de ne faire aucun quartier à l'ennemi. Chassés de cette première position, les Turcs se retirèrent sur la hauteur dominant Zizila. Mais à ce moment le régiment parti de Reni arrivait enfin avec du canon, et, pour ne pas être enveloppés, les Turcs se retirèrent au plus vite sur Matchin. Des hauteurs de Braïla, nous apercevions les épais nuages de poussière soulevés par leur cavalerie qui se repliait à fond de train. Commencé à huit heures, le combat était fini à dix heures et demie, heure à laquelle les Russes avaient enlevé la position, mais au prix de pertes sensibles. Les 10 compagnies qui avaient attaqué comptaient 3 officiers et 47 soldats tués et 150 blessés. Dans l'intérieur de l'ouvrage, on a relevé les cadavres de 15 nizams; mais ce chiffre ne peut donner une idée exacte des pertes de l'ennemi, si on songe avec quelle rapidité les Turcs enlèvent leurs morts.

Pendant ce temps, les canonnières russes stationnées à Braïla étaient allées reconnaître Matchin, et avaient échangé plusieurs coups de fusil avec les avant-postes ennemis. A partir de midi, les troupes de Braïla se mirent en mouvement et s'acheminèrent vers le port où on les embarquait sur de vastes gabarres, protégées par des remparts en madriers percés de meurtrières. Ces gabarres, remorquées par le petit vapeur *Romania*, débarquaient les troupes dans l'île vaste et boisée de Philopoï qui fait face à Matchin. Un grand cuirassé russe, le *Fulguru*, aida puissamment au passage en y transportant en une seule fois un bataillon fort de 1,000 hommes.

Toutes les dispositions étaient prises pour attaquer vigoureusement le lendemain Matchin. Mais durant la nuit les Turcs évacuèrent cette ville, laissant derrière eux les Tcherkess, lesquels commencèrent immédiatement le pillage des magasins et des maisons particulières. Chose extraordinaire, ils n'ont brûlé qu'une seule habitation, se contentant de briser les portes et les fenêtres des autres. Malheureusement, plusieurs actes de la plus horrible barbarie ont été commis. Dans une maison, on a trouvé les cadavres d'une mère et de ses deux filles, lesquelles, après avoir subi les derniers outrages, ont été martyrisées avec une cruauté raffinée. Qu'il vous suffise de savoir que ces malheureuses ont été liées ensemble avec des lanières de chair vive que les Tcherkess leur taillaient sur les bras.

Le 23, au petit jour, ces hordes de bandits, qui déshonorent les armées qui les emploient, abandonnaient à leur tour Matchin et étaient suivis dans leur retraite par toute la population turque de la ville. Peu d'instants après, les Russes, qui occupaient l'île de Philopoï, apercevant cette fuite, traversèrent le bras du

vieux Danube et occupèrent Matchin, où ils furent reçus avec le plus vif enthousiasme par la population grecque et bulgare, laquelle avait passé la nuit au milieu des plus vives angoisses, s'attendant à chaque instant à voir les Tcherkess commencer le massacre des chrétiens. Le clergé et les habitants en habits de fête sortirent de la ville à la rencontre du premier détachement russe, auquel on offrit le pain et le sel.

A neuf heures et demie, l'empereur, parti durant la nuit de Ploïesti, arrivait à Braïla, et, montant à cheval dès son entrée en gare, se rendait au pont jeté sur le Danube, que passait en ce moment un régiment d'infanterie. Aussitôt, cette troupe salua l'empereur des plus vives acclamations. Après avoir assisté pendant quelques instants au défilé des troupes, l'empereur visita ensuite les batteries et les positions, et à onze heures et demie reprenait la route de Ploïesti, laissant à Braïla un de ses aides de camp, qui alla remettre de sa part la croix de Saint Georges au général Zukoff, commandant la 18e brigade, et au jeune lieutenant qui était arrivé le premier sur la position turque de Garbina.

Dans la journée, un cosaque, partant de Matchin et s'aventurant hardiment en plein inconnu, alla à la recherche de la 18e brigade qui occupait les villages de Garbina et de Zizila, et lui annonça l'occupation de la ville par les troupes de Braïla avec lesquelles le général Zukoff opéra alors sa jonction. »

La Revue

Dépourvu de ces grandes fêtes nationales qui y attiraient, soit au 1er mai, soit au 15 août, des foules innombrables, Paris n'en reste pas moins le rendez-vous annuel des habitants aisés de la province; petits rentiers, petits propriétaires, petits négociants inscrivent dans leur programme, comme dans leur budget, un voyage de huit ou quinze jours à la capitale; et comme la date n'est pas fixée, on les verra de préférence choisir l'une des deux grandes attractions parisiennes : *la course du Grand-Prix*, qui est la fête mondaine par excellence, ou la *grande revue du Maréchal*, la fête militaire qui masse en un même point une armée de quarante mille hommes, spectacle incomparable, et que bien peu de capitales pourraient présenter en temps de paix.

Il y avait donc foule dimanche dans les grandes artères qui conduisent de toutes les extrémités de Paris à la pelouse de Longchamp, où avait lieu ce grand déploiement de soldats de toutes armes. Parisiens et provinciaux que les gares, les bateaux, les tramways, les mail-coches et les tapissières de toutes sortes ne pouvaient contenir, suivaient par longues files les trottoirs, hêlant les fiacres toujours bondés pour déboucher sous un soleil de plomb aux abords brûlants du magnifique hippodrome transformé en champ de manœuvres.

Là, de quelque côté qu'on l'embrasse, le panorama est grandiose. Sur l'immense tapis de verdure encadré par les beaux massifs du bois de Boulogne et les horizons si riants de Boulogne et de Saint-Cloud, par les grandes lignes du mont Valérien, décor approprié à cette scène militaire, par les tribunes pavoisées d'étendards et chargées de monde en toilette de fête, par le moulin à vent et la cascade encombrés de curieux ; enfin bordé par une haie compacte de trois cent mille âmes, la troupe de ligne dessine à perte de vue ses sombres rubans parallèles qu'argentent les scintillantes baïonnettes; au milieu l'artillerie, dont les terribles engins ressemblent à des joujoux d'enfant, se découpe en groupes réguliers et pittoresques à la fois, et plus haut, dans la partie vallonnée de la prairie, la cavalerie déploie ses masses éblouissantes de casques et de cuirasses. Puis, à un moment donné, tout cela s'ébranle, les rubans rouges et noirs se déroulent majestueusement, les canons alignés, comme s'ils n'avaient qu'un seul essieu, défilent suivis des cavaliers impétueux et de ces magnifiques légions de cuirassiers dont les solides chevaux font trembler le sol. Pendant ce temps-là les tambours, les clairons, les fanfares résonnent, et le maréchal de Mac-Mahon, qui a été à la peine, selon l'expression de l'héroïne d'Orléans, entouré du plus bel état-major qu'un souverain puisse rêver, recueille, impassible sur son cheval, en face des tribunes, les acclamations et les bravos qui en partent au passage de chacun de ces corps d'élite dont il a complété la réorganisation.

Le bataillon de Saint-Cyr, qui commençait le défilé, a eu la première ovation; les pompiers, la garde républicaine, les gendarmes ont reçu les témoignages enthousiastes de la reconnaissance des Parisiens; mais, lorsque apparurent les premiers bataillons de ligne, ce fut une véritable explosion qui se perpétua jusqu'au passage des cuirassiers. Selon l'expression de notre confrère du *Petit Moniteur* : « C'est là la glorieuse légende, la consolation patriotique. On acclamait les braves morts dans ceux qui tiennent leur place. »

Le Maréchal, qui personnifie l'ancienne et la nouvelle armée, recevait personnellement sa part dans ces démonstrations sympathiques. A son arrivée d'abord sur le terrain de la revue, puis lorsque, le défilé terminé, il s'est avancé en face des tribunes pour saluer les membres du Gouvernement et du Parlement, les cris de *Vive le Maréchal!* retentirent et l'accompagnèrent jusqu'à son départ.

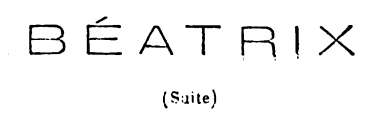
Il y aurait mille choses à raconter et qu'on pourrait appeler les coulisses de la revue. Les épisodes du passage des troupes dans toutes les directions, les installations, les repas des soldats sur l'herbe, les cantines, les ambulances, les incidents multiples d'une armée si nombreuse en campagne. Et, en dehors de l'événement militaire, du côté de la foule qui grouillait dans les bois, qui se rôtissait sur les talus, qui s'accrochait à tout ce qui pouvait lui donner un meilleur point de vue. Quel tableau ne ferait-on pas encore avec les petites industries créées pour la circonstance : les marchands de victuailles, les marchands de coco, de sirop de Calabre, de citronnade, avec leurs cruches garnies d'un linge mouillé, etc., etc.? Car il faisait chaud, et si l'on a craint les insolations pour les pauvres soldats en service, on se demande si tous ces gens qui les plaignent, en se donnant des insolations volontairement, auraient mieux aimé se passer du spectacle que d'en revenir avec le nez rouge et le cou brûlé.

Heureusement, le ciel, resté bleu durant la revue, s'est couvert le soir, et une fraîche bise est venue faciliter le retour des troupes à leurs casernes et la rentrée des Parisiens dans Paris!

Nous avons donné en gravure tant de revues, la revue de M. Thiers, avec l'ancien Président dans sa tribune; la revue à vol d'oiseau à l'occasion du voyage du shah de Perse; l'ensemble de la revue, d'après une photographie; le Maréchal et son état-major; la loge présidentielle, avec M. Buffet, etc., etc., que nous n'avons pas cru devoir faire, malgré la beauté du spectacle, un nouveau dessin d'ensemble. Nous nous sommes donc bornés, cette fois, à esquisser l'épisode le plus marquant de la journée de dimanche, le défilé des élèves de Saint-Cyr devant le Maréchal et les tribunes, qui a excité, par son irréprochable entrain et sa parfaite tenue, les plus chaudes acclamations et les bravos les plus sympathiques.

LES DIEUX QU'ON BRISE

Une indisposition de notre collaborateur M. Albert Delpit nous a privés pendant deux semaines de sa pièce de vers. *Les Dieux qu'on brise* reprendront dans notre prochain numéro.



BÉATRIX

(Suite)

L'occasion était rare, unique peut-être, pour s'approcher de Béatrix, et, en ce moment, il lui semblait que son existence dépendît de cette entrevue avec elle. Était-ce un ange exilé du ciel ou un démon échappé de l'enfer? Tel était le problème qui s'agitait depuis si longtemps dans son âme. La plus horrible des certitudes était encore préférable. Il se sentait irrésistiblement attiré dans sa sphère, et ne pouvait échapper à la loi fatale qui lui faisait décrire autour d'elle des cercles de plus en plus étroits, comme l'oiseau fasciné par le serpent lové qui l'attend immobile.

Toutefois, un dernier doute l'arrêtait encore et le fit hésiter. N'était-il pas le jouet de quelque hallucination? Les faits inexplicables dont il avait été le témoin n'étaient-ils pas dénaturés par une illusion de son cerveau fatigué? La solitude, dans une ville étrangère, des voisins inconnus, quelques circonstances insolites, n'était-ce pas là des chances d'erreur pour l'œil le moins prévenu et le jugement le plus sain? Quelques plantes vénéneuses dans un jardin, un vieillard mélancolique, une jeune fille à laquelle son isolement du monde donnait des allures étranges et enfantines pour son âge, voilà peut-être à quoi venaient aboutir ses terribles hypothèses, grossies à distance par son imagination tourmentée.

Ce qui contribuait encore à augmenter ses hésitations était de penser qu'il allait commettre une indiscrétion grave. Comment justifierait-il sa présence, s'il venait à être surpris? L'ardent attrait qu'il éprouvait pour Béatrix était-il donc assez réel et assez profond pour expliquer la témérité d'une entreprise dont il ne pouvait prévoir les dangers et les suites? Était-ce un caprice passager où son cœur n'était pas engagé, ou l'inexorable passion qui s'empare de l'âme et ne pardonne pas?

Ces réflexions qui l'agitaient lui firent éprouver à la fois un sentiment instinctif de honte et de répulsion, et il fut sur le point de retourner sur ses pas; mais il les chassa de sa pensée en songeant à Béatrix, et, faisant signe à Lisabetta de marcher en avant, il la suivit d'un pas résolu à travers l'obscure galerie.

Son guide lui fit traverser plusieurs sombres corridors et ouvrit une porte qui lui montra, dans son encadrement, des feuilles vertes éclairées par le soleil. Roland franchit le seuil et, se frayant un passage à travers les branches d'un arbuste dont les vrilles s'étaient accrochées à la porte secrète, il se trouva au pied du balcon, sous la fenêtre de sa chambre, dans le jardin du docteur Rapaccini.

Combien n'arrive-t-il pas souvent, lorsque des impossibilités se sont évanouies, que des rêves longtemps caressés et poursuivis avec ardeur prennent un corps et se changent en réalités tangibles? On est étonné de se trouver froid et maître de soi-même en face de la chimère que la main peut atteindre et au milieu des circonstances dont l'attente seule nous jetait dans des alternatives de crainte ou d'espoir, de joie ou de douleur.

Le destin semble ainsi prendre plaisir à se jouer des mortels. La passion choisit l'instant qui lui plaît pour se présenter sur la scène et reste paresseusement en arrière quand elle est sollicitée par des circonstances favorables.

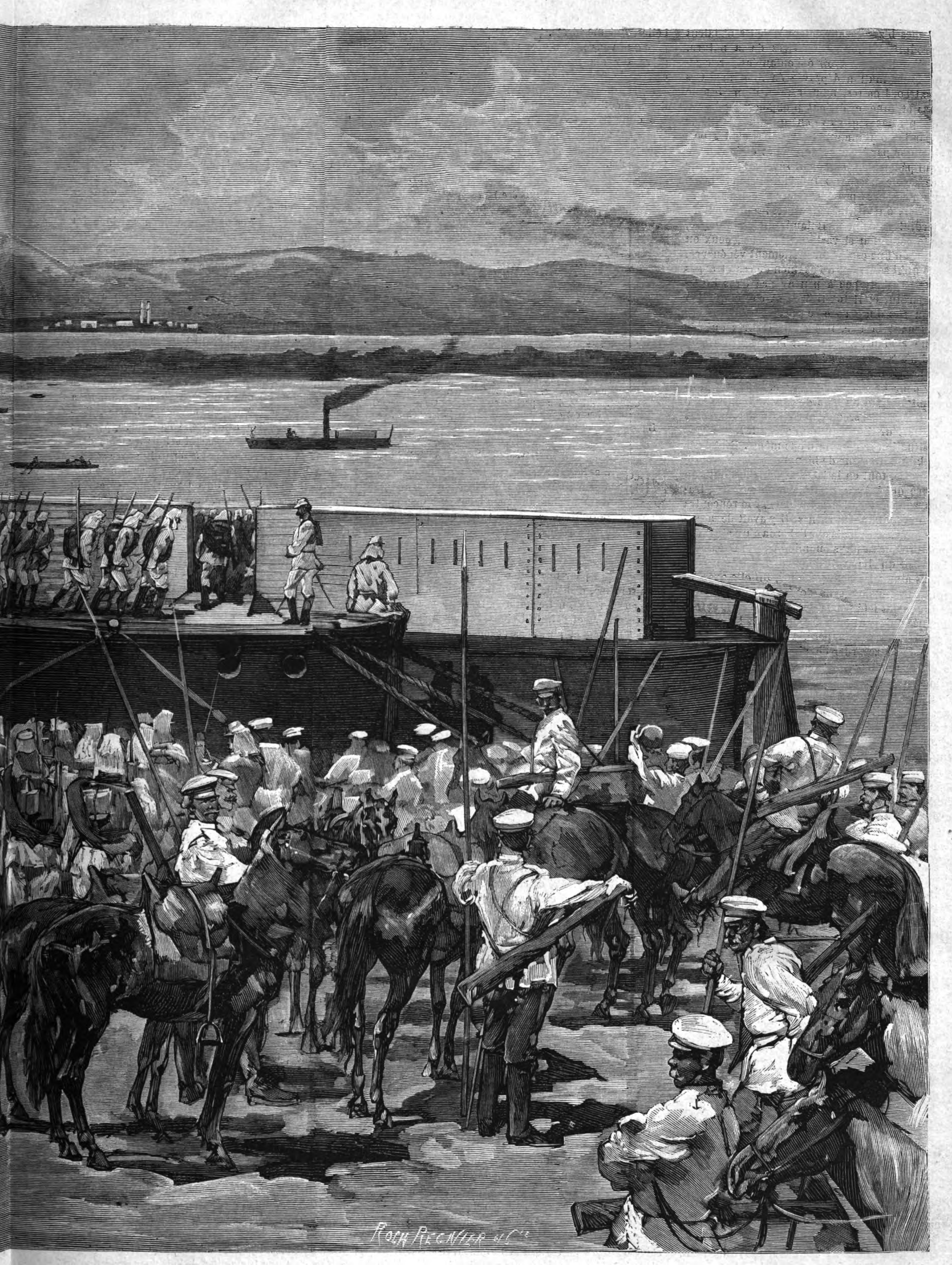
Telle était la situation d'esprit dans laquelle se trouva Roland. Il avait jusque là envisagé avec une ardeur fiévreuse la possibilité d'une entrevue avec Béatrix, et cette pensée le faisait frémir d'amour. Il se disait que peut-être, seul en face d'elle, comme Œdipe devant le Sphinx, il trouverait la clef du mystère qu'il croyait l'énigme de sa propre existence, il lirait la vérité dans ses yeux illuminés par l'éclat oriental de sa beauté resplendissante. Cette idole rayonnante, tout imprégnée des séductions et des charmes mystérieux de l'Asie, cette rose de Saron, ce beau lys des vallées, tenait sa vie entre ses mains et pouvait changer sa destinée par un caprice ou un sourire. Et maintenant qu'elle allait venir là, près de lui, il ne se sentait agité d'aucune émotion; calme et tranquille, il jetait un regard circulaire dans le jardin, cherchant à voir si Béatrix ne venait point de son côté. Enfin, voyant qu'il était parfaitement seul et que tout était désert, il ne trouva rien de mieux à faire que de se livrer à des observations sur les plantes qui l'environnaient.

Leur vue lui causa tout d'abord une sensation désagréable. Dans leur exubérance magnifique, elles semblaient violemment animées par une sève fiévreuse, passionnée, contre nature. Il y avait à peine un arbuste qu'un voyageur, en traversant une forêt, n'eût pas été effrayé de rencontrer, car il lui eût semblé qu'une figure d'un autre monde lui jetait un regard étrange du milieu des buissons.

Les unes, par leur végétation désordonnée, impétueuse et luxuriante, lançaient à profusion leurs rameaux qui s'enchevêtraient au hasard; les autres, dans leur délicatesse raffinée, semblaient artificiel-



LE PASSAGE DU DANUBE. — Embarquement, dans le port de Braïla, de troupes du 14e corps d'armée (général



ral Zimmerman) allant occuper Matchin. — (Dessin à l'aquarelle de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

lement obtenues par l'accouplement, on peut même dire l'adultère des végétaux les plus dissemblables. Leurs formes bizarres attestaient qu'elles n'étaient pas le produit des forces créatrices de la nature, mais qu'elles devaient avoir été enfantées par le caprice de l'imagination dépravée de l'homme. Ces plantes extraordinaires, monstrueuses, d'une beauté trompeuse et funeste, étaient probablement le résultat d'expériences qui avaient quelquefois même réussi, par la combinaison des germes et des pollens, ainsi que par les sucs dont elles étaient arrosées et qui pénétraient dans leur sève, à former, par l'alliance de deux espèces individuellement charmantes, un composé possédant le caractère sinistre et mystérieux qui distinguait toutes les productions de ce jardin. A peine si Roland put reconnaître, dans cette collection si vaste et si variée, deux ou trois plantes d'une espèce naturellement vénéneuse.

Tandis qu'il se livrait à l'examen de ces étranges végétaux, il s'était peu à peu avancé dans l'intérieur du jardin, et il fut tiré de sa contemplation par le frou-frou d'une robe de soie.

En tournant la tête, il aperçut Béatrix qui, de son pas nonchalant, franchissait le portail sculpté.

Roland n'avait pas songé à ce qu'il ferait en cette circonstance. Il n'avait aucune explication plausible à donner pour justifier sa présence. S'excuserait-il de son indiscrétion, ou bien devait-il admettre tacitement qu'il y était, sinon d'après le désir, du moins au su du docteur Rapaccini ou de sa fille?

Cette situation se dénoua d'elle-même. Béatrix le salua de loin d'un signe de bienvenue, et ce geste le mit à son aise, tout en le laissant dans le doute au sujet de ce qui lui avait valu son entrée. Elle traversa en souriant l'allée principale et le rencontra auprès de la fontaine en ruines. Il y avait de la surprise sur son visage; mais elle l'aborda d'un air libre, et il put lire sur sa physionomie ouverte et expressive le plaisir qu'elle avait de le voir.

— Vous aimez les fleurs, signor, dit-elle avec un sourire, par allusion sans doute au bouquet que Roland lui avait jeté par la fenêtre. Aussi ne suis-je pas étonnée qu'ayant tous les jours sous les yeux la rare collection de mon père, vous ayez cédé à la tentation de la regarder de plus près. Si tel était votre désir, seigneur, il n'eût tenu qu'à vous de l'exprimer plus tôt. Il eût été accueilli avec faveur. Si mon père était avec nous, il vous le dirait lui-même; il pourrait vous dévoiler les secrets étranges de la nature, vous raconter ses découvertes intéressantes, et vous initier à l'histoire et aux mœurs de chacune de ces plantes. C'est à cette science qu'il a voué sa vie, et ce jardin est notre univers.

— Je vous rends grâce, signorina, pour le bienveillant accueil fait à un étranger. Mais vous-même, signorina, si ce que l'on dit est vrai, vous avez la réputation d'être versée dans les sciences naturelles, et ces admirables fleurs ont pour vous d'autres attributs que les parfums et les couleurs.

— Est-il donc vrai, seigneur, que le monde s'occupe de choses si futiles, et que le bruit de ma réputation soit arrivé jusqu'à vous? Il est vrai que vous êtes notre voisin... Serais-je indiscrète de vous demander à quelle université vous appartenez avant de venir à Padoue, car je suppose que vous êtes étudiant?

— J'arrive de Naples.

— Ce n'est pas là, sans doute, que vous avez entendu parler de moi?

— Le nom du docteur Rapaccini n'y est pas inconnu.

— Oui, mon père est célèbre en Europe, et peut-être ne vous sera-t-il pas indifférent de faire connaissance avec lui.

— Si vous vouliez être mon institutrice, signorina, la science doit perdre son aridité en passant par votre bouche, et, certes, je ferais plus de progrès avec vous qu'avec les plus savants professeurs, sans faire injure au docteur Rapaccini lui-même.

— En vérité, seigneur, ma réputation ne serait-elle pas une invention gracieuse de votre part? interrogea Béatrix avec un rire harmonieux. J'aurais hérité de la science de mon père en botanique. Savez-vous que voilà une merveilleuse découverte?

— Je n'invente rien, signorina.

— On vous a trompé, seigneur, croyez-le bien. J'ai grandi au milieu de ces fleurs, je les aime, et ne veux connaître d'elles que leurs parfums et leurs couleurs. Il en est ici, et ce ne sont pas les moins belles, qui me blessent lorsque je les regarde. J'espère que vous n'ajouterez pas foi à une erreur vulgaire sur ma prétendue science, et que vous ne croirez de moi que le témoignage de vos yeux.

— Dois-je croire ce que j'ai vu de mes yeux? demanda Roland, frissonnant au souvenir des scènes dont il avait été témoin les jours précédents. C'est exiger trop peu, signorina; vous pourriez m'ordonner de ne croire que ce qui sortira de votre bouche.

CHARLES JOLIET.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DU PALAIS

L'avis d'un confrère. — Nos mérites inconnus. — Une cause sans fracas. — Un droit acquis. — L'interprétation d'un règlement. — Question non résolue. — Encore tout ce qu'il y a de plus simple. — La femme indulgente. — Sa plaidoirie. — *Haud ignara mali...* — Couteau et revolver. — Échange de procédés. — Une rude leçon. — Le caleçon du défunt. — Les deux poches secrètes. — Comment la démoralisation est contagieuse. — Probité et repentir. — Les conseilleurs ne sont pas les payeurs.

Un de mes confrères en chronique judiciaire me faisait remarquer, il y a quelques jours à peine, que notre tâche hebdomadaire était d'autant plus difficile et laborieuse que, pour intéresser nos lecteurs pendant des mois, pendant des années, nous avions à rechercher, comme éléments, précisément le contraire de ce que chacun pourrait penser. Les causes brillantes, les procès à sensation n'entrent que pour une faible part dans nos courriers de la semaine, d'abord, parce que, quand nous arrivons au jour fixé, notre butin se trouve considérablement escompté et défraîchi. Plus l'affaire a été palpitante d'intérêt, et plus nous devons avoir la certitude que chacun l'a suivie jour par jour; après le journal du matin, le journal du soir et ainsi de suite jusqu'au dénoûment inclusivement. Nous n'avons plus à offrir qu'un commentaire, et un commentaire, si ingénieux qu'il puisse être, ne saurait lutter contre une curiosité satisfaite. La seule chance que nous ayons de nous faire lire cinquante-deux fois par an consiste dans un examen attentif, persévérant de toutes les causes civiles ou criminelles dont nos rivaux quotidiens n'ont pas voulu, affamés qu'ils sont et doivent être d'actualités saisissantes.

Voici, par exemple, une petite cause bien simple en elle-même, mais dont la solution est d'un intérêt tout à fait sérieux en raison du nombre considérable d'employés que comptent aujourd'hui les grandes administrations : un mécanicien du chemin de fer du Nord, nommé Harduin, âgé de cinquante ans et ayant vingt années accomplies de service, c'est-à-dire le temps voulu pour avoir droit à la pension de retraite, commet une faute grave; il est surpris transportant un kilogramme de tabac belge, et procès-verbal est dressé contre lui. Il paye l'amende, et la compagnie prononce sa révocation. Rien de plus légitime que cet acte de sévérité; mais le procès n'est pas là. La compagnie, se fondant sur cette révocation, s'est refusée d'admettre Harduin à faire valoir ses droits à la retraite. Le tribunal civil de Laon avait donné gain de cause à l'employé, posant d'abord ce fait incontestable et incontesté que la faute, si grave qu'elle puisse être, s'est produite quand le droit à la pension de retraite était déjà acquis, Harduin ayant rempli les conditions indiquées par le règlement : être âgé de cinquante ans et avoir vingt ans de services.

La révocation d'un fonctionnaire de l'État lui fait perdre en tous cas ses droits à la retraite, mais au moins cela résulte d'une disposition formelle de la loi, et la compagnie n'invoque que ses règlements, qui sont loin d'être formels à cet égard. S'il existe un article disant que : « Aucune pension n'est accordée qu'autant que l'intéressé est admis par la compagnie à faire valoir ses droits à la retraite, » cet article est suivi de deux autres qui déterminent les conditions d'admissibilité, conditions remplies par Harduin, avant la révocation. Ce serait, dit le jugement, une interprétation inique et fausse du règlement que la prétention de la compagnie de faire dépendre uniquement de sa décision l'admissibilité à la retraite d'un employé dont le droit est acquis.

La compagnie a fait appel et la cour d'Amiens a réformé ce jugement. Son arrêt, appuyé sur les considérations les plus morales et les plus justes, admet que le règlement confère à la compagnie le droit dont elle a usé. — Mais le droit acquis?... Il me semble que c'est toute la question et que l'arrêt ne la résout pas.

Ah! tenez, voici qui est plus simple encore : « Mon mari, dit une femme, mon mari est emporté, je le suis également; je crois que la leçon qu'il a reçue est assez sévère puisqu'il se ressentira toujours de la blessure qu'il s'est faite; j'aurais désiré que mon mari ne fût pas poursuivi. »

C'est devant la cour d'assises de la Seine que ce langage était tenu par une femme mariée depuis 1859 avec un mari brutal qui l'a souvent battue, et dès le commencement du ménage. Il paraîtrait même que cette épouse dévouée n'était pas trop en reste avec son tyran, auquel, un jour, elle a donné un très-joli coup de couteau. En somme, tous les deux sont violents; mais le mari est ivrogne par dessus le marché; il fallait bien que, dans ce malheur, l'alcool, comme toujours, fût pour quelque chose. Les querelles, les rixes ont été nombreuses dans ce ménage, et la dernière a failli avoir des conséquences terribles; Douard, l'accusé, que sa femme avait traité de lâche, répondit : « Tu vas voir si je suis un lâche! » Puis il monta dans sa chambre et ne tarda pas à reparaître avec *son* revolver, — il paraît, décidément, que chacun a son revolver, comme aux États-Unis d'Amérique, — et il fit feu deux fois sur sa femme, presque à bout portant, et lui fit une seule blessure, heureusement légère. Douard prit ensuite son fusil, il voulut se faire sauter la cervelle et ne réussit qu'à se fracasser la mâchoire inférieure. Il est défiguré pour toute sa vie.

Le jury a écouté favorablement la défense présentée par Mme Douard, et le mari, acquitté, a été mis sur-le-champ en liberté. La leçon est rude; sera-t-elle salutaire? Il faut l'espérer.

Ce n'est pas, je l'avoue, une cause d'un puissant intérêt que celle qui a été soumise successivement au tribunal correctionnel et à la cour d'appel de Poitiers; mais encore peut-on en tirer cet avertissement précieux en matière d'économie de ménage, qu'il faut bien visiter son linge et ses vêtements avant de les envoyer au blanchissage. C'est là la seule portée morale de la cause, en dehors, bien entendu, de ce qui n'a plus besoin d'être proclamé, à savoir que les valeurs et billets de banque trouvés dans les caleçons ne sont pas les profits du blanchisseur.

M. Masseloup venait de mourir, et ses héritiers envoyèrent à Mme Rosalie Régent, blanchisseuse le linge du défunt. Quand elle le rapporta, Rosalie Régent remit en même temps dix billets de 50 francs qu'elle avait trouvés dans une poche secrète pratiquée dans la ceinture du caleçon. Les héritiers n'eurent rien de plus pressé que de compulser les livres du défunt et ils s'aperçurent que ce n'était pas seulement 500 francs qui manquaient à l'actif de la succession, mais bien environ 5,000 francs. Et puis, cette ceinture de caleçon avait deux poches secrètes, une de chaque côté; la seconde, comme la première, devait renfermer au moins quelque chose.

La veuve Fraudeau, la laveuse, qui avait fait la restitution à sa patronne, étonnait tous ses voisins par ses dépenses; sa famille paraissait avoir acquis tout à coup une aisance inexplicable; on faisait des acquisitions, on payait de vieilles dettes, on changeait des billets de 1,000 francs; le plus jeune fils montait un petit commerce et achetait, au comptant, des marchandises.

J'avais vraiment tort de dire en commençant que l'enseignement à tirer de cette poursuite était restreint; il est vraiment utile de dire comment la femme Fraudeau, qui avait bravement restitué le contenu de la première cachette à la maîtresse du lavoir, se trouva entraînée à s'approprier quatre billets de 1,000 francs dissimulés dans la seconde: son premier acte de probité avait soulevé dans le lavoir une réprobation unanime; l'honnête femme avait été conspuée... Que voulez-vous, elle n'avait pas eu le courage d'être probe à la seconde découverte.

Vous entendez d'ici les railleries des commères:

« Mais c'est une trouvaille! — Vois donc, bête que tu



es, si le mort avait été enterré avec son caleçon, les héritiers n'auraient jamais rien pu réclamer! — Es-tu donc trop riche pour refuser ainsi une fortune qui te tombe du ciel? — En vérité, ce que tu fais là est d'un mauvais exemple! — Ce qui tombe dans les fossés est pour les soldats! — Tu rends le caleçon propre, qu'est-ce que l'on peut te demander de plus? — Et puis tu gâtes le métier! etc., etc. »

La malheureuse femme, non-seulement se compromit elle-même, mais encore elle compromit ses d ux fils et sa bru. Ses enfants l'avaient blâmée, disaient-ils; mais ils ne pouvaient pas dénoncer leur mère. Il résulte de tout cela que la veuve Fraudeau a été condamnée à un an de prison; ses deux fils et sa bru, chacun à un mois de la même peine. La cour a réduit à six jours l'emprisonnement prononcée contre la jeune femme; mais elle a maintenu les autres condamnations.

Il est à regretter que les *donneuses de conseils* n'aient pas pu aussi avoir leur part dans la répression. Je me demande si, en définitive, elles ne sont pas les plus coupables. Quelle maladie contagieuse que la démoralisation!

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

LES VACANCES DE L'OPÉRA-COMIQUE

Nous nous souvenons du temps où les esprits les plus souples n'auraient pu concevoir Paris sans *son* Opéra Comique. *La Dame blanche* tombant en léthargie, *le Chalet* démoli, *le Pré aux Clercs* fauché .. autant de mauvais rêves! Et qui donc, je vous prie, eût osé, à jeun et tout éveillé, penser à de pareilles abominations?

Voilà pourtant où nous en sommes! L'Opéra-Comique est fermé depuis huit jours, et il faudrait un serrurier diantrement mélomane pour crocheter sa porte avant le 1er septembre, qui est la date fixée pour sa réouverture.

Ces vacances, d'invention nouvelle, sont qualifiées d'annuelles sur les affiches, parce qu'il y a, en effet, plusieurs années que la direction Du Locle les a inaugurées. Aujourd'hui le pli semble en être pris.

Mais qu'en pense le public? Il n'a pas été consulté...

Depuis dimanche, j'observe avec soin tous les passants du boulevard des Italiens et des rues adjacentes... Rien sur les figures, pas un signe de joie ou de mécontentement; un silence effrayant sur la question de l'Opéra-Comique!

Oh! mon Dieu! si, comme on dit, les grandes douleurs étaient muettes? il en faudrait donc conclure que le cœur des Parisiens est rongé par le chagrin.

Au fond, je ne sais trop ce qui en est, car je me sens moi-même très-empêché de prendre des conclusions. L'affaire me semble complexe, et l'Opéra Comique aura eu tort ou raison de cesser ses représentations, suivant le temps qu'il fera durant les deux mois qui s'ouvrent. C'est le baromètre qui sera le grand juge.

Les jours de pluie il vous viendra certainement à l'esprit que l'Opéra-Comique vous eût été un lieu de refuge très-agréable pour vous garer de l'humidité ambiante. Un rhume est vite attrapé, en juillet tout comme en décembre, et il en est de cruels exemples.

Puis, partant de ces considérations hygiéniques, votre raisonnement s'élèvera jusqu'aux sphères de l'art. Et vous vous demanderez s'il est convenable d'imposer un si long chômage à une scène vouée au « genre national, » et si un théâtre qui est dans la main de l'État a le droit d'agir comme un simple établissement de commerce qui prend son temps et guette les saisons favorables?

D'ailleurs, ces deux mois de paresse ne vont-ils pas engourdir le personnel de la maison, à qui il faudra peut-être deux autres mois pour retrouver sa vaillance. Total : quatre mois de perdus.

Et pourtant, monsieur, vous qui dites de si belles paroles, eussiez-vous porté votre pièce de cent sous à la buraliste de la salle Favart? Si la direction avait été sûre de votre concours, joint à celui de quelques milliers de vos camarades, elle n'eût pas pris une résolution aussi radicale.

D'ailleurs, que le temps se mette au beau, et qu'il fasse chaud, comme c'est probable, vos idées en seraient retournées. — C'est grand'pitié, diriez-vous, d'exténuer des chanteurs à leur faire pousser des sons dans une fournaise. Ils doivent se ménager pour quand la bise sera venue, et se conduire avec la prudence de la fourmi, s'ils veulent conserver leurs voix de cigale.

Nos oreilles de dilettante ont besoin aussi de quelque répit; et ce carême qui leur est imposé ne peut que les remettre en appétit.

Dans un autre ordre d'idées, les vacances de l'Opéra Comique peuvent être considérées comme un supplément de subvention. Or, on sait qu'au prix où sont les bons ténors, et même les mauvais, un théâtre lyrique est un gouffre à argent.

Exigez-vous donc que l'Opéra-Comique reste ouvert tout l'été? il en peut tomber très-malade, et vous n'en serez pas plus avancé. Tandis qu'en le laissant fermer ses portes, et aussi ses fenêtres, pendant les semaines torrides, c'est comme si vous lui comptiez sur table cent cinquante ou deux cent mille francs, qui seront peut-être consacrés à vos plaisirs, durant la saison qui vient.

Tels sont, je crois, les deux monologues que peut se tenir un Parisien devant les portes closes de la salle Favart, à supposer, dans le premier cas, qu'il pleuve; et dans le second, qu'il fasse beau.

Quant à nous, on se doute bien que nous regrettons fort notre Opéra-Comique; encore nous faut il avouer que nous nous rendons parfaitement compte des raisons qui l'obligent à cesser ses exercices. (Opinion moyenne provenant de ce qu'au moment où nous écrivons le baromètre marque « variable ».)

Il faut d'ailleurs prendre son parti de ce relâche qui semble désormais devoir être annuel.

C'est la locomotive qui est la grande coupable; tous les ans, à date fixe, elle enlève aux théâtres leur clientèle des premières loges et des fauteuils d'orchestre.

Le public des autres places, s'il est plus sédentaire, n'en est pas plus curieux d'aller peupler des salles à moitié vides.

Et d'ailleurs l'humanité, considérée surtout dans l'échantillon parisien, devient très-douillette, à force de rech rcher le bien-être. Un degré de température, en plus ou en moins, lui cause de cuisantes douleurs et la fait crier. On ne peut donc pas, en temps de canicule, espérer l'attirer dans nos théâtres pneumatiques.

Pourtant si nous comprenons le parti énergique qu'a pris l'Opéra-Comique pour se garer de la chaleur, nous enrageons de voir son matériel et sa salle devenus improductifs.

Ne pourrait-on rien inventer pour mettre en valeur ce capital? Est-ce que, par exemple, les concours du Conservatoire, qui s'ouvrent dans quinze jours, n'auraient pas meilleur air dans la salle Favart que dans le petit boudoir du faubourg Poissonnière?

Oui... mais la routine?

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — La reprise de *la Reine de Chypre* à l'Opéra sera donnée avant la fin du mois. — Il est question de monter à l'Opéra-Comique un opéra posthume de Grisar (probablement la partition désignée par les biographes sous le titre du *Parapluie enchanté*). — La salle Ventadour sera entièrement remise à neuf avant l'ouverture de la prochaine saison. — A. L.

MEMENTO

Découvertes archéologiques. — Ces intéressantes découvertes — qui sont très à la mode — deviennent de plus en plus nombreuses. A Vérone, on vient de trouver une amphore de 1 mètre de hauteur sur 50 centimètres de circonférence. Ne pouvant la soulever, l'heureux découvreur l'a brisée et en a retiré 50 kilogrammes de médailles en argent à l'effigie de Dioclétien et de Maximien.

Les antiquités récemment découvertes aux environs de Babylone sont enfin arrivées au Musée britannique, à Londres. Elles se composent principalement de tables en terre cuite, sur lesquelles sont tracées des inscriptions cunéiformes (caractères en forme de coin ou virgule); on y rencontre très-souvent le nom du roi Belsazar. L'objet capital qui attire les regards des savants est un lion en granit sur lequel est sculpté le nom du roi égyptien Set.

A Kheuchela, en Algérie, au pied des montagnes des Amamra, où la race des autochtones (aborigènes ou naturels de la contrée) s'est conservée dans sa pureté primitive, on a mis à jour un grand nombre de tombeaux mégalithiques.

Une grande quantité de silex (pierre à fusil ou quartz), travaillé avec un certain art, couvre le terrain qui cache ces tombeaux. On y trouve des milliers de dolmens, composés de quatre grosses pierres et formant une petite chambre cubique dont le fond est un dallage et dont le dessus est couvert par une simple plaque. Ces tombeaux sont entourés de pierres placées *de champ* ou debout. On y trouve des ossements réduits en petits morceaux. Il n'y a généralement dans chaque tombeau qu'un seul squelette, ayant les genoux ployés sous le menton. Un vase en argile est toujours placé au-dessus de la tête.

Tout près de ces tombeaux on voit des cavernes à ossements, pareilles à celles qui sont creusées dans les rochers du Chabor. Ces grottes ne sont pas taillées, mais produites par les soulèvements naturels du sol. Elles renferment des poteries brisées, mais on n'y trouve aucune trace d'un objet en métal.

L'Éclairage des trains de chemins de fer. — Le chauffage des voitures de chemins de fer a formé dans ces derniers temps l'objet de nombreuses publications autographiées, lithographiées, typographiées, enfin imprimées et réimprimées dans les journaux. Cette question est donc jugée aujourd'hui, sinon au point de vue pratique, du moins au point de vue littéraire. Nous n'avancerions pas beaucoup la question en disant qu'un système de chauffage encore inconnu en France, mais usité sur les chemins de fer de l'État de Bavière, est celui du *wagon-poêle*. Ce wagon porte des fourneaux qui produisent de la vapeur que des tuyaux en cuivre, avec ajustages flexibles, envoient dans les voitures des voyageurs.

Maintenant, après le chauffage vient naturellement l'éclairage; malgré son nom, cette question est encore obscure. Les récentes expériences faites à ce sujet en Angleterre pourront sinon la résoudre d'une manière définitive, du moins elles l'éclaireront.

Sur le chemin de North-Western on emploie en ce moment, à titre d'essai, un nouvel appareil d'éclairage au gaz d'huile; ce gaz brûle plus longtemps que celui qui est extrait de la houille; à poids égal, il occupe donc moins de place. Voici de quelle façon fonctionne ce système.

Chaque voiture porte sous le parquet son propre réservoir, dans lequel ce gaz est comprimé au moyen de pompes foulantes jusqu'à six atmosphères de pression. De ce réservoir part un tube en cuivre qui aboutit à un petit régulateur; celui-ci consiste dans une boîte en fonte fermée par une membrane imperméable qui communique par une tige à une soupape; celle-ci laisse passer le gaz dans le régulateur d'où il va au bec. On dit que les mécanismes, qui semblent un peu compliqués, fonctionnent avec assez de régularité. Je le veux bien et j'attendrai avec patience le résultat définitif des essais.

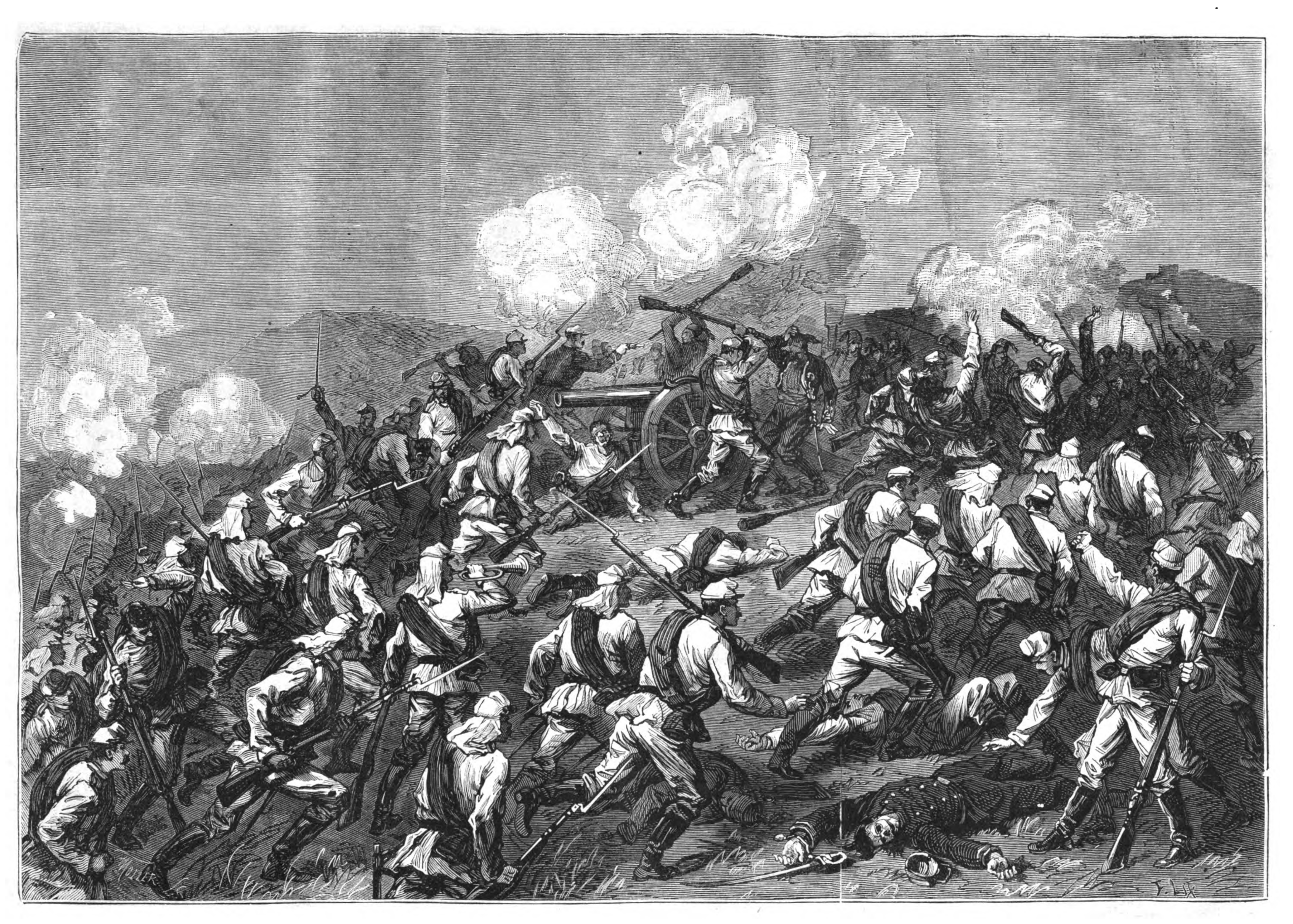
Mais ce que je n'attendrai pas avec la même patience c'est l'enlèvement des lampes à pétrole, avec lesquelles j'ai eu dernièrement la mauvaise, très-mauvaise chance de voyager sur un chemin de fer près de notre ancienne frontière; elles étaient placées dans le coin des voitures et mises à la disposition du public. Je croyais d'abord qu'on avait cherché le moyen de brûler, en cas d'accident, le train, afin d'étouffer les cris des voyageurs. Aussi me suis-je permis d'exprimer mon opinion à M. l'ingénieur du matériel roulant et de la traction, et j'espère que la prochaine fois ces lampes à pétrole auront disparu pour être classées dans le chapitre des inventions inutiles. S'il n'en est pas ainsi, je ne prendrai plus mon honoré confrère pour un homme sérieux; je nommerai son chemin à incendie et je me plaindrai à qui de droit.

Voilà ce qu'il y a à dire aujourd'hui sur l'éclairage officiel. Reste l'éclairage privé.

« Je n'y puis rien, » — me disait un certain chef de gare, — « ce cas n'est pas prévu dans nos règlements. »

Telle est la réponse qu'il me donna, quand je le priais de défendre à mon voisin de coupé d'allumer et de rallumer sans cesse une bougie avec laquelle il cherchait à s'éclairer pour lire. Cet individu, las de tenir la

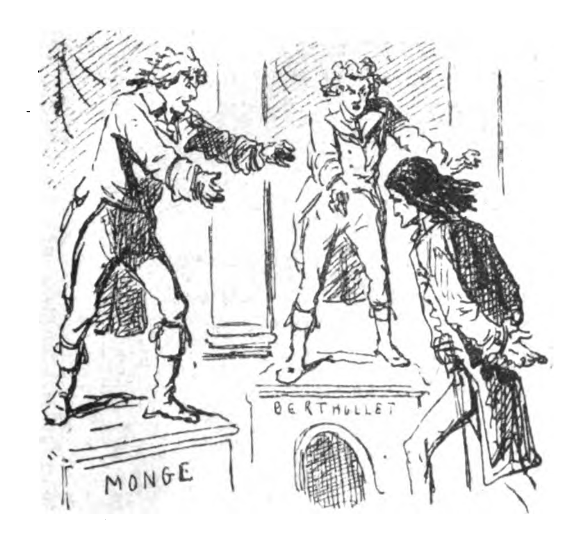




22 JUIN. — Prise à la baïonnette, après quatre assauts, de la hauteur de Garbina par dix compagnies de la 18e brigade (général Zukoff) du 14e corps d'armée (général Zimmerman).

(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



Les statues des académiciens Monge et Bertholet, croyant revoir leur collègue Bonaparte.



Bien cruel à M. Dumas fils de faire courir après lui d'une chaleur pareille.



LES SOFTAS

— Mais dis-lui donc! on n'est pas étudiant pour étudier, mais pour donner des leçons au gouvernement.



LE REPORTER

— C'est la plume d'oie avec laquelle j'écris à mon journal!
— Nous avoir faim! toi fusillé, si toi pas dire où est l'oie!



— Mais finissez donc là-bas! vous voyez bien qu'on ne s'occupe plus de vous.



AUX AVANT-POSTES

— Que pensez-vous du ministère de Broglie?
— J'allais vous le demander.



Se reportant avec plaisir au temps de sa vieille querelle avec le Parlement.



— Mon pauvre monsieur Prudhomme! feriez-vous la bêtise de recommencer la Fronde?



— Faut croire qu'on ne gagne pas sa nourriture dans c'te partie-là!



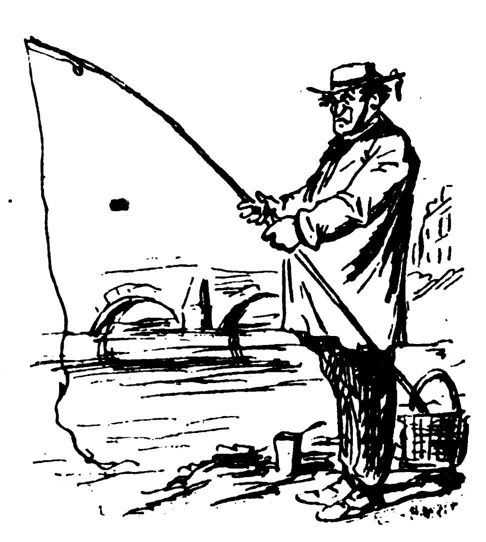
SCULPTURE ET HORTICULTURE

L'illustre Berryer prêtant son concours à l'Exposition d'horticulture.



SCULPTURE ET HORTICULTURE

La baronne de P..., furieuse de ce que les plantes grasses se sont groupées de préférence autour du son buste.



TOUJOURS LA CRISE

— Le poisson qui ne vient pas! le manque de confiance!



bougie à la main, voulut la fixer dans une petite boîte qu'il tenait sur ses genoux; mais la bougie tomba, et, fort heureusement, lui brûla le paletot et les mains; et je me disais, — ce que vous auriez dit vous-même, mon doux lecteur.

La Statistique des cloches. — Avez-vous déjà remarqué que chaque fois qu'il est question d'une chose, — n'importe laquelle, — les Anglais la soumettent immédiatement au contrôle de la statistique. C'est ainsi qu'à propos de la cloche impériale de Cologne, qui n'avait pas fait beaucoup de bruit dans le principe, mais qui en fait beaucoup trop en ce moment, nos insulaires nous apprennent par leur journal « *The Rock* » que la plus grande cloche du monde est celle de Moscou, qui pèse 443,000 livres (la livre a 430 grammes). Elle est si lourde, qu'on n'est jamais parvenu à la suspendre, et elle se trouve toujours à l'endroit où elle a été fondue. La Sainte-Ivan, également à Moscou, est le numéro deux, elle pèse 127,000 livres; elle est tombée de son clocher il y a vingt ans et n'a pas encore été relevée.

La cloche de Pékin a le numéro trois. Le numéro quatre est celui du bourdon de Notre-Dame de Paris; poids 38,000 livres. Puis viennent la susdite cloche de Cologne, 25,000 livres, et le Great Tom à Oxford, 17,000 livres. Nous descendons à la cloche de Saint-Pierre, à Rome, un peu moins de 17,000 livres.

Les cloches datent de la plus haute antiquité; on en a trouvé dans les fouilles de Ninive.

Le Chemin de fer triangulaire. — A l'origine, les chemins de fer avaient deux rails (simple voie), puis quatre rails (double voie), puis six rails, dont deux pour les marchandises exclusivement, puis huit rails, dont quatre pour les marchandises. Les chemins à triple et à quadruple voies ne sont usités qu'aux environs de Londres.

Maintenant, quel peut être le nouveau perfectionnement? C'est la simplification. Les Américains construisent en ce moment des chemins à un seul et unique rail et les appellent *chemins de fer prismoïdaux*.

C'est un titre ronflant qui ne dit pas grand'chose. Une poutre en bois de chêne est fendue en deux; la moitié forme un prisme triangulaire qui est cloué sur les poteaux, et sur son arête est fixé un rail. Sur ce chemin de fer en l'air, qui ne connaît ni terrassements, ni ponts, ni viaducs, marche la locomotive avec son tender et ses wagons.

Il est clair qu'en cet état tout le système serait dans une position critique et que le plus léger vent renverserait les trains, si tous les véhicules n'étaient pas munis d'un cadre inférieur portant des rouleaux qui s'appuient contre les faces du prisme en bois et maintiennent tout le matériel roulant en place. Les Américains disent beaucoup de bien de ce chemin à... demi-voie, sur lequel je ne voudrais voyager à raison de 70 kilomètres à l'heure... qu'après vous.

ÉMILE WITH.

e numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 30 contient avec le texte la musique suivante :

Fête champêtre, polka brillante, musique de Ernest Doré, le frère du célèbre artiste.

Si mes vers avaient des ailes..., poésie de Victor Hugo, musique de Louis Lacombe.

Bourrée nº 1, musique de Sébastien Bach.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au nº 1037*), dans *la quinzaine*, *franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

PROBLÈMES

112. ENFANTILLAGES, *par un Grand-Papa*

Le ou les mots justes, s. v. p.

Le Vaisseau du Désert?
L'Art de Zeuxis?
Le Père de l'Histoire?
La Route que parcourt une planète?
Sort de quelqu'un prédit d'après les astres à l'heure de sa naissance?

L'Oiseau de Minerve?
Le Dieu du double mont?
Les Pleurs de l'Aurore?
Sacrifice où l'on consumait entièrement la victime?
Courte citation placée en tête d'un livre, d'un chapitre?

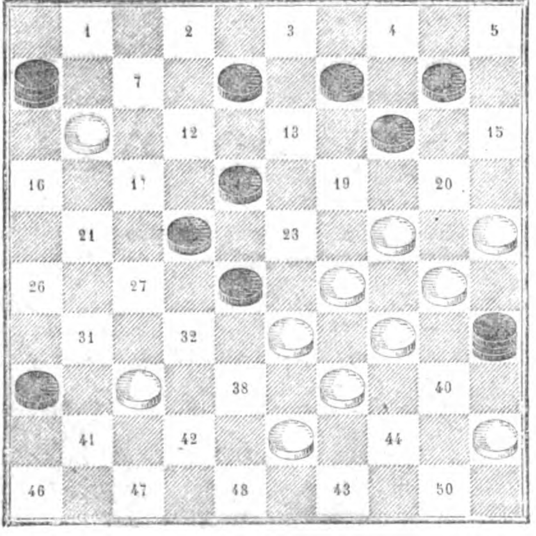
113 — CHARADE, *par les trois Édouard de Nogent-sur-Marne*

Mon premier dans une bataille
Taille
En morceaux bien des fantassins
Sains.
Mon tout, dont la lame pointue
Tue,
Parfois fait taire maint brocard,
Car

Mon second, s'il craint les blessures
Sûres,
Devient souvent, en se troublant,
Blanc.
Au rire il impose un relâche,
Lâche,
Et se comporte comme un Jean,
Jean!

114 — DAMES, *par Mlle Célina Fr., à Paris*

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en 6 coups.

Pour être agréable à MM. les amateurs du jeu de Dames, nous mettrons à l'avenir les noms de MM. les solutionnistes à la suite de la solution du problème.

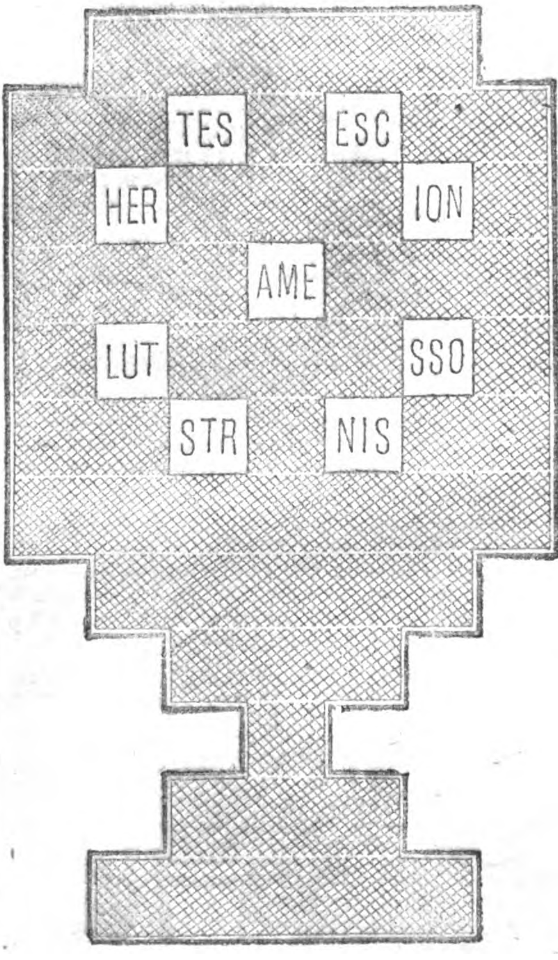
115 — MÉTAGRAMME, *par M. Bernard, à ...*

Sans moi la clarinette,
La musette,
Ne rendraient aucun son. —
Je suis de ta toilette,
O fillette!
Je suis aussi poisson. —

Quand sur moi la commère,
Fille ou mère,
A les deux poings placés,
La matrone en colère
Tôt préfère
De gros mots épicés.

116 — UN CADEAU — L'ISOLATEUR

NOUVEAUTÉ



Les neuf parties blanches (où sont les lettres) doivent être mises à jour.

NOTA. — Pour connaître l'emploi de ce petit instrument, que chacun pourra dessiner et découper lui-même, il faut déchiffrer la cryptographie à quatre grilles (ci-dessous), qui est également une nouveauté en ce journal.

117 — CRYPTOGRAPHIE A QUATRE GRILLES

NOUVEAUTÉ

UN	[illegible]	IS	[illegible]	OL	AR	AT	[illegible]
UE	TR	IQ	RC	HE	UE	SU	ZD
GE	EU	RV	RA	OT	UX	RE	[illegible]
ON	ES	[illegible]	TV	OU	LL	AR	SS
UF	LA	CA	EL	RR	UR	EF	[illegible]
IQ	AU	RE	UE	SJ	ZU	SE	EV
AN	OU	DV	RS	OU	NY	SC	ME
RL	OU	SC	EC	TE	FF	RE	UR

ENVOI.

Pour déchiffrer cette cryptographie, il convient :

1º De coller sur un carton léger un diagramme de la grandeur de ceux du *Monde illustré* (les diagrammes imprimés Preti sont excellents pour cet usage);

2º D'enlever au canif les parties pleines des carrefours désignés ci-dessous, et l'on obtiendra alors quatre grilles qui serviront à déchiffrer en un instant la cryptographie ci-dessus, ainsi que celles du même genre que nous pourrons donner à l'avenir :

1re grille : Enlevez 10.11.14.15.25.28.29.32.42.43.46.47.57.60.61.64.
2e id. 1.3.5.7.18.20.22.24.33.35.37.39.50.52.54.56.
3e id. 9.12.13.16.26.2 .30.31.41.44.45.48.58.59.62.63.
4e id. 2.4.6.8.17.19.21.23.34.36.38.40.49.51.53.55.

118 — ÉNIGME, *par Mme Mignot, de Fresnoy-le-Grand*

Je suis enfant de l'art et fils de la nature;
La vérité pour moi n'est que de l'imposture;
Je rajeunis de plus en plus en vieillissant;
Je ne dis pas un mot, vous me trouvez parlant.

119 — SIMPLE QUESTION, *par M. Hinard, à Orléans*

Le cube de la somme de trois nombres entiers, plus le carré de la somme de ces mêmes nombres, donnent un résultat tel qu'en y ajoutant le plus grand des nombres cherchés on obtient le millésime de l'année courante.

Quels sont ces trois nombres?

120 — MÉTHODE D'EULER SUR LE CAVALIER

APPLIQUÉE SUR LE DAMIER POLONAIS

(Voir le 100e problème, nº 1055)

Problème quasi syllabique du Cavalier

TERC	ABU	OSE	RIT	ETJ	ISI	IBU	TDE	UPP	ILLE
ISP	ILS	UPI	RMA	AIN	REP	LIE	VEN	TSD	RFU
SDU	OMP	TED	QUE	CHO	SME	ECR	TTR	POU	USS
TRA	ILO	ESA	OSE	ISD	SES	EUT	ESO	MOU	ESA
ILE	NSE	TAG	RTA	FAI	EHBI	RSE	RMI	RIB	NPO
SQU	INS	TSE	END	POU	LPA	ATT	ILP	LED	ILA
ULE	SSO	MET	EME	TCE	PEA	EAU	NSE	UVO	UTS
UOI	EAU	MEN	MOU	ITI	AVE	EME	AIT	AND	UIL
NEL	PER	ARQ	NIL	ENP	RET	LYM	RIT	NCO	IRS
SONC	SNO	AMB	TJE	CLO	REP	LEI	UPR	BRO	SONB

Ce diagramme contient un dixain d'un poëte célèbre.

ERRATUM DU Nº 1055. — Au premier exemple de chaîne Euler (génératrice), à la 2e ligne, le nº 11 doit être droit au lieu d'être penché.

La suite et fin du 100e problème sera publiée dans le nº 1057; mais, d'ici là, nos habiles œdipes ont de quoi travailler. — Le nº 1058 contiendra les solutions du nº 1053, et nous reprendrons ensuite notre système habituel et régulier.

P.-L.-B. SABEL.

POUGUES-LES-BAINS

Les eaux minérales de Pougues, dans la Nièvre, paraissent destinées à devenir la providence des malades. La saison actuelle s'annonce sous les plus heureux auspices. Les personnes souffrantes arrivent de tous côtés.

Les docteurs les plus célèbres prescrivaient depuis longtemps déjà ces eaux salutaires, qui sont tout à la fois alcalines, ferrugineuses, iodées, gazeuses, apéritives et reconstituantes, ainsi qu'il résulte des analyses les plus minutieuses auxquelles elles ont été soumises. Pougues a d'ailleurs une réputation établie depuis longtemps. Le roi Henri III, Catherine de Médicis, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV vinrent y faire des cures. Elles sont efficaces pour les affections chroniques de l'estomac, de l'intestin et du foie. On les prescrit aux scrofuleux et aux lymphatiques, ainsi qu'aux personnes atteintes de calculs vésicaux et du diabète.

Pougues est situé dans un endroit très-pittoresque et entouré de promenades délicieuses, qu'entreprennent chaque jour les personnes qui y sont appelées par leur santé.

L'établissement est dirigé par un homme très-intelligent, qui a su préparer pour les baigneurs des installations confortables. Le docteur Roubaud, médecin très-distingué, qui a fait des études spéciales sur les eaux minérales et qui connaît particulièrement les propriétés curatives des eaux de Pougues, est attaché depuis vingt ans à cet établissement. Les nombreux malades qui sont venus le consulter n'ont eu qu'à se féliciter d'avoir suivi ses conseils.

La distance qui sépare Pougues de Paris se franchit en quelques heures. Les personnes qui, pour se reposer des fatigues des affaires, vont chercher un repos absolu, sont certaines de le trouver là. Pougues n'a aucun rapport avec les plages bruyantes du bord de la mer. La toilette n'est pas de rigueur. Il y a de grands arbres et de longues allées bien fraîches sous lesquels on peut se promener pour ainsi dire en pantoufles.

Pougues n'est d'ailleurs pas dénué de distractions. Il a son casino où l'on entend de la très-bonne musique et son théâtre où viennent jouer des artistes de talent. Enfin, il y a des bals intimes. Le baigneur a donc le choix et peut vivre de la façon qui lui plaît, tout à fait retiré dans le calme de la campagne ou mêlé, au degré qu'il veut, aux distractions et aux plaisirs mondains.

La source Saint-Léger, à laquelle on va boire, deviendra célèbre comme la fontaine de Jouvence.

Pougues a encore un mérite de plus, il possède l'avantage d'offrir, à la porte même de son établissement thermal, un hôtel, l'hôtel du Parc, où les malades trouvent, outre une excellente cuisine, le confortable et les soins de famille qu'on recherche vainement dans la plupart des hôtels de villes d'eaux.

L'ACIDE SALICYLIQUE

SANTÉ — ÉCONOMIE

L'acide salicylique, dont les propriétés ont fixé depuis deux ans l'attention du monde savant, rend d'immenses services en médecine, en économie domestique et dans l'industrie alimentaire.

Au point de vue de la salubrité, ses vertus antiseptiques le font préférer au phénol, poison violent, d'une odeur repoussante. L'acide salicylique, d'une innocuité absolue, est inodore et sans saveur désagréable. C'est le grand purificateur de l'air; il assainit les plaies qu'il préserve de gangrène; après leurs opérations et les pansements, chirurgiens et médecins l'emploient pour se laver les mains.

Mais c'est surtout en industrie alimentaire que l'acide salicylique, fabriqué exclusivement par MM. Schlumberger et Cerckel, 26, rue Bergère, exerce son action utile et ses vertus antiseptiques. La glace ne conserve la viande qu'à la condition d'éviter la transition du froid au chaud. Au contact de cette petite poudre blanche, elle ne subit aucune altération pendant des mois entiers, quelle que soit la température.

Le bouillon, le lait, le beurre, les œufs, le poisson, la volaille, le gibier, les fruits, les confitures, les sirops, le vin, la bière, le cidre sont également conservés par cette poudre, ennemie des ferments. A Londres, il existe de grands réservoirs d'eau saturée d'acide salicylique où l'on plonge, de temps en temps, la viande et la marée pour les préserver de décomposition.

Afin de ne pas perdre le fruit de ses soins et de son économie, la prudente ménagère doit toujours avoir dans sa pharmacie de famille une provision d'acide salicylique.

MM. Schlumberger et Cerckel, sollicités par de nombreuses demandes, ont créé une série de préparations ayant rapport à la coquetterie. La *glycérine salicylée* est d'une efficacité sans exemple pour rafraîchir, adoucir les chairs, guérir les brûlures, les engelures, les piqûres d'insectes. L'*eau salicylée* est souveraine comme eau de toilette; elle prévient l'action des maladies épidémiques, arrête les progrès du croup et, en général, de toutes les affections de la gorge; sous ce rapport, les pastilles salicylées lui servent de complément énergique. La poudre d'amidon salicylée calme les démangeaisons que ressentent les enfants en bas âge, ferme les coupures des chairs chez les personnes obèses et atténue les effets de la transpiration.

On le voit, l'acide salicylique devient le protecteur du foyer domestique. S'il enrichit le ménage, cet agent contribue également au bien public non-seulement comme hygiène, mais encore en évitant de fortes pertes au commerce des denrées alimentaires.

Dr A. SORLIN.

La mode s'impose, elle ne se discute pas. La *Ville de Lyon*, en créant le *voile cita*, ne s'attendait évidemment pas au succès énorme de cette fantaisie. Aujourd'hui, le *voile cita* est sur toutes les jolies têtes et dans toutes les malles, car il s'assortit à la toilette et il en faut donc toute une provision. Qu'a donc de particulier le *voile cita*? Sa forme : c'est un losange allongé de gaze Lahore, bordée de lilliput. Mais sa forme n'est rien, c'est la façon dont ses bouts aigus sont chiffonnés sous le chignon qui est tout. Il va sans dire que la pose du *voile cita* est le triomphe de la Parisienne.

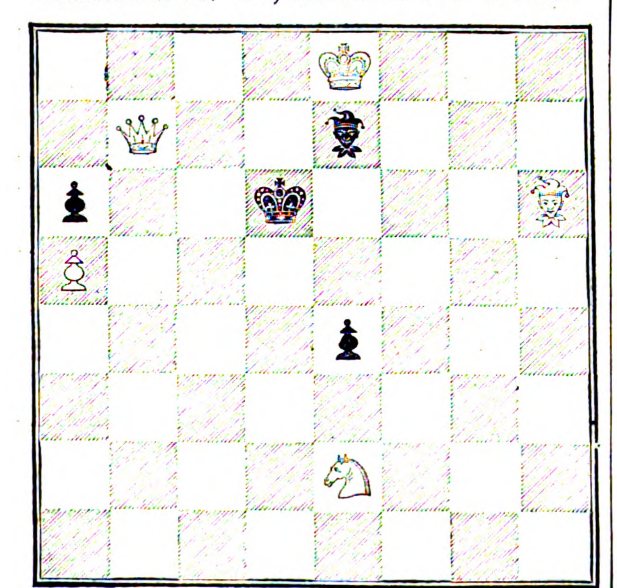
Le complément obligé d'une toilette élégante, c'est l'écharpe tzigane en gaze zébrée et l'écharpe almée rayée clair et mat. Le comble de l'art est de les nouer de façon à accentuer la cambrure de la taille. Notons encore le succès de la guipure Olga, de la dentelle de Mirecour blanc et couleur pour les robes de batiste, du galon clair de lune, de la frange filet, de la guirlande fleurs et fruits découpée à jours, etc., etc. Les plus jolies fantaisies se succèdent sans interruption à la *Ville de Lyon* (6, Chaussée-d'Antin).

Par cette température, il est des procédés de teinture qui vous exposent à des effets grotesques; il y faut renoncer, ou bien le résultat est si lent à se produire qu'on perd tout à fait patience. Que faire? Employer l'*eau Andréa* instantanée ou progressive. Cette eau, en s'infiltrant profondément dans la racine pour pénétrer dans le tube capillaire, recolore naturellement et à tout jamais la chevelure. Il n'est plus besoin ensuite que d'entretenir légèrement la naissance du cheveu. L'*eau Andréa* se vend, 30, rue Croix-des-Petits-Champs, ou chez A. Hugot, 100, rue Saint-Honoré.



PARIS. — Aspect de la place du Carrousel pendant les travaux du pavillon de Marsan. — (Dessin de M. Provost.)

PROBLÈME N° 662, COMPOSÉ PAR M. J. H. THOMAS



Les Blancs font mat en quatre coups.

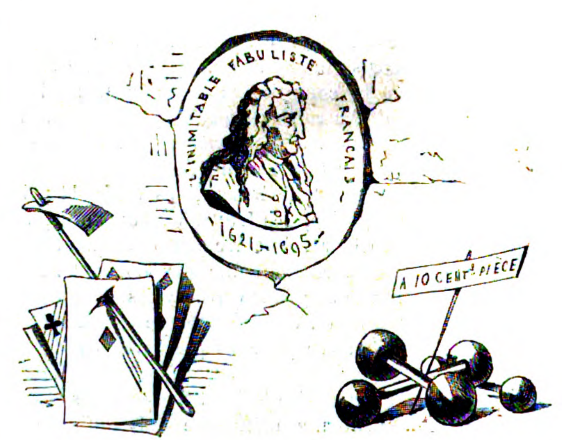
Solutions du problème 662

Solutions justes : MM. les membres de la Réunion des officiers, à Compiègne ; A. Charbonnet ; Kassioph ; Quéval ; le Cercle musical de Bordeaux ; le capitaine A.-G. Boutigny, au 143e de ligne ; Bosredon et Servière, au Bitter, à Marseille ; L. de Crosse ; le Cercle du commerce de Firminy ; le café Central, à Péronne ; le Cercle des échecs de Chalindrey ; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs ; un élève du Brahmin-Moheschunder ; un habitué du café Saint-Paul ; de Verrat-Cuba ; Em. Frau ; Ajax ; Fréd. Brun, café du Phénix, à Lyon ; le café des Oiseaux, boulevard Rochechouart ; le Cercle de Château-la-Vallière ; la taverne Alsacienne, à Rochefort-sur-Mer ; le Cercle de la Renaissance, à Sommières.

Autre solution juste du problème n° 659 : Le Cercle du commerce de Firminy.

PAUL JOURNOUL.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Valentin Haüy a rendu les plus grands services aux jeunes aveugles avec ses signes en relief.

Ont deviné juste : MM. C. Dubuisson, à Bruxelles ; le Café de Paris, à Vitry-le-François. L'avant-dernier rébus a été deviné par le Cercle de la Renaissance, à Sommières (Gard).

Les Annonces et insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.



LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1057 — 14 Juill. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



LES FÊTES DU MONT-SAINT-MICHEL. — Retour des pèlerins sur la grève après le couronnement.

(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Scott, notre envoyé spécial.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

On se rappelle le beau tableau de Gérôme : *l'Éminence grise*. Quel bel escalier! M. Halanzier en avait pâli.

L'artiste avait eu son idée : plus l'escalier paraissait grand, plus l'homme paraissait petit, et c'était grand'pitié de voir cette meute de courtisans chamarrés d'or à plat ventre devant et derrière ce petit moine, qui passait sans autrement prendre garde aux génuflexions de tant de valets titrés.

Ceci était un tableau, un beau tableau, ma foi, mais un tableau de genre et non un tableau d'histoire.

A la cour, on craignait le père Joseph, on l'évitait ou on le flattait, suivant l'occurrence; mais si l'on eût voulu lui rendre l'hommage public inventé et illustré par Gérôme, l'adroit religieux y aurait mis bon ordre. Son maître était ombrageux et jaloux, et il n'eût pas pardonné pour un autre un hommage qu'il n'obtenait qu'à grand'peine de ses contemporains, qui furent pour lui moins enthousiastes que ne devait l'être la postérité.

Quelques gentilshommes, même des moins qualifiés, ne se gênaient guère avec le père Joseph.

Un jour qu'un colonel écossais était venu s'entretenir avec le cardinal au sujet du coup de main qu'on voulait entreprendre contre Hesdin, le père Joseph l'arrêta au passage et lui fit part de son plan de campagne, à lui père Joseph.

Quand le maître a un plan, le domestique en a toujours un autre.

Le colonel écouta d'abord patiemment; mais, las d'entendre un homme d'église parler de guerre, il s'écria :

— Tout cela est bien; mais la rivière, qu'en faites-vous?

— La rivière, dit magistralement le père Joseph, nous la passerons là.

Et, du bout de son doigt, il désigna un endroit de la carte, et, tout rayonnant, il s'écria :

— Eh bien, que dites-vous de cela?

— Mais, monsieur Joseph, répondit en riant le bon colonel, je dis que votre doigt n'est pas un pont.

∾ Ce qu'il y a de gens qui ont passé le Danube à la façon du père Joseph est incalculable. Malheureusement, comme disait le gentilhomme écossais, leurs doigts ne sont pas des ponts, et les Russes s'en sont bien aperçus.

Avez-vous remarqué que la guerre qui doit mettre fin à cette question d'Orient qui agite l'Europe depuis si longtemps, ne passionne le public que fort relativement, et que, sans les journaux illustrés, elle aurait été un véritable four, comme on dit dans les théâtres des pièces qui ne font pas d'argent.

Que les Russes aient un avantage ou que les Turcs aient un succès, le trois pour cent et les consolidés paraissent ne s'en pas apercevoir.

D'où vient cette indifférence du public? Je l'ignore et ne me chargerais pas de l'expliquer, quoiqu'en cherchant bien, la chose ne serait pas impossible.

∾ Malgré l'énergie déployée par les journaux conservateurs et par les journaux radicaux, la situation politique ne paraît pas passionner la France outre mesure.

Le peuple français est en train de compter sur ses doigts :

Qui de 363 ôte 4 reste 359.

C'est encore trop, disent les uns.

A 363, ajoutez 3, cela fait 366, une majorité superbe et bissextile, disent les autres.

Les indifférents disent :

— Attendons, il sera toujours temps de compter.

Les trembleurs se demandent :

— Que fera-t-on si... ?

— Que fera-t-on dans le cas contraire?

Hélas! nul ne le sait.

∾ Une personne aimable et spirituelle, Mme la comtesse de V..., la parente d'un des ministres influents, mais qui ne partage pas du tout les opinions de son cousin, disait l'autre jour :

— Il y aurait une façon bien simple d'arranger tout cela. Si la nouvelle Chambre ne peut parvenir à s'entendre, il faudrait la partager au lieu de la dissoudre. Les républicains siégeraient les jours d'Opéra, et les conservateurs les jours d'Italiens.

Mais, chère madame, lui dit M. de R..., un admirateur de trente ans, cela ne peut s'arranger de la sorte; les uns prendraient plaisir à défaire le jour ce que les autres auraient fait la veille.

— La tapisserie de Pénélope.

— Absolument, comtesse.

— Eh bien, ça donnerait peut-être à Ulysse le temps de revenir.

∾ Hélas! non, Ulysse n'a pas envie de revenir, et bien lui en prend; il trouverait le fidèle Eumée perclus de rhumatisme, et Argus, son pauvre chien, devenu aveugle, n'oserait pas le reconnaître, de peur d'être chassé de l'hôpital des chiens.

∾ On prétendait que le conseil municipal voulait tout brûler; il n'en est rien, malgré la sortie de son président. Il paraît qu'il faut se remettre d'une alarme si chaude. Jusqu'à présent, il ne s'agirait que de brûler les morts; ce ne sont pas eux qui s'en plaindront.

Les vivants éprouveront peut-être un peu de répugnance pour ce mode inusité; mais comme, paraît-il, on leur laisserait le choix de faire griller leurs ancêtres ou de les mettre purement et simplement en terre, nul n'aura à se plaindre.

Après avoir brûlé nos dieux, nous devions brûler nos pères, la chose allait de soi; pourtant, il faut le reconnaître, on y a mis des formes.

Le conseil municipal, s'il statue favorablement sur le rapport du docteur Level, devra mettre 50,000 fr. pour récompenser les trois personnes qui donneront la meilleure façon de carboniser les décédés.

Parmi les exigences du programme, on remarque les deux suivantes :

« 1° Assurer la transformation des matières organiques sans production d'odeur, de fumée ni de gaz délétères. »

Les personnes de Paris qui n'ont pas cent mille francs de rentes et qui savent la difficulté que rencontre la cuisinière pour mettre une côtelette sur le gril sans infecter l'appartement, trouveront que la somme de vingt-cinq mille francs offerte au premier prix n'a rien d'excessif.

« 2° N'apporter aucun obstacle à la célébration des cérémonies religieuses de quelque culte que ce soit. »

Ceci paraît plus difficile.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Si l'on brûle un monsieur, on ne peut pas l'enterrer.

Il y a tant de choses à dire sur la crémation, et c'est, en somme, un sujet si triste, que je ne veux même pas l'effleurer.

Mais dites-moi, je vous prie, ne vous semble-t-il pas plus logique et plus propre d'être réduit en cendres et de dormir dans une urne élégante entre la cheminée où votre femme se chauffe les pieds et le piano où votre fille s'abîme les mains, que d'être étendu tout là-bas sous la terre froide du Père-Lachaise ?

Je sais bien qu'il y aurait parfois de petites profanations.

Quand votre veuve inconsolable voudrait se remarier, — dans l'intérêt de ses enfants, car remarquez bien qu'une veuve inconsolable ne se remarie jamais que dans l'intérêt de ses enfants, — le jour où elle attendrait la visite de son deuxième amour, elle ne laisserait pas que de dire à sa femme de chambre :

— Eudoxie, nous avons du monde ce soir; mettez donc les restes de monsieur dans le cabinet de toilette.

∾ Je vous entends vous écrier :

— Mon Dieu, est-il possible qu'on ait le cœur de plaisanter sur les morts!

Il en est des morts comme de toutes choses, il y a fagots et fagots.

Sans entrer dans la voie du sentiment, il est certain que chacun serait heureux de conserver ses chers morts dans sa demeure; mais qu'il y aurait donc des morts fâcheux! Tenez, par exemple..... Quelqu'un qui lit par-dessus mon épaule incline à croire que je me suis lancé dans une explication qui peut m'entraîner à blesser certaines susceptibilités. Je vais donc, sans autre conclusion, passer à un autre exercice.

∾ Voici une bonne fortune pour nos lecteurs.

Ce sont des fragments d'une longue lettre de l'auteur d'*Ideal*, un roman qui a fait fureur de l'autre côté du détroit. Un tout petit volume gros comme rien qui eût fait un nom populaire à son auteur, si son auteur avait daigné le signer, tant il renferme de grâce et d'élévation.

« ..... Notre redoutable amie, Mme X..., m'a tellement assuré, monsieur, que vous n'étiez pas galant, que je suis tout à fait persuadée que vous pensez tout le bien que vous avez écrit sur notre chère Angleterre. Votre admiration pour Sterne et pour Swift est bien sincère, ou je ne m'y connais pas.

« Pourquoi, d'ailleurs, n'aimeriez-vous pas un pays qui a eu toutes les grandeurs et aussi toutes les grâces?

« Ne souriez pas, très-cher monsieur, je sais ce que j'écris, je vous assure; je l'écris mal, mais je le sens bien, et je vous le répète : Oui, monsieur, vous avez écrit : « La vieille Angleterre qui a eu toutes « les gloires », et moi j'ajoute : « Et aussi toutes les « grâces. » C'est bien cela que je veux dire, et je n'en démordrai pas, au risque, si vous montrez ma lettre, de faire rire toute la rue du Colysée.

« Tenez, si vous ne voulez pas me croire, racontez, comme vous savez le faire, ce que je vais vous dire, et si vos lecteurs ne me donnent pas raison, je consens à avoir tort, et je vous prie de croire que ce sera pour moi, qui suis très-vaniteuse, une punition bien dure pour un crime qui n'est pas bien grand, après tout.

« Tout le monde connaît Londres, même vous, qui n'y êtes jamais venu ; tout le monde, grâce à notre grand romancier, a parcouru en tous les sens la plus grande ville européenne, et partout, malgré le génie d'observation de Dickens, malgré le charme et l'exactitude de ses descriptions méticuleuses parfois, il est impossible au lecteur de regarder dans son esprit certaines rues de Londres. Il faut les avoir vues, les avoir touchées pour deviner, pour comprendre l'horrible.

« Au travers de ces épouvantables endroits, et comme s'il n'y avait pas assez de tristesse, on voit poindre à chaque fenêtre de pauvres fleurs qui ne verront jamais le ciel et qui ne seront jamais arrosées que de l'eau du ruisseau, eau bourbeuse et infecte où les mains des cultivateurs se saliraient si elles n'étaient déjà noires.

« Ces fleurs misérables, privées à tout jamais des

rayons du soleil, sont tendrement aimées par les pauvres gens qui les cultivent sur le rebord de leur fenêtre.

« Un mot, un seul, vous fera comprendre l'amour de ces pauvres gens pour leurs fleurs.

« M. Dandiani, le peintre, visitant un quartier perdu dans lequel il cherchait sans doute ces silhouettes sinistres qui donnent à ces tableaux des aspects si étranges et si particuliers, aperçut dans une rue noire une toute petite fenêtre, presqu'au niveau du sol, sur laquelle s'étalait un géranium du rouge le plus vif.

« Il s'approcha et, au milieu d'une chambre sordide, il aperçut une malheureuse femme à peine vêtue. Ému de pitié, il adressa la parole à la pauvre créature; mais celle-ci, soit insouciance ou mauvais vouloir, ne paraissait pas l'entendre.

« Dandiani, qui connait bien le londonnien du bas quartier, cria :

« — Voulez-vous me permettre de couper une fleur de ce beau géranium?

« — Non! s'écria la femme en se levant comme une furie.

« — Voulez vous me vendre le pot?

« — Non! non! fit la femme, qui paraissait de plus en plus furieuse.

« — J'ai envie de ce pot, disait l'artiste en riant; j'en donnerais deux shillings.

« — Non! non! hurlait la femme.

« — Quatre?

« — Non!

« — Huit?

« — Non! non!

« — Seize?

« La femme était pâle comme un linge, la sueur lui coulait du front. Seize shillings! c'est une belle somme, et peut-être la pauvre créature n'avait pas vu depuis longtemps tant d'argent à la fois. Enfin, après un effort surhumain, elle dit encore :

« — Non!

« — Soit, vous êtes une entêtée, fit en riant l'artiste; voici les seize shillings, mais dites-moi pourquoi vous n'avez pas voulu me vendre ce géranium?

« La femme pleurait, elle embrassait les mains de Dandiani, elle ne revenait pas de sa surprise, et, comme l'artiste insistait, elle lui répondit :

« — Hélas! mylord, je ne sors jamais; si mon pot s'en allait, comment saurais-je que je vis sur la terre?

〰 « ..... Tous les malheureux de Londres, et Dieu seul sait combien il y en a, ont pour les pots de fleurs la même passion que la protégée de Dandiani.

« Il y a sept ou huit ans, dix peut-être, une très-grande dame, lady S..., remarqua que chaque dimanche une véritable procession de gens portant des pots de fleurs passait sous ses fenêtres.

« Une chose la frappa; ces gens n'étaient pas des jardiniers, puisqu'ils ne portaient ordinairement qu'un pot ou deux au plus, et que parmi eux se trouvaient des femmes, des apprentis et de tout petits enfants. Chose plus curieuse encore, vers la nuit, les mêmes gens repassaient encore avec leurs éternels pots.

« — Quels sont ces gens? demanda la comtesse à un de ses domestiques.

« — Des vagabonds, madame la comtesse.

« — Les vagabonds n'ont pas de fleurs.

« — C'est comme madame la comtesse voudra; mais si ces gens ne sont pas des vagabonds, ils n'en valent guère mieux.

« Mme S... pensa longtemps, puis un jour elle dit au même domestique :

« — Je voudrais aller dans les quartiers qu'habitent ces gens-là.

« — C'est impossible; les voitures n'ont jamais passé par là, et madame la comtesse ne saurait y aller à pied.

« — Pourquoi?

« — Ce ne serait pas sans danger.

« Cette réponse ne pouvait arrêter une patricienne. Mme S... se fit accompagner sérieusement et visita tous les cloaques de Londres.

« La visite terminée, elle alla trouver quelques amies, et, grâce à elle, une exposition horticole d'un nouveau genre fut fondée et obtint un grand succès.

« Hier, le succès a été plus grand que jamais.

« L'exposition n'est pas permanente, comme vous le pensez bien; elle ne dure qu'une journée, pendant laquelle les exposants circulent dans Westminster-College, portant leurs produits sur leurs bras.

« Ces produits sont des géraniums, des giroflées, des violiers, des œillets, du réséda, et quelquefois une plante grasse.

« La première et la seule condition pour être admis à exposer, c'est de prouver que le produit est né et a vécu sur une fenêtre où il ira mourir.

« Jusqu'à présent, on n'avait donné que des récompenses en argent aux exposants heureux; cela variait de deux à dix shillings. Les pauvres exposants s'en allaient bien contents; mais, cette fois, ils sont partis heureux, ravis, transportés. Une autre grande dame, la duchesse de N..., avait eu une idée triomphante; elle avait fait distribuer à tous ces amants de Flore, à tous ces pauvres déguenillés, un bouquet de roses... »

〰 De Londres aux Champs-Élysées il n'y a pas si loin qu'on le pourrait croire; en allant par un beau matin du rond-point à l'Arc-de-Triomphe, on trouverait plus d'Anglais que de Français sur cette première étape du chemin du *high life*.

Or, aux Champs-Élysées, Hubans, l'habile chef d'orchestre des concerts Besselièvre, prépare de véritables fêtes qui ne sauraient manquer d'être très en faveur. Cet artiste, qui est un compositeur de mérite, loin de penser à faire jouer exclusivement ses œuvres comme font les chefs d'orchestre ordinaires, pense au contraire à ouvrir la porte à deux battants, non-seulement à ses confrères français, mais à ses confrères étrangers.

Hubans a eu l'idée heureuse de consacrer quelques soirées à la musique de tous les pays. Nous allons avoir des soirées russes, italiennes, cela va sans dire, bohêmes, espagnoles, belges, viennoises et anglaises.

〰 Le *Journal de Musique* va tailler sa plume à neuf et pourra s'en donner à cœur joie.

La première de ces solennités internationales sera, dit-on, une soirée anglaise dont le compositeur Clay fera en partie le programme.

Clay est le Massé de Londres. Homme du meilleur monde, il a eu l'excellent esprit de suivre sa vocation et bien lui en a pris, car jamais compositeur ne fut plus aimé et plus choyé de ses compatriotes; c'est en entendant exécuter à Londres un de ses opéras-comiques qu'on peut comprendre combien est absurde le proverbe qui dit que nul n'est prophète dans son pays.

A Londres, et pour les éditeurs, Clay n'est pas un prophète, c'est un dieu.

Aussi vous jugez de la joie de la colonie anglaise de Paris, qui va entendre sur les bords de la Seine les meilleurs morceaux de son compositeur favori. Hurrah! hurrah! Dieu sauve la reine!

〰 Il est impossible de passer sur les misères humaines sans s'y arrêter; non-seulement elles s'étalent tout le long de l'année, mais il vient encore un moment où on les ressuscite pour les compter.

Voici la statistique qui vient nous apprendre que le suicide n'a jamais été plus commun, et, chose triste, dans le nombre des suicides relatés pour le dernier semestre, il se trouve deux enfants, l'un de dix ans, l'autre de neuf. J'espère bien que l'on ne dira pas que c'est la lecture des romans qui a poussé ces infortunés à en finir avec la vie avant d'avoir fait connaissance avec elle.

La fameuse histoire de la guérite où les factionnaires se fusillaient a été sur le point d'avoir son pendant.

Dans un hôtel du quartier Latin, un jeune étudiant amoureux et désespéré se fit sauter la cervelle, il y a quelques dix ans.

Le fait en lui-même n'avait rien de bien extraordinaire, lorsque l'année suivante, dans le même hôtel, dans la même chambre, un étudiant en médecine, qui avait été dévalisé dans un tripot, se fit sauter la cervelle.

Le maître d'hôtel, fort alarmé, fit fermer la chambre et déclara que personne n'y logerait; désormais elle devait servir à entasser des meubles inutiles.

Un matin, le garçon d'hôtel est accusé d'un vol insignifiant : il monte se pendre dans la chambre fatale.

Cette fois, l'hôtelier n'y tint plus; il vendit son fonds, et comme son successeur fit de mauvaises affaires, la maison changea de destination : un droguiste vint s'y établir.

On lui raconta la légende de la chambre fatale; mais ce droguiste était un esprit fort.

Malheureusement sa femme était un esprit faible. La chambre fatale lui inspirait une terreur si grande qu'elle passait sa vie dans une chambre éloignée. Le droguiste n'y prit pas garde tout d'abord; mais il finit par remarquer que justement la chambre de prédilection de sa femme se trouvait précisément être celle de son premier commis.

Cette remarque l'affligea à ce point qu'il avala je ne sais laquelle de ses drogues et s'en alla mourir, dans d'affreuses souffrances, sur le lit de la chambre fatale.

Cette fois le quartier finit par s'émouvoir et une députation alla trouver le propriétaire pour le supplier de faire murer la porte de cette chambre funeste.

Le propriétaire se mit à rire.

Il est à remarquer que les propriétaires ne rient jamais quand ils demandent, mais qu'ils rient toujours lorsqu'on leur demande quelque chose.

Le quartier n'était pas content et faisait mille avanies au propriétaire récalcitrant. Enfin, un jour on annonça que la Ville allait faire raser la maison pour la continuation du boulevard Saint-Germain.

Voilà le quartier et le propriétaire enchantés de voir disparaître l'immeuble ensorcelé.

Pour le quartier, c'était un bon débarras, pour le propriétaire un bon sac.

Mais les propriétaires proposent et le jury dispose.

Le propriétaire demanda deux cent cinquante mille francs.

La Ville en offrit soixante-quinze mille.

Le jury en accorda quatre-vingt-dix.

Trompé dans ses espérances, l'avare propriétaire devint malade et ne mena plus qu'une vie languissante.

Ayant appris que sa maison allait tomber sous le marteau des démolisseurs, il voulut la voir encore une fois.

Que se passa-t-il dans son esprit pendant qu'il visitait son immeuble pour la dernière fois? Nul ne le sait. Quand les démolisseurs arrivèrent à la pointe du jour, ils trouvèrent le propriétaire pendu dans la chambre fatale.

La maison n'existe plus; personne ne la regrette.

Seul le bohême K... a ébauché un regret sur la perte de cet immeuble si tristement célèbre.

— Une maison où le propriétaire se pendait, a-t-il dit, ça pouvait être précieux dans de certains moments.

〰 Dans une maison du boulevard Haussmann habitent sur le même carré deux bourgeois d'humeur différente qui aspirent à la députation, l'un un républicain endiablé, l'autre un bonapartiste endurci.

Ces messieurs sont gens bien élevés d'ailleurs, et se saluent sans amertume et même causent parfois ensemble.

Le propriétaire, homme prudent, ménage et flatte ses deux locataires parce qu'il désire une sous-préfecture pour son neveu et qu'il la demandera à celui de ses deux locataires qui sera nommé.

Les locataires savent cela et ne laissent pas d'en rire.

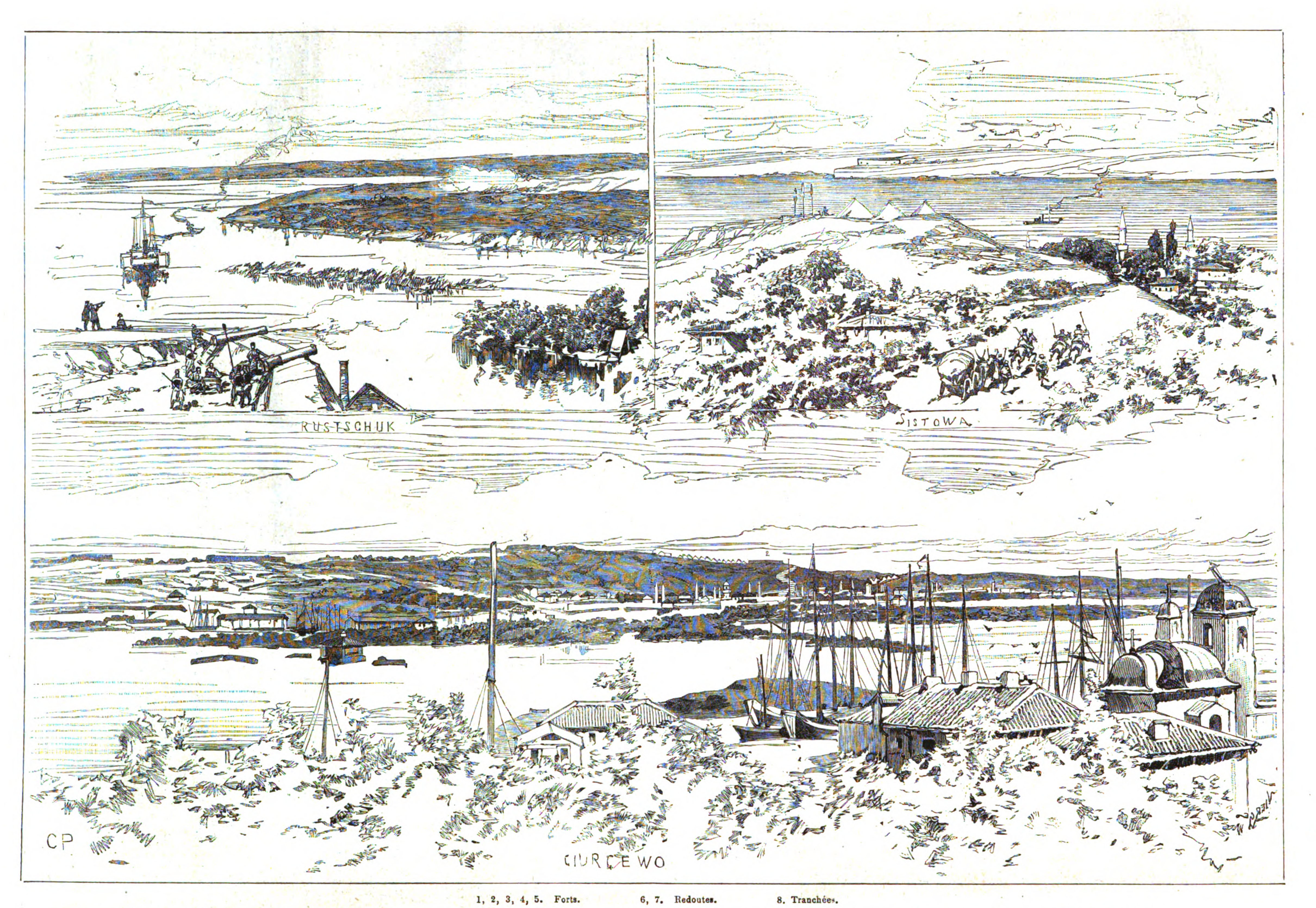
— Écoutez, disait l'autre jour l'un des deux locataires, formons une alliance non politique.

— Volontiers, laquelle?

— Jurons que celui qui arrivera au pouvoir fera renvoyer le portier.

JULES NORIAC.





1, 2, 3, 4, 5. Forts. 6, 7. Redoutes. 8. Tranchées.

LA GUERRE. — Les défenses de Roustchouck vues de Giurgewo. — Première canonnade de Roustchouck contre les batteries russes. — Sistowa, quartier général du Grand-Duc Nicolas.

(Dessins de M. Vierge, d'après le croquis de M. Meylan.)

Arrivée du contingent égyptien dans le port de Constantinople. — (Dessin de M. Sahib, d'après le croquis de M. A. Ananian.)

LA GUERRE. — Côté des Turcs. — Campement de Zeibeks à Constantinople, sur le plateau de Feri-Keuï.

(Dessin de M. Kauffmann, d'après le croquis de M. Hayette, notre correspondant à Constantinople.)

LA GUERRE

En Europe

VOICI, à la date du 6, la situation militaire des armées :

Les Turcs occupent une ligne de Roustchouk à Choumla, faisant face à l'ouest. Les Russes, appuyant leur aile sur la gauche du Danube, se déploient en ligne opposée à la ligne turque, de sorte que si les Turcs ne se replient pas jusqu'aux Balkans, ou si les Russes ne masquent pas le quadrilatère en le tournant, une bataille générale aura lieu dès que ce mouvement sera terminé. Déjà les forces russes venant par la Dobroudja touchent presque à l'arrière de la ligne turque, sans que celle-ci puisse détacher des forces suffisantes pour les arrêter. Il est peu probable que les Turcs fassent une résistance sérieuse aux murs de Trajan, menacés qu'ils sont, de front et par derrière, par les deux colonnes russes venant l'une de la Dobroudja et l'autre du sud.

Comme le gouvernement autrichien n'a pas protesté contre la construction d'un pont entre la rive roumaine et la rive serbe, on s'attend à ce que les Roumains franchissent bientôt le fleuve de Gruga au voisinage de Radujewats et de Negotin.

Un télégramme de Redif-Pacha annonce que mardi dernier les Russes ont tenté d'effectuer le passage aux environs de Silistrie sur des barques, et qu'ils ont été repoussés. En revanche, un autre télégramme annonce que les Russes sont maîtres de Tirnova, ancienne capitale de la Bulgarie.

En Asie

Il paraît se confirmer que le général Loris-Melikoff s'est concentré à Ardost, à une lieue environ de Kars; il y attendait la colonne Heimann et les débris du corps Tergoukasoff. De l'autre côté, Mouktar-Pacha est à Sarikamusch, donnant la main à son aile droite qui, commandée par Ismaïl-Pacha, marche sur Kagisman. Une bataille est attendue sous peu.

Les Russes y auront un avantage de position; Ardost domine les deux défilés pas lesquels Mouktar et Ismaïl ont à déboucher chacun de leur côté pour arriver dans une plaine où le manque de cavalerie chez les Turcs sera encore un désavantage pour eux. Aussi croit-on que Mouktar passera à gauche de Kars-Tschaï, et qu'il cherchera à rompre l'investissement de Kars du côté de Beglimamed et Tikmé.

NOS GRAVURES

Roustchouck et Sistowa

C'EST à nos correspondants du côté turc que nous empruntons aujourd'hui nos gravures de la guerre.

La vue de Roustchouck et de ses défenses présente un grand intérêt, vu l'importance de cette ville-forteresse, aujourd'hui à moitié en cendres, ainsi que Giurgewo, que représente notre dessin sur son premier plan. Nous aurions pu mettre beaucoup de fumée et beaucoup de ruines sur tout cela; mais nos lecteurs y suppléeront par l'imagination, notre artiste n'ayant pas subi d'aussi près le bombardement.

Nous pouvons, du reste, donner comme détail *la première canonnade* à Roustchouk, le 26 mai vers dix heures du matin. Le feu fut commencé par un petit vapeur turc qui surveillait la rive opposée du fleuve, où les Russes dressaient leurs batteries pendant la nuit. Ceux-ci ripostèrent; les forts de Roustchouck se mirent alors de la partie, et les pauvres habitants, non prévenus, eurent une frayeur épouvantable. Heureusement, une pluie violente survint et obscurcit tellement l'horizon que le tir cessa de part et d'autre. Ce fut le signal du déménagement, car, depuis, il y a eu peu d'interruption dans ces combats d'artillerie.

Nous avons aussi la bonne fortune de pouvoir donner *Sistowa*, quartier général de l'armée russe en ce moment, et qui fut dessiné avant le passage du Danube en cet endroit; il y a contraste avec le Sistowa actuel et celui que décrivait notre correspondant en quelques mots au crayon au dos de son croquis :

« Sistowa est une charmante ville à moitié turque, à moitié bulgare, cachée derrière des remparts de coteaux et collines garnis des plus beaux arbres. Le Danube, en cet endroit, est calme, large, imposant, les flots sont à fleur d'eau, et, en face, on voit la petite ville roumaine de Simnitza émerger des bouquets d'arbres; plus en avant, une vieille caserne roumaine semble s'offrir de but aux boulets des batteries turques. Sistowa aura certainement un rôle à jouer dans la guerre qui commence. »

M. Meylan ne s'est pas trompé.

Le Contingent égyptien à Constantinople

LES forces turques s'augmentent de plus en plus; nous avons voulu montrer, par notre petite marine, l'importance du contingent égyptien, laissant la parole à nos correspondants:

« Samedi 16 juin, les dix bateaux portant le contingent égyptien ont traversé notre port se rendant à Varna. D'ordre du sultan, le seraskier, le grand-maître de l'artillerie Mahmoud Damad-Pacha et le quartier-maître général, Tayar-Pacha, s'étaient rendus à leur rencontre dans la mer de Marmara, à bord du yacht du sultan. A la tête du convoi se trouvait le yacht du khédive, le *Man*, ayant à son bord Hassan-Pacha, fils aîné, héritier présomptif et ministre de la guerre du khédive.

Aussitôt débarqué, Hassan-Pacha s'est rendu à Yildiz, kiosque où l'attendait le sultan, qui lui a fait l'accueil le plus flatteur. Pendant l'audience Sa Majesté s'est exprimée en ces termes :

« Les services rendus par S. A. le khédive à mon État sont inappréciables. Sa conduite est au-dessus de tout éloge. Vous envoyer avec un corps d'armée respectable est de sa part un acte du plus pur patriotisme. Vous êtes un commandant jeune et instruit; aussi, grâce à vos connaissances militaires réunies à vos qualités princières, nous attendons de vous de grands services. Je prie Dieu que, pour mon contentement et celui de votre auguste père, il vous permette de nous rendre des services et de devenir un célèbre patriote. »

Le prince Hassan a exprimé au sultan le désir de se rendre immédiatement à son poste, mais le sultan l'a prié de séjourner quelques jours ici pour assister au sélamlik (prière) du vendredi. »

Les Zeibecks à Constantinople

NOUS empruntons à une correspondance du *Moniteur*, datée du 20 juin, l'intéressante description de ces volontaires qui font l'objet de notre gravure :

« Hier, on a embarqué, à destination d'Antivari, un bataillon de zeibecks, ces farouches volontaires recrutés dans les montagnes de l'Anatolie, dont le voisinage inquiétait justement les timides habitants de Péra et de Galata. Ils trouvaient sans doute insuffisantes les rations mises à leur disposition par les princes de la maison impériale, et leurs habitudes pillardes les conduisaient fréquemment dans les villages voisins où leur mine féroce, leur yatagan en travers du ventre et l'énorme *koufié* qui leur sert de coiffure faisaient pâmer les femmes et arrachaient des cris de terreur aux enfants. A la porte de la ville, ils arrêtaient les laitiers et maraîchers, et la bonne *Turquie*, racontant ces exploits, ajoutait avec candeur : « Ils ne maltraitent point les gens, mais ils leur enlèvent leurs denrées et emmènent leurs chevaux. » Rien que cela pour commencer! Je ne parle pas des attentats sur les personnes de deux dames italiennes, surprises sur la grande route et outragées, et d'attaques brutales contre quatre membres du clergé catholique de Péra.

Il n'est que temps d'éloigner ces dangereux compagnons. On s'est dit à la Porte que de tels hommes sont faits pour combattre avec avantage les Monténégrins. A brigand, brigand et demi! A coupeurs de nez, coupeurs d'oreilles; et, pour peu que la guerre se prolonge dans la montagne Noire, on ne rencontrera bientôt plus un homme possédant ces appendices de la tête ou du visage. D'autres bataillons de zeibecks ont été embarqués pour Trébizonde et Batoum, après avoir été passés en revue par le sultan. On avait réuni dans la caserne de Scutari d'Asie environ 1,200 volontaires musulmans ou grecs, recrutés parmi la pire racaille de Stamboul et du Phanar, appartenant pour la plupart à une profession innommable, et qui ont porté leurs habitudes dans la caserne. Les officiers se sont plaints qu'on leur volât leurs montres; les soldats ont élevé des plaintes non moins graves contre leurs officiers, et l'autorité militaire s'est vue obligée de dissoudre le bataillon et d'en rendre les hommes aux mauvais lieux de Stamboul. »

Les Fêtes du mont Saint Michel

CETTE montagne de granit et de constructions gothiques qu'on prendrait pour un morceau du moyen âge transportée par une puissance occulte et conservée intacte au milieu de son désert de sable, a toujours attiré et vivement impressionné le touriste. C'était une fête comme celles que devait créer le moyen âge qui s'y passait ces jours derniers et qui y rassemblait, non pas de simples voyageurs, mais des milliers de pèlerins venus de toutes les parties de la Normandie et de la Bretagne, douze évêques et des députations de tous les pays qui ont en vénération l'archange saint Michel dont on couronnait solennellement l'image protectrice, au bruit du canon et des pieuses acclamations.

Nous cherchons partout le pittoresque et le nouveau, nous ne pouvions donc pas manquer un aussi intéressant sujet. M. Scott, qui représentait le *Monde illustré* à ces fêtes, nous envoie deux intéressants dessins; nous nous empressons de les publier avec les quelques notes manuscrites qui les accompagnent. Nous y reviendrons au prochain numéro.

Saint-Michel-du-Mont, 5 juillet.

Monsieur le directeur,

Ce n'est pas sans peine que j'ai pu arriver à me caser ici, vu l'affluence extraordinaire des pèlerins dont la plupart ont été obligés de coucher dehors, l'abbaye et les maisons de la vieille cité étant littéralement bondées. Le fait est que le spectacle en valait la peine. Le mont Saint-Michel est de tout temps une merveille, à plus forte raison en ce moment avec l'animation qui y règne, les bannières et oriflammes qui le colorent. Il est surtout splendide la nuit, éclairé comme jamais par mille feux et se détachant en lumière dans la profondeur du ciel sombre et étoilé.

Le couronnement de l'Archange, qui est le but de cette manifestation religieuse, s'est fait avec une pompe extraordinaire. Quoique la véritable cérémonie se soit passée à l'intérieur de la basilique où se trouve la statue en argent, l'objet de la vénération des fidèles, on a voulu, avec raison, y faire participer toute la foule, qui n'aurait pu trouver place sous les immenses voûtes, et l'on a dressé pour cela une statue monumentale (qui, je l'espère, sera bientôt remplacée) au sommet même de l'édifice, sur la tour où était autrefois le clocher. Un petit autel avait été également dressé sur l'une des tours de l'enceinte, et sur la grève, aux pieds du mont, une estrade supportait toutes les reliques, toutes les bannières descendues de l'abbaye. Le peuple, qui s'éparpillait ensuite sur la grève de ce côté, et qui formait une immense fourmilière, pouvait ainsi assister à la cérémonie.

C'est ce sujet que je vous envoie; mais il est indescriptible et inrendable; je suis ébloui.

Avant le couronnement, la procession était descendue de la montagne et s'était développée sur le désert de sable comme un immense serpent. Les vieux reliquaires, les bannières de tous les pays qui vénèrent saint Michel, les congrégations, les prêtres, les évêques, dont Mgr de Bonnechose, formaient cette longue file sans fin. On voyait, parmi les bannières, celle qui fut faite avec l'uniforme du général Lamoricière; son épée, offerte en ex-voto, était également portée sur un coussin de velours. Tous les pèlerins portaient comme insignes soit une coquille, soit un cœur, soit une croix.

Malheureusement, cette même procession, qui, la veille, s'était commencée aux flambeaux, s'était trouvée



arrêtée par le flux de la mer; celle-ci prenait sa revanche avec le bon Dieu, en disant à son tour : « Tu n'iras pas plus loin. » J'aurais voulu voir la grève pleine de flambeaux simulant une procession de vers luisants.

En outre du couronnement, je vous envoie un croquis du retour des pèlerins qui m'a semblé des plus curieux. Ces paysans, ces prêtres, retroussés jusqu'aux genoux, ces suites de véhicules de toutes sortes m'ont beaucoup frappé. Nouvelles caravanes, elles me rappellent le désert d'Egypte, car le ciel est bleu foncé et le sable doré. La poussière enveloppe certains groupes au profit des autres qui forment des touches éclatantes; là-bas le mont triangulaire, autre pyramide de granit, se découpe en silhouette transparente sous les feux du soleil couchant qui l'illumine. Je comprends ces braves prêtres et ces braves paysans qui, se tournant une dernière fois vers la pieuse et poétique silhouette entourée de rayons, font un dernier signe de croix. — H.

Réception des pèlerins espagnols par Sa Sainteté

Le 3 juin 1827, dans l'église de Saint-Pierre *in vincula*, à Rome, on venait de célébrer une cérémonie religieuse, par laquelle le comte *Giovanni-Maria Mastai-Ferretti de Sinigaglia* était sacré évêque de *Spoleto*. Cinquante ans après nous retrouvons cet humble évêque assis sur le trône de saint Pierre et chef de la chrétienté.

Tous les fidèles catholiques se sont empressés de solenniser cet heureux événement, d'où commence la vie politique du pontife.

Nous croyons qu'il serait superflu, pour la plupart de nos lecteurs, de faire un récit de la vie d'une des plus remarquables individualités de notre époque. Tous ceux qui connaissent l'histoire contemporaine peuvent se rappeler les particularités qui accompagnèrent les événements rattachés à la papauté dans ce dernier quart de siècle.

Nous nous bornerons à signaler les témoignages d'amour et de dévouement que les catholiques, en cet heureux anniversaire, ont montré pour leur chef religieux. Français, Anglais, Danois, Canadiens, Norvégiens, Hongrois, Espagnols, Portugais, Polonais, Brésiliens, Croates, Orientaux, Américains amenés par leurs évêques, se sont éloignés de leurs foyers pour accomplir cette œuvre de dévouement et de dévotion.

Notre gravure représente la réception des pèlerins espagnols.

La salle où se déroule la scène est celle du Consistoire public appelée encore *Sala Ducale*, restaurée comme on la voit maintenant par le pape Alexandre VII, d'après les dessins de Bernini. Des prêtres espagnols, aux grands manteaux noirs et aux chapeaux caractéristiques, des dames aux yeux étincelants sous leur voile, des paysans aux pittoresques costumes nationaux, écoutent l'adresse, en pur langage castillan, lue par l'archevêque de *Compostella*, Mgr Michael Paya y Rico, entouré par plusieurs autres évêques espagnols. Le pape, assis et environné de sa cour, écoute paisiblement les sentiments exprimés par la voix du prélat. La lecture terminée, commencent les présentations des personnages et des dons effectifs. Le pape, après avoir donné à baiser sa main, répond à l'adresse, presque toujours en italien et avec des allusions politiques. Il achève en donnant la bénédiction pontificale aux assistants, à leurs familles, à leurs biens et à leurs effets. (Tous les pèlerins vont au Vati au avec de lourds paquets pleins de chapelets.) Ensuite, enveloppé dans son rouge manteau, il se retire dans ses appartements.

Un grand drapeau aux vives couleurs et aux armes des provinces de l'Espagne flottait sur les têtes des pèlerins émus.

Nous avons entendu crier par les pèlerins, après la bénédiction finale : *Vive el papa-rey!* — L. BELLINZONI.

Fêtes de Nancy

Pour rehausser l'éclat du concours régional qui se tenait cette année à Nancy, la municipalité avait organisé une série de fêtes brillantes que nous allons décrire rapidement suivant leur ordre chronologique.

Le concours régional était installé dans le magnifique parc de la Pépinière, qui renfermait en outre l'exposition d'horticulture et l'enceinte du concours hippique.

Les fêtes commencèrent samedi 23 juin par l'ouverture du concours régional et de l'exposition d'horticulture. Le soir, une retraite aux flambeaux, composée de trois musiques d'infanterie, parcourait les rues de la ville dans toutes les directions, suivie par une foule énorme.

Dimanche. — Réception à la gare des sociétés de gymnastique par les sociétés arrivées la veille et par le Sport nancéien A huit heures, formation du cortége, qui, après un beau défilé dans les principales rues de la ville, se rendit au Cirque, où l'attendait le vin d'honneur offert par la municipalité. Dans l'après-midi, dans l'enceinte du concours hippique, eurent lieu les exercices gymnastiques et militaires qui attirèrent l'attention générale. Le soir, distribution de médailles et fête de nuit à la Pépinière, qui présenta un aspect féerique.

Lundi. — Ouverture du concours hippique.

Mardi. — Inauguration du monument de Callot. La statue en bronze, due au talent de M. Laurent, s'élève sur un piédestal à pans coupés, dont les bases sont ornées de dauphins lançant l'eau dans un bassin demi-circulaire. L'image représentant l'immortel graveur s'avance sous un portique voûté, surmonté des armes de la ville; à droite et à gauche se trouvent deux portiques avec des consoles préparées à recevoir les bustes en bronze de deux graveurs célèbres : Israël Sylvestre et Saint-Urbain. Le monument est construit dans le style de l'Arc de Triomphe dont il occupe un côté latéral; il produit le meilleur effet et fait honneur à son auteur, l'habile architecte de la ville, M. Morey.

A une heure, le cortége officiel, ayant à sa tête les autorités civiles et militaires ainsi que les membres de la commission du monument, se rendit de l'hôtel de ville à la place Vaudémont, et se rangea dans une tribune décorée avec goût, élevée en face du monument. M. Renauld, président de la Société d'archéologie, dans un langage élégant et coloré, retraça les principaux traits de la vie de Callot. Ensuite, M. le baron de Dumast prononça une chaleureuse allocution. Après que le savant champion des gloires lorraines eut prononcé la dernière parole, une salve d'artillerie et le son des cloches annoncèrent que le voile qui recouvrait la statue était tombé, et d'immenses acclamations retentirent.

Puis M. le maire, dans un discours plein de verve, remercia les membres de la commission du monument, les souscripteurs et toutes les personnes qui ont contribué à rendre cet acte de justice tardive à Callot.

Le cortége, dans le même ordre qu'à son arrivée, défila devant la maison de Callot pour gagner la bibliothèque de la ville, où sont exposées les œuvres du grand graveur.

Jeudi. — Fêtes du centenaire de Dombasle. La place où s'élève la statue de l'éminent agronome était transformée en une immense tente ornée de guirlandes et d'oriflammes. Au pied de la statue étaient rangés des instruments agricoles entremêlés de verdure. A deux heures, le cortége, qui s'est réuni à l'hôtel de ville, se dirige vers la place Dombasle. Sous un dais disposé près de la statue, les invités prennent place autour de M. Grandeau, délégué de la Société d'agriculture de France, qui prononce, d'une voix claire, l'éloge de Dombasle. M. Noël, contemporain de Dombasle et dernier survivant de l'association que ce grand homme fonda en 1820, prononce ensuite quelques paroles émues et se dirige ensuite, assisté de M. Meizmoron de Dombasle et d'un membre du comice agricole de Nancy, vers l'escalier disposé derrière la statue, qu'il franchit d'un pas ferme, et dépose une couronne d'or sur la tête de son illustre maître et ami. Cette scène touchante met fin à la cérémonie.

Le soir, banquet de la Société d'agriculture et bal de bienfaisance à l'hôtel de ville.

Vendredi. — Départ d'un ballon, avec son aéronaute, de la place Stanislas; au cours Léopold, fête populaire suivie d'illuminations et d'un feu d'artifice.

Samedi. — Fête de nuit à la Pépinière.

Dimanche. — Entrée gratuite au concours régional et à l'exposition, dont la description exigerait un volume, concours hippique et exhibition générale des chevaux primés, grand banquet dans les beaux salons de l'hôtel de ville, splendides illuminations de la place Stanislas, de la Carrière et de la terrasse de la Pépinière, grand festival à la Pépinière, enfin feu d'artifice tiré sur l'Arc de Triomphe.

Lundi 2 juillet. — Distribution des prix et clôture des concours.

Les nombreux assistants garderont de ces belles solennités le souvenir le plus durable et n'oublieront pas la gracieuse hospitalité des habitants de Nancy et leur accueil plein de cordialité. — J. LÉVY.

La « Reine-Blanche » abordée par la « Thétis »

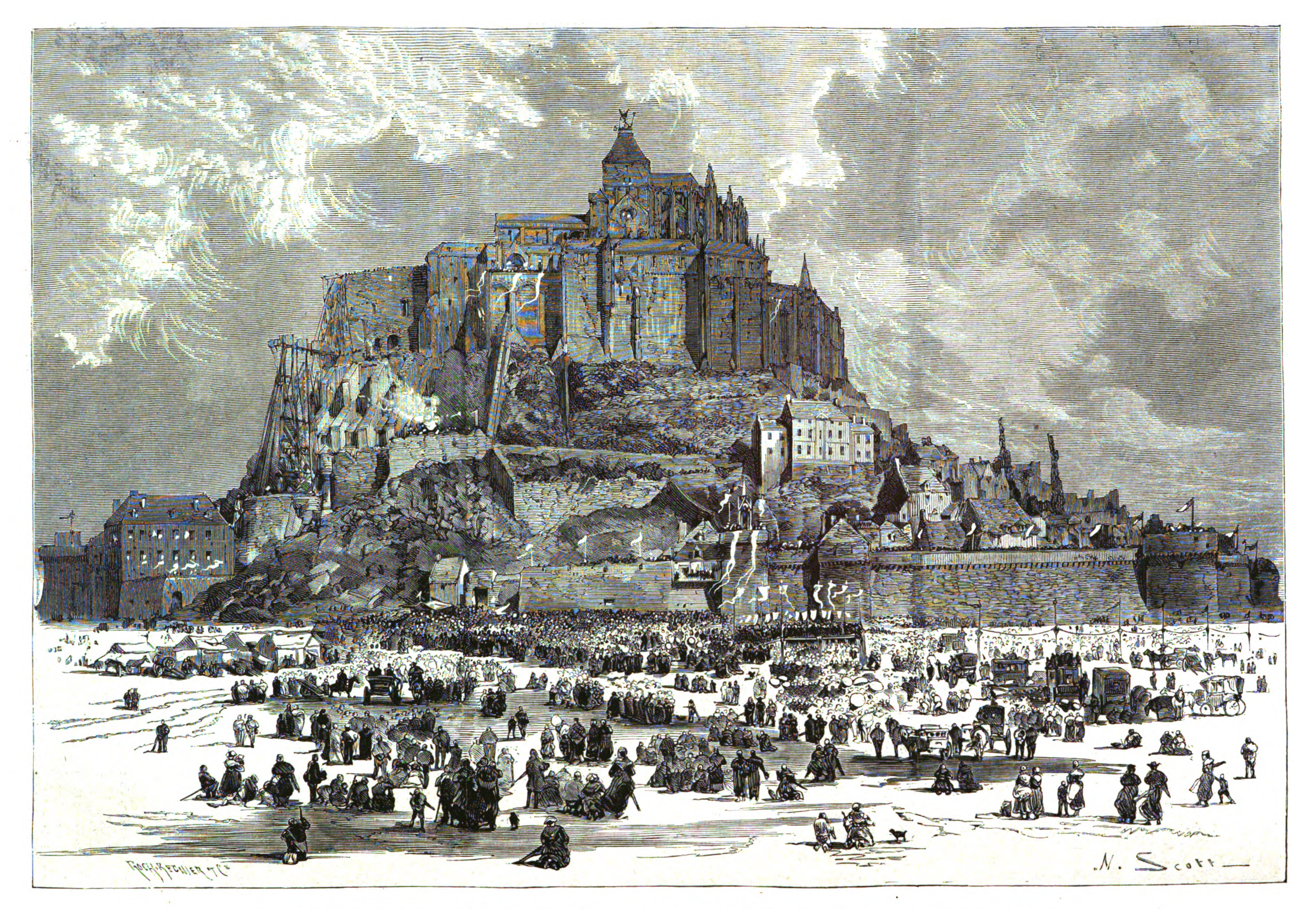
Le mardi 3 juillet, l'escadre de la Méditerranée, composée de douze bâtiments, se livrait, au large de Toulon, à ses exercices habituels, lorsque, dans le cours d'une évolution, les corvettes la *Thétis* et la *Reine-Blanche* vinrent à se rapprocher de telle façon qu'un abordage parut imminent. On sait, en effet, combien il est difficile de modifier le mouvement de ces lourdes masses qui, soumises à leur inertie, courent droit devant elles, obéissant tardivement et quelquefois très-mal à l'action du gouvernail. Aussi, malgré tous leurs efforts, les deux commandants n'ayant pu maîtriser à temps les navires qu'ils dirigeaient, ceux-ci se touchèrent légèrement par l'avant. Le choc fut insignifiant. Cet accident n'eût pas eu de conséquence et fût passé inaperçu dans une de nos anciennes escadres en bois, où les vaisseaux, aux formes arrondies et pivotant sur eux-mêmes avec facilité, pouvaient se côtoyer et même se toucher à peu près impunément. A bord de la *Reine-Blanche*, il y eut un résultat immédiat qui montre bien toute la puissance de l'engin formidable qui arme aujourd'hui l'étrave de nos bâtiments de combat. L'éperon de la *Thétis*, rencontrant la coque de l'autre corvette, transperça la membrure et laissa, en se retirant, un trou béant par où les flots firent irruption. Le commandant, M. Pallu de la Barrière, jugea immédiatement que le bâtiment allait être englouti s'il perdait une minute, et, avec une décision, un sang-froid qu'on ne saurait trop louer dans une circonstance aussi critique, il commanda à la machine de partir à toute vitesse, et se dirigea droit sur la terre, qu'on apercevait à l'horizon, vers le point le plus favorable à un échouage.

L'avant du navire s'enfonçait de plus en plus; les eaux, retenues dans cette partie par une cloison étanche, arriva bientôt jusqu'aux panneaux du faux-pont, d'où elle s'élança, se déversant en cascades dans la machine et les autres parties du bâtiment; les foyers furent éteints les uns après les autres, et la machine, noyée, s'arrêta d'elle-même. Quelques centaines de mètres restaient encore à parcourir jusqu'à la plage la plus proche; la *Reine-Blanche*, grâce à la vitesse acquise, put franchir cette distance, et, moins de deux heures après le moment du choc, elle touchait enfin le fond de la petite baie de la Badine, dans la rade des îles d'Hyères. Il n'était que temps; dix minutes de plus, et le bâtiment disparaissait sous les eaux.

En ce moment arrivait toute l'escadre, qui, conduite par son chef, l'amiral Jauréguiberry, s'était mise à la poursuite du navire en détresse, pour porter secours aux hommes à l'instant où le pont viendrait à manquer sous leurs pieds. Le navire échoué ne courait plus aucun danger; il s'enfonça doucement jusqu'à ce que la quille touchât dans toute sa longueur le fond de vase sur lequel elle s'était arrêtée. La *Reine-Blanche* resta dès lors en parfait équilibre dans cette position, l'eau s'élevant à l'intérieur jusqu'aux *barrots* du pont des gaillards.

Restait à opérer le sauvetage. Des machines de déchargement, expédiées de Toulon, enlevèrent les poids les plus considérables; des pompes à vapeur, d'autres mues à bras, furent mises en action, et des scaphandres, descendus au fond de la mer, travaillèrent aussitôt à panser la blessure faite par l'éperon acéré de la *Thétis*. L'amiral réunit tous les engins de sauvetage dont il pouvait user, et, pendant trois jours, il ne cessa d'imprimer aux travaux la plus énergique impulsion, dirigeant les travailleurs et animant de sa présence les matelots envoyés à tour de rôle par les divers bâtiments de l'escadre, pour le service des pompes qu'ils manœuvraient nuit et jour, tandis que des machines à vapeur pompaient sans relâche pour épuiser l'énorme quantité d'eau qui emplissait l'intérieur de la coque naufragée. Ces intelligents efforts furent couronnés du succès le plus entier, et, vendredi, à trois heures de l'après-midi, l'amiral, au milieu de son escadre au complet, rentrait en rade de Toulon, heureux et fier à juste titre d'avoir arraché aux flots un bâtiment qui semblait





LE MONT-SAINT-MICHEL pendant la cérémonie du couronnement de la statue de l'Archange. — (D'après nature, par M. Scott, notre envoyé spécial.)



ROME. — La Cinquantaine de l'épiscopat du Saint-Père. — Réception des pèlerins espagnols. — (Fac-simile du croquis de M. P.o Joris, notre correspondant à Rome.)

perdu, sans qu'on ait eu à déplorer la mort d'un seul homme, sans qu'on ait eu à regretter la plus petite blessure.

LISTE DES BATIMENTS DE L'ESCADRE

1re division : *Richelieu, Provence, Savoie.*
2e — *Magnanime, Surveillante, Héroïne.*
3e — *Gauloise, Couronne, Reine-Blanche.*
Mouches : *Desaix, Boursaint, Thétis.*

COURRIER DU PALAIS

Parvenir! — La théorie des hommes forts. — Les entraînements. — L'hypocrisie et la cupidité. — Manœuvres habiles. — Le but est dépassé. — Le crime. — Encore une femme coupée en morceaux. — Pour vivre tranquille! — L'aveuglement des criminels. — Une séparation de corps. — Les sévices et injures graves. — L'art dentaire. — Les millions à partager. — Où sont-ils? — L'enquête aura lieu. — Cela nous donne du temps!

De quoi n'abuse-t-on pas? — Jeunes gens, dit-on, il faut parvenir; pensez à cela surtout, pensez-y toujours! C'est pour arriver à ce but qu'il importe de tendre tout ce que votre intelligence et votre esprit ont de ressorts, de mettre à profit tout ce que la nature vous a accordé, tout ce que l'éducation vous a fait acquérir. Parvenir! voilà quelle doit être votre pensée unique, persévérante; que votre imagination soit d'accord avec votre activité et avec votre courage!

Tout cela est excellent, sans doute; mais il y a un corollaire indispensable qui exigerait bien quelques développements : Parvenir à quoi? Parvenir comment? Malheureusement, nous vivons dans un temps où il n'est pas inutile de dire que toutes les ambitions ne sont pas légitimes et saines dans leurs entraînements, que tous les moyens ne sont pas justifiés par la fin, même quand la fin est un succès. La théorie « des hommes forts » qui, en littérature, a eu sa destinée si brillante, se contente de vous signaler de temps à autre un naufrage sur cette mer; mais c'est dans la chronique des tribunaux que vous trouverez l'histoire de ces naufrages-là, et c'est une histoire morale s'il en fut jamais!

Cela dit, je commence par convenir qu'entre le préambule qui précède et le tableau hideux qui va suivre, il y a un abîme; pour les relier l'un à l'autre d'une façon raisonnable, il faudrait ménager vingt transitions et faire une réserve à chaque mot. Ici, l'exemple, je le reconnais, va beaucoup plus loin qu'il n'est nécessaire, et les entraînements à redouter n'arrivent pas fatalement jusqu'au crime abominable dont il va être question.

M. Boyer, un honnête négociant de Montpellier, est mort laissant une veuve encore jeune et une fille encore enfant. La succession du défunt était opulente, il laissait une centaine de mille francs au minimum. La jeune Maria Boyer avait quatorze ou quinze ans, elle faisait son éducation dans un couvent de Marseille. Il y avait à Montpellier, à cette époque, un jeune homme de vingt et un ou vingt-deux ans, que tout le monde disait laborieux, rangé, actif, intelligent, un peu avide peut-être — les défauts de ses qualités. — Léon Vitalis fut très-utile à Mme Boyer, il lui prêta son concours pour le règlement de ses affaires; la confiance et l'intimité s'établirent ainsi et bientôt ce jeune homme demandait la main de Maria qui lui était promise. Léon Vitalis n'avait pas de fortune; mais il avait acheté, pour 1,300 francs, un fonds de librairie qui, sous sa direction, avait acquis une valeur de 10 à 12,000 francs; c'était une dot qu'une pareille entente des affaires commerciales. Ah! il parviendra, ce jeune homme! il va même un peu trop vite, si l'on veut supposer à la malheureuse veuve quelque perspicacité; il commence par persuader à Maria qu'elle doit se faire émanciper; elle sera ainsi maîtresse de sa fortune, et il sera son mari, le chef de la communauté. Comme la fiancée est encore bien jeune, il faut attendre et il ne faut pas que Mme Boyer revienne sur ses bonnes dispositions. Léon Vitalis l'entoure de soins et d'attentions, il lui témoigne une affection qu'il exagère à ce point de dépasser le but que s'est proposé sa cupidité; la fille est jalouse de sa mère et la mère est jalouse de sa fille; les projets de mariage sont rompus; Mme veuve Boyer réalise sa fortune et va s'établir à Marseille, où elle achète un fonds de commerce. Léon Vitalis ne tarde pas à aller la rejoindre; il est à peu près le maître dans cette maison, dans laquelle il s'impose, grâce à son hypocrisie aussi odieuse qu'habile. Un jour, trente-huit obligations du Crédit foncier sont volées, et Mme Boyer, qui a dénoncé ce vol au commissaire de police, retire bientôt sa plainte. Cependant cette situation ne peut se prolonger longtemps, les causes d'irritation se multiplient, les colères éclatent. Mme Boyer veut revendre ce fonds qu'elle a acheté beaucoup trop cher, et Vitalis se fait donner par elle une procuration générale. Toute la fortune est ainsi dans ses mains; mais elle peut encore lui échapper, car la malheureuse veuve, dans un accès de colère, l'a menacé de le mettre à la porte. Deux jours après, Mme Boyer était assassinée, coupée en morceaux; son corps ainsi mutilé était enfoui dans le sable au bord de la mer; le visage, labouré de coups de hache, avait été rendu méconnaissable. Les coupables étaient Vitalis et Maria; ils s'étaient décidés à commettre un crime horrible, lui, ce jeune homme de vingt-quatre ans, elle, cette fille de dix-sept ans, en se disant : « Cela fait, nous irons à l'étranger vivre *tranquillement* tous les deux! »

On épuiserait en vain, après ce récit, toutes les formules d'indignation et d'horreur!

Vivre tranquilles? est-ce que véritablement il a pu entrer dans l'esprit de ces deux complices que cela devînt jamais possible!

A l'étranger? — Est-ce que l'on peut supposer un pays où deux parricides trouvent un refuge? En vérité, c'est du délire qu'un pareil aveuglement, et il est nécessaire que je me rappelle et que je vous rappelle que c'est là une cause criminelle qui s'est déroulée cette semaine devant la cour d'assises des Bouches-du-Rhône, une affaire dont tous les journaux ont publié le compte rendu, avec ce titre : *Une femme coupée en morceaux, — affaire Vitalis-Boyer*, et qui s'est terminée par la condamnation de Léon Vitalis à la peine de mort et de Maria Boyer aux travaux forcés à perpétuité. Si je ne vous donnais ces renseignements précis, vous et moi croirions avoir fait un mauvais rêve, n'est-ce pas?

Voilà, je pense, assez de noir pour aujourd'hui, et je veux consacrer le peu d'espace qui me reste à un procès civil, bien que les demandes en séparation de corps ne soient pas, au fond, un sujet qui force la gaieté.

Mme Préterre demande sa séparation de corps, et elle invoque vingt et un griefs dont elle offre de faire la preuve et qui constitueraient des sévices ou injures graves. — M. Préterre ne veut pas du tout être séparé de sa femme, et il conclut naturellement au rejet de la demande *de plano*, prétendant que les faits articulés sont pour la plupart sans gravité et que la fausseté des autres est tellement évidente, qu'une enquête ne peut aboutir qu'à un scandale inutile. M. Préterre est un grand dentiste, — chacun sait ça, — ou, pour employer le langage moderne, il jouit d'une certaine célébrité dans le domaine de l'*art dentaire*.

Il est certain que les quinze premiers griefs de l'articulation ne constitueraient pas de bien gros crimes. Un mari qui s'emporte facilement, un mari qui empêche sa femme de toucher du piano quand il a envie de dormir, un mari qui entre chez lui le chapeau sur la tête, n'est pas, après tout, un homme à pendre; mais les six derniers griefs?... Ah! dame, ceux-là seraient si graves, si graves, que... que je ne puis guère que les indiquer en disant que M. Préterre ne serait pas un modèle de fidélité conjugale.

Décidément, j'aurais bien envie de laisser de côté ce procès, qui m'oblige à émailler mon récit d'euphémismes. — Ainsi, pour sa défense, pour expliquer ses colères et ses brusqueries américaines, M. Préterre laisse entendre qu'il pourrait, si sa foi était moins grande, renvoyer à sa femme les mêmes gros reproches qu'elle lui adresse.

— Mais alors, répond Me Allou, l'avocat de madame, faites une demande reconventionnelle.

— Non pas, réplique Me Rousse, l'avocat de monsieur, j'aime ma femme et je suis prêt à tout oublier, si elle veut revenir à ce domicile conjugal qu'elle a déserté.

— Eh bien! reprend Me Allou, vous avez une étrange façon de préparer une réconciliation. Que ne dites-vous purement et simplement que vous avez trois ou quatre millions de fortune et que vous ne voulez pas liquider la communauté, votre femme, mariée sans contrat, ayant droit à la moitié?

— Vous pourriez avouer avec plus de raison, dit alors Me Rousse, que vous n'avez imaginé ce procès que dans le but de partager ces millions et de vivre indépendante.

— Partager quoi? s'écrie Me Allou; vous avez si bien pris vos précautions en dénaturant votre fortune et en la faisant passer en Angleterre et en Amérique que, dans tous les cas, nous n'en verrons jamais rien!...

Quand ce procès est venu devant le tribunal de première instance, M. le président de la 4e chambre avait cru devoir interdire le compte rendu des débats, et le jugement intervenu a ordonné l'enquête sur les faits articulés. La cour vient de confirmer cette décision, de sorte que nous avons encore à entendre plaider sur l'enquête en première instance et en appel. Je crois que cela peut nous donner tout le temps nécessaire pour composer et mûrir un résumé qui satisfasse la curiosité de mes lecteurs sans blesser leurs légitimes susceptibilités. Ce n'est pas facile; mais j'y mettrai le temps.

PETIT-JEAN.



(Suite)

Béatrix comprit le sens caché de ces paroles, prononcées d'un ton sérieux et triste. Une vive rougeur empourpra ses joues. Cependant elle fixa hardiment son regard sur le sien et répondit à son observation soupçonneuse avec la fierté d'une jeune reine.

— Oui, je vous l'ordonne, seigneur. Oubliez ce que vous avez vu et n'ayez aucune prévention contre moi. Les sens peuvent nous tromper; il y a des phénomènes qui semblent réels et qui sont faux. La bouche de Béatrix n'a jamais laissé sortir un mensonge, et ses paroles viennent de la source pure de son cœur. Voilà, seigneur, ce que vous devez croire.

Son visage semblait éclairé par une flamme brillante, et Roland l'écoutait comme si la vérité elle-même l'avait pénétré de sa vive lumière. Pendant qu'elle parlait, un parfum délicieux et éphémère se répandait dans l'atmosphère, parfum subtil qu'il osait à peine respirer. Était-ce l'haleine de Béatrix qui exhalait cette senteur enivrante et légère, ou les fleurs qu'elle portait à son corsage? Roland sentit ses idées s'obscurcir et fut sur le point de s'évanouir; mais il domina cette faiblesse passagère qui se dissipa.

Il interrogea les yeux lumineux de la jeune fille, comme s'il voulait lire au fond de son âme transparente, et leurs regards, confondus dans une même pensée, s'interrogeaient avec ardeur. En même temps que s'évanouissait le soupçon de Roland, disparut la rougeur qui avait monté comme un flot vermeil aux joues de Béatrix. Son sourire enjoué reparut, et elle ne chercha pas à dissimuler le bonheur qu'elle éprouvait à causer avec lui, joie comparable à celle de la vierge d'une île déserte conversant avec un voyageur du monde civilisé. Il ne lui fut pas difficile de se convaincre qu'elle n'avait guère vécu qu'avec des livres, et que l'horizon de sa vie ne dépassait pas les limites de son jardin. Elle parlait de choses aussi simples que la lumière du jour et les nuages de l'été; elle faisait les questions les plus naïves sur la ville de Padoue, qu'elle habitait, sur le pays natal de Roland, ses amis, sa mère et ses sœurs.

L'interrogatoire auquel il se soumettait témoignait d'une telle réclusion, d'une telle ignorance du monde que Roland lui répondait comme à une enfant. Son âme s'épanchait devant lui, comme un ruisseau jaillissant pour la première fois des entrailles de la terre, étonné des reflets de la terre et du ciel sur le miroir de ses eaux. Elle avait aussi des pensées qui sortaient d'une source profonde, des images brillantes comme des pierreries; on eût dit que des diamants roulaient au milieu des bouillons de la source.



Roland ne pouvait se défendre d'un étonnement singulier en se voyant marcher côte à côte avec cette jeune fille, que son imagination lui avait représentée sous des couleurs si terribles et dont il avait observé les manifestations effrayantes. Il était enfin tout près de cette créature dont l'image idéalisée tantôt remplissait le sanctuaire de son cœur et tantôt le jetait dans des accès de terreur. Cette jeune fille, éclatante et sinistre, aux attributs mortels pour tout être vivant qui s'approchait d'elle, n'était plus qu'une enfant ignorante, une adorable vierge, simple et pure, marchant doucement à côté de lui dans les allées d'un jardin, heureuse de causer de mille choses inconnues, comme une sœur avec son frère. Ces réflexions fugitives s'éloignaient d'elles-mêmes; captivé par le charme réel de son caractère, il se laissait aller tout entier à une sensation nouvelle et délicieuse; il recueillait les premiers soupirs de ces lèvres que l'amour n'avait jamais entr'ouvertes, il écoutait la première palpitation de ce cœur qui n'avait jamais battu, même en rêve.

Dans leur causerie, ils avaient parcouru en tous sens le dédale des allées du jardin, revenant sur leurs pas pour recommencer leur promenade. Après bien des détours, ils se retrouvaient auprès du massif aux fleurs rouges qui ombrageait la fontaine de marbre de ses rameaux luxuriants Il exhalait une odeur particulière. Roland trouva que son parfum était le même que celui de l'haleine de Béatrix, mais d'une senteur plus forte et plus pénétrante.

Quand les regards de la jeune fille s'arrêtèrent sur la plante, il la vit presser la main sur son cœur, comme si elle venait d'y ressentir tout à coup des élancements douloureux.

— Pour la première fois de ma vie, ma sœur bien aimée, murmura t-elle, je t'avais oubliée.

— Je me rappelle, signorina, dit Roland songeur, qu'en échange du bouquet que j'ai osé laisser tomber l'autre jour à vos pieds, vous m'avez fait espérer un des rubis vivants de cette plante merveilleuse. Me sera-t-il permis de le cueillir moi-même et de le conserver en souvenir de cette journée?

En disant ces mots, il s'était avancé pour saisir une des branches de l'arbuste; mais, prompte comme l'éclair et devinant sa pensée, Béatrix s'élança, pâle de frayeur, en poussant un cri qui perça le cœur de Roland comme une lame d'acier. Elle lui saisit la main et la retira en arrière de toute la force de son bras frêle. Le tremblement de la main de Béatrix fit tressaillir toutes les fibres de son compagnon.

— N'y touche pas! s'écria-t-elle d'une voix pleine d'angoisse. Sur ta vie! n'y touche pas!... Oui, cette plante est fatale...

Et cachant son visage dans ses mains, elle s'enfuit, légère comme une gazelle farouche, et disparut sous les treilles du portail.

En la suivant du regard, Roland put apercevoir la figure pâle et maladive du docteur Rapaccini, caché dans l'ombre du vestibule. Depuis combien de temps était-il le témoin muet de la scène qui venait de se jouer sous ses yeux?

Roland ne se retrouva pas plutôt seul dans sa chambre que l'image de Béatrix se représenta à son ardente imagination. Il évoquait ce doux fantôme dont le souvenir parfumait son cœur, de même qu'il lui semblait respirer encore le souffle de son haleine embaumée. Il se disait alors qu'elle était bien une créature humaine, revêtue de tous les charmes et pénétrée de tous les sentiments naturels d'une jeune fille. En ce moment, il lui vouait un culte; c'était l'adorable idole à laquelle il offrait tout son cœur, la fiancée d'élection, la femme digne de son amour et capable aussi de tous ses héroïsmes. Ces signes, que jusqu'alors il avait regardés comme les preuves d'une terrible singularité de sa nature physique et morale, étaient désormais oubliés, ou la subtile logique de l'amour les avait transformés en une magique couronne d'or, qui rendait Béatrix d'autant plus admirable qu'elle était unique. Tout ce qui lui avait paru hideux était devenu charmant ou se cachait parmi ces demi-idées vagues et sans forme, remplissant les obscures régions qui s'étendent au delà de celles dont nous avons une parfaite connaissance.

C'est que l'amour sait trouver des sophismes sublimes, qui couvrent la raison humaine d'un voile étincelant comme la lumière de l'immortelle vérité. A cette heure, il ne voyait plus que les facultés d'un esprit supérieur dans les redoutables attributs que Béatrix portait en elle comme une invisible et mortelle armure. Il l'aimait telle qu'il l'avait vue, sans désirer de la voir transformée.

La nuit s'écoula pour lui dans une de ces douces insomnies et de ces fièvres tranquilles où la pensée, dégagée des liens de la matière, voit marcher les rêves terrestres dans une magnifique réalité. Il ne s'endormit pas avant que l'aube eût commencé à réveiller les fleurs assoupies du jardin de Rapaccini où, sans doute, le transportèrent ses rêves.

L'aurore avait jeté ses reflets roses sur les sombres murs et le soleil s'était levé à son heure accoutumée. Le premier rayon du matinal visiteur qui frappa les paupières de Roland l'éveilla à une sensation douloureuse, et il sentit dans sa main comme le cuisant picotement d'une brûlure. C'était la main droite, celle que Béatrix avait saisie lorsqu'il voulut cueillir la belle fleur pourpre. Il l'examina avec attention; il aperçut au dos l'empreinte de quatre jolis doigts en marques rouges et, sur son poignet, celle d'un pouce effilé.

Oh! avec quelle opiniâtreté l'amour, ou même ce semblant d'amour qui fleurit dans notre imagination sans semer de racines dans notre cœur, avec quelle opiniâtreté il garde sa foi jusqu'à ce que soit arrivé le moment où il doit s'évanouir en une vapeur légère. L'amour de Roland était plus fort que le doute et le soupçon. Il attribua ces marques rouges au contact de la plante vénéneuse ou à la piqûre de quelque insecte, et il enveloppa sa main d'un mouchoir, en réfléchissant qu'il n'avait pas eu la précaution de la ganter, à l'exemple du docteur Rapaccini. Puis, sans y attacher plus d'importance, il oublia bientôt sa légère douleur en rêvant à Béatrix.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE MUSICALE

LES CHEFS D'ORCHESTRE DE L'OPÉRA

(1659-1877)

Ce n'est pas sans un frisson que, tous les ans, nous entrons dans la morte saison musicale, car elle est faite de trois interminables mois, et qui paraissent d'autant plus longs que les deux derniers sont de trente-et-un jours.

Plus de théâtres! pas la plus chétive opérette à l'horizon; pas même une romance, ni un refrain de chanson, ni une note. Rien!... Et, dans ce silence universel, il nous faut trouver de quoi alimenter notre petite chronique. C'est, à quelques variantes près, la situation du cuisinier de *la Méduse*, s'il eût été condamné à servir sur son radeau un dîner à quatre entrées, avec café et ce qui s'en suit.

Eh bien, non! ces impressions qui, d'ordinaire, nous saisissent dès le seuil des « mois terribles », ne sont qu'un effet de nerfs, qui ne tarde pas à s'atténuer quand nous voyons de plus près la réalité des choses. Le néant qui, de loin, nous faisait peur, est toujours plus rempli que nous ne le supposions. Des événements très-divers se produisent toujours à point pour nous secourir dans notre embarras; et ainsi, chaque semaine suffit à sa peine.

Voyez: il y a un mois, c'était M. Duprez qui donnait l'audition d'un opéra de lui, sous un pseudonyme qui avait irrité la curiosité. Sujet d'article.

Ensuite sont venus les concerts-Wagner à Londres. Autre sujet.

Puis la fête de Mozart à Salzbourg, laquelle nous a été une occasion de dresser le catalogue des opéras de l'auteur de *Don Juan*.

La semaine dernière nous avions à donner une consultation sur les vacances de l'Opéra-Comique.

Voilà maintenant, et comme menu du présent samedi, que nous avons la nomination de M. Charles Lamoureux à l'emploi de chef d'orchestre de l'Opéra. A ce propos nous donnons la liste des vingt-quatre prédécesseurs de M. Lamoureux au pupitre qu'il va occuper. Chaque nom de « batteur de mesure » est suivi de l'indication des principaux ouvrages dont il a dirigé les répétitions et les représentations. La première date est celle de la fondation de l'Opéra.

1659 — CAMBERT (a monté et conduit *Pomone*, dont il était l'auteur);
1672 — LALLOUETTE (*Cadmus, Thésée, Athys*... et autres opéras de Lulli);
1677 — COLASSE (*Bellérophon, le Triomphe de l'Amour* et *Phaéton*... de Lulli);
1687 — MARAIS (*l'Europe galante* et *Hesione*, de Campra..);
1703 — JEAN REBEL (*Alcyone*, de Marais...);
1710 — LACOSTE (*Callirhoé*, de Destouches...);
1714 — MOURET (*Sémiramis*, de Destouches; *Jephté*, de Montéclair...);
1733 — F. REBEL et FRANCOEUR (*Hippolyte et Aricie, Castor et Pollux, Dardanus*... et autres opéras de Rameau);
1744 — NIEL (*les Fêtes de Polymnie, le Temple de la Gloire*... et autres opéras de Rameau);
1749 — CHÉRON (*Zoroastre*, de Rameau...);
1750 — LAGARDE (*Ismène*, de Rebel et Francœur...);
1751 — DAUVERGNE (*la Serva padrona* et tout le répertoire des bouffons italiens; *le Devin du village*, de J.-J. Rousseau...);
1755 — AUBERT (*Enée et Lavinie*, de Dauvergne...);
1759 — MONTAN-BERTON (*Aline, reine de Golconde*, de Monsigny...);
1767 — LOUIS FRANCOEUR (*Iphigénie en Aulide* et *Orphée*, de Gluck...);
1776 — REY (*Alceste* et *Armide*, de Gluck; *Roland*, de Piccini; *la Caravane*, de Grétry; *Tarare*, de Salieri; tout le répertoire révolutionnaire; *les Bardes*, de Lesueur; *Don Juan*, de Mozart; *la Vestale*, de Spontini... « Cent quatre-vingt-cinq » opéras, ballets ou cantates montés et dirigés par Jean-Baptiste Rey, pendant les trente quatre ans qu'il a été en fonctions);
1810 — PERSUIS (*les Abencerrages*, de Cherubini...);
1815 — R. KREUTZER (*Stratonice*, de Mehul...);
1824 — HABENECK et VALENTINO (*Moïse*, de Rossini; *la Muette*, d'Auber; *le Comte Ory* et *Guillaume Tell*, de Rossini...);
1831 — HABENECK seul (*Robert le Diable*, de Meyerbeer; *la Juive*, d'Halévy; *les Huguenots*, de Meyerbeer; *la Favorite*, de Donizetti; *Giselle*, d'Adam; *Charles VI*, d'Halévy...);
1847 — GIRARD (*Jérusalem*, de Verdi; *le Prophète*, de Meyerbeer; *Herculanum*, de Félicien David...);
1860 — DIETSCH (*la Mule de Pedro*, de Victor Massé...);
1863 — HAINL (*l'Africaine*, de Meyerbeer...);
1873 — DELDEVEZ (*Jeanne d'Arc*, de M. Mermet, premier opéra monté dans la salle bâtie par M. Garnier).

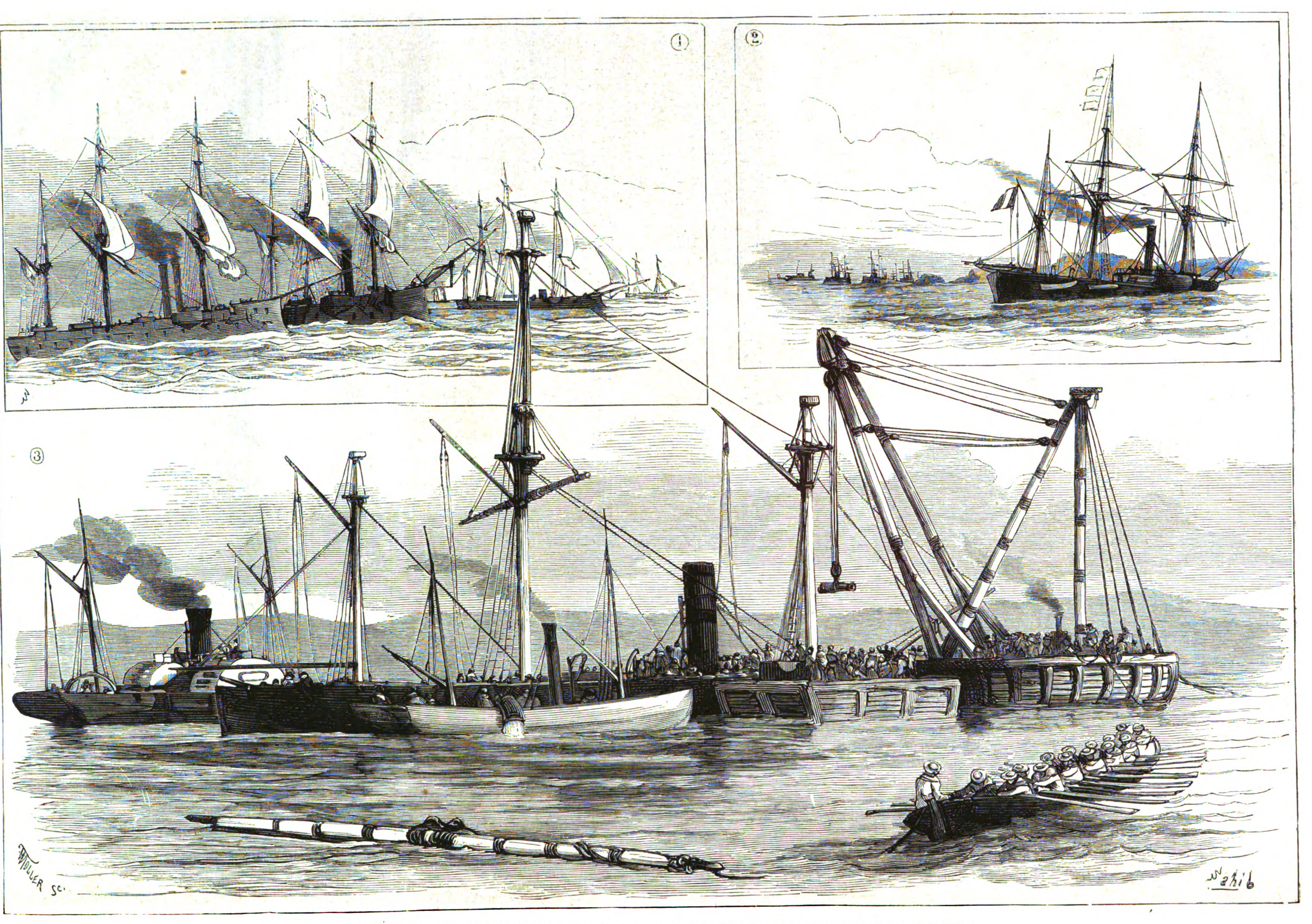
M. Charles Lamoureux, qui vient d'être inscrit sur ce livre d'or, succède donc à M. Deldevez (lequel ne quitte son poste que pour raison de santé). Comme celui qui part, celui qui arrive est un artiste de mérite, ardent au travail et très au fait de la délicate besogne dont il va être chargé.

Du reste, on se doute bien que les fonctions de chef d'orchestre de l'Opéra ne peuvent être confiées qu'à des mains capables. De là, sûrement, la considération qui entoure le musicien investi de ce commandement.

En effet, le talent très-particulier qu'on exige d'un chef d'orchestre est des plus complexes, et les éléments qui y entrent ne se rencontrent pas d'ordinaire réunis chez un même artiste.

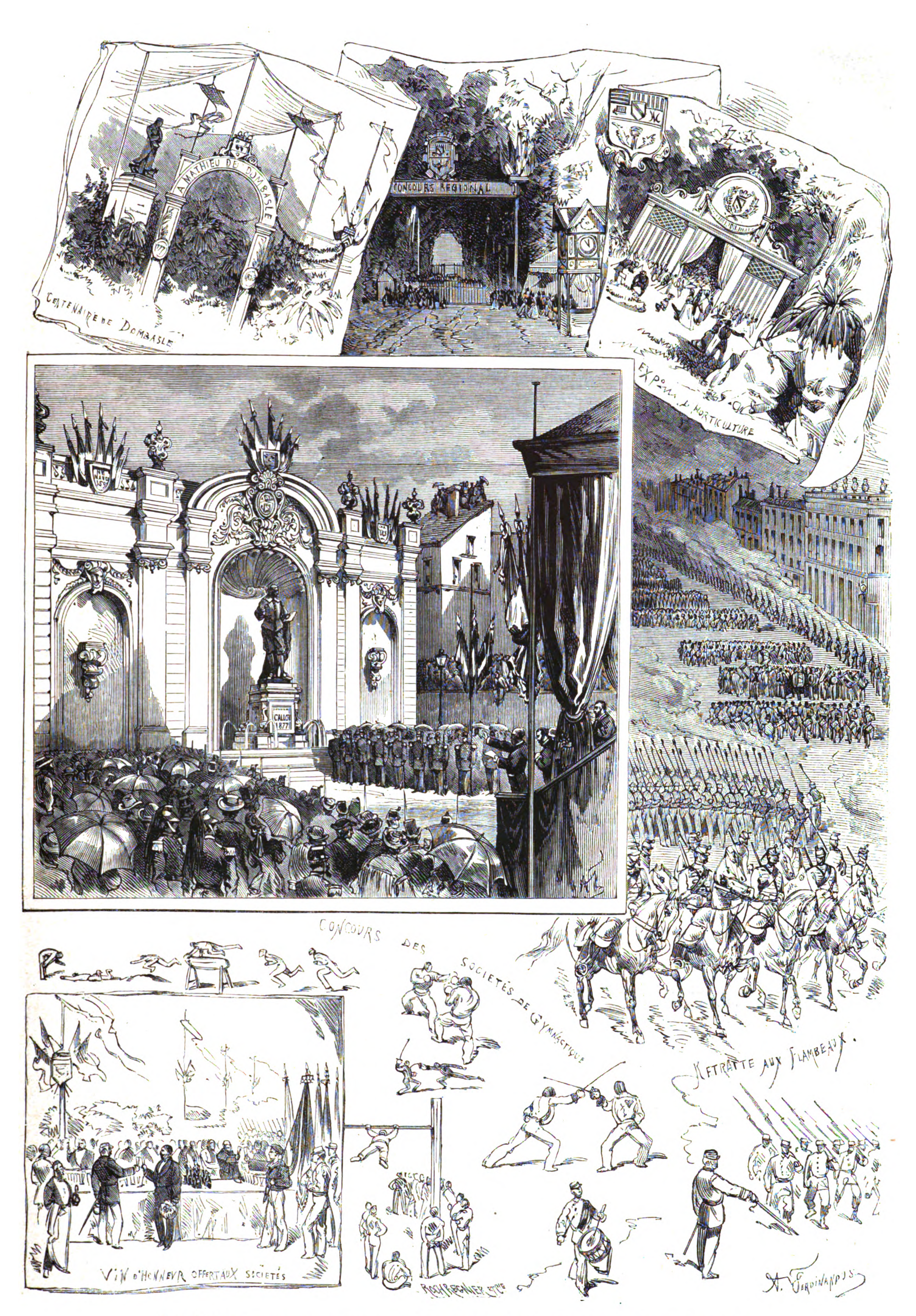
Un bon chef d'orchestre doit, avant tout, « lire la partition, » travail à la fois d'analyse et de synthèse, qui consiste à saisir d'un seul regard dix-huit à vingt portées, armées de diverses clefs, et sur lesquelles, par conséquent, les mêmes signes n'ont pas la même valeur. Tous ces petits points noirs, con-





1. La *Thétis* et la *Reine-Blanche* sur le point de s'aborder. 2. La *Reine-Blanche* courant s'échouer dans la baie de la Badine.

MARINE. — Les travaux de sauvetage de la *Reine-Blanche* dans la rade des îles d'Hyères. — (Dessin de **M.** Sahib, d'après le croquis de notre correspondant.)



LES FÊTES DE NANCY à l'occasion du Concours régional et du Centenaire de l'agronome Dombasle.

(Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. J. Lévy, notre correspondant.)

vrant une page entière de grand format, doivent frapper la rétine, en même temps que le tympan est impressionné par les sons multiples qu'émettent de tous côtés les voix et les instruments.

Il faut alors que le chef d'orchestre entende ce qu'il voit, voie ce qu'il entend, et juge le tout par une même opération de l'intelligence. Les phénomènes très-divers d'acoustique et d'optique dont il est le témoin se confondent pour lui dans une identité absolue; sa vue et son ouïe sont un seul et même sens.

Quelle présence d'esprit ne lui faut-il pas encore pour parer aux accidents; quel tact pour suivre les chanteurs dans leurs fantaisies rhythmiques, sans cependant perdre de vue le mouvement et la mesure. Et les choristes, mous à l'attaque qu'il faut stimuler; et les solistes de l'orchestre à encourager d'un signe, au moment où ils vont jouer à découvert; et tous les petits amours-propres à concilier (je ne parle que des petits)!

M. Charles Lamoureux avait fait ses preuves en plusieurs occasions, notamment en montant, il y a quelque trois ans, ces splendides festivals du Cirque d'été qui ont révélé à Paris dilettante les oratorios de Sébastien Bach et de Haendel.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — L'Académie des beaux-arts a jugé qu'il n'y avait pas lieu à décerner un premier prix de Rome à la suite du dernier concours. Le cas n'est pas nouveau; il s'était déjà présenté dans les années : 1804, — 1807, — 1816, — 1818, — 1829, — 1843, — 1845, — 1849, — 1856, — 1867. — A. L.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au nº 1037*), dans la *quinzaine, franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

AVIS. — Contre 1 fr. 50 en timbres-poste nous envoyons *franco* cent diagrammes numérotés pour servir à la construction des figures du concours.

100e PROBLÈME

(En dehors du concours des primes annuelles dont il a été fait mention dans le nº 1029, du 30 décembre 1876.)

(Suite et fin)

EXPOSÉ, INTERPRÉTATION ET VULGARISATION

De la MÉTHODE D'EULER (1760)

SUR LE PROBLÈME DU CAVALIER DES ÉCHECS

(*Extraits de la 8e partie du Labyrinthe*) (1)

(Voir, pour la 1re partie, le nº 1055)

DEUXIÈME CONVERSION DE LA GÉNÉRATRICE 1re

Substituons 29 à 3 (16e anneau de ladite chaine), nous aurons d'abord (en suivant notre système de *renversements successifs*) : 1 à 3; puis 1 à 11 qui, correspondant à 14 (tête de la dernière partie), nous donnera (en une minute) un troisième exemple de chaine Euler que voici :

3e Exemple de Chaine Euler — 2e Conversion de la 1re Génératrice

1	17	9	12	15	28	4	16	20	2	24	10	6	23	13	29
18	3	25	19	7	5	22	31	27	8	11	14	32	26	30	21

Cette chaine pourra, bien entendu (comme les précédentes et les suivantes), être convertie à son tour en une infinité d'autres.

Encore une conversion sur la 1re chaine génératrice : substituons l'anneau 26 à l'anneau 5 (le 24e sur la 1re chaine) et nous aurons : d'abord 1 à 5 et 30 à 21, puis 1 à 19 qui, correspondant à 30, nous donne (en une seconde) la chaine suivante :

4e Exemple de Chaine Euler — 3e Conversion de la 1re Génératrice

1	17	9	12	15	28	4	16	20	2	24	10	6	23	13	3
18	29	11	8	27	31	22	26	32	14	25	5	7	19	30	21

Mais, pour ne pas opérer nos conversions toujours sur la même figure, agissons sur la figure-modèle :

Substituons 30 à 13, et nous aurons d'abord 1 à 13 et 23 à 21, et, comme 13 correspond à 23, nous aurons en un clin d'œil la chaine suivante :

(1) Reproduction interdite. — Droits réservés. — Propriété de l'auteur.

5e Exemple de Chaine Euler — 1re Conversion de la Figure-Modèle

1	17	30	28	6	10	24	2	20	16	4	19	7	5	25	3
13	23	27	8	11	14	32	12	9	26	22	31	18	29	15	21

Encore une et dernière conversion sur la même figure-modèle :

Substituons 22 à 7, et nous aurons successivement, toujours par notre système de renversements successifs :

1 à 7 — 1 à 9 — 1 à 30 — 1 à 4 — 1 à 6 — et 1 à 27 qui, correspondant à 31, nous donne la chaine suivante :

6e Exemple de Chaine Euler — 2e Conversion de la Figure-Modèle

1	17	13	3	25	5	22	26	7	19	30	23	6	10	24	2
20	16	4	28	9	12	32	14	11	8	27	31	18	29	15	21

Toutes ces chaines, formées avec les boules de loto, devront être transcrites de suite : (*d'abord* au crayon, l'on verra plus loin pourquoi) sur des diagrammes numérotés à l'avance, en ayant le soin de se servir de crayons *bleu* et *rouge* pour le numérotage de la légende. *Cette observation est de la dernière importance.*

Système de conversion d'une chaine ouverte en deux chaines fermées d'abord, puis en une seule, telle que la donnée du problème Euler l'exige.

Lorsque vous transcrirez vos chaines Euler, formées au moyen des boules de loto, sur les diagrammes numérotés, il arrivera souvent que le hasard (car il n'y a pas encore de loi générale bien établie pour éviter ce léger écueil, auquel on pare, du reste, très-facilement par ce système de conversion) vous aura fait prendre une fausse voie; ainsi dans la figure-modèle, par exemple :

Supposons qu'au lieu d'aller de 28 rouge à 30 bleu vous eussiez occupé 30 rouge, vous seriez arrivé, au bout de vos trente-deux pas, à : 21 bleu, ce qui est contre la règle, puisque c'est à 21 rouge que vous devez arriver au trente-deuxième pas.

Que faire dans ce cas? Rien de plus simple : continuer la chaine en occupant le seul carrefour libre après 21 bleu, qui est 30; puis, ensuite, tout naturellement par sa suite déjà indiquée dans votre 1re demi-chaine, de : 23, 27, 8, 11, 14, 32, 12, 9, 26, 22, 31, 18, 29, 15, 21, 1, 17, 13, 3, 25, 5, 7, 19, 4, 16, 20, 2, 24, 10, 6, 28, 30. Vous aurez alors une chaine ouverte de soixante-quatre pas, que vous convertirez d'abord en deux chaines fermées de trente-deux pas chacune, en supprimant le trait de 21 bleu à 30 bleu et le remplaçant par celui de 21 bleu à 1 bleu. — Pour convertir ces deux chaines en une seule de soixante-quatre pas, comme le veut l'énoncé du problème, vous supprimerez, au centre, les traits de 28 bleu à 30 bleu et de 28 rouge à 30 rouge et les remplacerez par ceux de 28 rouge à 30 bleu et de 28 bleu à 30 rouge, et vous obtiendrez alors une chaine entièrement semblable à celle de la figure-modèle.

(Ces changements se font en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'expliquer ici.)

CRÉATION FORCÉE D'UN GROUPE

Mais si vous arrivez à 21 bleu avec une demi-chaine ne contenant aucun *groupe* (ce qui arrive souvent), il faudra en former un de suite en prenant à la fin de votre demi-chaine le premier anneau que vous rencontrerez (de 25 à 32) susceptible d'en former un et le placer, par un *renversement*, à la droite de son compagnon forcé (fût-il au commencement de la demi-chaine).

Si c'est 25 que vous trouvez d'abord, il faudra le mettre à la droite de 31; si c'est 26, à la droite de 32, et ainsi de suite. Ce groupe formé, vous pourrez, à coup sûr, transporter votre chaine sur le diagramme, et quand même vous arriveriez à 21 bleu, vous n'aurez qu'à continuer et à opérer comme nous l'avons dit ci-dessus : à convertir d'abord une chaine ouverte en deux fermées de trente-deux pas, et enfin en une seule de soixante-quatre, comme le veut le problème.

Exemple : la chaine commençant par 1, 17, 9, 12, 1re section de la 1re série, lorsqu'elle est construite avec les boules de loto seules (*sans les jetons*) donne, à partir de 8 : 27, 31, 22, 26, 30, 19, 7, 5, 25, 14, 32 et 21; en la posant sur le diagramme ou la planchette, on arrive à 21 bleu; eh bien, il ne faut pas continuer, parce que cette demi-chaine, ne contenant aucun *groupe*, on ne pourrait pas la convertir en une seule chaine fermée, puisque l'on ne pourrait changer aucun trait *au centre*. Donc, il faut retourner aux boules de loto et *créer un groupe* en prenant 32 et, par un renversement, le porter à la droite de 26. son allié forcé, ce qui vous donnera, comme fin de votre demi-chaine : 26, 32, 14, 25, 5, 7, 19, 30 et 21; vous pourrez alors transporter votre demi-chaine sur le diagramme, et, que vous occupiez ou non le bon carrefour, vous arriverez sans peine à coup sûr à 21 rouge, par les conversions successives-énoncées.

IMPORTANT. — Lorsque vous *construisez, convertissez* ou *renversez*, ne coupez jamais un *groupe* en deux.

AUTRE PHASE IMPORTANTE DE LA MÉTHODE D'EULER

Vous remarquerez qu'au centre de la figure-modèle (qui n'est, en somme, que la reproduction exacte de notre tableau de nouvelle notation mnémotechnique, avec un dessin en plus) il se trouve des carrefours à numéros doubles, mais d'une couleur différente (car n'oubliez pas que les petits chiffres sont bleus et les gros rouges); on les rencontre dans les chaines par groupes de deux, comme suit :

25 à 31	=	26 à 32	=	27 à 29	=	28 à 30
29 à 27	=	30 à 26	=	31 à 25	=	32 à 26

Tantôt avec une même couleur, tantôt avec une couleur différente.

Dans la 1re demi-chaine de trente-deux pas, il se présentera toujours l'une des cinq formes suivantes :

1º	Pas un seul des groupes ci-dessus, et on obtiendra	} une figure	
2º	Un	id.	
3º	Deux	id.	: deux fig. différentes
4º	Trois	id.	: quatre id.
5º	Quatre	id.	: huit id.

Notre 6e exemple de chaine Euler vous donne un exemple de la 1re forme, nos 1er, 2e, 3e, 4e et 5e exemples vous donnent un exemple de la 2e forme. Voici maintenant quatorze légendes de chaines vous donnant les exemples des trois autres formes :

(Le 7e exemple est celui de la figure-modèle)

8e Exemple de Chaine Euler — 1re Figure de 2 Groupes au Centre

1	17	30	23	6	28	22	16	4	19	7	5	25	31	20	2
24	14	11	8	27	10	18	3	13	29	15	12	9	26	32	21

9e Exemple de Chaine Euler — 2e Figure de 2 Groupes au Centre

1	17	30	23	6	28	22	16	4	19	7	5	25	31	20	2
24	14	11	8	27	10	18	3	13	29	15	12	9	26	32	21

10e Exemple de Chaine Euler — 1re Figure de 3 Groupes au Centre

1	17	9	12	15	29	11	14	24	2	20	8	27	23	13	3
18	10	6	28	30	26	32	31	25	5	22	16	4	19	7	21

11e Exemple de Chaine Euler — 2e Figure de 3 Groupes au Centre

1	17	9	12	15	29	11	14	24	2	20	8	27	23	13	3
18	10	6	28	30	26	32	31	25	5	22	16	4	19	7	21

12e Exemple de Chaine Euler — 3e Figure de 3 Groupes au Centre

1	17	9	12	15	29	11	14	24	2	20	8	27	23	13	3
18	10	6	28	30	26	32	31	25	5	22	16	4	19	7	21

13e Exemple de Chaine Euler — 4e Figure de 3 Groupes au Centre

1	17	9	12	15	29	11	14	24	2	20	8	27	23	13	3
18	10	6	28	30	26	32	31	25	5	22	16	4	19	7	21

14e Exemple de Chaine Euler — 1re Figure de 4 Groupes au Centre

1	17	22	16	4	19	7	5	25	31	24	2	20	8	11	14
32	26	9	12	15	29	27	23	13	3	18	10	6	28	30	21

15e Exemple de Chaine Euler — 2e Figure de 4 Groupes au Centre

1	17	22	16	4	19	7	5	25	31	24	2	20	8	11	14
32	26	9	12	15	29	27	23	13	3	18	10	6	28	30	21

16e Exemple de Chaine Euler — 3e Figure de 4 Groupes au Centre

1	17	22	16	4	19	7	5	25	31	24	2	20	8	11	14
32	26	9	12	15	29	27	23	13	3	18	10	6	28	30	21

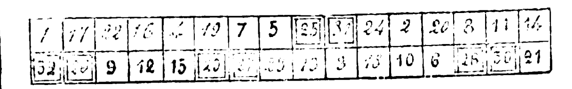
17e Exemple de Chaine Euler — 4e Figure de 4 Groupes au Centre

1	17	22	16	4	19	7	5	25	31	24	2	20	8	11	14
32	26	9	12	15	29	27	23	13	3	18	10	6	28	30	21

18e Exemple de Chaine Euler — 5e Figure de 4 Groupes au Centre

1	17	22	16	4	19	7	5	25	31	24	2	20	8	11	14
32	26	9	12	15	29	27	23	13	3	18	10	6	28	30	21

19e Exemple de Chaine Euler — 6e Figure de 4 Groupes au Centre



1	17	22	16	4	19	7	5	25	31	24	2	20	8	11	14
32	26	9	12	15	29	27	23	13	3	18	10	6	28	30	21



20e Exemple de Chaine Euler — 7e Figure de 4 Groupes au Centre

1	17	22	16	4	19	7	5	25	31	24	2	20	8	11	14
32	26	9	12	15	29	27	23	13	3	18	10	6	28	30	21

21e Exemple de Chaine Euler — 8e Figure de 4 Groupes au Centre

1	17	22	16	4	19	7	5	25	31	24	2	20	8	11	14
32	26	9	12	15	29	27	23	13	3	18	10	6	28	30	21

SYSTÈME PAR LA PLANCHETTE

Un deuxième système pour composer des chaînes Euler est celui de l'emploi de la ravissante planchette de Baillière de Laisement (prière aux nouveaux abonnés de vouloir bien en lire la description au n° 1037, page 126, 3e colonne, avant-dernier paragraphe), planchette sur laquelle il est facile de s'apercevoir qu'un carrefour n'a plus qu'une porte d'entrée sans porte de sortie (équivalent de l'autre expression, alors que nous parlions de chaîne : *un anneau qui n'a plus qu'un seul anneau lui correspondant*) et qu'il est alors indispensable de l'occuper, car, sans cela, l'on n'y pourrait jamais revenir.

Voici un moyen pratique de se servir, dans ce cas, de la planchette :

Fixez-la (après avoir, bien entendu, collé dessus notre tableau de notation) sur un plan incliné plombé, de façon à pouvoir tenir et conduire le fil de la main droite, et, à chaque carrefour occupé, placez avec la main gauche une petite rondelle en carton, percée au milieu, sur le carrefour symétrique de celui que vous venez d'occuper; de cette façon, impossibilité matérielle de se tromper en occupant deux carrefours portant le même numéro, ce qui ne doit pas être pendant les trente-deux premiers pas.

Mais tous nos lecteurs (sauf une centaine environ qui ont bien voulu nous suivre dans la pratique de notre méthode du Labyrinthe) n'ont pas la planchette ni l'habitude de s'en servir; nous avons donc cru bien faire en nous adressant à tous avec les boules et jetons de loto et notre tableau des correspondants, trois choses faciles à se procurer instantanément et sans frais aucun.

CLASSIFICATION MÉTHODIQUE

QU'IL CONVIENT D'ADOPTER DANS LA CONSTRUCTION ET SURTOUT DANS L'ENVOI DES FIGURES DU CONCOURS

1re série : les figures commençant par 1, 17, 9
2e id. id. 1, 17, 13
3e id. id. 1, 17, 22
4e id. id. 1, 17, 27
5e id. id. 1, 17, 30

Puis la 1re série
se divisera naturellement en 3 sections,
puisque 9 ne peut avoir à sa disposition que 3 anneaux correspondants.

1re section de la 1re série : 1, 17, 9, 12
2e id. 1, 17, 9, 26
3e id. 1, 17, 9, 28
Et ainsi de suite.

Que vous procédiez méthodiquement ou irrégulièrement pour la construction des figures, il faudra toujours que, pour l'envoi, elles soient classées ainsi par séries ou catégories, sections et sous-sections.

UN DERNIER MOT

Nous engageons beaucoup nos intelligents œdipes à donner toute préférence au système des trente-deux anneaux (représentés par les boules de loto), *mais sans les jetons*, dont l'agencement est beaucoup plus long et qui ne doivent être employés que lorsque l'on ne peut arriver autrement.

Avec les boules de loto, l'un de nos neveux, âgé de douze ans, construit facilement douze chaînes Euler à l'heure; jugez, par cet exemple, de ce que vous pourrez nous en envoyer jusqu'au 30 septembre!

Pour ce problème spécial, nous signons :

P.-L.-B. SABEL et PAUL DE HIJO.

Le n° 1058 contiendra le *Secundo* de l'Exception B du Labyrinthe, les solutions et les mentions de solutions justes du n° 1053.

ERRATUM DU N° 1055. — Page 415, 1re colonne, 17e ligne, il faut lire : entre 19 et 25, au lieu de : entre 7 et 19.

ERRATA DU N° 1056. — Au problème 115 (métagramme), il faut lire : Tôt proféré, au lieu de : Tôt préféré, et au problème 120, il faut lire : un dizain, au lieu de : un dixain.

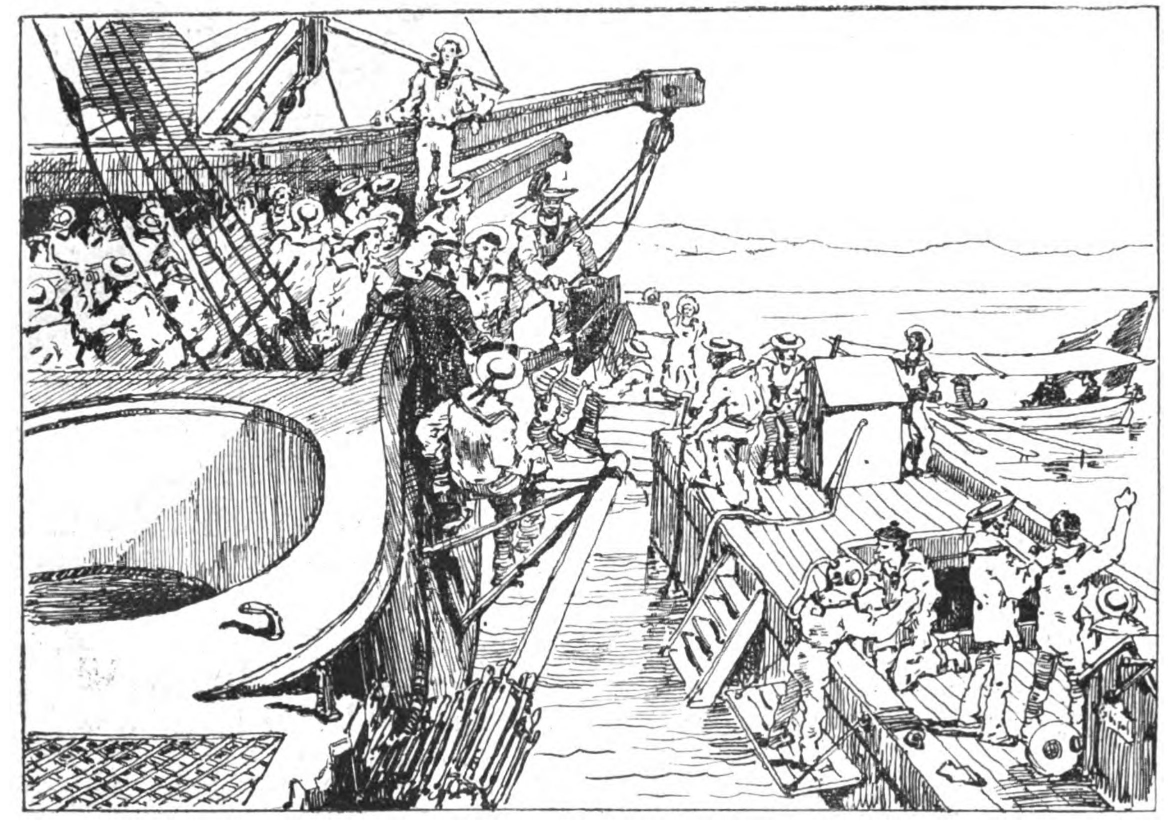
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

C'est une chose bonne et réconfortante que le bouillon; mais on ne peut faire du bouillon sans bœuf et on ne mange que du bout des dents la viande fade du pot-au-feu : le domestique lui fait la grimace, le lycéen proteste énergiquement.

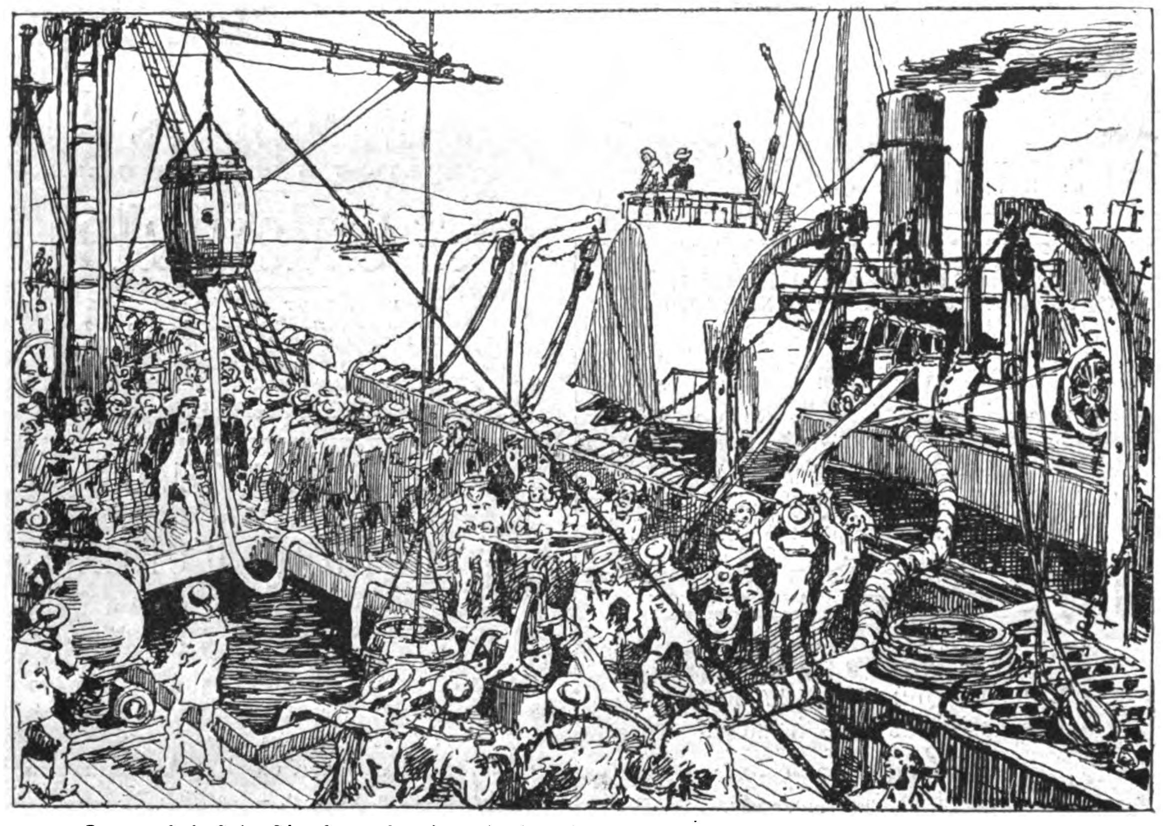
L'extrait de *viande Liebig* vient mettre tout le monde d'accord en supprimant le bœuf. Cet extrait, essence même de la viande, constitue un fortifiant indiscutable.

Vous n'êtes jamais pris à l'improviste. La soupe grasse, cette chose éminemment gauloise, vous l'obtenez à la minute en délayant un peu d'extrait Liébig dans l'eau bouillante.

Un des précieux avantages de cette préparation, c'est qu'elle contient, sous un très-petit volume, une richesse alimentaire considérable; aussi convient-elle essentiellement au voyageur, au soldat en campagne, au médecin visitant les pauvres. La valeur substantielle de ce produit explique l'énorme succès de la Société Liébig, qui a réalisé, en 1876, un bénéfice de 1,800,000 fr. — Dr A. SORLIN.



Les scaphandres travaillant à aveugler la voie d'eau de la *Reine-Blanche*.



Le pont de la *Reine-Blanche* pendant les opérations du sauvetage. — Le *Robuste* et sa pompe d'épuisement.

MEMENTO

Le « Maros ». — Au printemps de 1862, une flottille de l'armée fédérale américaine croisait sur les côtes de l'est de Virginie pour en bloquer les ports; elle vit descendre de la rivière de James, qui débouche dans l'Océan Atlantique, une masse noire d'où sortait de la fumée, et, ne pouvant se rendre compte de ce que c'était, elle chercha, comme des enfants, à la détruire, et y lança des boulets qui la firent s'arrêter. Alors on vit que c'était un ancien navire en bois dont on avait coupé la partie supérieure jusqu'à 1 mètre de la flottaison; le tronçon restant était recouvert de plaques métalliques et formait une espèce de batterie cuirassée flottante, munie à l'avant d'un éperon en fer. Le *Mérimac* — c'était le nom de ce navire fantastique — lança à son tour sur la flottille en bois des projectiles, et, devenu projectile lui-même, s'approcha à toute vapeur du plus gros des navires ennemis et, avec son terrible éperon, le défonça d'un seul coup. La moitié de l'équipage périt dans les flots.

Mais, le lendemain de cette journée mémorable dans les fastes des guerres maritimes, arriva sur le champ de bataille le *Monitor*, radeau cuirassé avec un tour en fer : immense revolver à l'abri de la bombe et renfermant, au lieu de cartouches, des canonniers avec leurs pièces. L'équipage et la machine à vapeur se trouvaient en contrebas du niveau de l'eau.

Ni les boulets du *Monitor*, ni l'éperon du *Mérimac* ne produisirent le moindre effet sérieux dans cette passe-d'armes; ils se retirèrent après une innocente canonnade qui a duré pendant cinq heures.

Le *Monitor* — construit par l'ingénieur suédois Erickson, l'inventeur des machines à air chaud, — eut une fin malheureuse, il sombra à la suite de voies d'eau.

Le *Maros* est une copie du *Monitor*; c'est un navire cuirassé que le gouvernement d'Autriche destine à naviguer sur le Danube; actuellement, il se trouve à l'ancre devant Belgrade, pour protéger — par sa présence — les sujets et les intérêts de Sa Majesté apostolique et romaine.

Il a une tourelle à deux canons. A la voix du commandant, ce navire s'enfonce, et il n'apparaît que la tourelle avec une partie du pont, peinte en vert d'eau, afin qu'on ne s'aperçoive pas de son existence et qu'il ne serve pas de cible aux ennemis, s'il en arrivait à la suite de la question d'Orient. Cette tourelle est mobile autour de son axe; elle est manœuvrée tant par les hommes de l'équipage que par la force de la vapeur empruntée à la chaudière de la machine. La partie supérieure de la tour forme le domicile officiel du capitaine et du pilote, les deux inséparables pendant l'action; le rez-de-chaussée est l'habitation des matelots. Les signaux ont lieu au moyen de cloches, car le bruit des machines motrices empêcherait toute communication verbale.

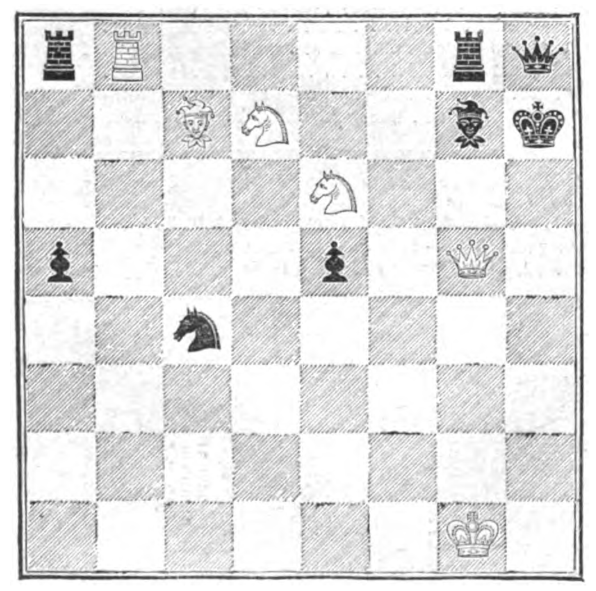
ÉMILE WITH.

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné juste : MM. Adrien Orlwiskoff (de Sibérie); Léopardo; le Cercle d'Amplepuis; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; le café du Lion-d'Or, à Saint-Amand-sur-Fion; Julius, du *Mercure aptésien;* le Frère de la Quille, à Voiron; café de Paris, à Vitry-le-François; Jordany; Louis-Alphain Godard, à Cambrai; Bulmard, café Central, à Tarare.

PROBLÈME N° 663

COMPOSÉ PAR L'HERMITE DE TYRNAU



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 661.

1 T 6 T	1. F pr. D (Var.)
2. T 6 R, échec	2. R pr. C
3. T 3 ou 5 R, échec et mat.	
(A)	
	1. P 6 F
2. D pr. F, échec	2. R pr. D
3. F 2 F, échec et mat.	
(B)	
	1. FR 3 D
2. F 2 F, échec	2. R pr. C *ad lib.*
3. D pr. FR ou 2 C, échec et mat.	

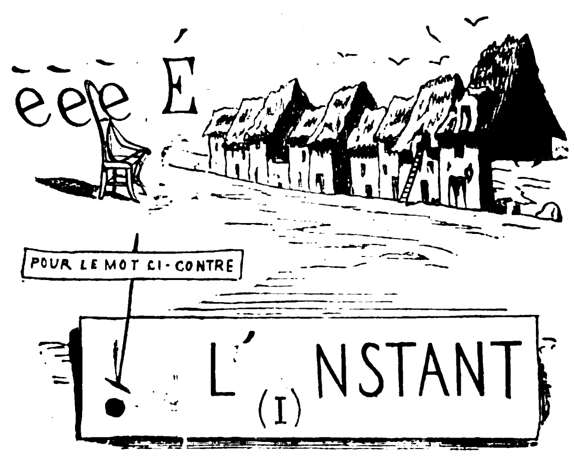
Solutions justes : MM. Camille; la Réunion des officiers, à Compiègne; le Cercle des Échecs de Chalindrey; un élève du Brahmin Moheschunder; L. de Croze; Em. Frau; le café Central, à Péronne; A. D. Dobricéano; le café Dumas, à Privas; le café Valentin, à Fontainebleau; le café Luja, à Luxembourg; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; A. M. D. D., à Maisons-Laffitte; de Verrat-Cuba; Kassioph; Macé, aux Paquis, à Genève.

Les solutions commençant par T 8 R sont détruites par la réponse P 6 F.

Les solutions justes mentionnées dans le dernier numéro sont celles du problème n° 660.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La fontaine Wallace désaltère à bon marché.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.



LE MONDE ILLUSTRÉ

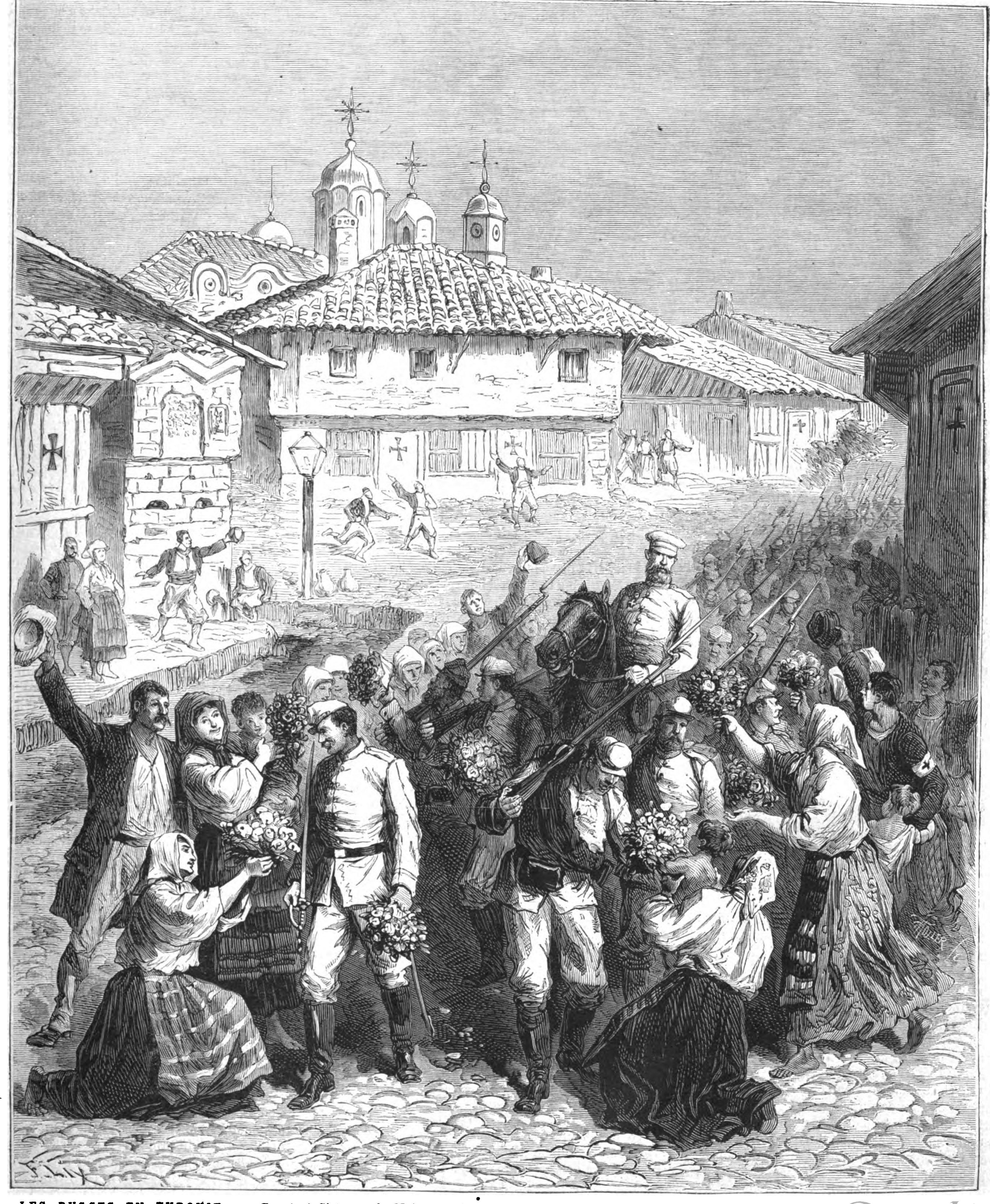
JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
21e Année. N° 1058 — 21 Juill. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.

Rétablir la pagination de ce numéro après l'avoir coupé



LES RUSSES EN TURQUIE. — Entrée à Sistowo, le 27 juin, à deux heures du soir. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

La distribution des prix du concours général des lycées de Paris et de Versailles aura lieu le 6 août...

Ainsi ont parlé les faits divers. Langage qu'il est impossible d'entendre, à quelque âge de la vie que ce soit, sans que le flot des souvenirs subisse un mouvement de reflux.

C'est que la vie, dans n'importe quelle situation, ne donne pas de joie plus vive que celle du collégien qui sent approcher jour par jour la date attendue pendant de longs mois. Joie compliquée d'une angoisse qui en est comme l'assaisonnement et qui en double la saveur.

Car en même temps que sonne l'heure de la liberté sonne aussi l'heure des récompenses. L'espérance pimentée d'incertitude.

Quinze jours à l'avance, vous en souvenez-vous? on ne vivait plus. Le sommeil même, ce privilège de l'enfance, était hanté par l'émotion.

Je le vois encore d'ici l'almanach sur lequel on traçait chaque matin une barre nouvelle et qu'on se montrait pour s'encourager à la patience.

A cet âge-là, on a le droit de précipiter l'avenir. Ce n'est pas comme plus tard, où lorsqu'on désire un plaisir, on n'ose plus en hâter la réalisation par un vœu téméraire, car on pense que la *peau de chagrin* s'est rétrécie à vue d'œil et qu'on n'est plus assez riche d'années pour jeter les heures par la fenêtre.

Vous souvenez-vous aussi, lorsqu'on approchait du dénoûment scolaire, combien les rapports devenaient moins tendus d'élèves à professeurs? Le malheureux maître d'études, martyr souvent mal résigné, s'adoucissait en entrevoyant la perspective d'une oasis d'indépendance. L'écolier, rendu meilleur par les bonheurs rêvés, ne songeait plus à torturer, pour se distraire, son patito habituel.

Ah! le bon temps!

Pour quelques professions, ce bon temps-là revit plus tard. Pour l'avocat, par exemple, qui savoure le plaisir d'être débarrassé de ses clients pendant deux mois; pour le magistrat qui va dire adieu à l'atmosphère tiède et suffocante du prétoire.

Mais pour le pauvre journaliste, rien de pareil. La meule tourne toujours, alors même qu'elle n'a rien à broyer. Pardonnez-lui donc s'il lui arrive, comme aujourd'hui, de savourer par les souvenirs ces vacances dont la réalité lui est interdite.

∿∿ Un bruit sinistre s'est soudain répandu cette semaine.

Laferrière se meurt!

Et partout la tristesse a été mêlée d'une sorte de stupéfaction.

Laferrière?... Impossible!

On s'était habitué, en effet, à considérer presque Laferrière comme un immortel. Il portait avec une telle gaillardise le poids de ses soixante et quinze ou quatre-vingts ans, que l'invraisemblance de cette verdeur attardée avait fini par rendre invraisemblable pour lui la mort elle-même. On le voyait encore le soir aux premières représentations, promenant dans les couloirs sa phénoménale jeunesse, dont malheureusement le secret n'a jamais été mis en fiole, quoi qu'en disent les réclames.

Il poussait la coquetterie jusqu'à s'arrêter volontiers en plein jour pour causer avec vous, et se posait bien crânement dans un rayon de soleil comme pour vous dire :

— Allons, examinez-moi à votre aise!

Laferrière savait, en effet, quelle curiosité d'espèce particulière il provoquait depuis plusieurs années déjà. Aussi prenait-il un malin plaisir à jouir de l'étonnement que provoquaient les examens dont je parle :

— A quoi bon vivre longtemps, disait-il, si l'on n'a obtenu qu'un supplément de vieillesse?

Lui, c'était bien un supplément de jeunesse qu'il avait en partage. Et pourtant je ne pouvais, quant à moi, me défendre d'une impression de mélancolie, quand je trouvais sur mon passage ce survivant de sa génération.

Car, à le voir, je songeais toujours à ce que peut contenir d'angoisses ce mot *vieillir* pour l'artiste qui a été voué, pendant toute une carrière, aux jeunes premiers rôles.

Je ne crois pas qu'il y ait de souffrances plus poignantes que celles qu'endure l'acteur contre qui son miroir dépose chaque matin, constatant, malgré tous ses efforts, les faux en maquillage public.

Chaque ride devient une douleur. Chaque cheveu gris un désespoir.

Terrible épreuve que cette décadence qui dit au temps, comme la Dubarry à Sanson :

— Encore une petite minute, monsieur le bourreau!

∿∿ Laferrière, il faut le reconnaître, n'a guère pu connaître ces anxiétés-là!

Il était immuable.

Quand on pense qu'à l'époque où il joua *l'Honneur et l'argent* (lointain souvenir), il frisait la soixantaine.

En ce temps-là, Ponsard, l'auteur de la pièce, qui avait trente et quelques années à peine, paraissait certes plus vieux que son surprenant interprète.

Trop surprenant même, ainsi que l'atteste cette anecdote parfaitement authentique.

C'était au moment des répétitions de la pièce.

Laferrière, tout à fait empoigné par le beau rôle de Georges, dont il devait faire son plus beau succès, se laissait aller avec une telle fougue à sa passion, que Ponsard en fut véritablement effrayé.

Il y avait surtout la scène célèbre où Georges apostrophe, dans une sorte d'hallucination, des personnages imaginaires, qui était rendue par l'artiste avec une *furia* incroyable.

Il avait une façon terrifiante de dire :

— Vous, monsieur, qui avez volé par-ci... Vous, qui avez vendu votre honneur... Vous...

Ponsard s'en fut trouver Altaroche qui dirigeait alors l'Odéon.

— Qu'y a-t-il, mon cher Ponsard? fit Altaroche en voyant l'air soucieux du poëte.

— Je suis inquiet... Laferrière...

— Est-ce qu'il ne vous paraît plus de force à enlever son rôle?

— Lui... Il est admirable... Mais *trop jeune!*

Altaroche transmit le reproche à l'acteur, qui promit de se contenir.

Mais, va te promener! A la première, il n'y tint pas. La salle était justement remplie de notabilités plus ou moins véreuses qu'avait fait éclore l'avénement du second Empire.

Laferrière entama la fameuse tirade en ayant positivement l'air de désigner du geste et de la voix tel et tel assistant. La salle faillit crouler sous les applaudissements.

Seulement, le lendemain, la censure fit signifier que si Laferrière jouait encore une seule fois la scène ainsi, on interdirait la pièce.

Le trop jeune avait eu raison.

∿∿ Une des créations les plus remarquables du comédien fut *Elle est folle*.

Tout le monde connaît ce drame étrange tiré des *Mémoires d'un médecin*, roman anglais que Philarète Chasles fit connaître en France.

Laferrière y remplissait le rôle d'un fou dont la monomanie calme consiste à accuser précisément sa propre femme de folie.

L'artiste, toujours consciencieux, avant de composer ce personnage d'une saisissante bizarrerie, résolut d'étudier sur nature les *fous raisonneurs*.

A cet effet, il alla plusieurs fois à la maison de santé de la barrière du Trône. Celle où le pauvre Donizetti finit gâteux!

Là, Laferrière épiait les gestes, les attitudes, les expressions de visage d'un aliéné dont le cas se rapprochait tout spécialement de la donnée d'*Elle est folle*.

Mais voilà qu'un jour un gardien nouveau le trouve dans un couloir où il répétait les mouvements de bras et les intonations dont il avait besoin.

Le nouveau gardien, sans hésiter, le prend pour un pensionnaire, et l'attrapant par le bras :

— Allons, monsieur, c'est l'heure de la douche.

— Comment! de la douche!... Je ne suis pas fou, moi.

— Parbleu!... Tous les mêmes.

Et, sans prendre garde aux protestations de Laferrière, voilà qu'il l'entraîne vers la salle où l'on arrosait les patients.

Heureusement, le directeur vint à passer et délivra Laferrière au moment où le gardien inflexible l'avait déjà débarrassé de son gilet et de sa redingote.

Il était temps!

C'est la paralysie qui est venue frapper, à l'improviste, celui que tant de maladies avaient épargné.

Il sera tombé pour ainsi dire au champ d'honneur. Il allait partir pour une tournée en province et devait jouer cet hiver à l'Odéon dans la pièce de Dumas.

∿∿ Encore un!

Et, comme les précédents, il a trouvé moyen de faire autant de dupes que si les catastrophes accumulées ne devaient pas servir d'avertissement aux gogos.

Le *encore un* est un changeur qui a levé le pied en emportant un fort magot.

— Décidément, disait hier un de nos confrères, il faut varier ainsi le mot de Gavarni : *Tant plus ils changent*, tant plus c'est la même chose.

∿∿ Heureux les poëtes!

Ils vous ont en vérité des sérénités professionnelles qui n'appartiennent qu'à eux.

En ce moment, par exemple, il semble que tous les esprits doivent être absorbés par les préoccupations politiques. Il semble que tout le monde doive être plus ou moins envahi par la fièvre électorale.

Eh! bien non. Il est en plein Paris un homme qui reste indifférent aux ardentes polémiques des journaux, aux appels éplorés des professions de foi, aux querelles du bleu, du blanc, du rouge. Cet homme, en rentrant chez lui, s'enferme à double tour, ferme l'oreille aux rumeurs agitées du dehors, prend dans son tiroir un volumineux manuscrit et travaille avec conviction à l'achèvement d'un grand poëme en plusieurs milliers de vers.

Il s'appelle Sully-Prudhomme.

Le poëme est quelque chose d'analogue au *De Natura* de Lucrèce.

Une étude philosophico-physiologique sur les effets et les causes, sur l'ensemble et le but final de la création.

Heureux les poëtes!

∿∿ Chacun poursuit un idéal différent.

Tandis que Sully-Prudhomme polit et repolit son œuvre et entreprend de marier la poesie à la métaphysique, un inventeur qui marche dans la voie du positif vient de créer une machine qui fonctionnera à l'Exposition universelle, où elle fera vraisemblablement la joie des badauds.

L'inventeur en question est un Américain qui, se rappelant le prix du temps (*time is money*), a calculé que l'espèce humaine perd annuellement un nombre incalculable d'heures à casser du sucre.

Ceci soit dit au propre et sans parler des gens qui *cassent du sucre* sur la tête de leur prochain.

Notre Yankee pense qu'il est barbare d'en rester ainsi au vieux pain de sucre de la routine. Et il



a confectionné ses appareils, grâce auxquels le sucre, coulé dans des moules, est produit directement à l'état de morceaux de dimension égale et de poids invariable.

Ce sont certains cafetiers qui ne seront pas contents de ne plus pouvoir rationner frauduleusement la pratique!

Ajoutons que la fabrication du sucre en morceaux est vingt-deux fois plus rapide que l'autre.

Vous verrez au Champ-de-Mars.

Pour un curieux incident théâtral, voici un curieux incident théâtral.

L'habitude de plus en plus adoptée de fermer pendant deux ou trois mois par an n'a pas été sans soulever de la part des artistes de nombreuses protestations, mais ceux-ci ont fini par se résigner. Ils peuvent, en effet, se créer d'autres ressources par le voyage. Ils peuvent aller dans les villes d'eaux ou sur les scènes de province exécuter des tournées plus ou moins lucratives. Mais il est une corporation tenant de près au théâtre que le chômage annuel touche plus cruellement, car il lui est impossible de remplacer les bénéfices perdus.

Cette corporation, c'est celle des claqueurs.

Ces messieurs, fortement émus ont résolu de se mettre en grève, si on ne leur assure pas la continuation de leurs appointements pendant *toute la durée des clôtures annuelles*.

Au premier abord, il peut sembler facile de remplacer ces grévistes; mais on se tromperait si l'on croyait qu'une claque bien organisée n'a pas son esprit de corps, ses manœuvres d'ensemble.

Là, comme dans une armée, ce sont les cadres qui sont indispensables.

Que feront les directeurs ainsi mis en demeure? Ils hésitent, ils chancellent.

Je crois à la victoire des claqueurs qui inscriront ce haut fait dans les annales déjà bien longues de la profession.

Oh! oui, déjà bien longues... Justement, l'autre jour, en lisant la nouvelle édition du *Vieux neuf*, le livre si intéressant de M. Edouard Fournier, je trouvais sur les origines de cette industrie de bien curieux détails qui prouvent que, dès le principe, on connut tous les raffinements du métier qui devait se propager à travers les âges.

Ce n'est pas sans raison qu'on appelle les claqueurs des *romains*. En effet, Rome a donné naissance à la claque dont le fondateur fut, dit-on, Licinius.

Quels virtuoses que les applaudisseurs tarifés d'alors!

Il pratiquaient le bravo sous toutes les formes, le variant sous toutes les nuances, le mesurant selon tous les rhythmes de l'approbation.

D'abord, c'était le *bombus*, imposant prélude. Il était moins un applaudissement net qu'un bourdonnement sourd. On l'obtenait en frappant l'une contre l'autre les mains arrondies et formant un creux. Les *testæ* procédaient avec un bruit plus clair, celui de la vaisselle qu'on brise. Quand éclatait ce vif claquement, l'enthousiasme était déjà assez haut monté; mais il était immense, il était unanime quand on entendait le roulement sonore et continu des *imbrices*; figurez vous le bruit de la grêle tombant drue et serrée sur une toiture, ou bien encore le bruissement d'une ondée (*imber*) chassée par un vent d'orage et venant fouetter les vitres.

M. Édouard Fournier constate que Néron, quand il se montrait en public, ne voulait pas d'autres applaudissements. Il fallait, lorsqu'il arrivait que la salle fût suffisamment *allumée* (*accensa*), suivant l'expression consacrée déjà, et il eût fait jeter aux bêtes tout claqueur malappris qui n'eût fait éclater pour lui, comme pour le plus vil histrion, qu'un *bombus* vulgaire.

C'est surtout par ses ordres que la grande milice de l'administration salariée s'était organisée à Rome. Les misérables *laudiceni*, qui, avant lui, se chargeaient d'un succès sous la conduite de quelque maigre entrepreneur (*manceps*), ne lui suffisaient pas.

Au lieu de cette tourbe affamée et mal vêtue, avant à peine, tant elle était famélique, la force de filer un bravo, il avait fait enrôler par des chefs intelligents, auxquels on donnait le nom grec de *mesochoroi* (placés au milieu du chœur), toute une bande d'élite formant masse chorale. Il n'y avait pas là moins de cinq mille plébéiens d'une robuste jeunesse, *robustissimæ juventutis*, comme dit Suétone; et tous, au premier signe du chevalier qui, d'ordinaire, faisait office de *mesochoros*, tous applaudissaient comme un seul homme.

Le chef de claque avait quarante mille sesterces d'appointements (près de sept mille francs), joli denier, qui permet de conjecturer que ces fonctionnaires avaient, eux aussi, des appointements rondelets.

Aujourd'hui, à l'Opéra, le chef de claque peut encore arriver à se faire cinq cents francs par mois; mais les claqueurs sont réduits à la portion congrue.

Ils gagnent si peu qu'ils n'ont pas le moyen de supporter les interrègnes.

D'où leur protestation actuelle et la grève dont ils menacent.

Si on les prenait au mot pour se débarrasser définitivement de cette institution odieuse? Est-ce que vous y verriez un inconvénient?

Triomphe de la persévérance.

Notre confrère Ernest l'Épine vient de prouver que la volonté d'un seul peut triompher des obstacles que tous prennent plaisir à accumuler.

Il y a pas mal d'années de cela, Ernest l'Épine, qui eut toujours pour la musique une tendresse de compositeur intime, se demanda comment il pouvait se faire que les musiciens fussent seuls privés du droit d'exposition dont jouissent les peintres et les sculpteurs.

Et pourtant ceux-ci devraient avoir moins que personne besoin du concours officiel. Ne peuvent-ils pas, en effet, se produire à toute heure en exposant leurs œuvres aux regards du public? N'ont-ils pas les étalages de la rue Laffitte et d'ailleurs?

Dans ces conditions un chef-d'œuvre ne peut rester inconnu.

Il n'en est pas de même pour les musiciens. Il leur faut, pour arriver jusqu'au public, dont on prend si facilement les yeux et dont on conquiert si difficilement les oreilles, il leur faut des intermédiaires que la plupart n'ont pas le moyen de se procurer.

Allez donc, si vous êtes inconnu, rassembler un orchestre! Allez donc trouver des interprètes de bonne volonté qui associent leur talent à votre obscurité!

Ce que voyant, l'Épine se dit que l'Etat pouvait bien se charger de cette besogne. L'orchestre, les interprètes, c'est lui qui devrait les fournir, afin qu'une exposition *de auditu* devînt possible au profit des inconnus de la double croche.

Vous pensez si cette audacieuse innovation fut accueillie par des protestations énergiques de la part des routiniers. Cela n'avait pas de précédents. Quelle hardiesse inouïe que de prétendre ainsi bouleverser de fond en comble les traditions! Mais l'Épine se souvint que M. de Lesseps, lorsqu'il voulut percer son isthme, se heurta à bien d'autres mauvais vouloirs, ce qui ne l'empêcha pas de triompher définitivement.

L'isthme de Suez de l'Épine sera percé lui aussi.

C'est l'Exposition universelle qui aura l'honneur d'inaugurer la nouvelle fondation. Dans quelles conditions? Les détails ne sont pas déterminés encore. Mais voici en substance les termes du projet :

Un jury d'examen devra, au préalable, contrôler les œuvres qui lui seront soumises. Puis, après avoir choisi les plus méritantes, le jury les transmettra au comité d'exécution. Celui-ci devra présider aux répétitions et régler toute l'organisation des auditions hebdomadaires ou bi-hebdomadaires dans lesquelles on entendra successivement des fragments de musique instrumentale et de musique vocale.

Le tout inédit, bien entendu.

La critique et le public seront chargés, eux, de propager le nom de ceux des compositeurs ignorés qui se seront révélés dans ces épreuves curieuses.

Reste le grand *desideratum* :

Composer le jury de façon à satisfaire tout le monde, à donner les garanties nécessaires de capacité, d'impartialité, de... de...

Dame! ce ne sera pas absolument facile. Voyez plutôt quelles récriminations soulève tous les ans le jury de peinture. Mais que voulez-vous! il n'est rien de parfait en ce monde.

Contentons-nous donc des progrès relatifs.

O virtuoses de la réclame, *quousque* abuserez-vous de notre patience?

En vérité, ceux qui s'imaginent rendre service à Mme Adelina Patti en exécutant en son honneur d'agaçants et perpétuels *soli* de grosse caisse se trompent étrangement.

Ils lassent les plus bienveillants.

C'est ainsi que, depuis trois mois, on faisait aux Parisiens cette mauvaise plaisanterie de leur dire tous les deux jours :

— Vous savez... la Patti chantera à Paris l'hiver prochain.

— Vous savez... la Patti ne chantera pas à Paris l'hiver prochain.

— Elle est engagée en Russie.

— Du tout, c'est en Amérique.

— Mais non!

— Mais si!

— Elle a trois cent mille francs pour quatre mois.

— Allons donc!... C'est trois millions que vous voulez dire!

Les *trois millions* sont la dernière invention des *réclamistes*.

Je ne crois pas qu'ils puissent aller au-delà. Trois millions pour un semestre! Ah! les bons billets de banque qu'a La Châtre.

Tout cela pour vous dire finalement :

— Admirez le désintéressement de celle qui a refusé ces monceaux d'or pour chanter devant vous

Certes nous serons très-honorés si Mme Patti accorde la préférence aux Parisiens. Mais on fait, en conscience, trop valoir le sacrifice.

Si les peuples lointains lui veulent tant de bien, elle aurait tort de ne pas écouter des propositions aussi séduisantes. Car Paris, l'an dernier, s'est parfaitement consolé de la Patti absente par l'Albani présente.

Une étrange annonce, par ma foi!

Au Gros Caillou, à la vitre d'un marchand tailleur, chacun peut lire cet écriteau prodigieux :

Coupe de pantalon spéciale brevetée

POUR LES CLIENTS ATTEINTS DE JAMBE DE BOIS

Atteints de jambe de bois est exquis.

Un mot profondément cruel.

Augier voyage avec un ami

On les conduit dans une verrerie où leur *cicerone*, en leur montrant les sinistres travailleurs dont la chaleur dévore peu à peu la substance, leur explique qu'à ce métier-là il est rare qu'on dépasse trente cinq ans.

Et Augier se tournant vers son compagnon de route :

— Comme on a du mal à *gagner sa mort!*

Nous allons avoir une rue Corot.

Le vœu formulé à ce sujet a déjà rallié l'unanimité des suffrages.

Pauvre père Corot!... Quand on pense que les siens eux-mêmes le méconnaissaient et qu'il dut lutter toute sa vie contre les efforts qu'on faisait autour de lui pour le décourager.

Un des amis de la maison nous contait cette anecdote authentique :

La première fois que Corot vendit un tableau (c'était après des années de luttes), il arrive tout joyeux annoncer à son père la bonne nouvelle.

Mais celui-ci après l'avoir écouté :

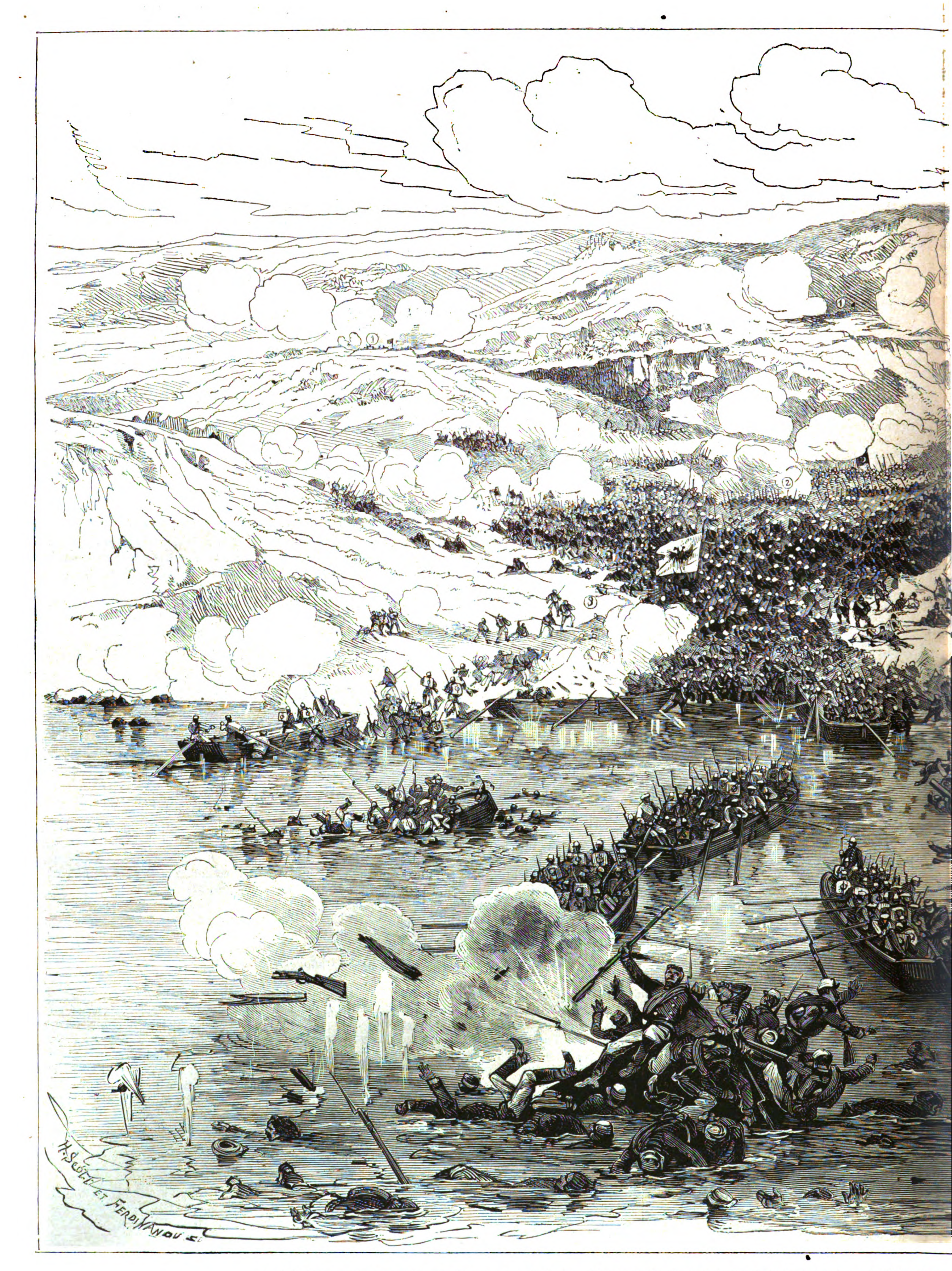
— Tu en as vendu un?

— Oui.

— C'est le plus grand malheur qui pût nous arriver, car à présent il n'y aura plus moyen de t'empêcher d'en faire d'autres!...

PIERRE VÉRON.





1. 1. 1. Redoutes turques armées de deux canons. 2. Posthouni (cosaques des postes de la mer Noire). 3. Régiment de Volhynie.

LE PASSAGE DU DANUBE A SISTOWO, par la 14e brigade du 8e corps (général Radietsky), le 27 juin, à quat



4. Régiment de Podolie. 5. Détachement d'infanterie de la garde (2e échelon). 6. Général Skobeleff et dix cosaques traversant à la nage.

re heures du matin. — (Dessin de MM. Scott et Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.) — Voir le texte, page 38.

LA GUERRE

En Europe

La marche des armées russes qui ont passé à Simnitza est des plus extraordinaires; la grande nouvelle, au moment où nous mettons sous presse, est le passage des Balkans et la prise de Nicopolis.

Voici les dépêches qui relatent ces faits, devant lesquels les autres petits événements s'effacent :

Constantinople, 16 juillet.

Les Russes occupent Yeni-Saghra, station de la ligne du chemin de fer d'Andrinople à Iamboli. Ils auraient franchi les Balkans vers les Portes de Fer.

Reouf-Pacha, commandant de l'armée d'Andrinople, se dispose à les attaquer.

On signale de nombreux excès commis contre les musulmans, principalement par les Bulgares, auxquels les Russes distribuent des armes. Les Russes forment des bataillons bulgares.

Bucharest, 16 juillet.

Le corps russe détaché de l'aile gauche, sous le commandement du Grand-Duc héritier, s'est emparé hier soir, en face d'Islaz, près de Nicopolis, du village fortifié de Sinovitz et des hauteurs environnantes. Les Russes ont pris, sur ces hauteurs, beaucoup de munitions. Ils en ont chassé les Turcs qui se sont enfuis vers Nicopolis.

La batterie roumaine d'Islaz a tiré avec succès sur les Turcs.

Ce matin, à sept heures, le pavillon russe flottait au-dessus de Nicopolis, que les Turcs avaient abandonné.

—

En Asie

Les nouvelles désastreuses de ces derniers temps se sont confirmées; c'est à croire que le but que se proposait le général Loris-Mélikoff, en s'avançant si imprudemment en Arménie, était d'attirer le plus de forces possible de ce côté au détriment de la Turquie d'Europe, envahie aujourd'hui par le gros de l'armée russe. On dit, néanmoins, que le siége de Kars va reprendre et que Batoum sera attaqué par des forces considérables.

Est-il vrai que les Turcs aient franchi la frontière de ce côté? Cela nous semble douteux, car la garnison russe de Bayazid a été délivrée après une lutte des plus héroïques; la garnison de la citadelle de Bayazid se composait de 30 officiers et de 1,587 soldats, sous les ordres du capitaine Chtovitch.

Pendant le siége, 2 officiers, 114 soldats ont été tués; 7 officiers, 259 soldats, blessés. Les survivants sont dans un tel état d'épuisement, qu'il faudra de longs mois pour les remettre. Dans les derniers temps, il se nourrissaient de la viande des chevaux morts.

Est-il vrai que, depuis, les Russes aient abandonné cette place à cause de l'infection répandue par les cadavres sans sépulture? Cela nous semble bien exagéré et trop mélodramatique.

Passage du Danube à Simnitza

Nous avons donné une importance considérable dans ce numéro au passage du Danube à Simnitza, parce qu'il nous semble l'événement capital de la guerre turco-russe. Il est nécessaire, pour l'intelligence des gravures, d'en avoir un compte rendu très-détaillé; nous laisserons donc la parole à M. Dick, dont la correspondance a paru le 11 juillet au *Moniteur universel*, époque de la réception des nombreux croquis que nous publions aujourd'hui.

Sistowo (Turquie), Palais du Pacha, 2 juillet.

« Le passage du Danube à Simnitza ne peut être comparé qu'au passage du Rhin, en face de Dusseldorf, exécuté en 1796, par les troupes du général Moreau. Bien qu'exécuté en second, ce coup de main extraordinaire est le véritable passage militaire de l'armée russe; car à Braïla et à Macin, l'action a plutôt eu lieu à terre, tandis que, sur ce dernier point, les troupes du Czar ont dû franchir le fleuve dans des pontons, sous le feu d'un ennemi nombreux embusqué sur les hauteurs dominant le lieu de débarquement.

Simnitza, où les troupes russes se sont assemblées pour opérer le passage du Danube, est une petite localité roumaine de deux à trois mille habitants, située sur la rive gauche du fleuve, un peu au-dessous de la ville turque de Sistowo. Entre ces deux points, le Danube se divise en plusieurs bras et forme les îles de Adda et de grands marécages. Depuis longtemps déjà le passage du Danube avait été décidé en cet endroit, et le secret de l'entreprise avait été si fidèlement gardé, que le Czar, qui se tenait à Turn-Magurelle, ne connut cette opération que quand le passage était déjà effectué. Le Grand-Duc Nicolas était resté auprès de son frère durant toute l'action, afin de dépister et de donner le change aux nombreux espions turcs qui abondent en ces parages.

Dans la nuit du 26 au 27 juin, vers les neuf heures du soir, les troupes russes cantonnées autour de Simnitza se mirent en mouvement. Deux petits ponts furent construits sur chevalets sur les marais, et de nombreuses pièces de position furent amenées dans l'île de Adda, où l'on forma de formidables batteries établies derrière des épaulements de campagne, l'une de quarante-cinq pièces à droite, l'autre de trois pièces à gauche. Pendant ce temps, les troupes arrivaient silencieusement et prenaient position dans les nombreux fourrés qui couvrent l'île.

La première colonne se composait de la 14e brigade (général Dragamiroff), du 8e corps (général Radietski). Le premier échelon était formé par le régiment de Volhynie et des *Posthouni* (cosaques volontaires à pied des postes de la mer Noire). Le deuxième échelon se composait du régiment de Podolie et d'un détachement de l'infanterie de la garde formant l'escorte du Czar. Ce détachement se compose d'une députation de soldats de tous les régiments d'infanterie de la garde et est fort de deux cent soixante-treize hommes. La moitié seulement avait été prise pour effectuer le passage, et l'on avait dû tirer au sort les noms des partants, car tous voulaient prendre part au passage. Pendant ce temps, les bacs en bois que l'on avait fabriqués dans l'Oltu, et les pontons en fer que l'on avait amenés en chemin de fer de Russie, étaient venus se placer le long de l'île Adda. A trois heures du matin, les troupes prennent les armes. Le général Dragamiroff se place au centre de ses soldats : « Mes enfants, leur dit-il, nous allons attaquer les premiers; en face nous avons les Turcs, en arrière le Danube. Nous n'avons pas de retraite; marchez toujours devant vous et à la baïonnette! »

Le point choisi pour le débarquement se trouve situé à environ deux kilomètres au-dessous de Sistowo, et, à cet endroit, les falaises de la rive turque s'abaissent un moment et forment une gorge boisée par où l'on doit aborder les hauteurs. Le premier échelon s'embarqua dans des pontons en fer, formés de deux tronçons reliés ensemble par de forts écrous et dirigés par des soldats du corps des pontonniers. Les Turcs, qui ne s'attendaient à aucun débarquement, furent littéralement surpris, et les premières troupes mirent rapidement pied à terre, sans avoir à essuyer d'autre résistance qu'une faible fusillade de la part des postes turcs. Cependant, au bruit de l'action, les forces ennemies accoururent rapidement. Elles se composaient de deux tabors (bataillons), formant la garnison de la ville, et, en outre, d'une brigade volante chargée de longer la rive droite du Danube, de Nicopolis à Routschouck, et qui, ce jour-là, se trouvait à Sistowo. Ces forces, qui comptaient un peu plus de 4,000 hommes, étaient, en outre, appuyées par six pièces de canon. Pendant que les Turcs arrivaient au pas de course pour repousser le débarquement, le premier échelon, comme je l'ai déjà dit, avait déjà mis le pied sur la rive turque. Bien qu'en tenue de marche et chargés du sac et de la capote, les soldats de Wolhynie et les cosaques des postes de la mer Noire gravissent la gorge conduisant aux hauteurs et sont reçus par les nizams avec lesquels, pendant quelques minutes, s'engage un furieux combat à l'arme blanche.

Pendant ce temps, le deuxième échelon franchissait le Danube, sous un feu épouvantable de l'infanterie ennemie qui tirait par salves des hauteurs boisées qu'elle occupait. Ce feu était si violent que sept à huit pontons en fer, percés par les balles de l'ennemi, coulèrent bas, entraînant avec eux les hommes qui les montaient. L'une de ces embarcations était chargée de deux pièces de canon, et sur elle se trouvait le commandant de la batterie légère de cette brigade, qui fut noyé. Malgré ces pertes sensibles, le deuxième échelon, dont les hommes, allégés du poids de leurs sacs, portaient seulement la couverture en bandoulière, se porta rapidement en avant sans reprendre haleine et chassa complétement l'ennemi des collines dominant la rive. Dans ce deuxième échelon, le fils du Grand-Duc Nicolas prit part au passage et reçut le baptême du feu avec la plus grande crânerie. A un moment, sous le feu épouvantable des Turcs, les soldats, par instants, courbaient la tête : « Allons, mes amis, tenez-vous hauts et droits, leur criait le jeune prince, nous ne sommes pas ici à l'église! »

Ce jour-là, deux divisions seulement passèrent le Danube, et il fallut près de douze heures aux Russes pour arracher pied à pied aux Turcs ce terrain accidenté et couvert de vignes et de taillis. Vers les trois heures du soir, un dernier et furieux élan porta les Russes sur les hauteurs dominant la ville, d'où, après un combat acharné, les Turcs furent mis définitivement en fuite, se retirant sur Biela et emmenant avec eux leur artillerie qu'ils avaient pu sauver à temps.

Le régiment de Volhynie, qui avait toujours tenu la tête de l'attaque, a particulièrement souffert. Un instant, une compagnie de ce régiment fut entourée par les nizams dans un bas-fond et sur le point d'être anéantie. « A nous la garde! » s'écrièrent les Volhyniens, et aussitôt ce détachement, arrivant à la baïonnette, comme une véritable trombe, culbuta les Turcs et sauva d'une perte certaine cette compagnie qui ne comptait plus que vingt hommes et le capitaine commandant. A la fin de l'action, ce détachement de la garde comptait plus de quarante hommes hors de combat, et le général Ozézoff, qui le commandait, était dangereusement blessé.

Comme je l'ai déjà dit, la lutte a été des plus acharnées; tous les blessés russes que j'ai vus dans les hôpitaux et ambulances de Simnitza ont reçu pour le moins deux ou trois blessures. Un capitaine de Volhynie a reçu seize coups de baïonnette. Les pertes des Russes se montent à 769 hommes, dont 250 tués. Quant aux pertes des Turcs, il m'est difficile de les préciser justement, les Ottomans enlevant toujours la majeure partie de leurs tués du champ de bataille. Cependant, malgré leurs efforts, plus de 200 cadavres de nizams sont restés sur le terrain de l'action.

Durant ce long engagement, les soldats russes attaquèrent toujours à la baïonnette et tirèrent à peine quelques coups de fusil. Sur les soixante cartouches que portait chaque soldat, six au plus ont été employées. Les soldats turcs, au contraire, ont dirigé une fusillade des plus nourries et avaient chacun une provision de deux cents cartouches. La dernière attaque, sur les collines dominant Sistowo, avait été terrible. Le terrain où a eu lieu la lutte est tout parsemé de culots en cuivre de cartouches Snyders, de débris de sacs, d'objets d'équipement, de brosses, de lambeaux de vestes et de ceintures.

Vers les deux heures de l'après-midi, le général Dragamiroff avait eu l'heureuse inspiration de détacher deux compagnies du régiment de Volhynie, lesquelles, après avoir tourné l'aile gauche des Turcs, entrèrent dans Sistowo et le sauvèrent ainsi des mains de l'ennemi. Aussi, quand les soldats russes entrèrent en ville, les Bulgares se portèrent en masse à leur rencontre et les reçurent comme de véritables libérateurs. Bien qu'encore excités par l'enivrement de la mêlée, ces braves soldats étaient émus jusqu'aux larmes en voyant les femmes se prosternant à genoux devant eux, et leur présentant leurs enfants qui leur offraient des fleurs. Dès le commencement de la bataille, les 15,000 habitants turcs de Sistowo s'étaient enfuis dans la direction de Routschouk, emportant avec eux leurs objets les plus précieux.

Sistowo, où je me suis rendu hier, est une ville de plus de 40,000 âmes, bâtie en amphithéâtre, sur le flanc des collines dominant le Danube, et séparée en deux parties par un profond ravin. Elle offre un ravissant aspect avec ses blanches maisons perdues au milieu de massifs de verdure, et que dominent les sveltes flèches des minarets, des mosquées, et les quatre coupoles en zinc de l'église grecque.

En quittant le port, on entre dans une rue assez large, pavée de vastes dalles; mais tout y est morne et silencieux. Les magasins sont fermés par de vastes volets en fer, et sur toutes les portes des maisons on a dessiné à la craie de larges croix grecques pour les préserver de toute perquisition.

Dans chaque rue sont campés de nombreux détachements, les sacs et les fusils appuyés le long des murailles. Au milieu de ce pêle-mêle de soldats de toutes armes, circulent les habitants bulgares, le bras droit orné d'un brassard blanc, sur lequel est grossièrement tracée à l'encre une croix. Mais la chose la plus curieuse est le nouveau changement de coiffure que ces habitants ont effectué en présence de leurs nouveaux hôtes. Sous la domination turque, tous portaient le fez rouge; aujourd'hui ils se sont empressés d'arborer des chapeaux de toutes formes, pêchés Dieu sait où, et

avec lesquels on pourrait reconstituer l'histoire de la chapellerie européenne depuis 1830. Beaucoup d'entre eux n'ayant pu se procurer de ces nouvelles coiffures, ont enveloppé leur fez d'un mouchoir en mousseline blanche dont les deux bouts retombent sur la nuque et leur donnent un faux air de touristes anglais. Pour arriver au centre de la ville, il faut monter de petites rues tortueuses et escarpées, rappelant les ruelles de Péra et de Galata, et contournant la base d'une colline dominée par les murailles en briques, à moitié écroulées, d'un vieux château-fort, et un peu en avant desquelles s'ouvre les trois embrasures d'une batterie.

Dans le quartier turc, reconnaissable aux fenêtres des maisons munies de grillages épais et aux portes ornées de chiffres turcs peints en rouge, toutes les habitations ont été saccagées par la population bulgare. Les vitres sont brisées, et les châssis des fenêtres, à moitié arrachés, pendent le long des murs. A l'intérieur, le spectacle est plus triste encore : les meubles ont été fracassés, les divans éventrés. Les mosquées avaient subi le sort des maisons particulières; partout la ruine et la dévastation : les nattes, les tapis, les tableaux où sont inscrits en or les verse's du Koran, les lampes, les chandeliers gisaient pêle-mêle dans le plus triste état, fracassés et lacérés. Par contre, l'église grecque, dans l'intérieur de laquelle se pressaient de nombreux soldats russes, était ornée de guirlandes de buis et de feuillage en signe de victoire.

J'ai pensé que, indépendamment du grand fait historique du passage du Danube, le *Monde illustré* pourrait publier une vue d'ensemble des rives du fleuve entre Sistowo et Simnitza, avec de nombreux numéros de repère qui permettront au lecteur de suivre cette opération militaire. J'envoie en même temps l'épisode du bataillon de Volhynie et les détails de l'un des cinq ponts jeté après le passage; la construction de ces cinq ponts de bateaux est une véritable œuvre d'art. Du reste, la nomenclature suivante, que j'ai relevée pour ainsi dire pied à pied, vous en donnera une juste idée. En quittant la rive roumaine, le premier pont est long de 66 mètres et se compose de 22 pontons. Le deuxième pont, jeté sur un marais, est long de 10 mètres et supporté par des chevalets.

Le troisième pont mesure 435 mètres de longueur et est formé par 95 pontons. Le quatrième pont, long de 64 mètres, se compose de 22 pontons. Le cinquième et dernier pont, qui touche à la rive turque, est long de 385 mètres et est formé par 69 pontons et 3 chevalets. Dans chacun de ces pontons, un pontonnier et deux marins se tiennent constamment, surveillant la solidité des amarres et du tablier. En outre, toutes les précautions possibles ont été prises pour mettre cette voie de communication à l'abri d'une attaque des monitors turcs. A droite et à gauche, une double ligne de torpilles a été coulée dans le Danube. Si, par extraordinaire, un navire ennemi parvenait à franchir cette barrière redoutable, 10 chaloupes porte-mines se tiennent prêtes à l'attaque. Et, enfin, si ce second moyen de défense ne réussissait pas, 500 marins sont postés pour attaquer l'ennemi à l'abordage. Rien, du reste, ne saurait donner une idée de la témérité et de l'audace de ces vaillants matelots. On en compte près de 1,000 à l'armée du Danube. Le 27 juin, pendant le passage, on crut voir au loin, dans la brume, arriver un monitor ennemi. Aussitôt plusieurs centaines de marins sautèrent d'eux-mêmes dans des barques. Les officiers les arrêtèrent, en voyant que l'alarme était fausse et leur demandèrent ce qu'ils voulaient faire : « Eh! parbleu! répondirent ces braves gens, nous allions prendre les Turcs à l'abordage! »

Quant à mes autres croquis, je les ai détachés de mon album sans avoir le temps de les accompagner d'aucun texte, ce qui est du reste superflu si l'artiste qui les reproduira les suit trait pour trait. Je les ai dessinés étape par étape, de Ploïesti à Sistowo, avec la plus grande exactitude, et j'ai noté ainsi tout ce qui était intéressant ou pittoresque. En les publiant, le journal fera participer chacun de ses lecteurs au voyage que je fais à si grands frais dans ce pays dépossédé de tout par une immense armée en campagne.

Cédant aux sollicitations de M. Yvan de Wœstine, mon compagnon de voyage, je me suis permis de détacher un panorama du Danube pour le *Figaro*. Je pense que notre confrère vous dédommagera de ce service en indiquant la source de son envoi et en renvoyant ses lecteurs, pour plus amples et plus importantes reproductions, au *Monde illustré*, où vous me publierez. Je me trompe bien si cette fois encore vous n'arrivez pas bon premier, car je ne vois ici aujourd'hui que Wœstine et votre très-dévoué correspondant.

DICK.

Les Dieux qu'on brise

XLVII

LE LAC DE LAMARTINE

(Écrit sur les bords du lac du Bourget)

On te croit oublié, poëte!
On dit : « Lamartine a vieilli ;
« Le laurier qui ceignait sa tête
« Par d'autres hommes est cueilli ;

« De même qu'un aigle qui passe
« A travers les cieux empourprés,
« Laisse en arrière, dans l'espace,
« Les autres oiseaux effarés ;

« De même en son vol gigantesque,
« Le Temps pousse derrière lui
« Des gloires qui nous semblent presque
« Mortes à jamais aujourd'hui! »

Bien que ce siècle ait la folie
D'injurier tous ses grands morts,
J'ignore si la foule oublie
Tes vers harmonieux et forts;

Mais ce que je sais, ô mon maître!
C'est qu'ici tu restes le roi.....
Ton lac n'a pu te méconnaître,
Car hier il m'a parlé de toi!

Ton ombre avec celle d'Elvire
Glisse sur le flot gémissant,
Et le vent plaintif semble dire
Tes vers qu'il me jette en passant;

Cette barque à la voile blanche
Est celle où vous avez chanté,
Et sur l'eau bleue où je me penche
Plane ton immortalité!

Quel exemple amer! — La nature
N'est pas ingrate comme nous :
L'arbre qui sous le vent murmure
Ses gémissements longs et doux,

La colline où la vigne apporte
La gaîté de son vert lacet,
Semblable à la vierge qui porte
Un bouquet de fleurs au corset;

Le rocher, fier comme un Hercule,
Qui se dresse triste et chagrin;
Tout! L'insecte et la renoncule
Le bois, l'oiseau, le ciel serein;

Le mont superbe qui domine
Aux coteaux imposant sa loi,
Tout enfin, ô cher Lamartine,
Avec respect parle de toi!

Si l'on te méconnaît, qu'importe?
Tu peux mépriser, en effet,
Celui qui croit ta gloire morte
Malgré le sillon qu'elle a fait.

Sur ton lac elle revit, pure
Comme ses eaux et ton amour...
Par ses mille voix la nature
Y redit ton nom chaque jour.

Et je crois qu'ici-bas, en somme,
Malgré le mal qui t'en revient,
C'est fort peu que l'oubli de l'homme
Quand la nature se souvient!

ALBERT DELPIT.

Aix-les-Bains, Mardi 10 juillet 1877.

Courrier du Palais

Les portraits ressemblants. — Ce qu'ils peuvent devenir. — Nécessité de neutraliser l'exposition de peinture. — Saisi en peinture. — Les suites d'un procès. — Pour gagner sa cause. — Plaidoirie à coups de fusil. — Les bons parents. — Les oncles s'en vont. — Les certificats de vertu. — Histoire d'un griffon. — Lacune difficile à combler. — Accès d'humanité. — La récompense. — Un type en trois volumes. — Les nouveaux débarqués. — Vieille histoire toujours neuve.

Sur dix portraits, quel que soit le degré de talent des artistes qui les auront exécutés, combien y en aura-t-il de ressemblants? j'entends cette ressemblance qui saisit, qui frappe tout le monde, et je n'excepte de « tout le monde » que l'original du portrait qui a toujours d'excellentes raisons pour ne pas se reconnaître et qui se reconnaît bien rarement tout bas, même quand il manifeste pour son image le plus vif enthousiasme! Les peintres auraient tort de m'accuser de malveillance à leur égard, car j'avoue que la photographie arrive précisément à ce même résultat... douteux, — témoins les portraits-cartes de Moyaux.

Eh bien, quand un portrait ressemble, c'est quelque fois un malheur pour l'original. Je vais vous citer à l'appui un exemple que me fournit l'audience des référés, mais je ne serais pas embarrassé, si ma spécialité strictement judiciaire ne me retenait dans les étroites limites que vous savez, de vous signaler vingt circonstances dans lesquelles il est très-désagréable pour vous que votre portrait soit ressemblant. Mais ne nous éloignons pas de l'audience des référés. M. C. a fait faire son portrait, il l'a trouvé parfait puisqu'il l'a payé et qu'il en a pris livraison; seulement l'artiste, M. B., pria son client de vouloir bien permettre que la toile figurât à l'Exposition de cette année. M. C. donna son consentement et il eut la joie de voir ses traits contemplés, admirés peut-être par la foule des visiteurs. Cependant, l'Exposition finie, étant en possession du récépissé délivré à l'artiste par l'administration des Beaux-Arts, M. C. vient reprendre son portrait. Impossible! On lui présente un papier timbré, duquel il résulte qu'il y a opposition en bonne forme à l'enlèvement de la toile de la part d'un M. W..., créancier de l'artiste. Remarquez donc que si M. W. donne suite à ce premier acte de procédure, s'il justifie de sa créance, s'il triomphe dans ses conclusions, la toile sera bel et bien vendue au plus offrant et dernier enchérisseur, et ira figurer n'importe où; le nouveau propriétaire pourra en faire un dessus de porte, un devant de cheminée, une enseigne! N'est-ce pas à faire frémir, si le portrait est ressemblant?

Heureusement pour M. C., le juge des référés, considérant que le portrait avait été commandé, livré, payé par M. C., a autorisé celui-ci à emporter son image.

Je ne veux pas manquer cette occasion de répéter encore que l'Exposition devrait être neutralisée et les exploits de MM. les créanciers impitoyablement refusés — sans jury! — A l'intérêt si respectable de l'artiste, pour qui ces exhibitions sont une question d'avenir, se joint un intérêt public bien supérieur encore pour que le papier timbré ne franchisse pas ces portes.

Passons aux criminels, puisqu'il le faut: devant la cour d'assises de la Creuse nous trouvons un oncle qui a tiré un coup de fusil sur son neveu. Ah! comme tous les bons préjugés s'en vont, comme nous voilà loin de l'oncle d'Amérique, de l'oncle Million, et de ce brave oncle de roman, de vaudeville, — et aussi un peu de la vie réelle, — bourru bienfaisant qui jure d'exterminer son coquin de neveu, et finit toujours par payer ses dettes. Les neveux existent toujours, mais les oncles s'en vont! Un matin, Jean-Baptiste Brunaud s'était levé de fort bonne heure pour aller à Guéret où il avait un procès. Il était arrivé à moitié chemin, lorsque tout à coup il sentit une vive douleur en même temps qu'il entendait la détonation d'une arme à feu; des grains de plomb lui avaient déchiré les chairs et une balle lui avait traversé le bras. Il reconnut aussitôt, dans son agresseur, son adversaire au procès qui avait imaginé cette transaction, son coquin d'oncle, Louis Brunaud, âgé de soixante-et-onze ans, qui le tenait encore en joue, le fusil étant à deux coups; Jean-Baptiste s'enfuit et fit bien. Les débats nous ont appris comment Louis Brunaud s'était procuré le fusil: il était allé l'emprunter à un autre de ses neveux, Sylvain Brunaud, en lui disant tout naturellement ce qu'il voulait en faire. Sylvain, qui, lui aussi, avait un procès à soutenir contre Jean-Baptiste, prêta son fusil sans faire la moindre observation. Il paraît cependant que cet excellent cousin ne donna le fusil que chargé à plomb, et que c'est le bon oncle qui ajouta à la charge une balle de calibre

La question principale de tentative de meurtre a été écartée par le jury, qui a déclaré les accusés coupables de coups et blessures avec circonstances aggravantes; l'oncle a été condamné à trois ans de prison et le cousin à deux ans de la même peine. Ce n'est pas sans quelque étonnement que l'on a entendu une légion de témoins déclarer que le neveu blessé était un mauvais drôle, ivrogne, querelleur, processif, faisant mille misères à ses parents et proclamer que l'oncle et le cousin sont des gens estimés et estimables, laborieux, honnêtes, économes et... et bons! Un peu plus, ils

Pont de bateaux jeté sur le bras du Danube, entre la rive turque et l'île d'Adda, au-dessous de la ville de Sistowo.
(Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick.)

1, 2, 3, 4, 5. Ponts. 6, 7. Ponts sur chevalets. 8. Campement. 9. Digue et télégraphe de campagne. 10. Ile d'Adda. 11. Lieu du débarquement du 27 juin. 12,
19. Débarcadère des vapeurs de la Compagnie du *Lloyd*. 20. Caïques échoués dans le port. 21. Chemin

LE PASSAGE DU DANUBE. — Panorama de la vallée du Danube

Le détachement d'infanterie de la garde, de l'escorte du Czar, dégageant à la baïonnette une compagnie de tirailleurs du régiment de Volhynie, cernée par les Turcs. — (D'après le croquis de M. Dick.)

13. Route de Sistowo. 14. Sistowo. 15. Batterie turque à cinq embrasures. 16. Église grecque. 17. Vieux château et batterie à trois embrasures. 18. Quartier turc. .
par eau deSistowo à Sunnitza. 22. Collines où finit la bataille du 27 juin. 24. Maison habitée par le Czar.

entre Sistowo et Simnitza. — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Dick.)



allaient prouver que le coup de fusil avait été tiré par Jean-Baptiste et que c'était le vieil oncle qui avait été blessé. N'est il pas quelque peu dangereux de laisser ainsi exalter les vertus de gens qui se mettent à l'affût pour tirer sur un homme, sur un parent, comme on tirerait sur un lièvre?

Le tribunal correctionnel de la Seine nous a fait connaître deux types de filous à spécialité : d'abord Grillon, un bonhomme de cinquante-deux ans, qui est rémouleur le plus souvent et étameur quelquefois, de même qu'il lui arrive presque toujours de porter un autre nom que le sien, si toutefois il s'appelle bien Grillon! — Il serait bien possible qu'après avoir donné le nom de Manceau pendant tout le cours de l'instruction, il ait fait un nouveau mensonge en reconnaissant tout à coup qu'il était Grillon. Peut-être est-ce un sobriquet, car il a tout à fait la physionomie malicieuse et narquoise de l'animal en question — Il a toujours déclaré qu'il ne pouvait signer ses interrogatoires.

— Pourquoi? lui demandait M. le juge d'instruction. — Parce que j'ai la vue faible!

Il reconnaît bien avoir été condamné deux fois à un mois de prison; mais il y a dans sa vie une lacune d'une quinzaine d'années pour lesquelles il n'a pu donner aucune explication. — Il repassait les couteaux, ciseaux et il étamait les casserolles. — Voilà!

Grillon s'était pris d'une grande compassion pour une veuve malade, mourante, mère de deux petits enfants, que l'on venait d'expulser de son pauvre logement par autorité de justice; Grillon lui donna sa propre chambre et alla coucher chez un cordonnier de ses amis. C'était beau, c'était méritoire, en apparence seulement, car, lorsque la malheureuse veuve fut morte, il se mit à danser en disant : « Elle est morte chez moi et tout ce qui est chez moi m'appartient! » et il s'empare du linge et il force deux petits coffrets qu'il savait contenir des bijoux d'un certain prix, ce qui explique son accès d'humanité. Mais le tribunal est naturellement curieux, et il faut lui donner des explications : « Pourquoi cacher ce linge, pourquoi forcer ces coffrets? — Pour mettre en sûreté ce qui appartenait aux deux pauvres petits orphelins! »

Cet acte d'humanité a été récompensé par une condamnation à six mois de prison.

Le second type est représenté par trois prévenus, ni plus ni moins : ces messieurs là vivent largement et passent la journée soit à se promener, soit à boire et à jouer aux cartes chez un marchand de vin. Mais, pour travailler dans cette spécialité, il faut être né observateur, se connaître en physionomies et avoir étudié le cœur humain. — Rien que cela! sans compter qu'il y a des risques énormes comme vous allez le voir :

Le 24 avril, un jeune homme, nouveau débarqué à Paris, cherchant une place mais ayant des économies en poche, fait par hasard, je ne sais comment, connaissance avec un monsieur qui passe. — On va dans un cabaret, où arrivent bientôt deux autres messieurs, — toujours par hasard, — on cause, on boit, on joue, et le bon jeune homme perd une trentaine de francs.

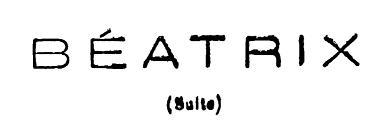
Le 16 mai, un jeune homme, nouveau débarqué, etc; mais celui-là perd 140 fr.

Il est à croire qu'il y en a eu bien d'autres; mais on ne connaît que ces deux-là!

Or, le monsieur qui les a abordés dans la rue se trouve être précisément le même; ces deux messieurs qui sont entrés par hasard sont les mêmes, et le tribunal les condamne chacun à un an de prison.

Vieille histoire, mais qui recommence toujours depuis un siècle ou deux.

PETIT-JEAN.



BÉATRIX

(Suite)

Après la première entrevue, ce que nous appelons le destin ne pouvait manquer d'en amener une seconde, puis une troisième, une quatrième; bientôt une rencontre avec Béatrix dans le jardin ne fut plus un incident dans la vie de Roland, mais bien sa vie tout entière; car l'attente d'abord, ensuite le souvenir de cette heure ravissante remplissait tout le reste. Il en était de même pour elle.

Ils prirent ainsi la douce habitude de passer de longues heures ensemble en tête-à-tête. Le docteur Rapaccini semblait, d'ailleurs, les laisser en toute liberté. Quand il n'était pas absent, il ne sortait jamais de son laboratoire ou de son cabinet, d'où il pouvait les apercevoir. A leur vue, son visage méditatif paraissait s'éclaircir et perdre un peu de sa rigidité froide et sardonique. L'aurore de ce frais et jeune amour semblait chasser de son front une ombre importune, et parfois un pâle et fugitif sourire glissait sur sa bouche à l'éclat de cette vision radieuse.

Donc, chaque jour les réunissait au jardin. Béatrix épiait l'apparition de Roland et courait à lui avec la joie pétulante d'un enfant qui retrouve son compagnon de jeux. Si, par un hasard extraordinaire, il manquait d'arriver à l'heure convenue, elle se tenait sous sa fenêtre et lançait dans sa chambre les mélodieuses vibrations de sa voix, qui trouvait toujours un écho dans le cœur du jeune étudiant :

« Roland! Roland! Pourquoi tardes-tu? Descends! »

Et Roland s'empressait d'obéir à cet appel et de revenir, esclave volontaire, dans cet Éden aux fleurs empoisonnées.

Malgré cette douce intimité, il y avait, dans la familiarité de Béatrix, une réserve si rigide et si invariablement observée, qu'il ne serait pas même venu à l'esprit de Roland l'idée de franchir cette barrière. Le respect qu'elle avait voulu lui inspirer pour sa personne n'était pas dicté par les vagues alarmes de la pudeur d'une jeune fille, c'était plutôt une sorte d'éloignement magnétique, comme la répulsion nécessaire de deux électricités de même nom. Ils s'aimaient avec une ardeur passionnée. Ils avaient échangé le secret de leurs âmes par le langage des yeux, comme si leur amour était trop saint pour être murmuré; pourtant ils avaient parlé d'amour avec des effusions ardentes où les cœurs s'élançaient avec les paroles, comme les flammes d'un incendie qui a longtemps couvé avant d'éclater; parfois leurs haleines se confondaient en soupirant l'éternelle confidence, mais jamais leurs bouches ne s'étaient unies, jamais leurs mains ne s'étaient serrées, jamais ils n'avaient échangé une de ces douces caresses que l'amour appelle et sanctifie. Jamais les doigts de Roland n'avaient effleuré les boucles soyeuses et brillantes de la chevelure de Béatrix; elle prenait même soin que ses vêtements ne pussent le toucher, et elle se tenait à distance; si la brise venait à agiter les plis mouvants de sa robe. Si, par hasard, ils s'asseyaient à l'ombre d'un arbre et que Roland, enivré par un parfum plus doux, se penchât vers elle avec moins de précaution, dans les rares occasions où il semblait vouloir franchir cette barrière, l'œil de Béatrix se voilait avec tant de tristesse, son visage prenait une expression si sévère, tout en paraissant désolé de leur séparation, qu'elle n'avait pas même besoin de dire un mot pour le repousser.

C'est alors qu'il frissonnait aux horribles pensées qui sortaient, comme autant de monstres, des cavernes de son cœur et venaient le regarder en face. Son amour devenait faible et léger comme le brouillard du matin, ses doutes seuls avaient de la consistance. Le soupçon, froide vipère engourdie dans son cœur, déroulait ses anneaux et dressait sa tête plate avec un sifflement.

En voyant Béatrix courber la tête avec mélancolie sous le feu de son regard, il recommençait à se demander pourquoi il ne pouvait s'approcher d'elle, et l'aimer comme une de ces belles Italiennes qu'il rencontrait dans les rues de Padoue, portant fièrement le mezzaro noir. Alors la vipère le mordait au cœur; il voulait interroger Béatrix, lui demander compte de sa réserve armée; mais déjà le front de Béatrix était rasséréné, elle n'était plus la créature mystérieuse qui le glaçait d'effroi, elle était redevenue la charmante et simple jeune fille qui, chaque jour, accourait si joyeuse à sa vue, si entière à lui, et lui criant de sa voix vibrante :

— Roland, je t'ai vu dans mon rêve, et je t'aime toujours!

Il s'était écoulé un temps assez considérable depuis la dernière entrevue de Roland avec le docteur Baglioni.

Un matin, il fut assez désagréablement surpris par la visite du professeur, auquel il ne pensait plus et dont il aurait bien voulu être oublié. Comme tout homme en proie à une pensée exclusive, la société banale d'un indifférent lui était insupportable. Il se sentait qu'il ne pouvait lui livrer le secret de son amour et de ses impressions intimes, et c'en était assez pour étouffer en lui un sentiment de sympathie, qui ne pouvait assurément pas être partagé par le docteur Baglioni.

Le professeur s'installa commodément dans un fauteuil; après avoir causé avec la plus entière liberté d'esprit des bruits de la ville et des nouvelles de l'Université, il amena insensiblement par d'habiles transitions, la conversation sur le tapis des découvertes médicales, et de là, glissant rapidement, il entama le sujet réel qui le préoccupait.

— Vous savez, mon cher Roland, et si vous ne le savez pas, j'ai l'honneur de vous l'apprendre, que depuis longtemps je suis l'adversaire déclaré, et j'ose ajouter redoutable, des doctrines de Rapaccini... Soyez calme, je sais que ce nom sonne mal à vos oreilles, et je serais presque tenté de vous en féliciter, si je n'avais une arrière-pensée à ce sujet. Enfin, quoi qu'il en soit de vos relations respectives, qui ne me regardent qu'au point de vue de votre propre intérêt, j'ai transporté la lutte du domaine de la parole dans le domaine des faits. Au lieu d'aligner des phrases oratoires, j'ai fait des expériences, et à la place de discours, j'ai trouvé des contre poisons.

— Vous m'intéressez, honorable professeur, dit Roland moins prévenu.

— La science me doit l'antidote du poison des Borgia; mais, bien que Rapaccini soit un savant d'une autre trempe, je suis parvenu à trouver l'antidote des poisons de mon honorable ennemi. Pour arriver à ces résultats, j'ai interrogé tous les travaux toxicologiques publiés sur la matière, — et les siens, bien entendu, — et la plus curieuse de mes trouvailles a peut-être été celle-ci :

J'ai lu, dans un vieil auteur classique, une histoire qui m'a étrangement intéressé. Peut-être vous la rappellerez-vous. Il s'agit d'un prince de l'Inde qui avait envoyé en présent une femme admirablement belle à Alexandre le Grand. Elle était fraîche comme l'aurore, éclatante comme le coucher du soleil. Mais au milieu de ses perfections, celle qui la rendait surtout incomparable était l'odeur délicieuse de son haleine, plus exquise et plus suave que le riche parfum d'un jardin de roses de Perse. Alexandre, ainsi qu'il était naturel à un aussi jeune conquérant, tomba sous le charme et subit l'orgueilleux pouvoir de la beauté de l'étrangère. Mais un sage médecin, qui veillait avec sollicitude sur son jeune maître, l'examina avec plus de froideur, et découvrit que ce corps merveilleux emprisonnait un redoutable secret.

— Et quel était ce secret? interrogea Roland, qui baissait les yeux pour éviter le regard du professeur.

— Cette admirable créature, poursuivit Baglioni avec une emphase ironique, depuis le jour de sa naissance, avait été nourrie avec des poisons.

— C'est impossible, dit laconiquement l'étudiant.

— Jeune homme, répondit Baglioni avec calme et d'une voix ferme, quand vous aurez blanchi dans l'étude, quand vous aurez la science de Rapaccini, il vous sera permis de donner un démenti formel à un homme comme moi.

— Ce n'est pas à vous que s'adresse mon démenti, c'est à l'auteur que vous citez. La nature a d'inflexibles lois.

— La nature est une esclave. J'ai dans ma serre des fraises vermeilles que j'arrose d'un suc vénéneux, et que rien ne distingue de leurs sœurs inoffensives. Il suffirait d'en absorber quelques-unes pour être empoisonné. Venez les visiter, et vous verrez ce qu'on fait des lois inflexibles de la nature à l'Université de Padoue.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)



THÉATRES

GYMNASE : *le Cousin Florestan*, comédie en un acte, en vers, par M. Pierre Elzéar. — CLUNY : *les Environs de Paris*. — FOLIES-DRAMATIQUES : *les Mystères de l'été*. — *Théâtre choisi de Duvert*. — Laferrière.

Le Cousin Florestan est une petite pièce qui se passe au dix-huitième siècle, et qui porte assez effrontément son œil de poudre. Jugez-en. La veille de son mariage, un roué d'un certain âge, — mettons quarante ans, pour être agréable à M. Landrol qui joue ce rôle, — entend, derrière une charmille, les doléances de sa fiancée, chuchotées à l'oreille d'un sien cousin. Il ne dit mot, mais à l'heure de passer dans la chambre à coucher, il prévient sa jeune femme qu'il est instruit de tout et qu'il a fait avancer une chaise de poste *à la grille du parc*, toute prête à l'emmener avec le cousin Florestan. Interdite, confuse, Lauriane se laisse enlever par son amoureux, — et fouette, cocher!

Mais le malheur, ou le bonheur, est que Lauriane n'aime qu'à demi son cousin, — un peu, beaucoup, pas du tout. Le mari les retrouve par hasard sur les bords du lac de Côme, se bâillant au nez tous les deux, et, chose miraculeuse! étant restés dans les limites du plus strict platonisme. Il n'a pas grand' peine à griser le benêt Florestan et à reprendre avec sa femme reconquise la route de son château déserté. Tout est bien qui finit conjugalement. Avouons cependant que ce mari a une fière chance pour un mari du dix-huitième siècle — et de quarante ans... environ.

Cet aimable badinage a fait sourire, les jolis vers aidant. On ne sait pas tout ce que les jolis vers peuvent faire passer. L'auteur, M. Pierre Elzéar, connu déjà par des succès d'Odéon, est le poëte de la grâce, mais ce n'est pas toujours le poëte de la vérité. Son Hector d'Entraigues agit comme un Richelieu et parle comme un *parnassien*: il dit de fort belles choses, qui n'ont que le tort d'être impossibles sur des lèvres — même fardées — du dix-huitième siècle :

> Nous sommes-nous déjà rencontrés? Je l'ignore.
> Mais c'est l'heure troublante et douce où l'on s'adore.
> Voyez plutôt, conforme au galant rituel,
> Ce paysage même a l'air spirituel :
> Discrètement la lune autour de nous tamise
> Sous le couvert des pins sa lumière indécise,
> Et jamais dans un air plus pur, sous des clartés
> Plus tendres, parmi des bosquets plus enchantés,
> Watteau n'a promené, coquettes et légères,
> Au bras de leurs bergers ses rêveuses bergères.

Jamais non plus un roué n'a parlé de la sorte, et c'est dommage. Pour faire accepter ces madrigaux lunaires, ce n'aurait pas été trop d'un Bressant en son bel âge; on a dû se contenter, au Gymnase, d'un Landrol, et encore ce Landrol n'est-il pas à dédaigner. Il sait porter l'épée, il a la tradition de l'allure et du geste, sans rien exagérer; il dit même très-bien le vers, qu'il casse impertinemment, plus qu'à la Comédie-Française, mais avec un art aussi certain. Ce n'est pas sa faute s'il est un peu trop *accusé* pour son rôle. Mlle Legault ne me paraît pas avoir suffisamment étudié le sien. M. Corbin, qui fait le cousin Florestan, a du comique, de la naïveté, une bonne voix. M. Martin, préposé aux silhouettes, vaut mieux que son emploi.

Une pièce fameuse par ses pérégrinations, *les Environs de Paris*, vient enfin de se caser au théâtre Cluny. Elle y a retrouvé très-complet un succès ébauché à l'Ambigu.

Dans le même genre, *les Mystères de l'Été* (est-il bien certain que l'été ait ses mystères?) appellent le public aux Folies-Dramatiques. Dailly mène très-rondement ces cascades, qui, signées de Lambert-Thiboust et de Delacour, n'ont presque pas vieilli.

Braves théâtres! De plus importants qu'eux, le Vaudeville, les Variétés, l'Historique, ont renoncé à lutter contre la belle saison. — On me permettra donc, pour compléter ma chronique, de chercher le théâtre ailleurs que chez lui, c'est-à-dire dans la librairie.

La publication du *Théâtre choisi de Duvert* se poursuit, à la satisfaction des amateurs du rire. On en est au troisième volume, et il y en aura six. C'est peut-être beaucoup. Un goût plus épuré aurait exclu *Carabins et Carabines*, *Jacquemin, roi de France*, et *le Marchand de peaux de lapin*. Cette dernière pièce, qui remonte à 1832, est devenue incompréhensible; le sujet en a été fourni par cette parole d'Henry Monnier : « Un marchand de peaux de lapin qui a du talent peut faire un délicieux pair de France. » Là-dessus, Duvert a affublé Odry de l'habit à la française et du chapeau à plumes des membres de la chambre du Luxembourg; il lui a donné pour ami un sergent de ville représenté par Vernet. Un peu plus tard, la pièce n'aurait pas été permise. Elle a été écrite pour les tics, — presque absolument oubliés aujourd'hui, — de ces deux acteurs. Il paraît que certains mots avaient le don de transporter la salle, celui-ci entre autres, majestueusement adressé par le marchand de peaux de lapin pair de France à une cuisinière, *son ancienne* : « Il faut que j'aille siéger... les lois ne se font pas toutes seules; ce n'est pas comme le pot-au-feu, que diable! »

Cet archaïsme-là, je le comprends, au besoin. Je comprends encore la réimpression de *Kelly ou le Retour en Suisse*, cette fadaise, qui sert à marquer le point de départ de Duvert. Mais ce que je ne comprends pas, ce sont les falsifications apportées dans le texte par l'éditeur ou les éditeurs. Tel est pourtant le délit dont ils se sont rendus coupables dans le couplet suivant de *Renaudin de Caen* :

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

> Lorsque Colomb trouva l'autre hémisphère,
> Watt la vapeur, le vieux Noé le vin,
> Parmentier la pomme de terre;
> Et quand Jenner découvrit le vaccin,
> Et Weynen son papier Weynin.....
> Lorsque Bacon eut inventé la poudre,
> Et Newton je ne sais plus quoi...

BÉNARD

> Mais quel rapport?... Tu deviens fou, je crois.

RENAUDIN

> Et quand Franklin eut empalé la foudre,
> Ils étaient tous moins satisfaits que moi!

Au cinquième vers concernant Weynen, on a substitué celui-ci, *qui est plus long* et que tout le monde ne comprendra pas :

> Et Rigollot son infernal machin.

Ces choses là ne se sont jamais faites et demeurent sans motif comme sans excuse.

J'aurais encore à reprendre quelques particularités dignes d'étonnement, telle que celle qui consiste, dans la distribution des rôles, à rejeter les noms des acteurs au bas de la page, au lieu de les placer en face des noms des personnages, ainsi que cela s'est toujours et logiquement fait.

L'ordre chronologique des pièces est également inobservé, on ne sait pas pourquoi. De pareilles négligences sont très-sensibles aux vrais bibliophiles.

Cette chronique serait incomplète si je ne disais quelques mots du comédien Laferrière qui a marqué si longtemps et quelquefois si puissamment dans l'art dramatique, à côté des Frédérick-Lemaître, des Bocage, des Rouvière et des Mélingue. Élevé à l'école des meilleurs professeurs, ayant traversé la belle période romantique, il s'est maintenu au premier rang pendant de longues années. La disparition du répertoire d'Alexandre Dumas amena peu à peu la sienne. Le rôle de Rodolphe dans *l'Honneur et l'Argent*, de Ponsard, fut un de ses derniers succès.

Laferrière n'était pas sans défauts; il avait le jeu et la diction saccadés, mais un foyer de chaleur extrêmement développé rachetait tout chez lui. Il avait la beauté plastique, et il affectionnait particulièrement les rôles à bottes molles. Un demi-siècle durant, il a réalisé plus que personne l'idéal du jeune premier, ce *rara avis*. J'ai pu le suivre dans une quinzaine de ses créations : celle de Maurice, du *Chevalier de Maison-Rouge*, m'a le plus frappé. Il y était superbe d'emportement amoureux. Plus tard, il contracta de mauvaises habitudes dans des drames secondaires; il devint despotique, *tirant la couverture à soi*, comme on dit en argot de coulisses, courant la province et s'évertuant à y jouer des ouvrages grossiers comme *Pauvre idiot*.

On avait fini par le délaisser un peu, et par lui préférer des comédiens plus jeunes que lui, sinon par l'apparence, du moins par le calendrier. Cet abandon lui fut excessivement pénible, et je ne répondrais pas que cela n'ait hâté sa fin, préparée depuis longtemps par une maladie de cœur dont il souffrait silencieusement. Le cas de Laferrière est plus commun qu'on ne pense dans la famille artistique.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

BIBLIOGRAPHIE : *Les Annales du Théâtre et de la Musique*, par MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig (un vol. in-18 de 900 pages).

C'EST au moment où il sortait, encore humide des presses du *Moniteur*, que nous est venu dans les mains le volume intitulé *les Annales du Théâtre et de la Musique*. Puis nous l'avons placé dans notre bibliothèque, et là, pour ainsi parler, il sera à la disposition de nos lecteurs; car c'est un recueil de faits précis auquel nous aurons à recourir souvent dans l'avenir et, de plus en plus, à mesure que s'éloignera cette assez piteuse année 1876 dont il retrace l'histoire théâtrale et musicale.

Mais il importe de savoir que l'utile publication entreprise par MM. Noël et Stoullig en est déjà à son tome II, ce qui est une sorte de brevet de longue vie. D'ordinaire, les ouvrages du même genre qui doivent se poursuivre d'année en année ne dépassent pas leur premier volume. Nous le savons, de reste, pour en avoir nous-même tenté l'aventure, aidé de la précieuse collaboration du bibliophile Thoinan. C'est dans le courant de 1863 que nous avons offert au public (qui n'en a pas voulu) un livre annuaire intitulé *la Musique à Paris*, lequel serait aujourd'hui à son tome XV, s'il eût vécu.

Depuis ont paru, dans la même donnée, les travaux de M. Mary de Toyon; de M. Neukomm (*la Saison musicale*); de M. Arthur Pougin (*l'Almanach des musiciens*), etc., tentatives méritoires, mais qui à notre grand regret n'ont pas eu de suite.

Pour en revenir aux *Annales* de MM. Noël et Stoullig, on y trouve la relation quasi quotidienne de tous les événements accomplis dans les théâtres lyriques de Paris, de la province et de l'étranger; dans les conservatoires, et jusque dans les plus humbles spectacles de banlieue.

La main nous démange de piller tous ces documents pour les étaler ici, sous l'œil ébahi du lecteur. Voici toujours, comme première prise, un *tableau nécrologique* de l'année 1876. (Le manque d'espace nous force à écourter les phrases, et à nous en tenir à la mention des noms les plus marquants.)

Donc, en 1876, l'art musical a perdu plusieurs de ses serviteurs les plus notables.

A savoir :

BATISTE, ancien page de la chapelle de Charles X, second prix de Rome de 1840, professeur d'harmonie au Conservatoire, connu surtout comme organiste du grand orgue de Saint-Eustache.

E. DE COUSSEMAKER, savant musicologue, a consacré sa vie et une partie de sa fortune à publier des ouvrages d'un intérêt considérable sur l'harmonie au moyen âge. Il était juge au tribunal de Lille.

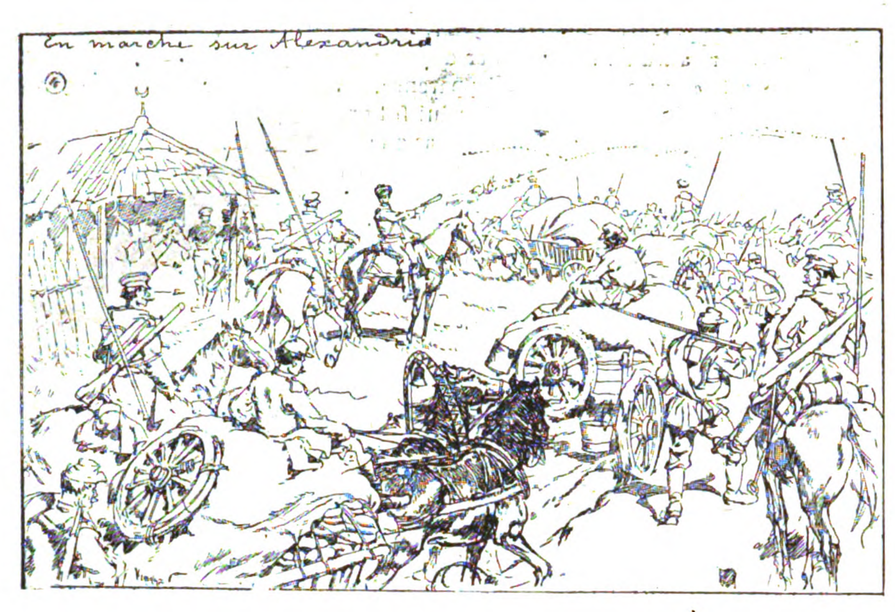
FÉLICIEN DAVID, auteur du *Désert*, de *Christophe Colomb*, de *la Perle du Brésil*, d'*Herculanum*, de *Lalla-Rouck*, du *Saphir*, etc... Né à Cadenet (Vaucluse) en 1810, mort à Saint-Germain-en-Laye le 29 août 1876.

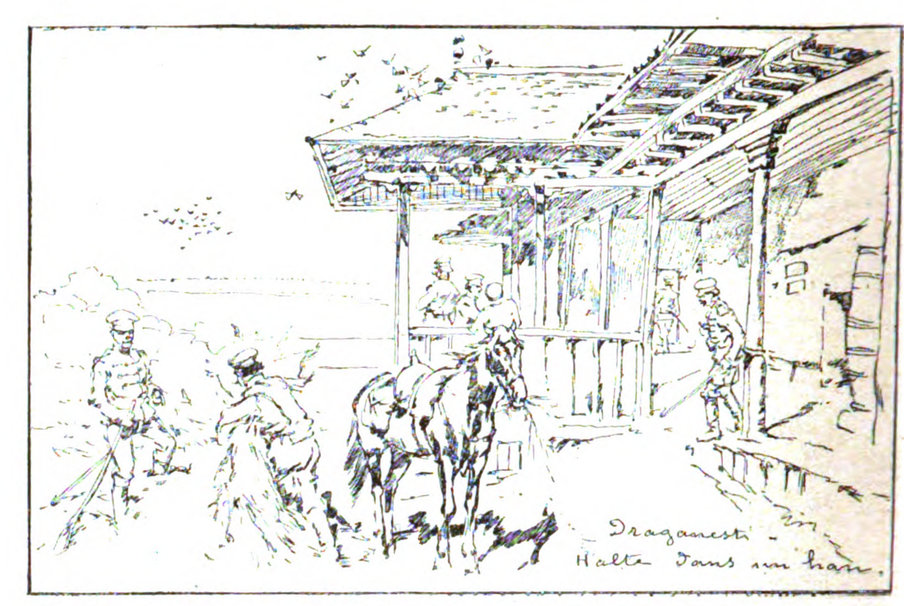
Mlle JULIA HISSON, cantatrice de l'Opéra; avait débuté très-brillamment dans *le Trouvère*, il y a une dizaine d'années.

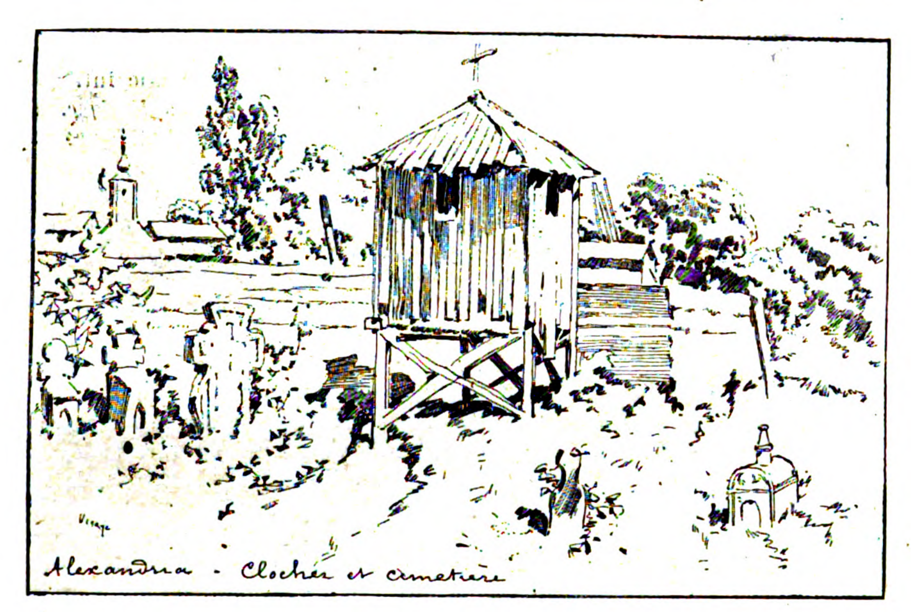
INCHINDI, ancien pensionnaire de l'Opéra, du Théâtre-Italien et de l'Opéra-Comique. C'est à ce dernier théâtre, alors situé sur la place de la Bourse, qu'en 1834 il créa le rôle de Max dans *le Chalet*.

Mlle ALIDA MARCHAND, la doyenne des danseuses françaises; est morte à l'âge de *cent onze* ans.

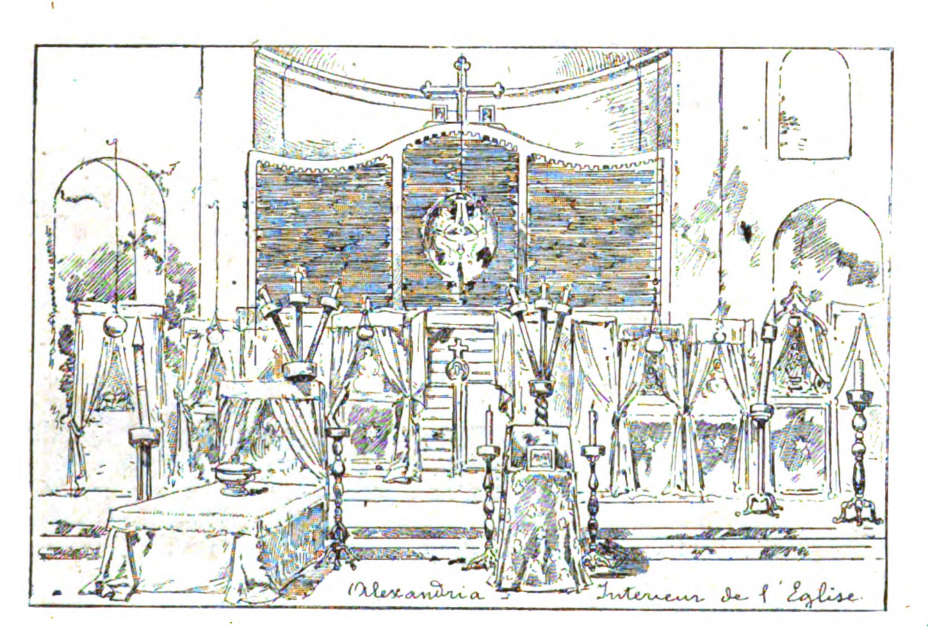


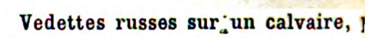


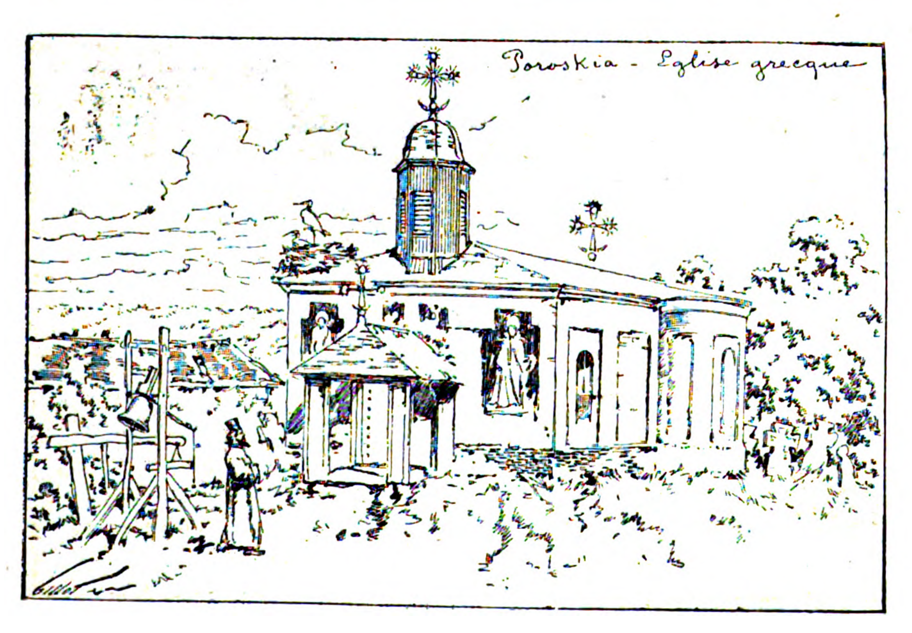


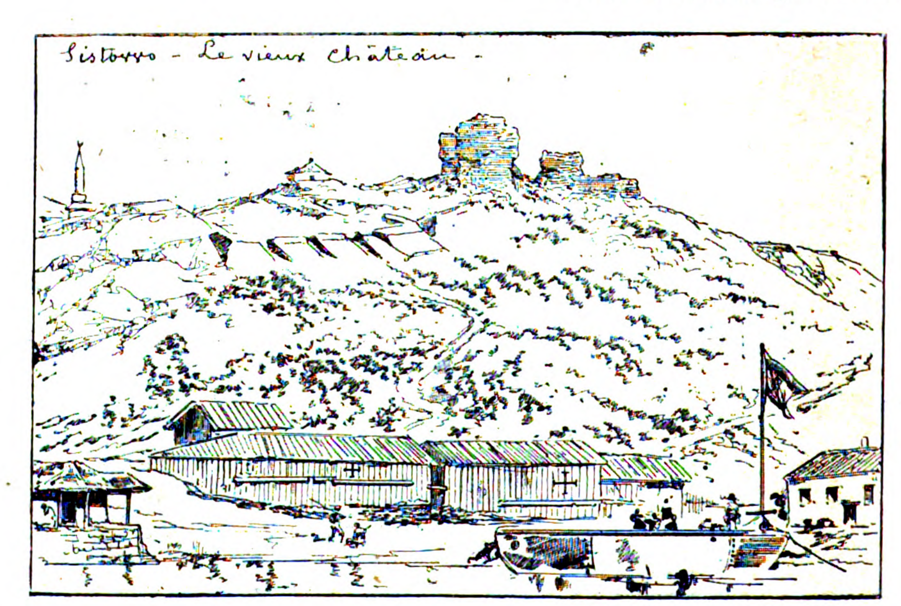




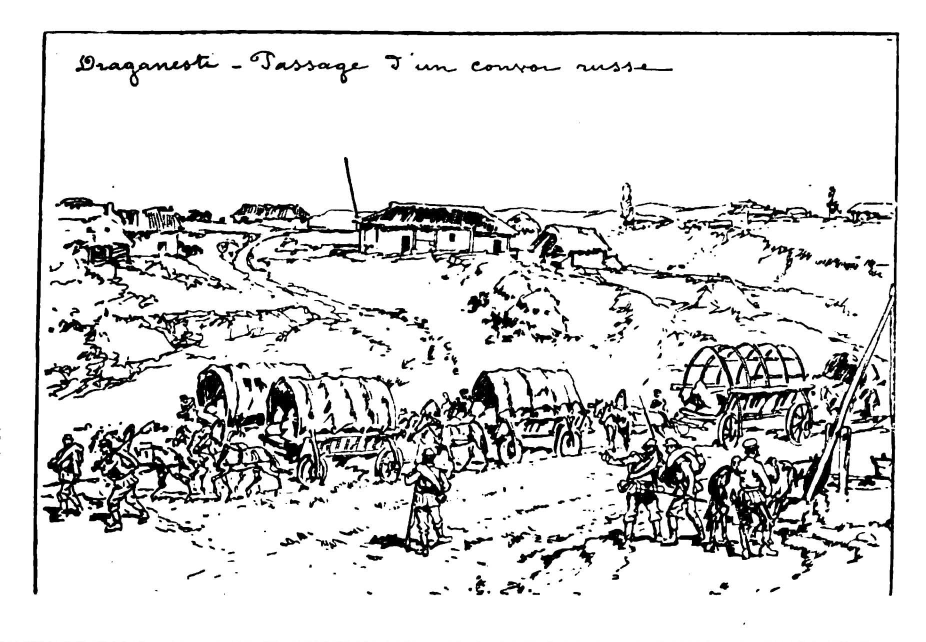


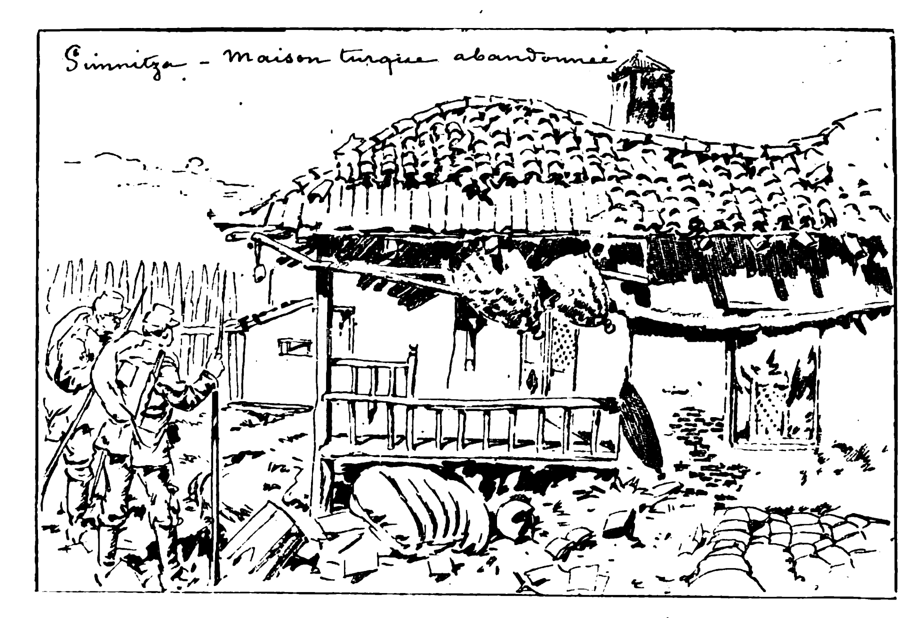

Vedettes russes sur un calvaire,



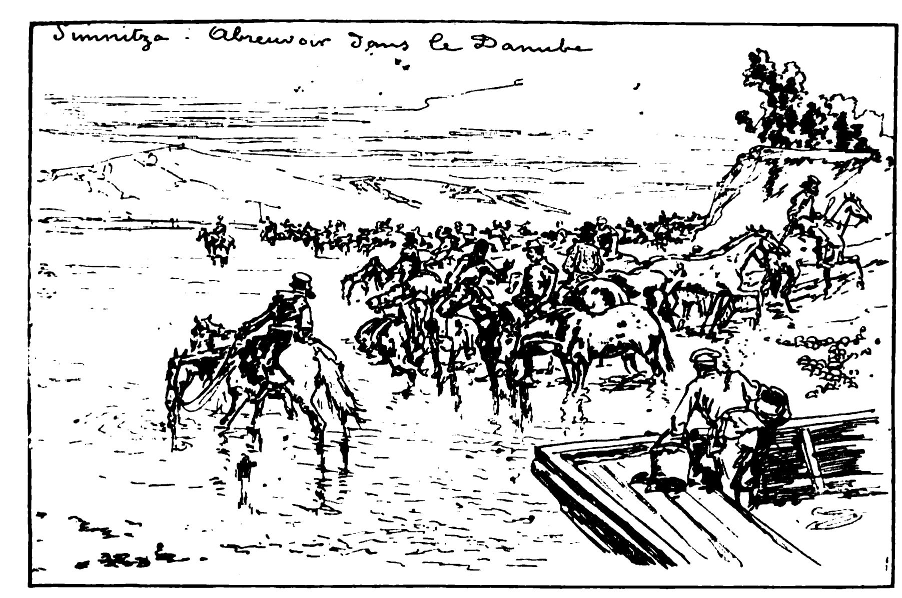


LA GUERRE. — Les étapes de notre correspondant. —











...rés de Naïpu. — (Dessin de M. Scott)





Pages détachées de son album. — (Reproduction de M. Vierge.)

Elle avait débuté à l'Opéra en 1775, à côté de la Guimard, et se trouvait être la contemporaine de Mmes Allart, Heynel et Pellin.

Mlle FANNY PELLETAN; était connue par l'édition modèle des œuvres françaises de Glück, publiée par ses soins. (Cette collection remarquable qu'elle laisse inachevée va être continuée par M. Thierry, le savant bibliothécaire de la Bibliothèque nationale.)

PIAVE, librettiste italien; a fourni à Verdi les paroles de *Rigoletto*, de *la Traviata*, d'*Ernani*, etc...

Mme PRADHER, célèbre cantatrice de l'Opéra-Comique. Elle y créa les principaux rôles de *la Fiancée*, du *Chalet*, de *l'Éclair*, du *Cheval de bronze*, etc...

PRILLEUX; joua longtemps à Bruxelles; puis débuta en 1855 au Théâtre-Lyrique, d'où il passa à l'Opéra-Comique pour y tenir pendant quinze ans l'emploi des laruettes.

Mlle PRIOLA, cantatrice; débuta au Théâtre-Lyrique dans *Iphigénie en Tauride* et dans *Rienzi*; puis, après un assez court, mais très-brillant séjour à l'Opéra-Comique, Mlle Priola s'en alla mourir à Marseille, où elle était engagée.

Mlle M. REBOUX (fille d'un des plus zélés correcteurs du *Monde illustré*); fit ses débuts, en 1861, à l'Opéra, dans le rôle du pâtre du *Tannhauser;* parcourut ensuite toute l'Europe en chantant le répertoire italien et revint à Paris, où elle mourut après avoir fait deux courtes apparitions, au théâtre du Châtelet dans *les Amours du Diable* et à la salle Ventadour, dans *le Freyschutz*.

H. ROSELLEN, pianiste et compositeur de nombreuses fantaisies, mosaïques, mélodies, etc. Un morceau de lui, intitulé *Rêverie*, a été pendant longtemps en vogue dans tous les salons.

TAMBURINI, célèbre baryton dont la voix et le talent ont été au service du répertoire Rossini-Bellini-Donizetti. Il débuta en 1832, à la salle Favart, alors occupée par le Théâtre-Italien. C'est à Nice qu'il est mort. Depuis plusieurs années il vivait retiré à Sèvres, près de Paris.

Etc...

Mais comme il ne serait pas séant de laisser le lecteur à la porte de ce cimetière, cherchons des sujets d'entretien plus souriants dans *les Annales du Théâtre et de la Musique*.

Nous pourrons y relever, par exemple, la statistique des opéras, opéras-comiques, ballets et opérettes joués à Paris pendant l'année 1876, avec le nombre des nouveautés mis en regard de celui des ouvrages du répertoires courant. Soit :

Opéra...............	14 ouvrages,	dont 2	nouveautés.
Opéra-Comique ..	28	— 2	—
Théâtre-Lyrique .	15	— 3	—
Théâtre-Italien...	5	— 1	—
Bouffes-Parisiens.	29	— 5	—

Maigre moisson, rendement insuffisant!

Mais voyez ce que c'est que les chiffres, et comme il fait bon d'y prendre garde. N'y a-t-il pas des phrases toutes faites, des feuilletons tout rédigés, prêts à paraître, menaçants, inévitables sur l'urgent besoin de décentraliser la musique? « Paris se meurt de pléthore artistique; la province succombe à l'inanition!... » Ce sont déclamations courantes.

Eh bien! le livre de MM. Noël et Stoullig nous apprend que c'est le contraire de ces assertions qui est la vérité.

Comme il vient d'être démontré, Paris n'a donné dans la défunte année que *treize* opéras nouveaux. De son côté, la province en produisait *dix-sept*. C'est sans réplique. Et, le mouvement s'accentuant, qui sait s'il ne faudra pas bientôt s'occuper de *recentraliser* la musique?

Voyez-vous l'orgueilleux Paris, partant en chasse à travers les départements, pour ressaisir ses doubles croches envolées!

Il y aura pour cette expédition un peloton serré de *soixante-huit* critiques de musique (un chiffre que nous cueillons encore dans les *Annales* de MM. Noël et Stoullig).

Ainsi nous possédons soixante-sept camarades. C'est *presque* autant de poignées de main à donner les soirs de première représentation; car il y a beaucoup de bonne entente parmi nous. Mais combien de paires de gants blancs succombent dans ces étreintes! Notre métier est un de ceux où l'on en use le plus.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au no 1037*), dans la *quinzaine, franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

AVIS IMPORTANT. — La solution du problème unique qui est publié le jour où nous donnons les solutions et les mentions de solutions ne doit être envoyée qu'avec les solutions des neuf problèmes du numéro suivant.

Concours Euler — 100e Problème (nos 1055 et 1057)

Axiome important : *Toute figure en donne immédiatement une autre;* en effet, les angles 1, 17, 21 n'étant pas semblables à ceux : 2, 20, 24, en faisant faire un quart de tour à la première figure, on en aura de suite une autre, et, si l'on est tombé sur une à quatre groupes au centre, qui en donne huit, l'on en trouvera, par ce moyen, seize de suite.

PROBLÈME 121

Nouvelle Cryptographie du Cavalier

Basée sur les principes exposés par nous dans les nos 1055 et 1057, pour arriver à construire facilement des figures diagonalement symétriques, d'après Euler.

J	R	R	Q	E	R	I	F
E	UI	EN	ES	PU	OF	PO	D
T	RA	V	RO	UI	S	RI	S
A	ET	EL	E	E	UV	EL	U
C	AI	LL	M	R	RR	NS	E
O	AM	S	MP	EI	R	UI	A
M	EA	RT	AP	GE	ME	EC	A
E	P	A	S	O	Q	R	L

(Ce cadre contient un fort joli quatrain.)

Clef — Premiers numéros des anneaux de la première demi-chaine :
1, 17, 30, 19, etc.

Un mot d'explication à nos très-chers œdipes :

Jusqu'à ce jour, l'on n'a jamais offert et l'on n'offre encore aux lecteurs des problèmes du Cavalier que syllabiques (très-faciles et pour la solution desquels aucune méthode n'est nécessaire) ou à une ou deux lettres par carrefour, qui, sans méthode, sont alors impossibles à déchiffrer en moins d'une grande heure; cela devient un travail abrutissant au lieu d'être une récréation, et ce genre ne trouve que de rares adeptes. Déjà, par notre méthode du Labyrinthe, nous avons amené une centaine de lecteurs à lire en une minute (comme beaucoup ont bien voulu nous l'écrire en nous en remerciant) des problèmes à une seule lettre par carrefour. Mais le Labyrinthe ne pouvait naturellement offrir que des figures non symétriques et quasi uniformes, c'est pourquoi nous avons fait la théorie du 100e problème qui, dorénavant, permettra à chacun, en cinq ou dix minutes au plus, de déchiffrer le contenu d'un diagramme comme celui ci-dessus.

Pour cela, messieurs les amateurs, sans vous préoccuper des lettres, vous commencerez par prendre vos trente-deux boules de loto seules (sans les jetons), vous mettrez toujours à la droite du dernier anneau placé *son plus petit correspondant,* jusqu'à l'*obstacle* (anneau n'ayant plus de correspondant parmi ceux à placer), et alors, en employant notre méthode de *renversement,* vous aurez formé une demi-chaine normale en apparence; mais lorsque vous la transcrirez, soit sur votre diagramme numéroté, soit sur votre planchette, vous vous apercevrez quelquefois que vous arrivez à 21 bleu au lieu de 21 rouge, auquel vous devez parvenir au bout de vos trente-deux premiers pas; il n'y aurait là aucun inconvénient si vous aviez un *groupe* dans votre demi-chaine (voir notre méthode de conversion d'une chaine ouverte et de deux chaines fermées au no 1037), mais vous n'avez pas de *groupe;* il faudra donc revenir aux boules de loto et en *créer* un de suite (voir notre méthode de *créer* un groupe au no 1037); vous aurez alors la chaine semblable à celle du problème 121, et vous n'aurez plus qu'à placer vos lettres dessus.

Suivant l'habileté de chacun, il faut compter de cinq à dix minutes pour toutes ces opérations.

Vous amener, chers lecteurs, à déchiffrer facilement ce nouveau genre de cryptographie du Cavalier a été le but de ce long et minutieux essai; nous espérons, votre sagacité aidant, avoir pleinement réussi.

(Les figures d'Euler que nous avons données et que nous donnerons doivent être envoyées par MM. les concurrents, puisque ces figures font partie du *tout* qui leur est demandé, ou tout au moins de la plus grande partie du *tout* qui leur sera loisible de nous adresser.)

SOLUTIONS DES PROBLÈMES 101 A 110
PARUS DANS LE No 1053

Problèmes 101, 102, 103 *et* 104
QUATRE CRYPTOGRAPHIES DIVERSES

LE PRINTEMPS
Sonnet

Avez-vous entendu, lorsque la nuit est belle,
La chanson du printemps qui flotte dans les airs?
La brise qui s'enfuit l'emporte sur ses ailes
Et caresse en passant le saule aux rameaux verts;

Alors, si vous laissez vos rideaux entr'ouverts,
L'étoile fait briller le feu de sa prunelle;
Elle semble éclairer de sa douce étincelle
L'orchestre dont les champs endorment l'univers.

La forêt retentit comme un orgue sublime,
On distingue la voix profonde de l'abîme
Dont les graves accords montent au ciel en feu;

Dans ce concert divin, où toute la nature
Mêle son harmonie inimitable et pure,
Le spectateur c'est l'homme et l'artiste c'est Dieu!

EDMOND ROCHE.

105 — MOTS EN CARRÉ (INTERVERTIS)
par A. N., à Saint-G.

R E N A N
E G A R E
N A D A R
A R A G O
N E R O N

106 — DAMES, *par MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille*

AVIS. — Les solutions de problèmes de Dames doivent nous être adressées directement.

Ce problème a deux solutions : l'une en cinq, l'autre en six coups.

En cinq coups :

30 à 24 — 40 à 34 — 49 à 44 — 37 à 31 — 26 à 28.

Nous félicitons MM. Kissioph; Bibi et Mimi; Mlle Marie Tarncard; Tricoche et Cacolet; E. Poncet; Du Marais; Reingral et Alikei de la Magistere de l'avoir trouvée;

Nous les prions de nous envoyer quelques-unes de leurs compositions inédites en problèmes de Dames; nous les publierons avec plaisir.

En six coups :

27 à 21 ou à 22 — 30 à 24 — 40 à 34 — 49 à 44
47 à 41 — 37 à 6.

Ont trouvé cette solution : MM. Fiscalin; Ed. Pennetier; Benezech; Ach. Prieur; Luet; Clesville; H. Rue; H. B., officier d'infanterie de marine; R. de L., à Rouen; deux exilés, à E.; L. H., à Saint-Étienne. Cercle musical d'Aubenas; Personnat; Omnibus; Progress-Club, à Cette; G. Banse; l'un des trois Ajax; les trois Édouard; café Parisien, à Bordeaux; cercle des Écoles d'Aix en Provence. — MM. les amateurs du café Foy sont priés de nous envoyer la solution de leur problème.

(*La suite des solutions et les solutionnistes au prochain numéro.*)

ERRATUM DU No 1057. — Au problème 121, au carrefour 812, il faut lire : NFL, au lieu de : NEL.

100e PROBLÈME. — CONCOURS EULER. — Toutes les légendes doivent commencer par 1, 17, etc., — et *non pas* 1, 21.

P.-L.-B. SABEL.



VILLE DE PARIS TERRAINS AU TROCADÉRO
(*avenue d'Iéna, rue de Magdebourg et rue B.*)
A ADJUGER, *sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 7 août 1877, en 13 lots.

	Conten.	Mises à pr.		Conten.	Mises à pr.
1er lot	576m61. .	30,000 f.	8e lot	541m44. .	19,000 f.
2e lot	755 86. .	40,000	9e lot	598 69. .	15,000
3e lot	701 03. .	38,500	10e lot	862 49. .	14,600
4e lot	624 02. .	34,400	11e lot	624 21. .	15,600
5e lot	561 79. .	31,000	12e lot	700 90. .	15,500
6e lot	597 35. .	33,000	13e lot	1,130 78. .	24,000
7e lot	535 83. .	29,400		Conten. totale :	8511m.

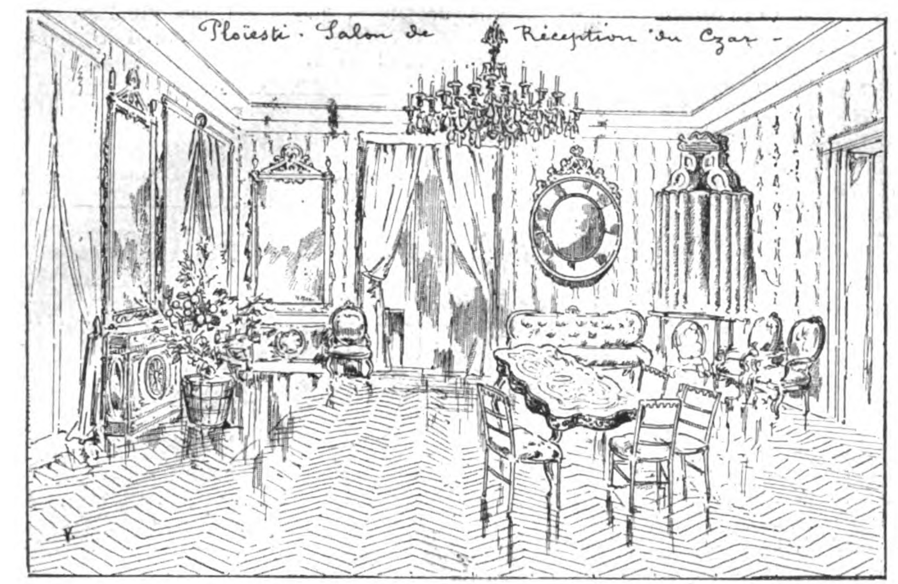
Total des mises à prix : 340,500 fr.
S'ad. aux notres : Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et Mahot-Delaquerantonnais, r. de la Paix, 5, *dre de l'ench.*

PROPRIÉTÉ A PARIS, R. CHAUDRON, 6 (10e arr.). A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le 31 juillet 1877.
Revenu : 5,125 fr. — Mise à prix : 40,000 fr.
S'ad. aux notres : Me Martin, r. de la Chapelle, 32, *dépre de l'ench.*, et Me *Démonts*, pl. de la Concorde, 8.

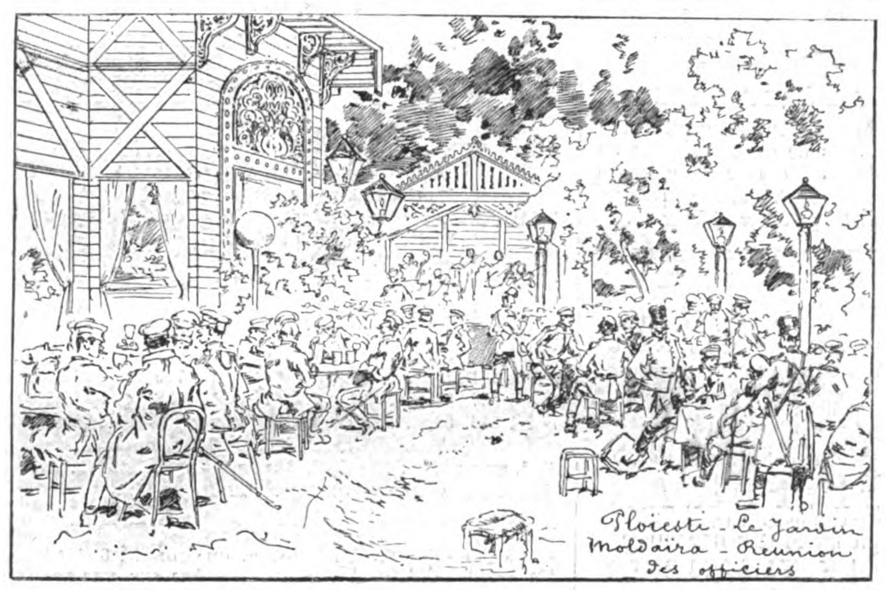
VILLE DE PARIS TERRAINS boul. St-GERMAIN
A ADJUGER, *sur une enchère*, en la ch. des notres de Paris, le mardi 24 juillet 1877, à midi, en 3 lots (nos 4, 15 et 16 du PLAN GÉNÉRAL).
1er lot (*rue Taranne, en face la rue du Dragon*). Cont. 523 m. Mise à prix (400 fr. le m.) : 209,200 fr. — 2e lot (*r. St-Dominique, presque à l'angle de la r. St-Guillaume*). Cont. 710 m. Mise à pr. (250 fr. le m.) : 177,500 fr. — 3e lot (*à la suite du 2e*). C. 872 m. M. à p. (250 f. le m.) : 218,000 f.
S'ad. aux nres : Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et Mahot-Delaquerantonnais, r. de la Paix, 5, *dre de l'enc.*

Étude de Me PICARD, avoué à Paris, rue de Grammont, no 25.

VENTE à l'audience des criées du Tribunal civil de la Seine, au *Palais-de-Justice, à Paris*, EN DEUX LOTS qui ne seront pas réunis.
Le *mercredi 8 août* 1877, à deux heures de relevée, de :
1o UNE MAISON SISE à PARIS rue Saint-Honoré, no 194, et rue des Bons-Enfants, no 1.
Contenance : 76 mètres 34 centimètres.
Produit net, environ 9,828 fr. 18.
Mise à prix. . . . . 70,000 fr.
2o UNE MAISON SISE à PARIS rue du Pont-Louis-Philippe, no 21 et rue François-Miron, no 24.
Contenance : 67 mètres 3 centimètres.
Produit net, environ 3,650 fr.
Mise à prix. . . . . 35,000 fr.
S'adresser pour les renseignements :
1o Me PICARD, avoué poursuivant, *dépositaire du cahier d'enchères*, rue de Grammont, 25;
2o Me Micnot, avoué à Paris, rue Sainte-Anne, 48;
3o Me Belon, avoué à Paris, rue de la Ferme-des-Mathurins, 28;
4o Me SCHELCHER, notaire à Paris, rue Le Peletier, 18;
5o Me MOREL-D'ARLEUX, notaire à Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, 35;
Et sur les lieux pour visiter.









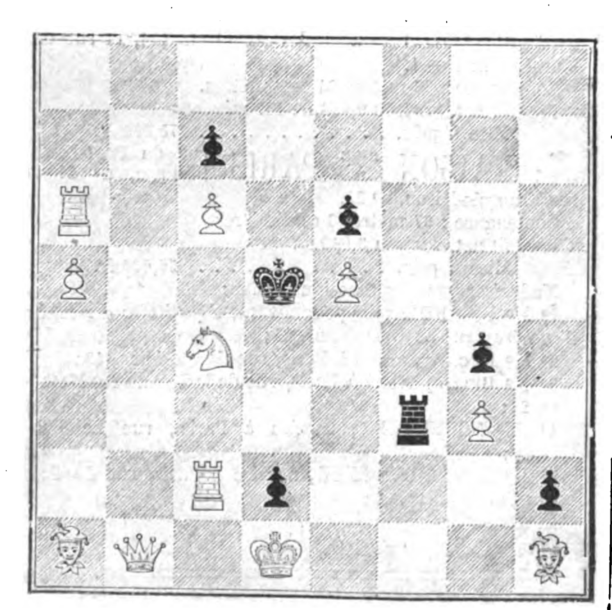
LA GUERRE. — Les étapes de notre correspondant. — Pages détachées de son album. — (Reproduction de M. Vierge.)

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 664

COMPOSÉ PAR M. F. HEALEY



Les Blancs font mat en deux coups.

—

Solution du problème n° 662.

1. F 3 R	1. R *ad libitum* (A)
2. D pr. F, échec	2. R 4 D (1)
3. C 1 FD	3. R 3 ou 5 F
4. D 7 D ou 5 F, échec et mat.	
(1)	
	2. R 4 FR
3. C 1 CR	3. R 3 ou 5 C
4. D 7 F ou 5 C, échec et mat.	
(A)	
	1. F *ad libitum*
2. D 7 D, échec	2. R 4 R
3. F 4 D, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Kassioph ; le Cercle des Échecs de Chalindrey ; L. de Croze ; la Réunion des officiers, à Compiègne ; le Cercle de la Renaissance, à Sommières ; Bosredon et Gontrand, au Bitter, à Marseille ; le café Saint-Maclou, à Mantes ; le café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

Autres solutions justes du problème n° 661 : MM. Bosredon et Gontrand ; Gabrielle A., à Gap.

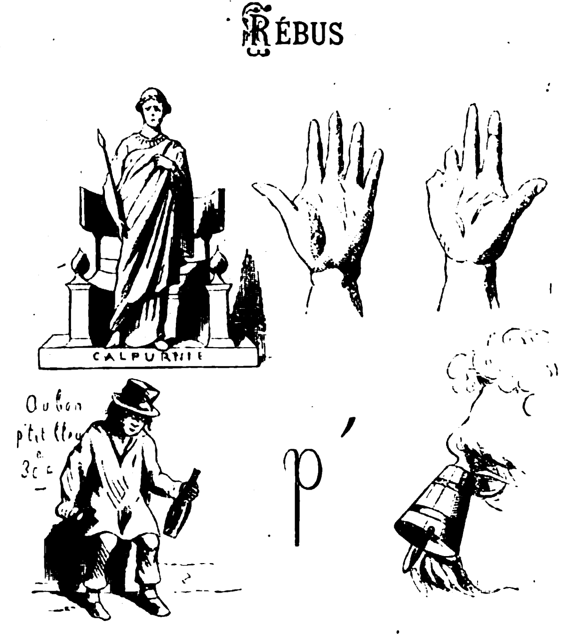
PAUL JOURNOUD.

Le numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 14 contient avec le texte la musique suivante :

Chanson turque, recueillie, transcrite et traduite à Scutari, par Jules Bordier.
Célèbre Prière russe, musique de Bortnianski.
Andante, pour piano, musique de Beethoven.
Les Bonbons, polka nouvelle, musique de Leone Barberis.
Bourrée n° 2, musique de Sébastien Bach.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les terrassiers ne chôment point pour l'instant à Paris.

Ont deviné : MM. Eugène Robardey ; Martin Maraval ; Léopardo ; le Café de Paris, à Vitry-le-François ; le Cercle d'Amplepuis ; Padounet ; Café Français, à Pézenas ; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1059 — 28 Juill. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.

LAFERRIÈRE

Artiste dramatique, décédé à Paris le 15 juillet 1877

Dessin de M. Edmond Morin. — (Photog. Maunoury.)



SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

En Géorgie, non pas la Géorgie ibérienne, ainsi nommée parce que tous ses rois s'appelaient Georges, l'autre Géorgie, celle qui confine à la Floride et à la Caroline du Sud, il existe une ville appelée Augusta.

Après Savannah, disent les voyageurs qui ont passé par là et les géographes qui n'y passeront jamais, et qui feront bien, c'est Augusta qui est la seconde principale ville de l'État.

Comme Savannah compte en tout seize mille habitants, il est permis de croire qu'Augusta, qui ne vient qu'après, est une de ces villes qui tiennent le milieu entre Londres, la capitale d'Angleterre, et Bagnolet, là patrie des aveugles.

Rien d'extraordinaire à Augusta. La seule curiosité de l'endroit, c'est un marché où l'on vend de l'or au lieu de vendre de la salade.

Ce marché est assez original, parce que ceux qui achètent paient en viande, en bottes, en chapeaux, en habits, en fusils, en revolvers, en melons, en artichauts, en toute espèce de choses, excepté en monnaie courante, si bien qu'en arrivant il faut un certain temps avant de démêler celui qui vend de celui qui achète, parce que les vendeurs ont bien des balances comme tous les vendeurs possibles, parce que sans balances il est très-difficile de voler; mais là les balances sont très-petites, et naturellement les vols plus grands.

Heureux les pays où la balance est inconnue et où tout se vend au tas, les pommes et le reste; personne n'y pense à peser la conscience.

∿∿ En 1819, il arriva à Augusta un Français, gai, vif, travailleur, honnête, à qui le commerce de l'or ne fit pas tourner la tête; il travailla de son état, et petit à petit il fit de son humble boutique une véritable usine; il fabriqua des étoffes dont le pays avait été privé jusque-là.

Son exemple fut suivi, et, sur ses bons conseils, les Géorgiens ne furent plus tributaires que d'eux-mêmes.

S'il eût habité la France, M. Caffin serait devenu adjoint, puis maire, puis membre du conseil général, où il aurait émis le vœu d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, vœu qui eût été réalisé sur l'heure. Puis il serait devenu député, aurait fait quelques mémoires pour ou contre la protection, et aurait été membre de beaucoup de commissions. Enfin, le Sénat lui eût ouvert ses portes.

Là-bas, il n'a rien été, pas même Américain. Les Géorgiens firent les plus grands efforts pour le naturaliser, mais ce bonhomme n'y voulut jamais entendre.

Il avait un titre auquel il tenait par-dessus tout et qu'il étalait avec complaisance sur sa carte de visite :

H. CAFFIN,
Résident français.

Résident français, voilà le seul titre qui lui fût cher, et il ne l'avait pas volé, puisqu'il avait résidé pendant cinquante-huit ans.

Cinquante-huit ans, c'est long. C'est à peine si le bon vieux résident entendait le français; depuis vingt ans il avait oublié complétement sa langue maternelle, mais il n'avait oublié que cela.

Frappé par la maladie, le mois dernier, il fut l'objet d'une ovation assez rare en Amérique; plusieurs députations de magistrats, d'industriels et de sociétés des trois villes allèrent en grande pompe le visiter à son lit de mort, et lui affirmèrent qu'elles étaient là pour exécuter ses dernières volontés, quelles qu'elles fussent.

— Eh bien, dit en anglais le bon résident, je suis tout à fait touché, messieurs, de votre démarche. J'ai, en effet, un désir que je n'aurais pas osé satisfaire sans votre approbation, parce que j'aime beaucoup mon pays d'adoption et que je ne voudrais pas payer son hospitalité par un acte qui pourrait être mal interprété. Mais, puisque vous voilà, je vais vous exprimer ce désir, qui est ma dernière volonté : je veux être enseveli dans un drapeau tricolore.

∿∿ Le souhait a été réalisé; un suaire bleu, blanc et rouge a été confectionné pour ce pauvre vieillard qui, en mourant, a retrouvé sa patrie.

Aimer sa patrie, quand elle est malheureuse et déchue, n'est-ce pas le patriotisme le plus vrai et le plus pur?

Pourquoi faut-il aller le chercher si loin?

∿∿ Il est vraiment nécessaire de mourir de temps en temps.

Le comédien Laferrière doit faire cette réflexion du haut de sa demeure dernière.

Jamais homme ne fut plus maltraité de son vivant que ce doyen des jeunes premiers. Jamais la malignité humaine ne s'attacha aussi profondément sur personne. Les griffes de la calomnie lui déchirèrent le dos pendant cinquante ans, et les gens les plus doux furent impitoyables pour l'homme et pour l'artiste.

Doué d'une certaine chaleur, il eut son heure de succès; mais, depuis une douzaine d'années, il alla de décrépitudes en déceptions, et il faisait peine à voir et à entendre dans les théâtres infimes où il reprenait son répertoire démodé.

Il meurt, et crac! le voilà qui devient un citoyen modèle comme Noirot, vertueux Français né à Paris en 1745, comme il est dit dans le Dictionnaire des personnages célèbres, de Mignot.

« Son immense talent » ne trouve plus de contradicteurs; Paris est en deuil et la Muse pleure.

Quand finira-t-on ces simagrées et permettra-t-on aux gens de mourir tranquilles?

Laferrière n'est pour rien dans les réflexions qui précèdent. A peu de chose près, c'était un comédien comme les autres, et il ne manquait ni d'esprit ni d'instruction, et, chose rare, il était bienveillant.

Il avait soixante-douze ans, et donnait volontiers à penser qu'il en avait quatre-vingt-dix. Où la vanité va t elle se nicher!

∿∿ On a remarqué que ce fut aux Italiens, au bénéfice de M. Vizentini, qu'il parut pour la dernière fois.

Parmi les attractions de la soirée, on remarquait *les Deux Aveugles* de Jules Moinaux et Offenbach avec la distribution suivante :

Patachon	MM.	CHRISTIAN.
Girafier		CAPOUL.
Un passant		LAFERRIÈRE.

Aujourd'hui l'on dit : « Voyez comme le grand artiste savait s'effacer pour rendre service à un vieux camarade. »

Alors on disait :

« Qu'est-ce qu'il vient faire là, ce vieux raseur ? il faut qu'il se fourre partout. »

Certes, il faut être doux aux morts, mais pourquoi être aussi dur pour les vivants?

∿∿ Ce rôle de passant dans *les Deux Aveugles* a une histoire.

Un jour, un grand garçon de six pieds, plus maigre que l'éloquence de Me X..., l'ancien ministre, vint frapper au petit théâtre des Champs-Élysées; son aspect était triste, sa toilette, plus que négligée, et il avait si peu de ventre, qu'on se demandait s'il avait jamais mangé.

Si on le mit à la porte, je n'ai pas besoin de vous le dire. Pourtant un jour, séduite par son air intelligent et fou, la pauvre Tautin le conduisit au cabinet du maître et lui dit :

— Entrez et n'ayez pas peur, il n'est pas méchant.

— Qui est là? demanda Offenbach sans se retourner; il travaillait.

— Moi, répondit le délabré.

— Que voulez-vous?

— Manger.

— Quoi?

— Ça m'est égal, pourvu que je mange.

— Je ne suis pas restaurateur.

— Je m'en aperçois bien.

Le maestro se retourna, et en voyant tant de détresse, il s'écria :

— Je vous demande pardon, je croyais que c'était quelqu'un de la maison; que voulez-vous?

— Je vous l'ai dit, manger.

— Que savez vous faire?

— Des vers. Mais, comme vous n'usez pas de ça ici, je voudrais jouer la comédie.

— Avez-vous du talent?

— Je ne sais pas.

— Avez-vous de la voix?

— Non, heureusement; car, si j'en avais, je suis sûr que je chanterais faux.

— Bon, j'ai votre affaire; je vous prends à soixante francs par mois; c'est peu, mais c'est du pain.

— C'est la fortune.

— Vous jouez ce soir; le rôle n'est pas difficile. Voilà : vous passez sur un pont où il y a un aveugle, vous lui jetez un sou et vous vous en allez.

— C'est tout.

— Oui, c'est simple, mais il faut que ce soit bien fait; nous allons répéter.

Après la répétition, le maestro complimenta le nouveau venu.

— Monsieur le directeur, dit le jeune délabré, vous me flattez; mais je vous prie de mettre le comble à vos bontés.

— De quoi s'agit-il?

— Veuillez m'avancer le sou que je dois jeter.

Offenbach eut un serrement de cœur; il chercha dans sa poche et donna un sou, auquel il joignit un louis.

Le jeune homme, rouge comme une cerise, salua et partit.

Le maestro le suivait des yeux, et lorsqu'il sortit, il lui cria par la fenêtre :

— A propos, monsieur, comment vous appelez-vous?

— Albert Glatigny.

— Eh bien, monsieur Glatigny, faites bien attention de ne pas changer votre sou.

∿∿ Deux servitudes militaires et, certes, les deux plus ridicules et les moins nécessaires, sont en train de disparaître, et il ne faut pas les regretter.

Il s'agit de lunettes et de parapluies, de besicles et de riflards.

Quand les jeunes soldats passent devant le conseil de révision, on attache sur le front de ceux qui prétendent ne pas voir clair une espèce de mécanique en cuir ornée de deux verres convexes n° 5. On leur présente un livre et on leur dit :

— Lisez.

S'ils lisent, ils sont réformés; s'ils ne lisent pas, bons pour le service.

Ce système, qui paraît irréprochable tout d'abord, ne supporte pas l'analyse, comme disaient les députés, du temps qu'il y avait des députés.

Premièrement, il y a beaucoup de gens qui s'habituent à lire avec des verres n° 5 et qui ne sont pas myopes du tout.

Il en est d'autres qui sont myopes comme feu Paul Fouché et qui ne peuvent lire avec aucun numéro.

Si bien qu'on lâchait les clairvoyants et qu'on enrôlait les taupes.

∿∿ Ça ne pouvait pas durer longtemps; aussi, après une petite centaine d'années, on va changer tout ça.

Un homme d'une sagacité extrême — c'était un Allemand — s'est dit que puisqu'on prenait des lunettes pour vivre, rien n'empêchait d'en prendre pour tuer, et on en a pris.

D'un autre côté, la myopie augmente chaque année d'une façon considérable, et le nombre d'élè-

ves myopes de Saint-Cyr, de Polytechnique et d'Application est égal et même paraît dépasser le nombre des bonnes vues.

Cela se comprend facilement, si l'on en croit certains docteurs qui prétendent que les enfants privés des vastes horizons de la campagne deviennent myopes.

La limite d'âge pour l'admission dans les écoles du Gouvernement — seize ans, par exemple, pour l'École de marine — et des programmes durs ne permettent guère aux aspirants de flâner dans les les champs.

Il n'y a pas grand inconvénient pour les officiers à porter un binocle; ils en ont tous, et personne ne trouve ça extraordinaire; il est vrai qu'en marche ils se privent de cet ornement utile.

Mais voyez-vous d'ici le fusilier Barcaillou étudiant l'art de la guerre avec un monocle à l'œil?

Entendez-vous le sous-officier instructeur lui crier :

— Eh! là-bas, n° 7, qu'est-ce que c'est que ce verre de montre que vous vous avez collé sur votre organe visuel?

— Sergent, c'est mon lorgnon.

— C'est votre lorgnon; à quoi que ça sert?

— A voir.

— A voir quoi?

— A voir tout. J'ai la vue basse.

— Ah! ah! Voyez-vous à vingt pas de vous?

— Non.

— Eh bien, j'en suis fâché; je ne peux pas vous dire : attention! le petit doigt sur la couture de la culotte et le lorgnon à vingt pas du corps, ça serait bête et inusité; ôtez-moi ça.

∿∿ Autrefois, le fusilier aurait attrapé vingt-quatre heures de salle de police pour avoir commis une semblable énormité; mais aujourd'hui l'armée a bien changé, et il faut le dire tout à son avantage, on y est plus doux et moins esbrouffeur.

Exemple : Un jeune volontaire arrive au corps orné d'un magnifique binocle en écaille, bien fait pour faire rêver les cocottes de Rouen, la ville désirée par les volontaires parisiens.

A la cantine, le jour de la bienvenue, un sergent demande au jeune homme :

— Qu'est-ce c'est que cette manivelle qui est à cheval sur votre nez.

— Tiens, c'est un binocle.

— A quoi que ça sert?

— Tiens! à voir clair, donc. Je suis myope.

Le sergent réfléchit, boit un coup et dit en posant son verre :

— Ah! ah! vous êtes myope; moi, je suis Auvergnat; mais il y a des braves gens partout.

∿∿ Pendant quelque temps, cela paraîtra drôle de voir des soldats en lunettes; mais on s'y habituera bien vite; on s'est habitué à tant de choses depuis sept ans.

Sous le premier Empire, pendant les grandes guerres, alors qu'on pouvait voir la poussière des pieds de Bonaparte

> Empreinte encor sur le bandeau des rois...

C'est Béranger qui dit cela; il paraît qu'à cette époque, les rois portaient des bandeaux. Ça fait rêver, mais il faut bien que cela soit, puisque Béranger le dit...

A cette époque, qu'on a appelée le règne du sabre, un militaire aurait préféré mourir cent fois que d'ouvrir un parapluie.

Un capitaine qui eût porté un parapluie sous son bras aurait eu vingt duels et aurait été obligé, s'il avait eu le malheur de survivre, de donner sa démission.

Un riflard! mais c'eût été la honte. On aurait eu l'air d'un pékin.

Depuis, on n'a plus envisagé la chose de la même façon.

Voici comment le parapluie s'est introduit sinon dans les rangs, du moins dans les habitudes des officiers.

M. d'A..., un jeune officier qui appartenait depuis peu à l'un des régiments les plus brillants de la cavalerie de la garde, arriva un jour au mess avec un parapluie. Ses camarades le regardaient venir avec stupéfaction, et leur étonnement devint de la stupeur en voyant d'A... fermer son parapluie comme s'il n'avait fait que cela toute la vie.

A déjeuner, on plaisanta; d'A... n'y prit pas garde; pourtant un officier sorti des rangs ayant fait une sortie à propos d'un passe-droit fait à l'un de ses camarades, s'écria :

— X... est un excellent officier; il est vrai qu'il ne porte pas de parapluie.

— Ah! fit M. d'A... d'un air étonné; il est donc riche?

— Il n'a que sa solde.

— Alors, ce n'est pas un excellent officier.

— Permettez; je ne souffrirai pas...

— Permettez aussi, mon cher camarade, reprit M. d'A...; je ne puis avoir l'intention d'insulter votre ami, que je ne connais pas; je dis que ce n'est pas un excellent officier s'il ne porte pas de parapluie, et je le prouve. Voulez-vous m'écouter?

— Avec plaisir.

— Il est avéré, n'est-ce pas? qu'un lieutenant a toutes les peines du monde à joindre les deux bouts.

— Rien n'est plus vrai.

— Or, la petite tenue coûte, au bas mot, quinze louis, et la grande trente-cinq; or, quel est celui d'entre nous, même parmi ceux qui ont des voitures, quel est celui d'entre nous qui ne reçoit pas deux ou trois averses par an? Or, voilà deux tenues fort compromises; or, ou il faut porter des uniformes fripés et défraîchis, ce qui est fâcheux quand on a l'honneur d'appartenir à un corps d'élite, ou il faut faire des dettes. Or, ou votre ami porte un parapluie, ou il est mal vêtu, ou il fait des dettes, et, dans ces deux derniers cas, ce n'est pas un *excellent* officier.

L'argument était irréfutable.

M. d'A... ajouta :

— D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi un parapluie pourrait avoir la moindre influence sur la bravoure d'un officier français.

M. d'A... avait fait ses preuves en Crimée; on savait qu'il se connaissait en bravoure, et personne ne répliqua à des arguments sérieux.

∿∿ La mode est aux chansons cocasses. Tous les soirs, il y a foule dans les cafés-concerts pour entendre ces fantaisies baroques qui naissent sans qu'on sache pourquoi et qui s'en vont de même. Après *l'Amant d'Amanda*, *la Canne à Canada*, *Je suis Popol*, voici la chanson de Philippe-Auguste.

Qu'est-ce que le vainqueur de Bouvines vient faire là? allez-vous demander. Mais il y est venu par la force des choses.

On a placé sa statue à la barrière du Trône, et le peuple, toujours susceptible, s'est alarmé de voir que cette statue du roi guerrier était en pierre.

— Le bronze et le marbre, c'est pour les gens calés, disait Gavroche; pour des panés comme nous, la pierre c'est assez bon.

Gavroche aurait pu s'en prendre à son conseil municipal, qui lui aurait expliqué que la pierre avait ses avantages; mais il a mieux aimé supposer que ses commettants l'avaient trahi, et il s'est vengé à sa façon, c'est-à-dire en adoptant une manière de satire qu'on chante le soir dans les cafés-concerts, et que, la soirée finie, on laisse couler dans le ruisseau.

Tout le monde s'en va disant :

— C'est bête, c'est inepte, c'est stupide.

Et tout le monde chante le refrain sans savoir pourquoi.

Certainement ça ne vaut pas *le Lac*; c'est un autre genre.

L'idée est tirée de la sentence gravée sur l'alphabet de la mort :

> *Empereur mort*
> *ne vaut pas*
> *chien vivant.*

Seulement, c'est au goût du jour, et il faut avouer que le goût du jour est déplorable. Jugez-en :

> Philippe-August' dit un jour,
> Du haut de son édifice :
> « A la foire au pain d'épice
> « J'descendrais bien faire un tour. »
> Mais, scellé sur sa colonne,
> Y n'peut pas, destin fatal,
> Franchir la barrièr' du Trône
> Collé sur son piédestal.
>
> REFRAIN
>
> Car il est en pierre, en pierre;
> Pour lui n'est-c' pas amusant
> D'avoir épaté la terre
> Et de se voir à présent
> En pierre, en pierre, en pierre?

Entre nous, Théodore de Banville a bien souvent fait mieux que ça.

Que voulez-vous! il faut que le peuple chante, et il vaut mieux que son chant, presque toujours féroce, tombe sur un roi mort que sur un président vivant.

∿∿ L'Irlande vient d'avoir une de ces peurs dont on se remet difficilement.

Un savant, il y en a partout, se promenait dernièrement sur le port de Dublin, lorsque, fatigué, il lui prit fantaisie de s'asseoir sur des cordages roulés.

Un peu reposé, il voulut se lever; mais il avait compté sans son hôte. Tout savant qu'il était, il ne savait pas que le goudron a la propriété de coller les objets entre eux.

Or, les cordages étaient goudronnés, et l'infortuné savant ne faisait plus qu'un avec les cordages.

Que faire dans cette triste conjoncture? Couper le drap de l'inexprimable, c'était très-grave; le mettre dans l'eau chaude, c'était dangereux; couper les cordages, le capitaine n'y voulait pas entendre.

Après bien des pourparlers, il fut décidé qu'on emporterait le savant avec ses annexes jusqu'à sa maison; que là il se dévêtirait et que les ciseaux de sa moitié feraient le reste.

∿∿ Ce qui fut dit fut fait.

Le savant à peine délivré voulut analyser son malheur, comme il appartient à tout savant philosophe. Il prend le morceau de drap adhérent au cordage, l'examine attentivement, et pousse un cri terrible.

Entre l'arbre et l'écorce, non entre le drap et le goudron, il a trouvé une mouche. Cette mouche, c'est le *doriphore*, dit la mouche du *Colorado*, le phylloxéra de la pomme de terre. L'Irlande, la terre classique de la pomme de terre, est à jamais ruinée.

Grande rumeur dans le pays; tout le monde pleure, gémit, se désole, c'est un deuil général.

Le bruit sinistre arrive jusqu'à Londres. La métropole s'émeut, nomme une commission, naturellement, et pense à autre chose.

∿∿ La commission, qui, par aventure, était composée de gens intelligents, pense qu'un savant qui va chercher ses découvertes dans un aussi singulier endroit pourrait bien se tromper; elle examine l'animal et déclare à la face du ciel que ce n'est point la mouche du Colorado.

C'était rassurant, mais ce n'était pas tout. Il ne s'agit pas de dire : ce n'est pas ça, mais bien de dire : voilà ce que c'est. La commission savait cela, et, après un travail consciencieux, elle déclara que la mouche trouvée n'était autre que la mouche si humoristiquement décrite par Mérinos, dans sa savante et célèbre monographie des mouches, sous le nom de mouche des.. Non, je ne pourrai jamais écrire ce nom-là (voir les contes humoristiques dudit Mérinos).

∿∿ Voici un mot qu'on prête à un richissime d'esprit.

— Qu'y a-t-il de vrai dans l'affaire du Théâtre-Français?

— Presque rien.

— Mais encore?

— Je ne sais.

— On parlait d'un haut fait de Bazile.

— Calomnie.

— Eh! vous savez, la calomnie, il en reste toujours quelque chose.

— Oui, la musique de Rossini.

JULES NORIAC.





Crieur public annonçant dans les rues de Roustchouck, que le bombardement va recommencer.



Les premiers jours du bombardement à Rouschouck.



La prière du soir au camp turc.

LA GUERRE. — Côté des Turcs. — (Dessins de M. Kauffmann, d'après les croquis de M. Meylan, notre correspondant en Turquie.)



ROME. — L'Exposition des présents offerts au Saint-Père dans la galerie des cartes géographiques, au Vatican.

(Fac-simile du croquis de M. Pio Joris, notre correspondant à Rome.)

LA GUERRE

En Europe

Les nouvelles du théâtre de la guerre sont rares aujourd'hui. Nous n'avons rien appris de nouveau sur la marche de l'armée russe au delà des Balkans. Les 15,000 Russes qui ont franchi ce passage attendent les ordres du czar, et il semble se manifester actuellement un mouvement très-prononcé en faveur de la paix.

D'un autre côté, on n'a que des nouvelles confuses sur la crise à Constantinople. On annonce le prochain retour aux affaires de Midhat-Pacha, ce qui n'aurait pas précisément une signification pacifique. On prête au sultan l'intention d'abdiquer en faveur de son cousin Youssouf-Izzedin, fils d'Abd-ul-Aziz, qui serait disposé pour la paix. Ce qui est certain, c'est qu'une fermentation, grosse de dangers, agite le peuple de Constantinople.

C'est sans doute cette fermentation qu'on a essayé de calmer, avant-hier, en annonçant qu'Osman-Pacha venait de remporter une victoire sur les Russes à Nicopolis.

La Turquie a recouru aux mesures extrêmes. Elle décrète la levée en masse dans la province d'Andrinople; elle ordonne à Hobart-Pacha de bombarder tous les ports russes; elle dirige vers la Roumélie tout ce qu'elle peut réunir de troupes régulières et de volontaires.

Le czar est arrivé à Tirnova, où le grand-duc Nicolas avait établi son quartier général. Le 9e corps russe marche sur Widdin, afin de paralyser les mouvements des troupes turques de l'ouest contre l'armée qui passe les Balkans. Les corps russes qui opèrent dans la Dobroudja ont reçu leur artillerie de siège et menaceront bientôt Varna.

En Asie

Nous n'avons rien à ajouter au laconisme du télégramme que nous reproduisons ci-dessous au sujet de la campagne d'Asie. Après les échecs subis par les Russes dans cette contrée, il s'écoulera quelque temps avant qu'ils puissent reprendre l'offensive. On a parlé du remplacement du général Loris-Melikoff par le prince Mirski; mais, comme nous le croyons et comme nous l'avons déjà dit, le plan du général Melikoff devait être seulement conçu pour attirer de ce côté le plus de forces turques possible au détriment de la Turquie d'Europe. Ce plan a donc parfaitement réussi, et il n'y a pas lieu, en ce cas, de pourvoir au remplacement du général en chef.

Erzeroum, 22 juillet.

Une dépêche du quartier général turc, près Akpounar, en date du 19, annonce que, la veille, les Russes, campés à Parghel, dirigèrent une attaque de cavalerie contre le flanc droit de l'armée de Moukhtar-Pacha. Une lutte acharnée s'engagea à Yedi-Kiéré. Elle dura trois heures.

Les Russes battaient en retraite, quand un renfort de 6,000 cosaques leur arriva. La bataille recommença.

Les Turcs se sont repliés en bon ordre. La bataille finit à une heure du matin. Les pertes du côté des Turcs sont de 35 tués et de 58 blessés. Le commandant des Circassiens a été tué. Les pertes des Russes sont évaluées à 250 tués et blessés.

NOS GRAVURES

A Roustchouck

Pendant que M. Dick suit les opérations russes, M. Meylan parcourt les pays turcs y prenant, à notre profit, les notes artistiques qu'il nous adresse comme il peut et qui nous arrivent souvent tardivement.

Ainsi les croquis que nous publions aujourd'hui datent de la fin de juin, époque à laquelle commença le vrai bombardement de Roustchouck.

Notre premier dessin représente le crieur public annonçant que le combat d'artillerie avec Giurgewo allait recommencer, et invitant les habitants à prendre les précautions nécessaires pour préserver leurs personnes et leurs biens les plus précieux.

En effet, « pendant trois jours consécutifs, dit notre correspondant, du 24 au 27 juin, les obus éclatèrent sur la ville faisant plus de trois cents victimes. Le quartier turc, surtout, a beaucoup souffert. Les pauvres habitants, d'abord rebelles à l'idée de fuir, voyant les portes ouvertes, finirent par se décider à prendre le chemin des jardins et des champs des environs. Au moment où je passais dans le quartier des espagnols juifs, un obus tomba à quelques pas de moi et coupa littéralement la tête à l'un de ces juifs. Les monuments sont très-atteints, l'intérieur du consulat anglais est ravagé, le consulat allemand et le consulat français n'ont pas été épargnés. »

Le deuxième dessin est un des épisodes de cette phase terrible, les femmes et les enfants quittent de nuit leurs demeures démolies ou incendiées.

Le troisième croquis, pris également sur le fait au milieu du camp, nous montre les exercices pieux des Turcs. « Aucun peuple, dit notre correspondant, n'est plus respectueux de ses devoirs religieux que le peuple turc; c'est avec conviction qu'il les accomplit. Le soir, quand le soleil descend à l'horizon, on voit les soldats étendre sur le sol, soit une couverture, soit une pièce d'étoffe, puis, longuement et à plusieurs reprises, se prosterner la face contre terre. Cette prière est faite par tous, jeunes et vieux, avec tant de ferveur, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la foi de ce peuple qui s'augmente avec l'épreuve. »

L'équipage des Correspondants

Le public, si friand de nouvelles et de dessins d'actualité authentiques, ne se doute guère des difficultés des malheureux correspondants qui ont la mission de renseigner vivement et exactement leur journal. Distingue-t-il toujours ce qui est écrit ou dessiné *de visu* ou ce qui est fait par un crayon plus ou moins scrupuleux, d'après d'anciens documents? Ce dont nous sommes certains cependant, c'est que le *Monde illustré* n'est pas suspecté; on a vu combien notre dernier numéro était complet et combien tous les faits et les lieux qu'il représente sont précis, mais on ignore les efforts qu'a dû faire notre correspondant et les frais énormes qui incombent au journal. Dans un pays envahi par les armées, il n'y a pas à compter sur le chemin de fer et les moyens ordinaires de locomotion; il a donc fallu à M. Dick, pour arriver à temps, outre son cheval de campagne, faire, en commun avec M. Ivan de Wœstine, du *Figaro*, l'acquisition de tout un équipage et d'un matériel de campement. Nos abonnés ne seront peut-être pas fâchés de connaître les moyens qu'on emploie pour les renseigner et l'artiste qui les renseigne si ponctuellement. Nous présentons donc M. Dick de Lonlay à nos lecteurs avec son logement ambulant. La voiture se présente d'abord telle qu'elle est en marche avec sa tente pliée sur la capote, puis la tente dressée et ouverte formant cabinet de travail, puis salle à manger et écurie, et enfin complètement fermée pour la nuit, pendant que gens et chevaux se reposent à la garde de Dieu et des Cosaques.

On reprend le lendemain sa route, sa plume et son crayon à la main pour le plus grand plaisir des abonnés.

Laferrière

Adolphe Laferrière, dont l'art dramatique vient de déplorer la perte, était célèbre non-seulement par son talent, mais encore par son éternelle jeunesse. D'ailleurs, le comédien aimé du public mettait une certaine coquetterie à se vieillir, mais seulement dans les derniers temps de sa vie. Ainsi, il laissait dire volontiers qu'il avait l'âge de notre siècle. Rétablissons la vérité en produisant son acte de naissance, qui porte la mention suivante :

« Du samedi 12 avril 1806, acte de naissance de Delaferrière (Louis-Fortuné), etc. »

On voit par cette pièce légale que le créateur du magnifique rôle du *Médecin des enfants* n'avait pas soixante-dix-sept ans, mais seulement soixante-douze; qu'il s'appelait Louis-Fortuné, et non Adolphe; enfin que son nom de famille était Delaferrière, et non pas Laferrière.

C'est en s'adonnant à la carrière dramatique qu'il arrangea ses nom et prénoms et en fit un assemblage euphonique qui devait rester facilement et longtemps dans l'oreille du public.

Laferrière était né d'une honorable famille d'Alençon appartenant à la magistrature. Des revers de fortune l'obligèrent à cesser brusquement ses études et changèrent son avenir. Il fut alors placé dans l'école de chant de Choron, avec l'espoir d'entrer à l'Opéra-Comique.

Une circonstance l'amena au Théâtre-Français. C'était peu de temps après la révolution de 1830, quand on lui demanda de chanter dans les chœurs d'*Athalie*.

A peine avait-il mis le pied sur ce terrain de l'art classique, que Laferrière comprit que c'était là son vrai domaine.

Il étudia alors sur la petite école lyrique tenue par les frères Seveste. Talma s'intéressa à son talent naissant et le fit entrer au Théâtre-Français. Mais la tragédie n'était pas la voie du jeune comédien, l'école romantique venait de s'annoncer de la façon la plus brillante, et Laferrière alla jouer à l'Ambigu le *Calas* de Victor Ducange et, à la Porte-Saint-Martin, *Marino Faliero*, de Delavigne.

A partir de cette époque, il marcha de succès en succès. Rappelons les principales pièces qu'il a créées et dans lesquelles nos lecteurs l'ont sans doute plusieurs fois applaudi; ce sont : *l'Escroc du grand monde*, Shylock; *Henri III*, Téréza; *Pauvre mère! Marcel, Marguerite, le Sonneur de Saint-Paul, le Chevalier de Maison-Rouge* et *Pauvre idiot!* qu'il a joué d'une façon remarquable et qu'il a fait connaître à toute la France dans ses nombreuses excursions artistiques.

Tous ces drames avaient été représentés sur les théâtres de l'ancien boulevard du Temple; mais Laferrière s'éleva un jour, et c'est à l'Odéon qu'il créa la pièce de Ponsard, *l'Honneur et l'Argent*.

C'est également à l'Odéon qu'il comptait jouer l'hiver prochain, si la mort n'était venue tromper brusquement (un simple coup d'air) les projets de ce toujours jeune-premier universellement regretté.

Jubilé épiscopal du Souverain-Pontife

EXPOSITION AU VATICAN

Dans le merveilleux musée du Vatican, il y a une longue galerie connue sous le nom de « *Galerie des cartes géographiques*. » Cette dénomination n'est pas très-juste, attendu que le jésuite Ignazio Danti, qui la peignit par ordre du pape Grégoire XIII, n'y a fait autre chose que les peintures, assez bonnes il est vrai, représentant la topographie des principales provinces et des principales places fortes de l'Italie de son temps. Le peintre Ciccignani, dit le Pomarance, en a peint la voûte, qui est en tout point admirable.

C'est dans cette galerie qu'ont été exposés tous les présents que Pie IX a reçus des fidèles du monde entier à l'occasion de son jubilé épiscopal. Là, chaque nation a sa place marquée et son nom écrit en grosses capitales au-dessus de ses dons. C'est bien plutôt à ce point de vue que la magnifique salle pourrait revendiquer son titre, car la liste est longue des pays qui y sont représentés, depuis le Brésil jusqu'à la Pologne.

La variété des objets est extraordinaire; on y voit de tout, depuis les produits de la terre, les provisions de bouche, jusqu'aux objets d'art les plus précieux, depuis une simple machine à coudre jusqu'au splendide lustre de *Salviati de Murano* (à Venise).

Il est à regretter que le goût manque absolument à la disposition de tous ces objets; aussi, outre le croquis d'ensemble, M. Pio-Joris s'est-il vu dans la nécessité de nous grouper lui-même dans son gracieux dessin les choses les plus merveilleuses ou les plus curieuses.

Nous allons noter les principales :

L'Angleterre a envoyé les plus rares échantillons de ses industries en fait d'étoffes, de lingerie et de dentelles surtout.

Le diocèse d'Irlington a fait présent d'un ostensoir de forme bizarre, mais qui est bien le plus grand amas d'or de l'exposition.



La France, comme fille aînée de l'Église, a montré que « noblesse oblige » en offrant les plus beaux spécimens de son industrie artistique. La magnifique tapisserie envoyée par le Président de la République, et représentant à s'y méprendre *la Charité* d'Andrea del Sarto, est d'un prix artistique inestimable. Le cadeau des évêques de Besançon et de Malines, du baron et de la baronne d'Aubigny unit le goût à la richesse : c'est un splendide service épiscopal pour la messe, en or, orné d'émaux et de pierres précieuses. Marseille, une voisine, a donné au Saint-Père une chaise papale en bois sculpté, d'un travail exquis et très-artistique. La comtesse de Lafond, un calice byzantin en argent niellé; le vicomte Caix d'Eyrneur, un service en or incrusté de pierreries pour la messe. Bordeaux a envoyé ses vins les plus vieux et les plus renommés; Cognac, ses plus vieilles liqueurs; Lyon, ses plus riches soieries...

Barcelone s'est distinguée par l'envoi d'un calice qui est un vrai chef-d'œuvre artistique. Une boîte renfermant la calotte, les gants et les pantoufles en satin brodé, a été adressée par les sœurs de la Sainte-Famille de Madrid.

De Munich est venu un superbe trophée de chandelles de cire; de Hongrie, hommage des dames, le Saint-Père a reçu une superbe épingle en or, garnie de perles et d'émaux.

Enfin, pour finir cette nomenclature, peut-être trop longue pour le lecteur, mais beaucoup trop restreinte vu l'importance de l'exposition, nous signalerons la belle chape offerte par la ville de Naples, en étoffe d'argent brodée d'or, de style byzantin et égyptien à la fois, dessinée par Morelli, l'un des plus célèbres peintres de l'Italie. On retrouve à peu près tous ces objets dans le très-fidèle croquis de M. Pio-Joris. — L. BELLINZONI.

Le Naufrage du « Mei-Kong »

Nous recevons de Toulon, avec le croquis que nous reproduisons, la lettre suivante :

« Monsieur le directeur, je vous ai adressé il y a quelque temps le croquis d'un bal à Saïgon chez le gouverneur. Le bon accueil que j'ai reçu m'engage à vous donner une nouvelle que je viens de recueillir à Aden, car je suis pour le moment en route pour la France, à bord de *la Sarthe*, transport de l'État parti de Saïgon le 31 mai dernier.

Le courrier français *Mei-Kong*, parti de Saïgon le même jour que nous, naviguant dans les mêmes parages, s'est perdu sur les côtes du cap Gardafui.

Les détails de cet événement nous ont été donnés à Aden, où se trouvaient encore quelques-uns des naufragés. Je les tiens donc de source certaine.

La mer était très-mauvaise. Cependant, le sinistre n'est que le résultat d'une erreur de navigation. Le soleil n'avait point paru depuis plusieurs jours. Le commandant, n'ayant donc pu faire aucune observation pour reconnaître la route, a cru doubler le cap et s'est jeté sur des rochers, où le bateau s'est engagé à une certaine distance encore de la terre.

Le courrier anglais avait entendu les signaux de détresse. On lui fit demander par le langage télégraphique international, qui se pratique au moyen de pavillons, d'envoyer des secours et de prendre les passagers. Il répondit de se rendre à une rade située à trois lieues de là, et où il lui était seulement possible d'arriver à cause de la mer.

Les passagers et les bagages qui se trouvaient à la main furent embarqués précipitamment. La mer était très-forte; il était possible néanmoins de gagner la terre, mais impossible d'en revenir à cause des courants. Il avait été nécessaire de prendre des armes et des cartouches; le plus grand danger était alors de tomber entre les mains des indigènes, et le plus petit malheur dont on était menacé, dans ce cas, était d'être vendus comme esclaves sur les marchés de l'intérieur. La côte était heureusement déserte dans le moment.

La servante d'une dame anglaise, devenue folle de terreur, avait sauvé un paquet de linge sale. C'est ce linge, sur lequel on ne pouvait guère fonder de grandes espérances, qui a cependant permis d'arriver au but. Les passagers l'ont pris pour s'envelopper les pieds, autrement il eût été impossible de traverser les sables brûlants du désert dans lesquels on enfonce jusqu'au-dessus de la cheville.

Il y eut à regretter la perte du commissaire du bord, du capitaine d'armes et d'une demoiselle anglaise morts de coups de soleil; deux matelots s'étaient noyés dans la bagarre, — je vous donne cependant ces dernières nouvelles sous toutes réserves, — car elles seraient de nature à alarmer inutilement les familles si elles se trouvaient inexactes.

Vingt-deux passagers sont arrivés, malgré les précautions prises, avec des jambes écorchées et enflées. Il y avait à bord deux dames de Saïgon, dont je connais les noms, toutes deux veuves depuis peu. Il paraît qu'elles ont montré beaucoup de courage.

Le transport de l'État *Finistère*, venant de la Réunion et averti à temps, est venu prendre ce qui restait de l'équipage à Aden, où le courrier anglais avait déposé tout le monde.

Mais quand il a été de retour pour opérer le sauvetage du matériel et de la cargaison, le navire était déjà envahi par les indigènes, qui s'étaient mis courageusement à la besogne pour le dépouiller. Il n'y avait donc qu'à abandonner la place. Une embarcation a été détachée pour aller reconnaître le bâtiment et rentrer de suite.

Le déchargement a dû être fait lestement, car il paraît que tout ce qui tombe entre les mains de ces braves gens est de bonne prise.

Je suis encore en mer, je mettrai cette lettre à Toulon.

Agréez, etc. D'ANGELMONT.

Les Dieux qu'on brise

XLVIII

L'IMMORTELLE

Je t'envoie une fleur symbole,
Fille du soleil de midi;
Comme une indolente créole,
Sous la chaleur elle a grandi.

C'est l'Immortelle de montagne,
Qu'on ne voit jamais se flétrir,
Quand chaque fleur dans la campagne
S'étiole, prête à mourir.

J'ai songé qu'elle avait une âme,
Et que le soleil, son amant,
Sous ses ardents baisers de flamme,
La fécondait incessamment!

Quand vient juillet qui décolore
La prairie au corselet vert;
Quand le ciel embrasé dévore
Le sol nu comme le désert;

Enfin, lorsque tout se dessèche
Et qu'il n'est plus rien de vivant,
L'Immortelle reste aussi fraîche
Que la rose au soleil levant!

N'est-ce donc pas l'emblème étrange
Et le symbole de l'amour,
De l'amour qui jamais ne change
Et grandit encor chaque jour?

Quelle que puisse être l'épreuve,
Par laquelle un homme est atteint,
Quand son âme, de bonheur veuve,
Languit, s'étiole et s'éteint;

Quand autour de lui tout s'effondre,
L'amour, seul, tel qu'un rayon d'or,
A sa douleur venant répondre,
Luit pour le consoler encor!

Il reste ainsi que l'Immortelle,
Quand autour de lui tout est mort;
La souffrance le renouvelle
Et l'épreuve le rend plus fort.

C'est un arrêt du ciel, sans doute;
L'homme n'étant qu'un voyageur,
Dieu veut qu'il trouve sur sa route,
Tantôt l'amour, tantôt la fleur,

Pour lui donner sur cette terre,
— Amour au cœur, fleur en été, —
En voyant cet emblème austère,
Un reflet de l'éternité!

ALBERT DELPIT.

Aix-les-Bains, 22 juillet 1877.

Courrier du Palais

Une petite comtesse. — La vie d'aventures. — Une escroquerie aide l'autre. — La marquise d'*Emblée*. — La liste des gros crimes. — Pourquoi Mége a empoisonné son enfant? — Idée fixe d'une pauvre cervelle. — Arthémise Louette et son fiancé. — Pour épouser celle qu'il aime. — Un fratricide. — La femme et le beau-père. — La cause célèbre de la semaine prochaine.

On dit depuis longtemps : « les petites dames, » pour désigner une catégorie de dames qui peuvent être petites ou grandes, sans que cela tire à conséquence pour la régularité de la classification; ne peut-on pas dire aussi : « les petites comtesses, » ou encore : « les petites baronnes? »

Marguerite Olga d'Eykül, qui vient de comparaître devant le tribunal correctionnel de la Seine sous la prévention d'escroquerie, se ait alors, et à juste titre, une « petite comtesse. » A dix-sept ans, elle commençait sa vie aventureuse en épousant un comte hongrois, dont je ne juge pas à propos de dire le nom, puisque ce mariage n'est rien moins que prouvé, et que le tribunal a renvoyé la cause à huitaine, précisément pour que l'on ait le temps de s'informer et de savoir jusqu'à quel point ce mariage peut être considéré comme sérieux. Dans tous les cas, il n'a pas beaucoup préoccupé la belle Olga, puisque, trois ans après, elle voyageait avec un autre comte dont elle prenait le nom, et qui paraît avoir dépensé pour elle des sommes considérables. Elle a aujourd'hui vingt-sept ans et elle se fait accompagner partout, même sur le banc de la prévention, par un jeune homme qui n'est pas comte du tout, mais qu'elle faisait passer tantôt pour le premier comte, tantôt pour le second.

Ces choses-là ne se racontent plus : la vie à grandes guides, chevaux, voitures, toilettes splendides, dix-sept mille francs de dettes dans l'hôtel le plus distingué de Paris, des achats importants dans les plus grands magasins de Paris, jusqu'au jour où il arrive qu'un fournisseur en colère aille faire ses confidences au commissaire de police. Alors tout le prestige tombe et l'appartement luxueux se trouve remplacé par une cellule; les prodigalités de grande dame se transforment en escroqueries; la distinction, les riches toilettes deviennent des manœuvres frauduleuses, et les marchands si respectueux se changent en témoins sévères! Mais jusque-là, il ne faut pas se lasser de le dire, une fraude vient en aide à une autre fraude; le faux titre permet d'obtenir à crédit l'appartement riche, dans lequel on livrera sans défiance les merveilleuses étoffes qui, à leur tour, éblouiront le bijoutier quand elles seront bien portées par une jolie femme, d'autant plus comtesse qu'elle sera bien mise et se donnera un air un peu hautain.

Il y a eu, comme il arrive presque toujours dans les poursuites de ce genre, un mot qui a fort égayé l'auditoire; ce n'est pourtant qu'un médiocre calembour; mais il se trouvait si bien en situation, qu'il a fait fortune. Il y a quelques années, Mme Olga, aujourd'hui comtesse, se faisait appeler la marquise d'*Emblée*. — N'est-ce pas charmant?

Je vous dirai, la semaine prochaine, ce que le tribunal aura décidé de la belle Mme Olga; mais la police correctionnelle en a vu bien d'autres!

J'ai là sous les yeux une grosse liste de gros crimes que je vais faire tout mon possible pour ne pas vous raconter. Voyons! tenez-vous beaucoup à m'accompagner devant la cour d'assises de la Dordogne pour assister aux débats de l'affaire Mége? Il s'agit d'un père qui a donné de la *mort aux rats* à son enfant âgé de dix-huit mois. L'enfant est mort en quelques heures, et l'accusation avait quelques raisons de croire que la femme de Mége, la marâtre, avait conseillé, inspiré cet acte abominable. Mais la femme Mége a été acquittée, bien qu'elle eût dit à une voisine : « Si mon mari ne me dénonce pas, je suis sauvée. » Quant à l'accusé principal, le père, il a expliqué son crime en disant : « Cet enfant ressemblait trop à sa mère, ma première femme, qui m'a rendu très-malheureux! » J'éprouve quelque consolation à penser que Mége, s'il avait un pauvre cœur, n'avait aussi qu'une pauvre tête; il ne paraissait songer qu'à une chose : dégager sa seconde





ROME. — Les présents offerts au Saint-Père à l'occasion de sa cinquantaine épiscopale.

(Fac-simile du croquis de M. Pio Joris, notre correspondant à Rome.)



RONDEAU

Ohé! ohé! Ceux de l'équipe
Vont amarrer au Bas-Meudon!
La friture au joyeux fredon
Appelle Clémence et Philippe,
Rose et Jule, et maint autre type
De l'escadre de Cupidon.
On débarque..... Henri s'émancipe,
Mais obtient vite son pardon.
Ohé! ohé!

Versez le Suresne-Aganippe!
C'est l'heure d'un tendre abandon ;
Marcel, pinçant un rigaudon,
Dit à Jean, qui fume sa pipe :
« La matelote est un principe. »
Ohé! ohé!

CHARLES MONSELET.

LES MOIS GASTRONOMIQUES. — Juillet. — Matelotes et Fritures. — (Composition de M. Edmond Morin.)

femme de toute responsabilité, et il l'a fait avec une persistance obstinée, qui pourrait être de l'énergie si ce n'est de la faiblesse. Il a entendu prononcer, sans émotion apparente, sa condamnation aux travaux forcés à perpétuité; je crois qu'il n'en eût pas été ainsi si sa femme avait été condamnée avec lui.

Êtes-vous bien désireux encore de connaître les détails de l'affaire jugée par la cour d'assises de Seine-et-Oise? Arthémise Louette, une jeune fille de dix-sept ans, persuade à un malheureux journalier, que l'amour aveugle, qu'elle l'accepterait pour mari, mais que ce mariage n'est possible qu'à une condition, c'est qu'elle héritera de sa grand'mère, — la mère de son père, la veuve Louette. Louis Bance, le journalier, essaye d'abord d'empoisonner la pauvre octogénaire en mêlant à ses aliments du sulfate de cuivre, puis enfin il se décide à pénétrer la nuit chez elle et à l'étrangler. Ce qu'il y a de plus horrible dans cette affaire, c'est que Constance Louette, la mère d'Arthémise, était d'accord avec celle-ci pour décider Bance à commettre ce crime. Bance, grâce à ses aveux peut-être, a obtenu du jury une déclaration de circonstances atténuantes et a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. La mère et la fille ont été condamnées à douze ans de la même peine.

Devant la cour d'assises de la Mayenne, c'est un frère, un cultivateur de quarante ans, Hippolyte Giffard, qui va la nuit attendre son frère sur un chemin écarté et lui donne la mort en lui portant quatorze coups d'une canne à épée. Pourquoi? Ah! c'est que leurs parents avaient fait donation de leurs biens de leur vivant, moyennant une rente viagère, et que ce frère Frédéric, le préféré de la vieille mère, profitait de la rente avec elle. Et puis, ce soir-là, Frédéric Giffard venait de vendre une vache au marché et Hippolyte trouvait bon de s'emparer de la somme qu'il savait devoir trouver dans la poche de son frère! Sa femme et son beau-père l'avaient excité, encouragé à se rendre coupable de ce fratricide; la femme lui avait versé de l'eau-de-vie et le beau-père lui avait dit ces paroles significatives : « Marche et ne le manque pas! »

Pour Giffard, les travaux forcés à perpétuité; pour Jean Robieux, le beau-père, qui a passé soixante-dix ans, la réclusion perpétuelle, et pour la femme Giffard, cinq ans d'emprisonnement.

C'est cette semaine que va comparaître, devant la cour d'assises de la Seine, la femme Gras. Encore une cause célèbre. Hélas! nous n'en manquons pas de causes célèbres!

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Barbier de Séville*. — PALAIS-ROYAL : *la Lune sans miel*, comédie-vaudeville en trois actes, par feu Varin et M. Delacour. — GYMNASE : *les Trois bougeoirs*, comédie en un acte, par MM. Eugène Grangé et Victor Bernard. — *Saynètes et Monologues*, par divers auteurs, un volume.

Rossini semblait avoir tout à fait éclipsé Beaumarchais en transformant *le Barbier de Séville* en opéra. Mais les destins et les flots sont changeants, surtout au théâtre. La Comédie-Française vient de reconquérir ses droits, et l'œuvre de Beaumarchais a reparu plus jeune, plus spirituelle, plus fringante, plus tapageuse que jamais, malgré l'absence d'une musique immortelle. Jamais aussi, il faut le dire, *le Barbier de Séville* n'a été mieux joué, même au temps de sa création. M. Coquelin, fortifié par plusieurs années d'étude, s'est approprié le rôle de Figaro de manière à le rendre impossible à d'autres que lui, du moins d'ici à longtemps. M. Febvre, qui prenait possession pour la première fois du comte Almaviva, y a rappelé Bressant, c'est tout dire car Bressant y était la perfection même. On s'est trop accoutumé à ne voir en M. Febvre qu'un acteur de drame; on oublie que ses premiers pas ont été marqués dans le comique, et que sa notoriété date à l'Odéon de la création de Célestin dans *le Testament de César Girodot*, une physionomie de gommeux jeune et blond qu'il rendait à ravir. M. Talbot exagère la vieillesse de Bartholo; il ne se souvient pas assez de son portrait tracé par Figaro au premier acte : « C'est un *beau*, gros, court, *jeune vieillard*, rusé, rasé, blasé, qui guette et furète... » M. Coquelin cadet est amusant en Bazile. Quant à Mlle Baretta, c'est une Rosine très-particulière; la critique semble indécise sur son compte; on lui reproche en général de n'être pas assez délurée. Jusqu'à plus ample informé, je garderai le souvenir de Mme Adelina Patti, une Rosine enchanteresse, malgré la musique.

Le Palais-Royal, qui tient courageusement ses portes ouvertes, a adjoint à *la Chaste Suzanne*, de M. Paul Ferrier, *la Lune sans miel*, un vaudeville posthume de Varin, revu, corrigé et augmenté par M. Delacour, un maître du genre. Cette lune symbolique, synonyme de bonheur et de tranquillité, est promenée d'hôtel en hôtel par deux jeunes époux qui se sont trop hâtés d'unir leur destinée l'un à l'autre. Ils reconnaissent à temps leur méprise mutuelle et, s'apercevant qu'ils se trouvent sur la terre de Belgique, où fleurit le divorce, ils s'empressent de bénéficier de cette loi bienheureuse. *La Lune sans miel* n'est pas sans gaieté, et elle est bravement enlevée par la jeune troupe du Palais Royal, qui grandit à l'ombre de l'ancienne.

Sans être au bout de son succès de *Bébé*, le Gymnase lâche de temps en temps quelques actes, comme on lâche des hannetons. Le dernier, qui est intitulé *les Trois bougeoirs*, a joyeusement bourdonné et bourdonnera sans doute pendant plusieurs soirs. C'est l'histoire d'une jeune fille qui s'aventure étourdiment dans la chambre d'un jeune homme, en croyant entrer dans la chambre d'une de ses amies. Le jeune homme retient ce joli papillon par les ailes et le dérobe aux investigations d'un importun qui cherche partout sa femme en rupture de lit conjugal. Lorsque la jeune fille est suffisamment compromise, le jeune homme l'épouse, selon les errements moraux du Gymnase. Mlle Legault, M. Frédéric Achard et M. Francès soutiennent de tout leur aimable entrain cet imbroglio signé de deux vétérans du succès. MM. Eugène Grangé et Victor Bernard.

Je trouve encore le théâtre dans un volume récemment publié sous ce titre : *Saynètes et Monologues*. Ce sont les délassements d'une dizaine d'écrivains, parmi lesquels on compte MM. Gustave Nadaud, Léon Supersac, Octave Gastineau, Paul Ferrier, François Mons, Charles Cros, et d'autres encore. Ces fantaisies dramatiques frétillent et babillent d'une agréable façon. Il y en a de plus ou moins réussies; toutes sont spirituelles. *Chez la cliente* est le pendant de *Chez l'avocat*, un des succès de la Comédie-Française. Le monologue à *trois* personnages (!) de M. Léon Supersac, *la Porte close*, est écrit en fort jolis vers. *La Famille Dubois*, de M. Charles Cros, est une scie amusante. M. Nadaud, la larme à l'œil, prononce *l'Oraison funèbre de Madame Bourgeois*, qui débute ainsi :

Un jour, monsieur Bourgeois, bon homme, forte tête,
Heureux pour un mari, — pour un marchand, honnête,
Digérait son journal après le déjeuné,
Comme doit toujours faire un prudent abonné.
Il savourait gaiement les nouvelles diverses,
Rixes, assassinats, vols, coups de vent, averses,
Quand soudain ses cheveux se dressent; il pâlit,
Se frotte les deux yeux, lit encore et relit
Cet article : « On écrit du Havre, hier dimanche :
Le vapeur le *Félix* a sombré dans la Manche.
Le navire est perdu; sauf quatre matelots,
Marins et passagers ont péri dans les flots. »
Jugez de sa douleur!... J'oubliais de vous dire
Que madame Bourgeois était sur le navire.

Mais vous lirez le reste dans le volume.

Toutes ces petites pièces sont taillées pour les salons et écrites surtout pour le paravent traditionnel. Une seule, *le Dernier Klephte*, par M. François Mons, a les allures d'un vaudeville absolument complet, et je ne m'étonnerais pas que le Palais-Royal ou les Variétés en fissent leur profit. Il y a une idée vraiment comique, inspirée par *la Grèce contemporaine* d'Edmond About, dans ce chef de brigands fashionable qui séquestre à son bénéfice la jeune femme d'un savant envoyé en mission par l'Académie libre des Sciences inutiles de la Caroline du Sud pour retrouver la pantoufle de Cléopâtre. Une verve du diable anime ce petit acte dû à l'auteur de *Campaspe* et de *l'Apprenti de Cléomène*.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

RECETTES DES THÉATRES LYRIQUES

pendant l'année 1876-1877

Nous prévenons les personnes ennemies de la statistique qu'il serait imprudent à elles d'aventurer leur regard dans les lignes qui vont suivre. C'est un véritable devoir d'arithmétique à faire trembler Pythagore lui-même.

Il nous semble pourtant que dans un journal qui se garde en collections doivent figurer certains documents, quels que soient la sécheresse et l'air revêche qu'ils puissent avoir au premier aspect. Aussi tous les ans ne manquons-nous point d'aligner à cette place les chiffres des recettes encaissées par les théâtres de notre ressort.

Les premiers éléments de ce travail nous sont fournis par le *Bulletin de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, qui est le *Moniteur* officiel de cette petite république si bien gouvernée, et méritant de toutes les façons plus une la prospérité dont elle jouit.

Puis nous avons l'habitude de reprendre et de travailler à nouveau ces données authentiques pour en former des tableaux qui puissent saisir l'esprit du lecteur.

La dernière année théâtrale (du 1er avril 1876 au 31 mars 1877) n'est, à vrai dire, pas aussi satisfaisante que celle qui l'avait précédée, du moins en ce qui concerne les théâtres lyriques. A comparer les totaux,

L'Opéra.	perd	462,037 fr.
L'Opéra-Comique.		6,503
Les Bouffes-Parisiens.		122,832

Il est vrai que la Renaissance, plus heureuse et seule heureuse, profite d'une bonification de 109,896 fr.

Quant au Théâtre-Lyrique, il n'existait pas en 1875-76. Et pour ce qui est des recettes du Théâtre-Italien, elles ne sont pas mentionnées au *Bulletin*.

Voici, du reste, l'état des recettes brutes pour la dernière année :

Opéra.	3,189,227 fr.
Opéra-Comique.	904,153
Théâtre-Lyrique.	1,041,282
Bouffes-Parisiens.	428,437
Renaissance.	832,376
Total.	6,395,475 fr.

Les droits d'auteurs se sont élevés à la somme de 562,242 fr., ainsi répartis par théâtre :

Opéra.	208,685 fr.
Opéra-Comique.	108,542
Théâtre-Lyrique.	104,146
Bouffes-Parisiens.	42,403
Renaissance.	98,466
Total.	562,242 fr.

Ces résultats sont encore faits pour plaire.

Donc il ne faudrait pas se presser de crier que tout est perdu parce que la foule a été plus paresseuse qu'il y a deux ans à inonder les portiques des théâtres. Les chiffres que nous étudions ont peut-être faibli pour la seule raison qu'ils étaient trop tendus dans ces derniers temps. Ils sont, d'ailleurs, très-consolants si on les compare, par exemple, à ceux de l'exercice 1868-69.

Il est vrai qu'en cette année-là l'Opéra Comique encaissait 1,282,527 fr. Mais aussi l'Opéra ne touchait des mains du public que 1,648,750 fr., et le Théâtre-Lyrique, au lieu du million qu'il a *fait* cette année, ne touchait que 379,911 fr.

Le *Bulletin* s'occupe aussi de la statistique des théâtres de la province et de l'étranger. Malheureusement, il ne sépare pas les produits du répertoire musical de ceux du répertoire littéraire, ce qui nous met un peu dans l'embarras.

Il n'en contient pas moins des révélations curieuses. Ainsi, lorsqu'il classe les départements suivant les droits d'auteurs qu'ils ont donnés, il place en tête de sa liste la Gironde, qui a produit 68,746 fr., et en queue l'Ariège, dont on n'a pu tirer que 24 fr.

A suivre la nomenclature, on constate dès la

quatrième ligne un *decrescendo* subit. Il faut passer par saccade des 45,896 fr. du Rhône aux 27,808 fr. du Nord.

Le total de la province n'en est pas moins de 580,722 fr. de droits d'auteur.

Celui de l'étranger monte à 72,635 fr.

Mais, encore une fois, nous sommes désolé de ne pouvoir déterminer ce qui, sur ces sommes, revient à la musique.

Voici maintenant un calcul qui aurait beaucoup d'intérêt si on avait là patience de l'étendre à toutes les villes de France. Nous en avons seulement pris quelques-unes au hasard et comme échantillons; puis nous nous sommes posé cette question :

Étant donnée une ville dont on connaît le nombre d'habitants, et le total des droits d'auteur perçus par son théâtre, quelle somme chacun de ces habitants envoie-t-il en moyenne et par an à la caisse de la Société des auteurs ?

Voici les résultats obtenus :

Arcachon. . . .	0 f.	37 c.	par habitant et par an.
Bordeaux. . . .	0	35	—
Nice.	0	28	—
Montpellier... .	0	20	—
Marseille. . . .	0	19	—
Le Havre. . . .	0	19	—
Nantes.	0	17	—
Lyon.	0	15	—
Angers.	0	13	—
Perpignan. . .	0	13	—
Lille.	0	12	—
Le Mans. . . .	0	09	—
Reims.	0	06	—
Laval.	0	04	—
Yvetot	0	04	—
Romorantin.. .	0	02	—
Vendôme. . . .	0	01	—
Etc.			—

Ce travail pourrait être continué; mais je préviens les amateurs qu'en France il n'existe pas moins de 425 villes possédant au moins un théâtre. (On en compte 7 à Bordeaux; 15 à Lyon; 14 à Marseille; 5 à Arcachon... y compris les casinos et cafés-concerts!)

Mais c'est assez insister sur ces matières, qui, à la longue, et après la première curiosité satisfaite, pourraient paraître ardues... Et puis les droits de Monselet sur quantité de théâtres dans lesquels nous ne pouvons entrer que comme simple amateur!

— Le bruit s'est répandu que l'Opéra-Comique préparait une reprise de *la Perle du Brésil* de Félicien David. C'est une excellente nouvelle, mais qui ne nous surprend pas. En musique, comme dans les affaires commerciales, les bonnes signatures ont toujours cours sur la place. Et voyez, en effet, ce qui est arrivé : de tous les opéras restaurés l'hiver dernier par M. Carvalho, *Lalla-Rouck* est le seul qui ait tenu pendant toute la saison.

Enfin voilà qui est pour le mieux. Cependant, en voulant réveiller les souvenirs des premières représentations de *la Perle du Brésil*, plusieurs de nos confrères ont commis des erreurs qu'il importe de relever.

La Perle du Brésil a été donnée au Théâtre-Lyrique le 22 novembre 1851; et ce n'est pas sous la direction de M. Carvalho, mais sous celle d'Edmond Seveste. Le rôle de Zora n'a pas été créé par Mme Carvalho, mais bien par Mlle Duez qui, plus tard, le céda à Mlle Marimon. La distribution primitive porte encore les noms des deux ténors, Philippe et Soyer, et des deux basses, Bouché et Junca.

L'édition récente de *la Perle du Brésil* (avec récitatifs et traduction italienne) ne mentionne que les chanteurs de la reprise dans laquelle figure en effet Mme Carvalho et, à côté d'elle, Michot, Fromant, Balanquié, Wartel et Mlle Moreau.

Autre renseignement : dans le principe, le chef-d'œuvre de Félicien David était destiné à l'Opéra-Comique; il y fut même répété par Battaille, Audran et Mme Ugalde.

Ce ne sont pas là, croyons-nous, des détails absolument oiseux.

ALBERT DE LASALLE.

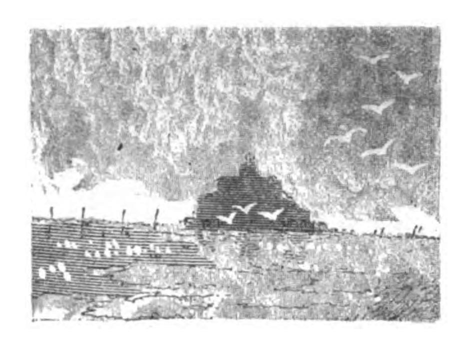
MEMENTO : Lire dans le *Journal de Musique* de samedi dernier de très-curieuses lettres de Richard Wagner... à sa couturière. — La reprise de *la Reine de Chypre*, à l'Opéra, est annoncée au rez-de-chaussée de l'affiche. — Nous aurons prochainement quelques notes à donner sur les concours du Conservatoire. — A. L.

SOUVENIRS DU MONT-SAINT-MICHEL

Il est à regretter que la question d'Orient, qui absorbe à peu près complètement l'opinion en ce moment, nous prive de donner un plus grand développement aux nombreux croquis que M. Scott nous a rapportés du Mont-Saint-Michel; à côté des scènes religieuses si grandioses, que de détails pleins d'intérêt et d'humour! Nous détachons néanmoins de l'album de notre artiste quelques pochades prises au vol et que la photographie a rendues assez fidèlement, tout en les réduisant beaucoup.



Il faudrait regarder à la loupe ce petit dessin microscopique représentant le *Village de Moiray*, qui est la station où l'on s'arrête pour gagner le mont. Pendant les dernières fêtes, « on y logeait la nuit, » mais Dieu sait comment, car on y avait inventé des maisons sans portes ni fenêtres, dont l'abri ne valait pas le « coucher à la belle étoile ».



Aussi, beaucoup de pèlerins, préférant ce dernier mode, passèrent ils la nuit dehors, suivant le flot qui enveloppait *puis découvrait le mont*, et le vol des grands oiseaux blancs de la grève.



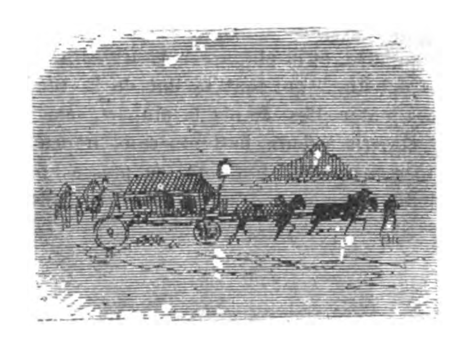
Ceux-là furent les plus tôt prêts quand vint le jour et que *les guides*, débouchant de toutes les chaumières, vinrent leur offrir leurs services pour les guider dans les tangues.



Aux premiers arrivés les meilleures places; sans attendre les moyens de transport, tous ceux qui se sentent un peu de force et d'agilité, hommes, femmes, se retroussent bravement jusqu'à mi-jambe. Ce fut *un effet de pieds* des plus grotesques, mais qui n'en avait pas moins sa couleur locale; les anciens pèlerins ne marchaient pas autrement.



Les moins pressés ou les moins courageux trouvèrent d'ailleurs un moyen sinon plus commode, mais moins pénible, en s'entassant dans les véhicules de toutes sortes que recélait la contrée. Dieu, quels drôles d'équipages! depuis la charrette jusqu'au corbillard, ils avaient tous les aspects.



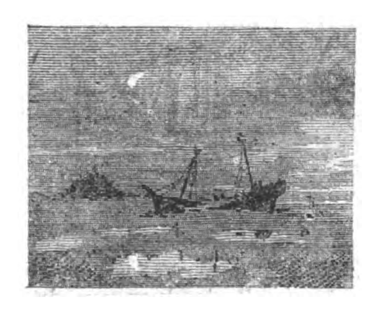
Les pourvoyeurs de provende n'avaient pas attendu le jour pour traverser l'immense désert et avaient tracé le premier chemin.



Malheureusement, ces premières provisions tombèrent dans un gouffre d'affamés, et *les hôteliers* de ce pays qui ne produit rien sont obligés de renouveler les tours de forces du siége pour servir à manger de ce qui ne se mange pas.



L'*hôtesse*, comme ma sœur Anne, munie de sa lunette, monte sur sa tourelle, consulte l'horizon et n'y voit rien venir que la marée qui remonte de nouveau et va faire prisonniers, pour six heures au moins, ces hôtes affamés. Chacun s'en console en pensant qu'il n'y a pas de plus sainte manière que le jeûne pour se préparer à une fête aussi solennelle.



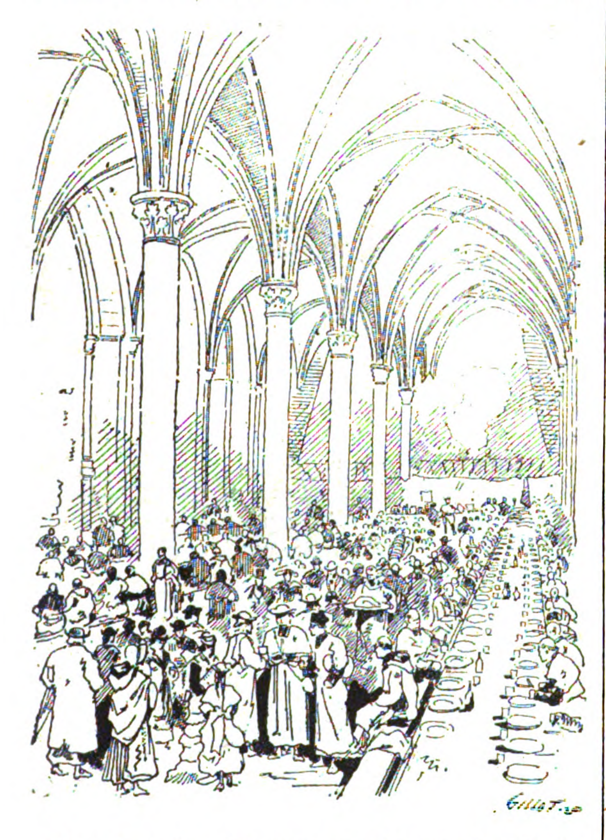
C'est volontairement qu'on est venu, c'est volontairement qu'on se prive. On n'en disait pas autant de ce pauvre petit bateau de pêcheurs, *pèlerin malgré lui*, ensablé depuis quelques jours au pied du mont et que chaque flot enfonce davantage.



Heureusement que l'abbaye, comme autrefois, est devenue hôtellerie, et la plupart y trouveront, après les exercices spirituels qui sont le but de la réunion, les ressources matérielles. Je dis la plupart, car *la porte* ne peut s'ouvrir à deux battants sans imprudence, et c'est à mesure que la foule qui se presse aux abords de la vieille poterne remplace la foule qui sort.

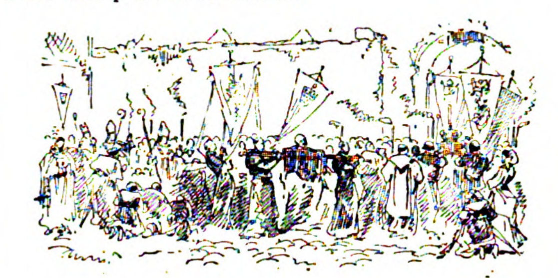


C'est un contraste bien curieux pour le visiteur que cette odeur d'encens qui émane du sanctuaire et ces vapeurs culinaires qui vous viennent des *grandes cheminées* des antiques salles où sont embrochés, devant d'immenses brasiers, de véritables chapelets de volatiles.



Rien n'est plus pittoresque que la grande salle des Chevaliers transformée en *réfectoire*, où chacun passe à son tour; cela rappelle les kermesses du moyen âge, moins la variété des costumes qui manquent de couleur et sont par trop modernisés.

Les prêtres dominent, du reste, et les Pères du Mont, avec leur petit bonnet carré, circulent au milieu des groupes, guidant, conseillant, bénissant, selon leur ministère de piété et de charité.



Nous retrouvons les bons Pères organisant les cérémonies religieuses, en laissant les honneurs aux prélats qui font partie du pèlerinage. Les fêtes de jour, dont le *Monde illustré* a déjà parlé, la *procession des reliques* entre autres, se font avec un ordre admirable. La nuée de bannières et d'oriflammes qui descend des rues tortueuses du Mont dessine de brillants méandres sur le sol plat des grèves, aux yeux éblouis de la foule enthousiasmée.



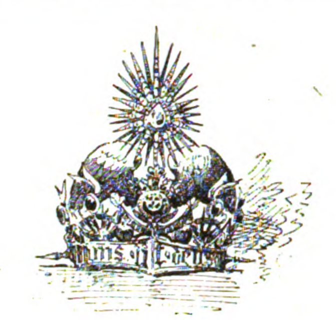
Mais le plus splendide spectacle de ces fêtes, c'est l'*illumination* de la montagne. La lumière électrique dessine sa silhouette architecturale dans le ciel; les feux de Bengale colorent les talus, les tours et les vieux toits, qui surgissent alternativement d'un flot de lumières éparpillées au pied du Mont comme autant de follets, multipliés par les mille reflets des mille flaques d'eau de la grève.



La *procession aux flambeaux*, arrêtée par la marée, n'en est que plus pittoresque; les vagues viennent mourir où commencent les torches et les lanternes comme autant de glaces miroitantes.



Mais quelle fatigue pour les pèlerins que ces pérégrinations que quelques-uns sont obligés de faire *leurs bagages à la main*, n'étant pas sûrs du gîte de la nuit!



Il resterait maintes choses à dire et à décrire; ainsi nous n'avons pas parlé de la riche *couronne* qui joue un si grand rôle dans la cérémonie. Cet objet d'art, œuvre de M. Mellerio, est du plus fin travail. Deux ailes d'argent fin la recouvrent à demi et un brillant soleil de diamants la domine.



Quant à *la statue* elle-même, qui fait l'objet du pèlerinage, il y a longtemps qu'elle est en vénération dans la basilique. Cette statue, très-artistique, en argent ciselé, est placée au haut d'une élégante colonne gothique au milieu du sanctuaire, qu'on avait orné pour la circonstance d'un dais magnifique.



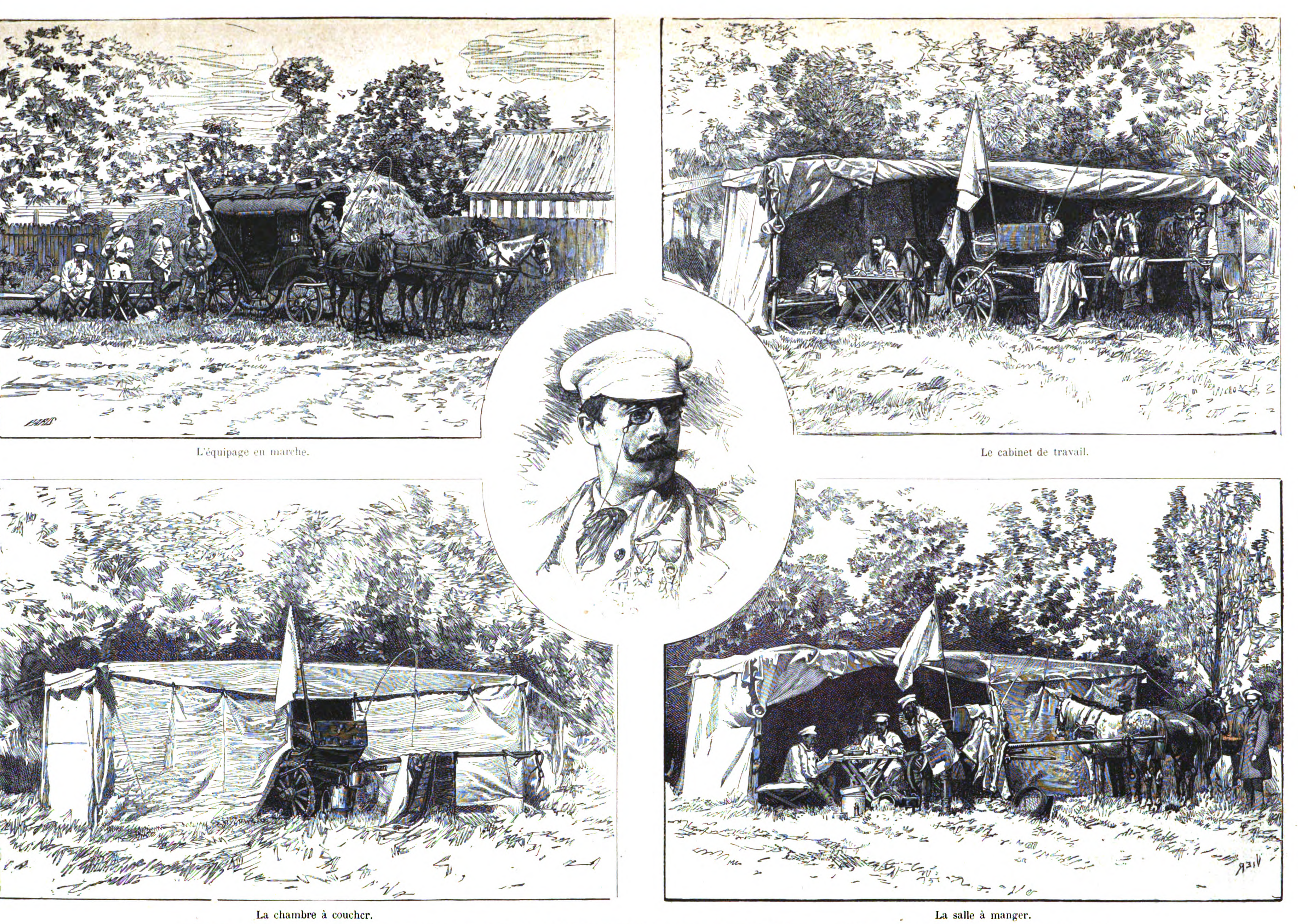
Mais le silence s'est fait autour de l'Archange d'argent, les grands cloîtres sont vides, il n'y a plus de bruit que dans *les dortoirs improvisés*. C'est le côté comique de la fête que toutes ces installations nocturnes; sur les chaises, sur les bancs, sont les heureux mortels, et c'est sur le carreau que les autres se résignent à coucher, ayant pour tout traversin un sac de nuit et un manteau pour couverture. Bah! la chose en valait bien la peine!



Et c'est à regret qu'on voit disparaître les derniers omnibus avec les dernières notes de *la fanfare* qui a égayé toutes ces fêtes. Il ne reste plus un pèlerin au Mont, mais un pieux souvenir reste dans tous les cœurs de ceux qui ont contemplé le magnifique spectacle offert en ces lieux par la nature, l'art et la religion. Et l'on gardera comme une relique *la petite coquille* que tout bon pèlerin doit rapporter. — H.



SOUVENIRS DES FÊTES DU MONT-SAINT-MICHEL. — Croquis détachés de l'album de M. Scott, notre envoyé spécial.



L'équipage en marche.

Le cabinet de travail.

La chambre à coucher.

La salle à manger.

LA GUERRE. — L'équipage de campagne des correspondants du *Monde illustré*, du *Moniteur universel* et du *Figaro*. — Portrait de M. Dick, notre correspondant spécial.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au n° 1037*), dans la *quinzaine*, *franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES 101 A 110

PARUS DANS LE N° 1053

(Suite)

107 — MOTS EN TRIANGLE,

composés par Bibi et Mimi, à M.

```
T R I A N G L E
R E N V O I E
I N T A C T
A V A R E
N O C E
G I T
L E
E
```

108 — CRYPTOGRAPHIE A DÉCOUPER

QUATRAIN

Petite main, en te formant,
Le ciel a fait une merveille,
Et je me demande comment
Il a pu trouver la pareille.

THÉODORE BARRIÈRE.

109 — SIMPLE QUESTION, *par Oméga, à Chambéry*

En 1830. — 48 ans.

110 — PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

Dédié à Mme la comtesse de G.

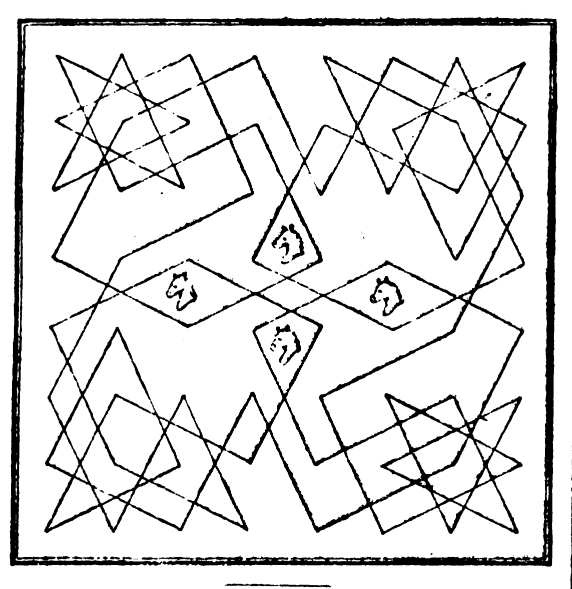
O très-gracieuse lectrice!
Comme on le faisait autrefois,
Pour contenter votre caprice,
Nous donnerons ici parfois
Un problème dit syllabique
Sur la marche du Cavalier;
C'est, dans notre art cryptographique,
Un nœud facile à délier.

Solution graphique du Problème 110

SYMÉTRIE DIAGONALE SIMPLE

En une Chaine rentrante de soixante-quatre pas suivant la Méthode d'Euler

(Voir le 100e problème, nos 1055 et 1057)



Légende des numéros de la Chaine ci-dessus suivant notre Notation du 100e Problème sur la Méthode d'Euler (*Voir le n° 1055*)

1	17	13	3	25	5	7	26
22	16	4	28	9	12	15	29
30	19	24	2	20	23	6	10
27	8	11	14	32	31	18	21

(Les petits chiffres sont bleus et les gros chiffres sont rouges.)

MENTION DES SOLUTIONS JUSTES

DES PROBLÈMES 101 A 110

Les douze premiers : 1ers, Bibi et Mimi, à M., et Ed. Pennetier (tout); — 2e, Gabriel Benezeck, à Paris (tout); — 3e, Ach. Prieur, à Paris (tout); — 4e, Kassioph, à Valenciennes (tout); — 5e, Luet, à Paris (tout); — 6e, Tricoche et Cacolet, à Nantes (tout); — 7e, R. de L.. à Rouen (tout); — 8e, deux exilés, à E. (tout); — 9e, Du Marais, à Paris (tout); — 10e, Cercle musical d'Aubenas (tout); — 11e, Personnat, à Bourges (tout); — 12e, Progress-Club, à Cette (tout).

Ont trouvé également tout, mais sont arrivés plus tard : L. H., à Saint-Étienne; Omnibus, à Ganges; l'un des trois Ajax; Mlle Alphonsine D.; L. C. de V., à Angers, la Nouvelle.

Ont trouvé neuf problèmes : Mme Laure de M.; Oméga; Coriolan; V. Larrieu, à Bordeaux; Cinq-Mars; Key; V. Bonhomme; un abonné ardent; les trois Édouard; Orphée XXVII.

Ont trouvé huit problèmes : Mme de T., à Bruxelles; Valet-de-Cœur, Paul et Fatma; l'Œdipe de Brives; Antonio (plus le 98 et le 99; nous serons heureux de recevoir vos solutions toutes les fois); Mlle Irène de Sabl.; Reingral; A. de T., à Oran; les pensionnaires de l'établissement hydrothérapique d'Auteuil; un vieux sorcier; Grelmann, à Homarug; un aveugle; Celui qui trouve; le café Gillet, à Dijon; un Carrefour intelligent; la nièce du président P., à Orléans; Mlle Reine L.; H. B., officier d'infanterie de marine, à Toulon.

Ont trouvé sept problèmes : Henri Rué; un chercheur; E. Poncet; V. Renard; Mlle Marie Tarneaud; Signoud; X. Y. Z., à Bucharest; Bernard; un salon de la rue de Rivoli; M. N. O., à Versailles.

Ont trouvé six problèmes : Clerville (c'est par erreur que vos dernières solutions n'ont pas été mentionnées; quant à l'autre question, impossible, nous n'avons pas de place); Whistiti Ier; X., à Alger; Mme R. Cauchoix; Je-tiens-le-fil; Adolphe de Perrache, à Bordeaux; Le Follichon; Mme Preunier-Raoult, de Vic-sur-Aisne; W. Arthur; Albyercolim (envoyez toujours, nous publierons s'il y a lieu); R. S. T., à Saint-Cloud; Golda, à Marseille; café de la Place-d'Armes, à Rouen; Aristide Olympe; l'invalide de Constantinople.

Ont trouvé cinq problèmes : Aug. Capdeville, à Béziers; le solitaire; l'Œdipe du cercle de la Jeunesse; A. Martin, d'Uzès; Mlle Léonie D.

Ont trouvé quatre problèmes : Fion; Pompon; Fizet; Biouryde; A. de R., à Lyon; Er. Vidal, à Marseille; Mlle L. de G.; Frenc-Konette, de l'Athénée, à Tournai; un amateur de difficultés; Jean de Villeneuve; S. G. D. G., à Pau; Émile Cuffi, à Pontoise; Léonor Frix; café Parisien (une seule lettre, s. v. p., et il n'y aura pas d'omission).

Ont trouvé trois problèmes : Mme Augustine Calvet; Septentrion; A. Hardy, de Villers-Cotterets; Paul et Virginie; G. Durand; Manier, rue Voltaire, 15; trois collégiens, un dimanche qu'il pleuvait; Annezeaux, Porthos, Albus, Congo, à Montbéliard, G. Banse; un jeune ménage Hautbourdinois.

Ont trouvé deux problèmes : la planchette adorée; Lucien Reignard, à Brienne; deux Rouennais; Mme C., à Castres (pour le n° 1050, arrivée trop tard); un débutant Hector de B.; Ménelas, Var; S. de C., à Paris; Mlle Alphonsine de T.

Ont trouvé un problème : café de la Porte-Saint-Martin; G. Barbey; les voyageurs de l'hôtel Guérin; Départ et Arrivée; Nogosi, à Rouen; Alpha, à Lille; Elime (a été remis au comité d'examen); Agenor, à Marseille; un membre du cercle de l'Union d'Oum-Beïda (Afrique).

Le n° 1060 contiendra neuf problèmes divers (la solution du problème 121, paru dans le dernier numéro, ne devra être envoyée qu'avec celles de ces neuf problèmes).

CONCOURS EULER. — Tous les groupes doivent être entourés, dans les légendes, d'un double encadrement, comme dans la figure-modèle. — Cent diagrammes imprimés, remplis, s'affranchissent, comme *papiers d'affaires*, pour 15 centimes, en ayant le soin de les mettre sous bandes ou sous enveloppes ouvertes.

P.-L.-B. SABEL.

Par jugement du 19 avril, confirmé en appel le 4 juillet, le journal *le Ralliement*, convaincu de diffamation réitérée envers M. Boucicault fils, a été condamné en la personne du gérant, M. Clédat, à deux mois d'emprisonnement, 500 fr. d'amende, 500 fr. de dommages-intérêts, et l'insertion du jugement dans dix journaux au choix du plaignant.



COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE

CIUDAD REAL A BADAJOZ

& D'ALMORCHON AUX MINES DE HOUILLE DE BELMEZ

Approuvée et constituée par décrets royaux des 20 août 1861 et 7 décembre 1864, et par acte authentique du 31 mai 1872.

CONCESSIONNAIRE DE LA LIGNE DIRECTE
DE MADRID A CIUDAD REAL
PAR LA LOI DU 13 DÉCEMBRE 1876

CAPITAL SOCIAL : **50,000,000** DE FRANCS
Représenté par **100,000** actions de **500** francs chacune **entièrement libérées**

SOUSCRIPTION PUBLIQUE
à 63,754 Obligations de 500 francs

CHAQUE OBLIGATION RAPPORTE
25 FRANCS d'intérêt annuel
Payables à Paris, à la Société de Crédit Industriel et Commercial, à Bruxelles et à Madrid,
Net de tous impôts présents ou futurs soit 12 fr. 50 net par semestre,
LES 1er AVRIL ET LES 1er OCTOBRE DE CHAQUE ANNÉE

Amortissement au pair en 90 ans, par tirages semestriels à partir du 1er octobre 1877.

Cet emprunt représente la **seule** *dette sociale;*
Il est garanti par :
privilège hypothécaire au premier rang sur les 405 kilomètres actuellement en exploitation, inscrits aux registres de la propriété les 29 mai et 12 juin 1877, ainsi que sur les 170 kilomètres en construction entre Madrid et Ciudad Real (*suivant acte authentique passé à Madrid le 2 juillet 1877*).

Les 405 kilomètres en exploitation ont produit, pendant les 4 derniers exercices, une moyenne de bénéfice net de Fr. **1.435,779** par an

PRIX D'ÉMISSION : 398 FR. 50
(*Jouissance du 1er octobre 1877*)

PAYABLES	En souscrivant.	Fr.	**30** »
	A la répartition		**68 50**
	Le 1er septembre 1877		**100** »
	Le 15 octobre 1877		**100** »
	Le 1er décembre 1877		**100** »
	Total à verser. . . .	Fr.	**398 50**

Ce qui représente un placement à 6 fr. 25 % sans tenir compte de l'amortissement.
On peut se libérer par anticipation, sous escompte de 5 %.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE :
Le Jeudi 2 Août 1877

A PARIS : **A la Société Générale de Crédit Industriel et Commercial,** rue de la Victoire, 72;
A BRUXELLES : **A la Banque de Bruxelles,** rue Royale, 22;
A MADRID : **Au siége social.**

La répartition se fera proportionnellement.

Les démarches nécessaires seront faites, dès la clôture de la souscription, pour faire admettre ces titres à la cote officielle de Paris. Les obligations seront cotées aux bourses de Madrid et de Bruxelles.

Dès à présent on peut souscrire par lettre.

Radis roses, Cœur d'artichaut, polkas, font sensation!

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée: Semaine, **1 fr.**; Dimanche, **50 c.**
Concerts Dimanches et Jeudis, à trois heures.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et Cie, 44, rue Lafayette.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ) guérit radicalement : *Anémie, Chlorose, Débilité, Consomption, Faiblesse.* 13, r.Lafayette et pharm. Broch. fo.

POUGUES ÉTABLISSEMENT THERMAL ouvert du 1er juin au 15 octobre.

720 fr. de **REVENU** avec **970** fr. M Bertié, 1, rue Godot-Mauroi.

ST LUC *désinfectant inodore, insecticide.* B. s. g. d. g. Efficacité garantie, Pharmacies et 4, r. Paix.

Librairie HACHETTE ET Ce, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

GUIDES JOANNE

GRANDS GUIDES

FRANCE, par A. J. JOANNE

I. **Paris illustré** . . .	12 fr.	VI. **De la Loire à la Garonne**	11 »
II. **Environs de Paris illustrés**	9 »	VII. **Pyrénées**	12 »
III. **Jura et Alpes françaises**	9 »	VIII. **Bretagne**	10 »
IV. **Provence, Alpes-Maritimes, Corse** . .	11 »	IX. **Normandie**	10 »
V. **Auvergne, Morvan, Velay**	10 »	X. **Nord**	8 »
		XI. **Vosges et Ardennes**	11 »

Guide du Voyageur en France, par RICHARD . . .	12 »
Plombières, par LHÉRITIER ET LEMOINE	4 50
Versailles, par A. JOANNE.	3 »
Pau, Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes.	3 »
Nouveau Plan de Paris	2 50
Algérie, Tunis et Tanger, par L. PIESSE. . . .	12 »
Itinéraires illustrés des Chemins de fer français (30 volumes).	

ÉTRANGER

Allemagne du Nord, par A. JOANNE.	12 »
Bords du Rhin illustrés, par LE MÊME.	7 »
Trains de plaisir des bords du Rhin.	4 »
Grande-Bretagne, par A. ESQUIROS.	16 »
Hollande, par LE MÊME	6 »
Espagne et Portugal, par GERMOND DE LAVIGNE.	18 »
Italie du Nord, par J.-A. DU PAYS	12 »
— **du Sud**.	15 »
Europe, par A. JOANNE.	22 »
Les Bains d'Europe	10 »
Orient, 1re *partie* (Grèce et Turquie d'Europe), par le Dr ISAMBERT, br. 22 fr.; cart..	25 »
2e *partie* : Egypte (sous presse).	
3e *partie* : Syrie, Palestine et Turquie d'Asie (en préparation).	
Suisse, par A. JOANNE.	15 »

GUIDES-DIAMANT

FRANCE

Aix-les-Bains, broché.	1 50
France, par A. JOANNE.	6 »
Paris-Diamant, par A. JOANNE.	3 50
Le même, en anglais	3 50
Normandie, par LE MÊME.	4 »
Bretagne, —	4 »
Pyrénées, —	5 »
Vosges, Alsace et Ardennes, par P. JOANNE. .	5 »
Dauphiné et Savoie, par AD. JOANNE.	7 50
Bordeaux, Arcachon, Royan, par LE MÊME. . .	2 50
Trouville et les bains de mer du Calvados, par LE MÊME.	3 »
Boulogne, Calais, Dunkerque, par MICHELANT.	3 »
Dieppe et le Tréport, par AD. JOANNE.	2 50
Le Havre, Étretat, Fécamp, par LE MÊME. . .	3 »
Lyon et ses environs, par LE MÊME.	3 »
Marseille et ses environs, par A. SAUREL. . .	3 »
Vichy, par L. PIESSE.	2 50
Le Mont Dore, par L. PIESSE.	3 »
Biarritz, par G. DE LAVIGNE.	2 50
Hyères et Toulon, par A. JOANNE.	2 50
Stations d'hiver de la Méditerranée (Les). . .	3 50

ÉTRANGER

Allemagne Méridionale, *Munich, Vienne, Pesth.*	4 »
Bade et la Forêt-Noire, par A. JOANNE. . . .	3 fr.
Espagne et Portugal, par G. DE LAVIGNE. . . .	4 »
Londres et ses environs, par ROUSSELET. . . .	5 »
Belgique, par A.-J. DU PAYS	4 50
Hollande (sous presse).	
Italie et Sicile, par A.-J. DU PAYS.	4 »
Rome, par A.-J. DU PAYS, avec grand plan . .	5 »
Spa et ses environs, par A. JOANNE.	2 50
Suisse, par Adolphe et Paul JOANNE.	6 »
Vals et ses environs, par J. CHABALIER. . . .	3 »

GUIDES-DIAMANT DE LA CONVERSATION

GLACIÈRE A BASCULE la SEULE pouvant garantir les quantités de glace indiquées au prospectus. 600 gr. de glace en 15 m., crème, bombes glacées. PENANT, **20,** rue Vivienne **20.** — *Ne pas confondre avec les glacières tournantes.*

ÉTABLISSEMENT THERMAL de
LUCHON
LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES
(Chemins de Fer d'Orléans et du Midi)
Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre : les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la scrofule, le rhumatisme.
TRAITEMENT SPÉCIAL CONTRE les MALADIES de la GORGE et du LARYNX
TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES
Sites admirables. — Excursions dans les montagnes. Musique 2 fois par jour. — Bals, Salons, Jeux, Chasses.
On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société, à Paris, boulevard Haussmann, 46

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18,** Paris.
Propriété de la **Société Française Financière** (*anonyme*) *au capital de Trois Millions*
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE** Un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de **200** pages.



CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Cie Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n° 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

Annonces de MM. les Officiers ministériels

VILLE DE **PARIS** ADJon, *sr une enchère*, en la ch. des notres de Paris, le 14 août 1877, à midi, D'UN **TERRAIN** A PARIS, — RUE DE L'AQUEDUC, *près la rue Lafayette* (10e arrondissement).
Conten. : 1,418m23. — M. à prix (80 f. le m.) : 113,458 f. 40.
S'ad. aux nres : Mes J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. de la Paix, 5, *dre de l'enc.*

Étude de Me DELAPORTE, avoué à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, 12.
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 4 août 1877, à deux heures de relevée,

MAISON SISE A PARIS-AUTEUIL
rue Hérold, 20 (ancien 16).
Mise à prix : 100,000 fr.
Rapport par bail ayant expiré 1er juillet : 7,500 fr.
Nota. — L'immeuble peut facilement et à peu de frais être approprié à l'industrie ou transformé en maison de rapport.
S'adresser, pour les renseignements :
A Mes Delaporte, Bourgoin, Pellerin, avoués; et à Me Durant, notaire.



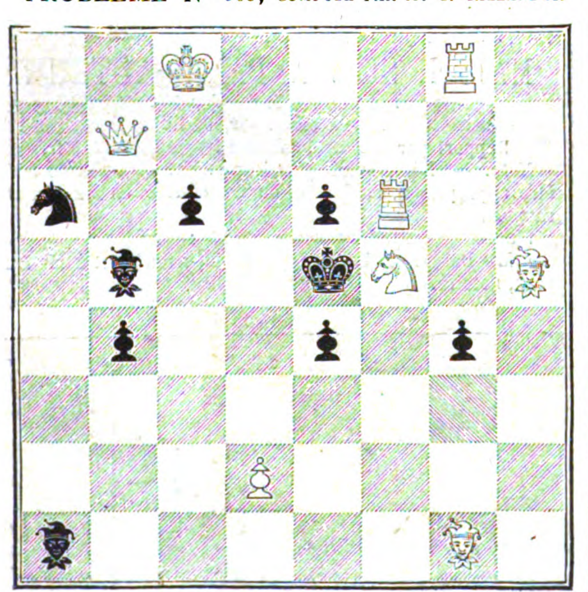
MARINE. — Naufrage du *Mei-Kong* au cap Gardafui. — Sauvetage des passagers. — (Fac-simile du croquis de M. d'Angremont.)

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné : Padonnet, café Français, à Pézénas; Torpedo, à Boyardville; Officine-Club, à Toulon; Ferdinand Cren, à Saint-Brieuc; Henri Tampier; cercle de l'Union; Léopardo; A. Rohaut; l'Œdipe de Compiègne; le cercle d'Amplepuis; Talmard, à Tarare; le Sorcier de Neuilly; café de Paris, à Vitry-le-François; Paul Boveron-Desplaces; un habitué du grand café Estère, à Pézénas; Gédé.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 665, COMPOSÉ PAR M. C. CALLANDER



Les Blancs font mat en trois coups.

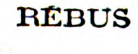
Solutions du problème n° 663.

1. C 4 FR	1. P pr. C (Var.)
2. D 5 F, échec	2. R 3 T
3. F pr. P, échec et mat.	
(A)	
	1. T 1 FR
2. D 6 F, échec	2. R 1 C
3. C 6 F, échec et mat.	
(B)	
	1. F 3 T
2. C 6 F, échec	2. D pr. C
3. D pr. T, échec et mat.	
(C)	
	1. F 1 ou 3 F
2. C 8 F, échec	2. T pr. C
3. D 6 C, échec et mat.	

Solutions justes : MM. A. Charbonnet; la Réunion des officiers, à Compiègne; le capitaine A. G. Boutigny, au 143e de ligne; Malle des Indes; Gaston, café du Palais, à Reims; L. de Croze; Camille; le Cercle du commerce de Firminy; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le Cercle des Échecs de Chalindrey; un élève du Brahmin Moheschunder; le café Central, à Péronne; le café de la Longue-Allée, rue Montfaucon; Champail; Kassioph; Em. Frau; le café Valentin, à Fontainebleau; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; le café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

Autres solutions justes du problème n° 662 : M. Champail; le café Central, à Péronne.

PAUL JOURNOUL.





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La femme de César ne doit pas même être soupçonnée.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.



LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

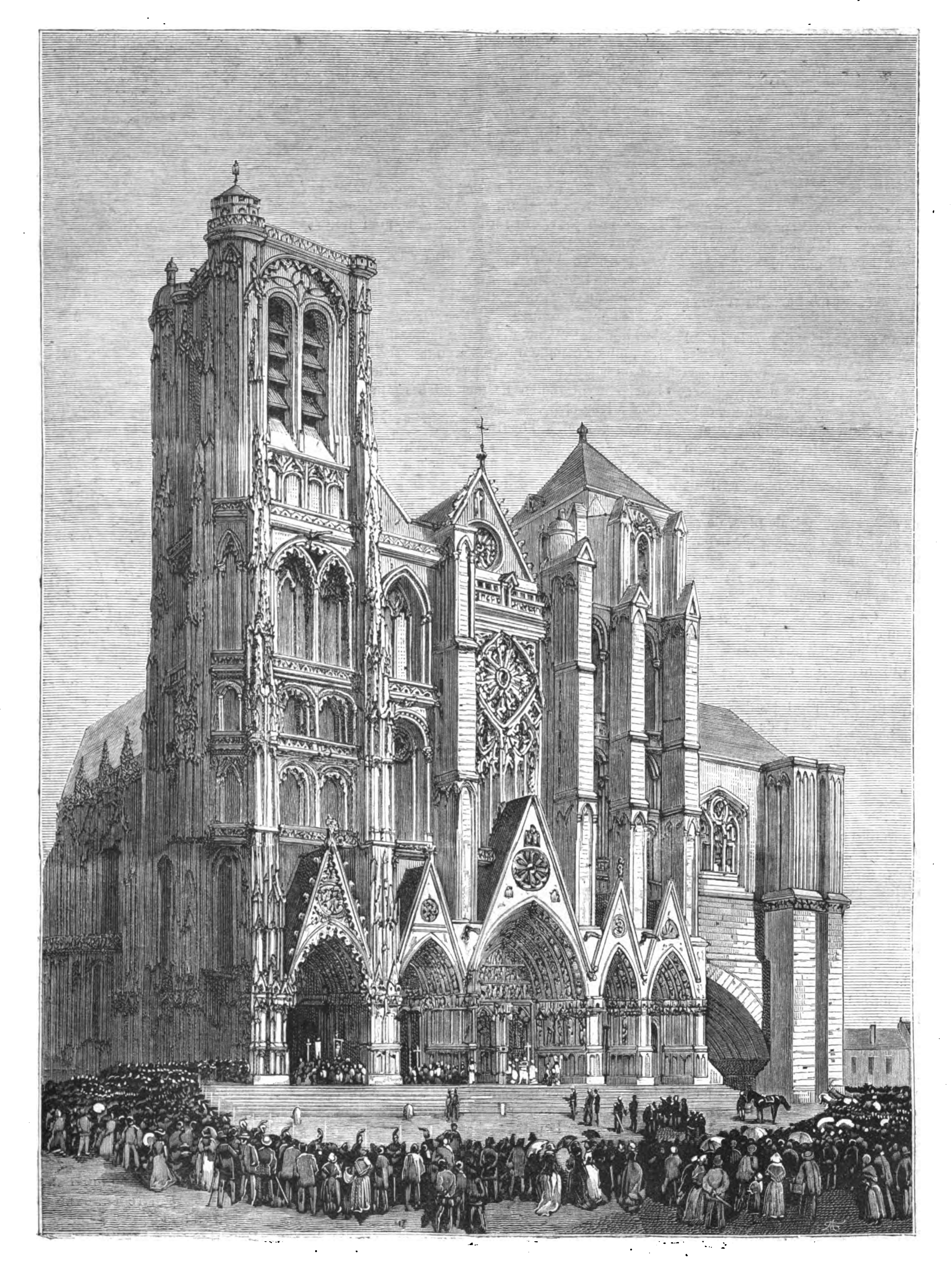
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1060 — 4 Août 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



BOURGES. — La cathédrale à l'arrivée du Maréchal. — (D'après le croquis de M. G. Nougin.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Une lectrice m'écrit :

« Monsieur le chroniqueur,

« J'aime passionnément les bains de mer et déjà j'avais fait retenir mon appartement sur une plage paisible et charmante que je ne veux pas nommer de peur d'y attirer du monde.

Mais voici que cet affreux temps qui nous persécute depuis tant de semaines me barre la route et va me forcer à rester à Paris.

« Je n'ai plus qu'un espoir, et cet espoir je l'ai placé en vous.

« Voulez-vous être assez aimable pour consacrer dans votre prochaine chronique un paragraphe à cette abominable pluie dont rien ne peut nous délivrer? Rien, si ce n'est la plume d'un journaliste.

« J'ai remarqué, en effet, et tout le monde a pu faire la remarque comme moi, que le jour où paraît dans un journal un article contre les averses, il fait en général un soleil splendide.

« Essayez, je vous en prie une fois de plus, de vérifier mon observation et de me faire gagner la partie à ces jeux de la presse et du hasard.

« D'avance je vous prie d'agréer tous mes remerciements pour le sacrifice que vous aurez fait en vous exposant volontairement à prendre l'actualité à contre-sens au profit de ma villégiature... »

Je ne demande pas mieux que d'être agréable à la correspondante qui m'adresse cette spirituelle supplique, d'autant plus qu'en me conformant à son désir, je sais que je m'assurerai des droits à la sympathie de tous les baigneurs et de toutes les baigneuses.

Navrant spectacle, en effet, que celui du bord de la mer par la bise qui souffle et par les giboulées de juillet qui nous inondent. Il faut y avoir passé pour savoir ce qu'est l'existence à laquelle on est condamné dans de pareilles conditions.

Passe encore pour les grandes stations balnéaires, bien que là encore aussi la séquestration forcée dans le casino cellulaire finisse par devenir terriblement monotone.

Quand on a passé en revue toutes les toilettes d'autrui, quand on a épuisé son fonds de méchancetés sur ses voisines d'hôtel, sur les solécismes d'élégance commis par les unes et les autres, quand on a raillé l'embonpoint de celle-ci, persiflé la maigreur de celle-là, quand on a entendu une bonne vingtaine de fois, à la même heure, le même orchestre dévider les mêmes valses du même Strauss (Johann), quand on sait par cœur le répertoire dramatique de la troupe ambulante qui dessert la localité, quand on a exhibé tous ses costumes et qu'il pleut toujours, toujours, toujours, on commence à regarder avec convoitise dans l'*Indicateur des chemins de fer* l'heure des trains qui retournent à Paris.

Mais tout cela n'est rien à côté du supplice qu'ont à subir les malheureux et les malheureuses que leur mauvaise étoile a fait échouer sur une *petite plage paisible et charmante*, comme le dit ma correspondante.

Oh! oui, paisible! Quant au charme, il peut exister, en effet, lorsque le soleil daigne se mettre de la partie.

Mais lorsque c'est, au contraire, la rafale!

Le casino de l'endroit est figuré par une sorte de hangar en planches que les courants d'air traversent de la façon la plus lamentable. Deux ou trois journaux, dont un, appartenant à la localité, ne paraît qu'une fois par semaine, sont le maigre régal offert aux intelligences. Le soir, la salle de réunion, comme dit l'administration avec emphase, est éclairée par deux lampes au pétrole qui compensent le trop peu de lumière par le trop d'odeur et qui infectent sans éclairer.

Ah! j'oubliais! L'administration a poussé la magnanimité jusqu'à offrir à son public une distraction nouvelle. Elle a acheté l'an dernier, d'occasion, un vieux télescope qui représente l'unique récréation de toute la journée.

On fait queue pour mettre son œil à la hauteur du verre, lorsque, par hasard et à de longs intervalles, on signale une voile à l'horizon.

Et les papas, venus en famille, disent à leur mioche :

— Georges, si tu ne fais pas trop de bruit, demain matin avant que nous soyons réveillés, je te mènerai *voir dans la lunette*.

Et lorsque la voile en question a été signalée, par extraordinaire, c'est un sujet de conversation pour le reste du jour. C'est un événement pour toute la colonie.

Mais pas même cette ressource lorsqu'il pleut à verse, car l'horizon est muré.

Alors on voit, ombres errantes, âmes en peine, des femmes encapuchonnées courir précipitamment de l'hôtel au casino. Là, ruisselantes d'eau et transies, elles s'installent, crochet ou tapisserie en main. Des ouvrières payées à la pièce et réduites à gagner leur pain quotidien ne mettent pas plus d'opiniâtreté à leur tâche.

On gagne ainsi l'heure du dîner. Mais le soir!... à tâtons sur la plage noire comme un four, on s'avance, escorté par les hurlements sinistres du vent. Le pétrole de la direction montre de loin le chemin. Mais c'est un guide bien insuffisant, car à chaque pas un cri indique que l'on vient de mettre le pied dans une flaque d'eau.

Et dans les ténèbres on entend :

— Par ici, Virginie.

— Si tu crois que c'est commode. Tu t'en vas devant avec le parapluie.

— C'est pour abriter le petit.

— Comme si l'on n'aurait pas mieux fait de le coucher... Mais attends-moi donc.

— Tu pourrais bien te dépêcher d'un temps pareil.

— Quand on a ses robes à retrousser... Je voudrais bien t'y voir.

— Et moi je voudrais bien me voir ailleurs que sur cette plage odieuse.

— Plaignez-vous!... C'est vous qui m'y avez presque amenée de force.

— Moi!

— Ne m'avez-vous pas répété d'un bout de l'année à l'autre : Cet été, nous irons à la mer.

— A la mer, oui... mais pas dans ce trou... Je voulais aller à Dieppe.

— Comme si vos moyens vous permettaient de frayer avec ce monde de cocottes et de... Je sais bien que c'est pour cela que vous...

— Tu vas encore me faire une scène... C'est pourtant bien assez du temps pour...

— Toujours des grossièretés!... Du reste, avec vous .. Ah!...

— Qu'est ce qu'il y a?

— Il y a que j'ai glissé sur un galet et que j'ai failli me donner une entorse... Vous ne m'aideriez seulement pas à me relever!

— Je tiens le petit.

— Lâchez-le, le petit...

Je vous laisse à penser dans quel état — physique et moral — le couple qui a passé par ces péripéties de voyage peut arriver au Casino. Et le pétrole fumait toujours... Et dans les angles, des groupes sont formés, qui chuchotent tout bas comme dans la chambre d'un malade. Et l'administration prodigue a ajouté aux trois journaux deux vieux numéros de la *Revue des Deux-Mondes*, oubliés en 1875 par un baigneur, abonné de ce recueil. Et vers neuf heures et demie, dans l'obscurité, on entend soudain comme un bruit de casseroles entrechoquées ou de chaudrons traînés sur le pavé.

C'est une dame anglaise qui a ouvert le piano et qui essaie d'y esquisser une polka de sa composition.

C'est le signal d'un sauve-qui-peut général.

Chacun regagne, sous le vent et l'averse, sa chambre d'auberge, morne et suintante. Le couple de tout à l'heure reprend la dispute au point où elle avait été interrompue. Les lumières s'éteignent avec chœur de bâillements éplorés; car on s'endort en pensant qu'hélas! il faudra le lendemain, sous prétexte de plaisir, recommencer cette vie dont certainement des condamnés ne voudraient pas.

Ah! je comprends que ma correspondante recoure à tous les moyens pour conjurer le mauvais sort et je veux lui donner pleine et entière satisfaction.

Oui, je maudis la pluie. J'anathématise l'été de 1877, qui finira par faire pousser des champignons sur les trottoirs en bitume.

Et maintenant, soleil, à toi de me donner une goguenarde réplique.

∽ Au cas où cette réplique ne viendrait pas, j'engage ma correspondante à prendre un parti héroïque et à rester à Paris.

L'existence n'y est pas, tant s'en faut, aussi intolérable que les aubergistes départementaux en font courir le bruit. Et, cette année, les réclames nous y promettent un supplément de volupté.

L'Hippodrome va prochainement représenter une pantomime intitulée : *les Amours d'une amazone*.

Hein! C'est déjà affriolant ce titre-là.

Mais que direz-vous alors des détails que nous fournissait hier un journal théâtral sur les principaux tableaux de cette pièce muette. Je commence par vous jurer sur les mânes de feu Arnault, fondateur du premier de tous les Hippodromes que je n'ajoute pas un *iota* à l'énumération de mon confrère.

Le premier de ces principaux tableaux s'appellera, d'après lui : *la Trahison au camp*.

Et voici dans quelle circonstance cette trahison se produit :

« Les Amazones ont déclaré la guerre à Cyrus, roi des Perses; le camp est formé, une sentinelle placée. (*C'est la plus belle!*) » (*sic*).

Ce *c'est la plus belle!* vous remue profondément le cœur. On sent tout de suite que quelque chose de grand va se passer.

En effet, voici l'incident qui se produit :

« Le général persan la rejoint et met à sa place un eunuque, *qui est le comique de la pièce*, tandis qu'il fait son aveu à la belle. »

Comment cet eunuque peut-il faire illusion et remplacer dans sa faction la belle sentinelle?

Mystère impénétrable. Ne cherchons donc pas à le pénétrer et poursuivons.

Le second principal tableau s'appelle : *l'Amour au galop*.

C'est trouvé.

L'Amour au galop est ainsi décrit par l'analyse anticipée dont je suis heureux de vous offrir des extraits officiels :

« Les deux amants s'expriment leur ardeur suivant la rapidité de leur cheval et fuient bientôt. »

L'amour a, certes, été décrit de bien des façons et sous bien des formes; mais je ne crois pas qu'on ait encore trouvé cette formule :

« S'exprimer son ardeur suivant la rapidité de son cheval. »

J'avoue même que je ne peux parvenir à me représenter ce que cela peut bien vouloir dire. Mais si je me le figurais où serait la surprise de la représentation?

Je poursuis :

« Mais le cheval de l'amazone va de tente en tente dénoncer la trahison. *Poursuite infernale*. Arrestation du pauvre eunuque et bientôt de l'amazone coupable. »

Bravo! le cheval!

On avait parlé jadis d'instituer à Paris un service de sergents de ville à cheval; je m'explique maintenant les services qu'aurait pu rendre cette



institution si ces agents avaient été montés sur des chevaux dressés à faire la police comme le coursier délateur de l'Hippodrome.

Le troisième principal tableau, c'est *le Tribunal équestre*.

« *Une mise en scène soignée*, dit l'analyse. On condamne les complices à l'écartèlement. »

La mise en scène soignée fait admirablement dans le paysage.

C'est le tribunal équestre! Puisse-t-il être doublement à cheval sur ses fiers coursiers d'abord, sur la loi ensuite!

Cependant nous touchons au dénoûment.

Le quatrième principal tableau représente *les Préparatifs du supplice*.

Brrrou!... On frissonne d'avance. Qu'est ce donc lorsqu'on a lu l'analyse, ainsi conçue :

« Au moment où l'on attache les membres de l'amazone à la queue des quatre chevaux, le général persan fond sur elle et l'enlève.

« L'eunuque aussi veut fuir; mais, retenu par le fond de son vêtement par le cheval dénonciateur, il est repris et attaché aux chevaux des exécuteurs. Ils s'élancent, emportant les bras et les jambes du malheureux qui fait une gambade et profite de l'ahurissement des amazones pour fuir... »

Ainsi finit la comédie dont vous savourez d'avance les raffinements.

Mais c'est en vain que l'Hippodrome essaye de recommencer les beaux jours de la pantomime.

Elle a vécu avec les anciens Funambules.

Ah! la glorieuse période pour elle que celle des *combats à l'hache* et des horions mémorables! Il y avait aux Funambules d'autrefois un guichet spécialement réservé à messieurs les auteurs qui voulaient offrir leurs livrets à la direction.

C'était simple comme bonjour.

On frappait au guichet. L'employé chargé de ce service parcourait des yeux le manuscrit.

Si la chose lui allait, il vous passait une pièce de cent sous avec un reçu préparé d'avance, et c'était fini. Votre scénario était devenu la propriété de l'administration.

Vous pensez bien que pour cent sous on ne pouvait pas avoir des chefs d'œuvre. Un de mes amis a eu la chance de pouvoir collectionner quelques-uns de ces *libretti* qu'il a retrouvés chez un vieux copiste qui était chargé de remettre au net les élucubrations des pourvoyeurs de la maison.

Il y a là dedans des merveilles incomparables.

Une des pantomimes était intitulée *Pierrot chez les Incas* avec cette mention : **Imité de M. Marmontel.**

J'y cueille cette mention :

« Un combat *singulier* s'engage entre tous les Incas et Pierrot.

« La sauvagerie des premiers se dépeint par les gestes expressifs avec lesquels ils agitent leurs armes. »

Dans une autre pantomime, intitulée *Androclès*, un lion de carton arrivait sur le théâtre.

« Mais, reconnaissant Androclès, *il se mettait à genoux comme pour lui demander sa bénédiction!!* »

Mais la reine du genre, c'est *la Vivandière assassinée*. Quel titre! ..

J'y trouve ces indications :

« La vivandière, entourée par les bédouins, fait signe que la gloire de *la patrie lui est plus attachée que sa vie propre*. Elle arrache l'étoffe du drapeau aux nobles couleurs et l'avale par morceaux. La fureur bestiale des bédouins les précipite sur elle qui voit avec héroïsme sa tête voler en l'air. »

Avez-vous jamais songé au supplice que peut endurer une personne qui voit sa tête voler! Quel monde de pensées doit vous assaillir dans de pareilles conjonctures!

Il ne faudrait pas croire toutefois que la pantomime, au temps de ses triomphes, ait été le monopole des faiseurs infimes.

Plus d'un écrivain illustre prit plaisir à porter aux Funambules des scénarios à cent sous.

Méry, Balzac et Frédéric Soulié firent représenter aux Funambules chacun une pantomime.

Plus tard, aux Folies-Nouvelles, on vit sur l'affiche bien des noms célèbres.

Dantan, le sculpteur regretté, Nadar, Cham, signèrent des pantomimes.

Mais ce n'était plus la naïveté d'autrefois, l'esprit l'avait remplacée sans empêcher qu'on la regrettât.

Les Amours d'une amazone semblent vouloir nous ramener aux traditions candides. Le malheur, je l'ai dit, c'est que le public, sceptique et railleur, n'a plus la foi nécessaire pour encourager les imitateurs.

Décidément, ce n'était point un canard, le téléphone existe. Il existe si bien, que l'inventeur vient d'arriver à Paris et qu'il va nous donner des concerts à distance.

Car vous vous rappelez que le téléphone est ce télégraphe acoustique qui permet de percevoir les sons à dix, vingt, trente kilomètres de distance.

Pour les expériences qui auront lieu à Paris, on se contentera d'une moins longue portée.

L'orchestre jouera à Saint-Cloud et les auditeurs seront au palais de l'Industrie, mis en communication, avec les morceaux qu'on exécutera, par un fil posé le long de la Seine.

Le jour n'est peut-être pas loin où chacun aura son fil téléphonique dans les appartements bien aménagés. Le fil sera en communication avec une agence musicale qui aura toujours sous la main des chanteurs, des chanteuses et des instrumentistes.

On télégraphiera :

— Me sens, ce matin, porté à rêverie. Faites-moi chanter par ténor une romance dans les dix francs.

Et ladite agence fera graver sur sa porte ces mots chers aux traiteurs : *On porte en ville.*

On n'est généralement pas fâché d'avoir eu raison.

C'est mon cas.

Ceux de mes lecteurs qui ont l'obligeance de garder quelque souvenir de mes causeries, se rappellent que nous avons fait campagne contre l'usage qui ferme le soir nos jardins publics.

Or, une expérience vient de démontrer irréfutablement que toutes les raisons qu'on peut invoquer en faveur de cette routine sont parfaitement absurdes et ne supportent pas l'examen.

A la rue, en effet qui passe devant les ruines des Tuileries est annexé un square formé de l'ancien jardin réservé, c'est-à dire de la partie la plus fleurie de la promenade.

Or, on y a installé des becs de gaz, et le square est ouvert toute la nuit, sans qu'on ait eu à signaler la moindre déprédation. On a simplement procuré ainsi à tout le voisinage le plaisir de pouvoir respirer en dehors des heures réglementaires. Plaisir d'autant plus grand, que les règlements mettent précisément les gens à la porte au moment où la fraîcheur du soir commence à apporter quelque soulagement à leurs fatigues de la journée.

Du moment où le square des Tuileries reste ouvert sans inconvénient, on se demande quel argument on pourrait objecter pour empêcher la mesure de se généraliser.

Qu'on éclaire tous les squares, qu'on éclaire les Tuileries, le Luxembourg, le Jardin-des-Plantes, et qu'au lieu d'être une entrave pour la circulation à partir de la chute du jour, ces beaux jardins deviennent un agréable lieu de réunion l'été, un facile passage l'hiver.

C'est le vœu de la population. Espérons qu'il finira par être entendu.

Encore une tentative pour s'affranchir de la monotonie du costume moderne en ce qui concerne les hommes.

Les élégants de Londres ont essayé de remplacer, dans les soirées de la saison, l'habit noir par des habits bleus, verts ou même lilas.

Ce n'est pas la première fois qu'on essaye de secouer le joug du *sifflet d'ébène*.

Sous le second Empire une association se forma dans ce but.

Les chroniques du *high-life* annonçaient alors que dans plusieurs cérémonies, telles que mariages, bals de gala, des raffinés s'étaient montrés en habit bleu à boutons de métal et en pantalon gris.

Feu le duc de Gramont-Caderousse fut un des innovateurs-propagateurs de l'insurrection contre l'habit noir.

Les insurgés ne tardèrent pas à battre en retraite.

Ici même, il y a quelques années, on voulut remplacer le pantalon, qui ramasse toute la boue de la rue, par la botte molle, qui préserve logiquement des éclaboussures, dans un pays où le macadam est délayé, pendant les deux tiers de l'année, par la pluie.

Mais non... L'habitude fut la plus forte.

La bêtise de Panurge se retournait si niaisement pour toiser ceux qui inauguraient la chaussure rationnelle que sainte Routine l'emporta.

Je ne crois pas qu'il y ait, après ces nombreuses démonstrations, d'illusions à se faire.

Nous sommes voués aux hideurs du costume actuel sans appel possible.

Habits de croque-mort, pantalons crottés et tuyaux de poêle *for ever*.

C'est triste, mais c'est vrai.

A l'heure où vous me ferez l'honneur de lire ces lignes, Alexandre Dumas fils aura prononcé son discours ou, pour parler plus exactement, lu son rapport sur les prix de vertu.

Qui lui aurait prédit jadis, quand il produisait ses premières poésies, presque aussi cantharidées que celles de la veuve Gras, qu'il deviendrait l'apologiste de l'innocence?

Qui le lui aurait même prédit quand, écrivant la *Dame aux camélias*, il semblait bien plus préoccupé de réhabiliter le vice aimable que d'apothéoser la chasteté?

Mais il y a de ces retours inattendus dans les carrières littéraires... comme dans les carrières politiques. Seulement, dans les carrières politiques, on s'y attend.

Dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*, Théophile Gautier écrivait :

« On verra ceci quand je serai rédacteur du *Journal officiel*. »

Manière de dire :

« Quand les poules auront des dents. »

Les poules n'eurent pas de dents. Mais Théophile Gautier écrivit à l'*Officiel*.

Ainsi Dumas travaille à propager et récompenser le *rosiérisme*.

Ce qui n'empêchera pas Dumas de continuer à choisir ses héroïnes parmi les pécheresses et à grossir la liste où on lit déjà ces noms :

Marguerite Gautier,

Diane de Lys,

Mme Clémenceau,

La femme de Claude,

L'étrangère.

J'en passe, et des moins candides.

Il pourrait répondre, comme cet autre académicien à qui on reprochait de mettre si peu dans ses œuvres des qualités qu'il primait au nom de feu Montyon :

— C'est que, voyez-vous, la vertu est incapable de se vendre!

Il pourrait même, si l'on insistait, pour défendre les livres et les pièces d'un goût relevé par lesquels il a préludé à ses rapports de haute morale, se retrancher derrière le mot de Mme de Girardin, devant qui on parlait du mariage du comte de X... avec une dame qui avait eu quelques aventures à tapage.

— Pourquoi le comte ne serait-il pas rassuré sur la conduite future de sa femme?

— Dame! c'est que ses antécédents ..

— Eh bien... est-ce qu'il ne faut pas se jeter à l'eau pour apprendre à nager?

Sur le boulevard.

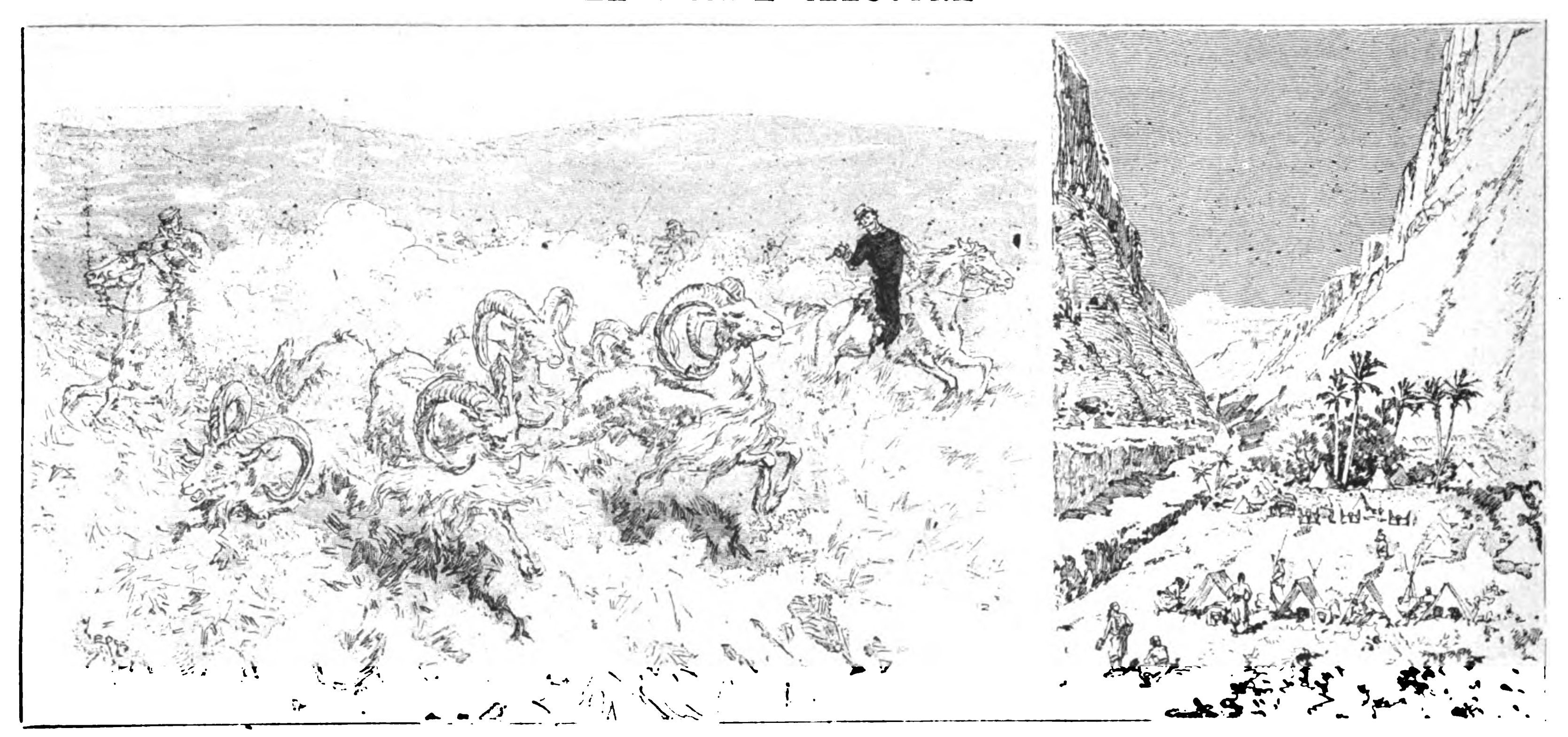
Passe une petite ouvrière, alerte et pimpante.

Son bonnet, d'une élégance surchargée, s'agrémente de rubans qui trahissent des visées secrètes.

— Pauvre petite! murmure notre confrère X... en la regardant s'éloigner... *Encore une qui fait des châteaux en Espagne!*

PIERRE VÉRON.

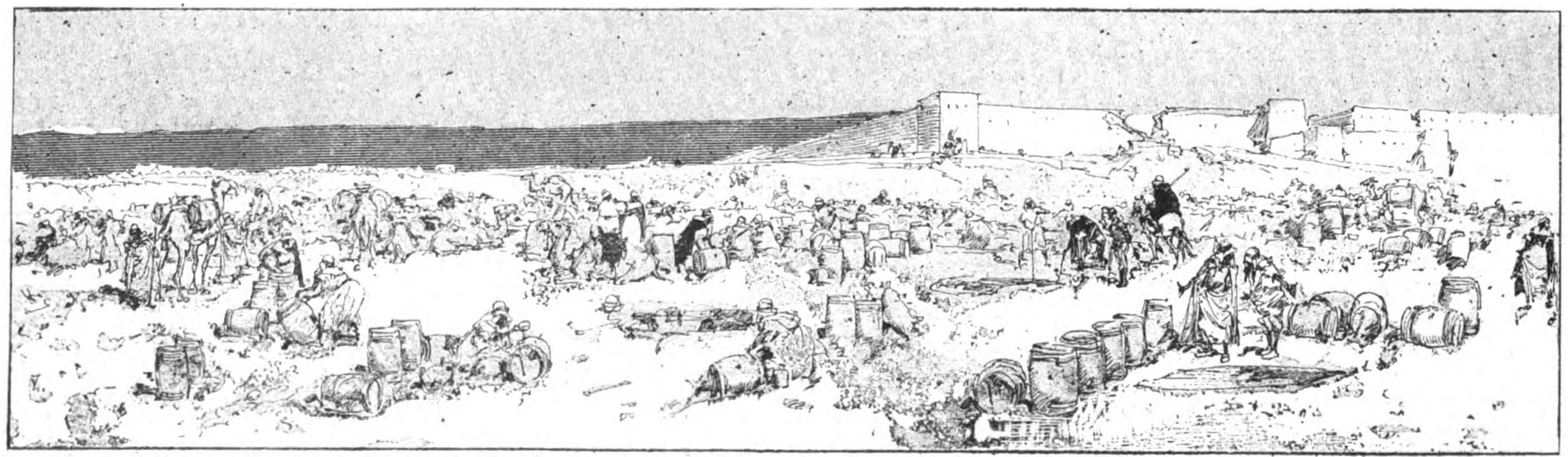




Chasse aux mouflons dans le sud.

Le camp de Founassa dans la vallée de l'Oued.

Le drapeau français hissé sur le canac de Magrar-Kani.



Remplissage des tonneaux du convoi aux sources voisines de la vieille redoute d'Aï-Ben-Khelit.

ALGÉRIE. — Expédition du général de Flogny dans le sud (suite). — (Dessins de M. Vierge, d'après les croquis de M. Salvator de Flo, notre correspondant.)



EXPÉDITION DU GÉNÉRAL DE FLOGNY EN ALGÉRIE. — Entrevue de Magoura où l'amel d'Oudjda restitue, au commandant Ben-Daoud, l'impôt indûment perçu sur nos ksours du sud.

(Dessin de M. Janet, d'après le croquis de M. Salvator de Flo.)

LA GUERRE

En Europe

D'APRÈS les dépêches du 30 juillet, la défaite des Russes aux environs de Plewna est confirmée; les Turcs auraient même réoccupé Lowatch, qui est au sud de cette ville. Le général russe se replierait sur Selvi et Turnowa, qui est son centre d'opérations.

Voici, d'ailleurs, quelle était la disposition stratégique des belligérants le 27 juillet :

A gauche, dans la Dobroudja, un corps d'armée et demi opère contre Silistrie et Varna; deux corps d'armée et demi agissent contre Routschouck et se trouvent en face de la principale armée turque. De l'autre côté des Balkans, sous le commandement immédiat du grand-duc Nicolas, se trouvent un corps d'armée, une division de cavalerie et demie, le corps volant du général Skobeleff et la légion bulgare; un corps d'armée opère contre Osman-Pacha du côté de Plewna; un dernier corps d'armée est prêt à passer le Danube pour renforcer l'armée du grand-duc Nicolas, qui doit marcher sur Andrinople, coûte que coûte.

Enfin, d'après une dépêche de Simnitza datée du 29 juillet, Eyoub-Pacha envoie à Plevna des troupes de Widdin, en même temps que d'autres sont envoyées de Choumla. Ces forces se concentreraient : les premières, à Plewna, pour attaquer la droite de l'armée russe, et les secondes à Monastyr, pour attaquer leur gauche.

L'objectif des Turcs serait de reprendre les positions qu'ils ont perdues sur la Jantra et de couper la ligne de retraite du quartier général et de l'armée russe qui occupe en Bulgarie un espace triangulaire ayant son sommet à Chipka avec une base très-étroite sur le Danube, de Nicopolis à la rivière Jantra.

Les Russes dirigent des troupes nombreuses vers Plewna et ne laisseront probablement pas le temps aux Turcs d'opérer leur concentration.

Un engagement sérieux paraît imminent de ce côté.

En Asie

Les nouvelles d'Asie sont peu intéressantes cette semaine : les Turcs ont réoccupé Bayazid et Penek depuis quelques jours. C'est entre Kars et Alexandropol, au centre, que les belligérants peuvent se mesurer. On dit même que, dans la direction de Vesinkeui, les Russes auraient été repoussés encore une fois.

NOS GRAVURES

La rive droite du Danube avant le passage des Russes

A défaut d'événements plus importants, le courrier de M. Dick ne nous étant pas parvenu cette semaine, probablement à cause de la difficulté des communications, nous publions les quelques notes de M. Meylan, qui, pour être un peu rétrospectives, n'en sont pas moins intéressantes :

Poste de soldats égyptiens. — Les soldats égyptiens qui combattent pour la cause des Turcs se distinguent de ces derniers par leur bonne tenue. L'habillement est plus propre, mieux entretenu, le soldat égyptien en lui-même plus enjoué, plus gai, plus actif que le soldat turc. Quant aux officiers, ils parlent pour la plupart plusieurs langues; ils sont instruits; le contact des Européens en Egypte les a complétement distingués du reste de l'armée musulmane.

Notre dessin représente un poste de soldats égyptiens établi sous un mûrier, au bord du Danube, dans ces vieux retranchements qui furent élevés dans les guerres précédentes et qui sont restés comme un souvenir de la grande guerre de Crimée.

Poste de Tcherkess. — Les Tcherkess jouent dans la guerre actuelle un rôle considérable. On leur a d'avance désigné les positions qu'ils doivent occuper momentanément, les points qu'ils doivent surveiller. Ils ont été, comme on dit en style militaire, versés dans tel ou tel corps d'armée, puis répartis dans les postes d'observation du Danube.

Le dessin que nous donnons représente un de ces postes, un *carol* qui garde les plages danubiennes près d'Allanova. Au fond un pehan, où se prépare le café d'Orient, sur les bords de l'eau des abris de feuillage et de jonc sous lesquels les cavaliers viennent se reposer de leurs rudes expéditions. Les chevaux pâturent dans les environs, à portée de la voix du guerrier.

Dans Routschouck. — A l'abri des obus. — Le bombardement de la malheureuse ville de Routschouck a donné lieu à des scènes vraiment lamentables. La pluie d'obus tombant un peu sur tous les quartiers a provoqué partout un émoi, une confusion inexprimables. De toutes parts fuyaient les familles turques, juives et chrétiennes, oubliant tout pour chercher un abri protecteur. Les harems restaient ouverts, les juifs oubliaient de mettre en sûreté leurs objets les plus précieux, et dans les rues galopaient également effarés des bandes de Tcherkess surpris par le feu. Nous avons vu de près ces terribles journées de juin; nous avons pu constater les effrayants ravages des projectiles perfectionnés.

Dans un village bulgare. — Le canon tonne. — Les rives du Danube, si paisibles naguère, retentissent aujourd'hui du fracas de la poudre. La grosse voix du canon impressionne même le plus brave. Le Bulgare surtout frémit en entendant ce bruit de la guerre. Sera-ce pour lui la délivrance ou bien une nouvelle épreuve? La famille écoute anxieuse au loin ce grondement sinistre, prélude du choc des masses; l'obus éclate avec un bruit sourd dans ces tranquilles villages, qui vont peut-être disparaître de la surface du sol.

La Prière des zeibecks

Nous serions tentés de reprocher à notre fidèle correspondant de Constantinople de ne pas s'étendre davantage sur son très-curieux croquis, qui n'est accompagné que de la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous envoyer un croquis représentant des zeibecks, ainsi que des volontaires chrétiens, faisant la prière, à Top-Hané, devant S. M. le sultan, avant leur embarquement pour la mer Noire.

Je vous prie de croire, monsieur le directeur, que le spectacle auquel j'ai assisté était vraiment imposant, voyant ces braves à l'aspect farouche se préparer ainsi par la prière à aller défendre le seuil de leur patrie.

Tous ces volontaires sont armés de fusils Martiny-Henri.

HAYETTE.

Constantinople, 4 juillet 1877.

Le Voyage du Maréchal à Bourges

LA politique s'est donné carrière à propos de l'excursion que vient de faire à Bourges le Président de la République, et, comme nous avons la bonne fortune d'y être absolument étrangers, cela nous dispense de publier ici les discours prononcés et d'en tirer les conséquences. Ce que nous aurions voulu, c'est trouver un peu plus de pittoresque dans l'itinéraire suivi par le Maréchal et son cortège et un peu plus de temps pour en faire de bonnes gravures. Nous nous bornons donc aujourd'hui, pour faire acte de présence au milieu des populations qui acclamaient le chef de l'État, à reproduire la vieille cathédrale de Bourges au moment où Mgr de la Tour-d'Auvergne l'accueille et le félicite si noblement. Quant à la cérémonie en elle-même, le public s'en fait facilement une idée par la lecture des journaux; nous n'avons pas voulu y sacrifier le monument, qui est une des merveilles architecturales de la France, et que le *Monde illustré* n'a jamais publié. C'était, néanmoins, un beau spectacle pour ceux qui ont pu en être témoins que ce vénérable prélat, vêtu des plus beaux ornements de son sacerdoce, entouré d'un immense clergé, montrant, du haut du parvis, sous le grand portail gothique, à l'illustre soldat blanchi par les batailles le chemin de l'autel dont il est le défenseur comme il est le défenseur de la patrie. Les cloches sonnent à toute volée, les acclamations de la foule retentissent et les chants liturgiques résonnent bientôt sous les immenses voûtes où sont réunies toutes les autorités, avec l'élite de la société du Berry; puis, la cérémonie se termine par la bénédiction de l'archevêque, que reçoit prosterné le héros de Malakoff et de Magenta.

Le camp d'Avord, le vrai but du voyage, l'Ecole de pyrotechnie, la revue, les réceptions à la préfecture, les illuminations improvisées par les souscripteurs, en dépit du refus du conseil municipal du chef-lieu du Cher, mériteraient également d'être dessinés et décrits; nous y reviendrons probablement dans notre prochain numéro.

L'Expédition du général de Flogny en Algérie

Monsieur le directeur,

VOUS n'avez sans doute pas oublié qu'au mois d'octobre de l'année dernière l'empereur du Maroc a parcouru avec son armée une partie de son royaume, et qu'il est venu jusqu'à Oudjda, où les autorités françaises sont venues le complimenter de la part du Président de la République.

L'entrevue d'Oudjda, qui ne pouvait que cimenter les liens de l'amitié qui existent entre les deux gouvernements, avait pourtant donné lieu à une foule de commentaires, et les populations mal intentionnées de la frontière se livrèrent à cet égard aux appréciations les plus inattendues.

L'empereur, disait-on, devait porter au loin la frontière de ses Etats; Tlemcen même devait devenir une ville marocaine, etc... Quelque temps après, les cavaliers du maghsen marocain avaient pénétré dans l'intérieur de nos tribus sahariennes ainsi que dans nos ksours du sud et y avaient perçu l'impôt au nom de S. M. Mouley-Hacen. Tout cela occasionna quelques défections dans nos tribus du sud.

Notre gouvernement avait signalé ces faits à l'empereur, et avait demandé et obtenu la restitution de ce qui avait été perçu.

Le mauvais effet n'en était pas moins produit, et le gouverneur général de l'Algérie trouva bon d'organiser une colonne assez forte pour aller montrer nos baïonnettes dans ces contrées éloignées et y raffermir notre autorité ébranlée par les faux bruits répandus à plaisir.

Je ne voulus pas perdre une si bonne occasion de continuer mes relations avec vous, et j'obtins l'autorisation de suivre cette colonne.

La colonne, forte de 2,000 et quelques centaines d'hommes, bien organisée et emmenant avec elle l'indispensable convoi d'eau, partit d'Al-Aricha le 15 février dernier. Je vous dirai peu de choses sur sa marche; elle arriva à Aïn-Ben-Kheïil, poste français abandonné en 1860; puis, continuant sa route après avoir traversé les immenses plaines de Thym, des hauts plateaux, elle arriva à Aïn-Sefra, le premier de nos ksours. On appelle ksar une agglomération de maisons construites en pisé, dont les toits sont faits de troncs de palmier, rangées sans ordre aucun et généralement situées à la partie nord d'une oasis de dattiers plus ou moins considérable. Le ksar est toujours le grenier où les tribus nomades conservent les grains nécessaires à leur existence, qu'ils viennent chercher dans le Tell.

D'Aïn-Sefra, la colonne se porta à Taïout; là réside, mêlée avec nos sujets, une tribu de Cherfas, cousins de l'empereur du Maroc, gens dans d'assez mauvaises dispositions à notre égard.

A Tïout, elle laissa ses éclopés, une petite garnison et ses fours de campagne qui fonctionnèrent très-bien et nous permirent de manger du pain au lieu de biscuit, ce dont les soldats ne se plaignirent pas.

De Tïout à Asla, autre joli ksar dans une situation très-pittoresque, perché sur des rochers ayant tout à fait l'aspect d'un château fort (dont je ne vous envoie pas le croquis, puisque les vues ne sont pas du ressort de votre journal). D'Asla, la colonne se porta plus au sud et arriva au ksar de Mograr Tahtani, où elle apprit que la fameuse tribu des Amours voulait organiser une résistance et nous empêcher de pénétrer dans le ksar de Mograr-Foukania, qui nous appartient, mais dont la plupart des maisons et presque tous les palmiers appartiennent à ces Marocains; mais ces nouvelles n'arrêtèrent pas la marche de la colonne, elle prit ses dispositions et arriva près de Mograr baïonnette au canon; elle établit son camp de façon à se trouver prête à tout événement. Pendant une reconnaissance que faisait le capitaine R..., de l'état-major,

une bande de ces Amours, tribu marocaine hostile qui devait entreprendre la résistance, embusquée derrière des rochers, tira sur le capitaine et une balle perça derrière lui la coiffure d'un de ses spahis

Le bruit se répandit bientôt qu'un soldat français avait été tué; les Amours qui étaient dans le ksar commencèrent à fuir, et le général fit aussitôt grimper sur les crêtes rocheuses qui environnent et dominent le ksar pour l'envelopper; nos tirailleurs faisaient feu sur ceux qui s'enfuyaient et empêchaient d'en sortir ceux qui restaient encore dans le village.

Le drapeau de la France n'avait pas encore été placé sur le ksar; le moment était venu de l'y faire flotter. Le commandant Mohamed-ben-Daoud, commandant supérieur du cercle de Sebdou, fut chargé du soin d'aller le faire planter sur la maison du caïd, la plus élevée du ksar.

Il partit accompagné d'une petite escorte Au moment où il paraissait sur la maison du caïd, le drapeau à la main, une des compagnies (capitaine Lemonnier) qui couronnaient les crêtes s'étant ralliée suivant l'ordre qu'elle en avait reçu vint se former en bataille devant la porte du ksar, et le capitaine fit battre aux champs.

Le commandant, qui n'avait pas été prévenu de cette disposition, électrisé au bruit de nos tambours, se découvrit, leva son képi et s'écria : Vive la France!

Le capitaine Lemonnier répondit par le même cri, qui fut répété par tous nos soldats avec enthousiasme. Cette petite scène improvisée produisit le meilleur effet sur cette population à la veille de devenir rebelle.

Nous quittons Mograr-Foukania et nous dirigeons sur le fameux défilé de Founassa, qui a plus d'une lieue de longueur et s'ouvre comme une immense fissure verticale entre de hautes montagnes pelées et rocheuses, dont les lignes de faîte s'écartent entre elles de 1,000 à 2,000 mètres environ, avec une élévation moyenne de 400 mètres au-dessus de la rivière.

La marche de notre convoi à travers cette espèce de canal, large à peine de 30 mètres, constamment bordé de hautes murailles de grès, est lente et des plus difficiles à cause des énormes rochers qui obstruent partout le lit de l'oued et l'interceptent presque entièrement dans certains endroits; après plusieurs heures de cette marche pénible, nous arrivons au bivouac de Founassa, où se trouve un petit bois de palmiers entremêlés de magnifiques térébinthes.

Founassa était, il y a près d'un siècle, une oasis florissante et bien cultivée; elle appartenait à des familles des Ouled-Abdallah (fraction des Amours). Nous trouvons encore les ruines du ksar, qu'elles habitaient sur la berge droite de la rivière. Notre dessin représente le bivouac de l'état-major et de l'artillerie, campés près de la source, au pied des arbres. Le goum (cavalerie indigène irrégulière) campe sur la hauteur de gauche.

Vous vous souvenez aussi que la perception illicite de l'impôt, dans nos ksours, par le maghsen marocain, faisant suite au voyage de l'empereur sur la frontière, avait jeté le trouble dans l'esprit de nos tribus du sud, et quelques défections en avaient été la suite.

Il était important que la restitution de cet impôt, que nous avions obtenue auprès du gouvernement marocain, eût lieu aussi ostensiblement que possible, afin d'en bien faire comprendre le sens à nos tribus ébranlées.

Le commandant Mohammed-ben-Daoud fut chargé de l'accomplissement de cette mission et partit, le 24 mars, accompagné de quelques officiers (dont le capitaine Godfroy, de l'état-major), pour le lieu appelé Magoura, qui est sur notre territoire et voisin de la frontière.

La plus grande partie de nos caïds, revêtus de leurs burnous d'investiture, venaient directement après, et, avec eux, une escorte de spahis, de chasseurs d'Afrique et un goum des Beni-Matthar.

Au jour dit, l'amel d'Oudja traversa la frontière et s'avança vers le commandant Ben-Daoud; ils se rencontrèrent à 3 kilomètres de Kheneg-el-Ada.

L'amel mit pied à terre et, donnant ordre à son escorte de s'arrêter, il vint au devant de notre envoyé, qui en fit autant; après les salutations d'usage, la conversation s'engagea d'une façon tout amicale et, au bout de quelques instants, le commandant fit réunir tous nos caïds pour les rendre spectateurs de la reddition de l'impôt. Cette précaution n'était pas inutile, car l'amel, qui n'accomplissait pas sa mission avec plaisir, s'était bien gardé d'en dire un mot à son entourage. On étendit un burnous à terre et l'amel, après l'avoir compté ostensiblement, remit l'impôt au commandant Ben-Daoud.

L'entretien roula alors sur les intérêts des deux peuples voisins et, après les mille protestations d'amitié et les saluts d'usage en pareille circonstance, chacun des envoyés rejoignit son escorte et prit la direction de son pays.

Je joins à ces quelques renseignements un dessin représentant le moment où l'amel a déposé la somme restituée sur le burnous qui est devant lui.

SALVATOR DE FLO.

Les Sabotiers dans le bois de Quimerc'h

Ce n'est plus un coin de la Bretagne que présentait cette année M. Camille Bernier, c'était bien une belle et grande page de ce pays si varié dans ses aspects; aussi avons-nous fait une grande page du *Monde illustré* de cette belle forêt aux arbres drus et touffus, pleins de lumière et de couleur, qu'une belle nappe d'eau reflète mystérieusement dans le lointain et d'où s'émane la blanche fumée de la cabane du sabotier breton, qui a remplacé dans ces solitudes les antiques autels et les sanglants sacrifices des druides. Ce paysage est en même temps un des plus grands et des plus heureux paysages du Salon de 1877 en général et de son auteur en particulier.

COURRIER DU PALAIS

Les criminels poétisés. — Un beau crime. — Où l'admiration échouerait. — Les réhabilitations possibles. — La veuve Gras. — Elle fait des vers. — La combinaison infernale. — L'instrument. — L'intervention du vitriol. — Les pactes romanesques et la conscience. — Les qualifications pénales. — Ce que les législateurs ne peuvent prévoir. — L'audience. — Les plaidoiries.

Est-ce que l'on va longtemps encore continuer à exalter, à poétiser les criminels, assassins ou empoisonneurs? Nous faut-il encore entendre des gens s'écrier avec conviction: « Ah! par exemple, voilà un beau crime! » Que penseraient-ils, que diraient-ils s'ils se trouvaient, un jour, eux ou leur père, leur sœur, leur fils ou leur fille victimes d'un « beau crime? » Là, j'aime à le croire, du moins, échouerait l'admiration pour faire place à l'indignation et au mépris. En vérité l'indignation et le mépris deviennent tout à fait nécessaires si l'on veut que le niveau de la raison, de la justice, de la morale ne s'abaisse pas insensiblement.

Que l'on découvre parfois — et c'est rare — une circonstance plus qu'atténuante dans un de ces forfaits qui sèment l'épouvante; que quelque noble passion, toujours égarée cependant, devienne le mobile d'une catastrophe sanglante et que la compassion charitable et discrète vienne en aide au coupable pour préparer et appeler le repentir; que l'on recherche si le vice, la débauche, la cupidité même n'ont pas leur excuse dans l'ignorance, dans un défaut d'équilibre; humainement, je comprends ces hypothèses et j'admets même que l'on scrute le cœur de la pécheresse pour y trouver enfoui un dernier sentiment capable de la réhabiliter à nos yeux; j'y souscris encore; mais toujours à titre d'exception. Ce qu'il ne faut pas c'est que l'intelligence tendre et loyale qui étudie les origines du mal chez l'individu pour ne pas laisser désespérer de l'humanité entière, soit débordée par de stupides imitateurs qui de l'exception feront la règle absolue.

Non, ce n'est pas une criminelle intéressante que cette veuve Gras ou Jenny Delacour, et, même après sa condamnation, on ne sent diminuer en rien l'horreur qu'elle inspire. Ce n'est pas l'histoire de sa vie, je suppose, qui peut appeler même la pitié. Est-elle intelligente? — et je ne le crois guère, — ce serait une circonstance aggravante!

Elle fait des vers!.. « C'est donc une denrée bien rare que les vers? » s'écriait avec une ironie pleine de bon sens Jules Janin, quand il s'est trouvé forcé de s'occuper de Lacenaire, l'assassin rimeur. Les vers de Lacenaire, j'ai du plaisir à le constater, étaient exécrables et plats; les vers de la veuve Gras sont faux, bêtement incorrects, sans rime, sans mesure dans la forme, inspirés par des appétits inavouables, par des terreurs hypocrites. Remarquez bien que ce n'est pas la condamnée qui m'occupe; ce que je veux c'est défendre les poëtes et la poésie, s'ils ont besoin d'être défendus. Décidément, il ne faut plus d'héroïnes de cours d'assises.

Tout le monde a lu ce procès célèbre, tout le monde connaît l'histoire de cette femme entretenue qui faisait des économies pour arriver à une situation et qui, se voyant quittée par un, deux, trois amants, se promet de ne point laisser échapper le dernier, un tout jeune homme, presque un enfant, faible de caractère, qui lui est soumis, mais qui brisera sa chaîne comme les autres, c'est plus que vraisemblable. L'âge vient, ou plutôt il est venu, Jenny Delacourt ou « de la Cour » n'aura plus qu'à faire des ménages; adieu les bals de l'Opéra, les dominos roses à traîne, les meubles de luxe! adieu la vie élégante! A moins que le jeune homme, aveugle ou défiguré, ne se trouve trop heureux de conserver cette affection à laquelle il croit encore. Mais comment arriver à cet *accident?* Il y a, non loin d'elle, un ami d'enfance, un camarade du temps où l'on vendait de la galette et où l'on mangeait des pommes en sortant de la loge maternelle; il est devenu bon ouvrier après avoir été bon soldat, il est honnête, mais il est amoureux, et il obéira.

. . . . . Ver de terre amoureux d'une étoile.

— Venge-moi en jetant ce vitriol au visage de ce jeune homme, et je t'épouserai.

Voilà la combinaison, et quoique, depuis longtemps, je soutienne que les romans ne pervertissent personne, il faut bien que je le reconnaisse, au moins pour cette fois, la combinaison est née d'une lecture malsaine.

Le vitriol? Je vous ai dit souvent aussi ce que je pensais de son intervention au service des jalousies et des vengeances d'amour; c'est l'acte le plus odieux, le plus abominable qui soit au monde que de s'armer de cette fiole sinistre. Cela me donnerait l'envie de réhabiliter le couteau de cuisine et le revolver.

Mes lecteurs comprennent à quel point je suis mal à l'aise pour revenir, dans un journal destiné à la famille, sur les détails scabreux d'un pareil procès. Gaudry a obéi, il a commis le crime, il a été la main, l'instrument, mais il s'est arrêté là où l'exaltation s'apaise, il a parlé, il a fait des révélations tellement précises qu'elles ne laissaient plus place à un doute.

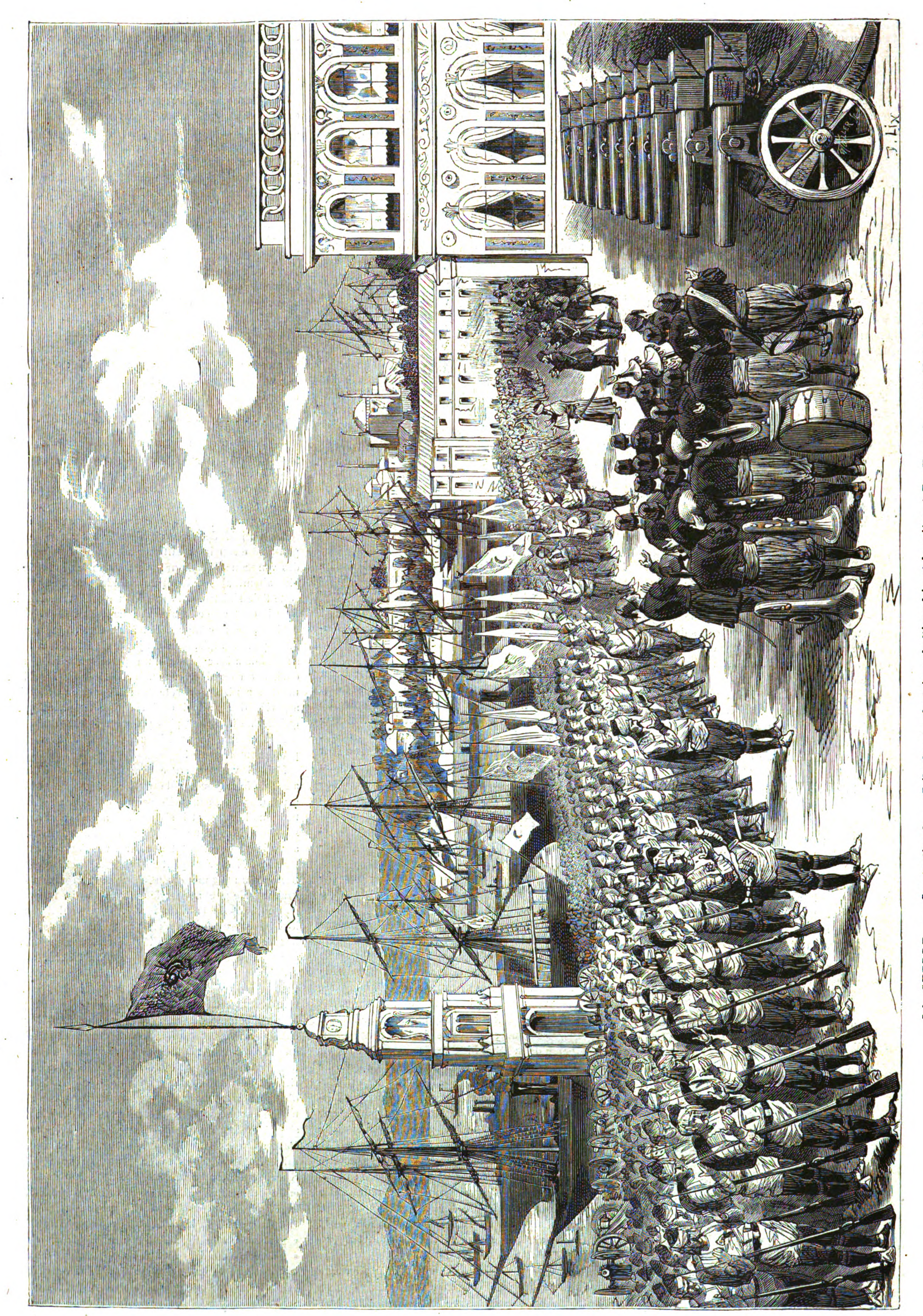
Ah! comme la conscience a bientôt raison de ces pactes romanesques!

Mais il y a une autre exagération dont il importe aussi de faire justice; le public, même le public des cours d'assises, s'inquiète peu du code pénal, des qualifications légales, et il s'attendait à une condamnation suprême. Non! il ne s'agit pas ici d'un meurtre, d'un assassinat. Le résultat s'est trouvé d'accord avec l'intention : blessures ayant entraîné la perte d'un membre ou d'un organe essentiel, avec la circonstance aggravante de guet-apens; le maximum de la peine est de vingt ans de travaux forcés. Que voulez-vous? les législateurs modernes n'ont pas pu prévoir de pareilles tortures, de même que les législateurs anciens n'avaient pas osé prévoir le parricide, — et pourtant!...

Je m'arrête; je ne veux pas abuser de mes notes et vous écrire aujourd'hui les récits que me préparait naturellement cette transition. Encore quelques mots sur la physionomie des audiences et j'en ai fini avec les choses sombres. Cette fois, les phrases clichées n'ont eu que trop raison : affluence considérable dans l'auditoire, intérêt profond, curiosité insatiable. Ces débats méritaient bien une étude, et, depuis que j'ai le chagrin d'assister aux péripéties de ces drames trop réels, je n'ai pas souvenir d'en avoir vu un qui m'ait impressionné autant que celui-là, et les plaidoiries se sont élevées à une remarquable hauteur. M. l'avocat général Choppin d'Arnouville a prononcé un réquisitoire sobre, précis, admirablement simple et méthodique, enfin d'un calme puissant et terrible. Quand il fait parler l'accusée, il semble qu'il l'écoute :

« Comprend-on le mobile, à présent? René lui appartient tout entier; c'est son malade, son cher malade, c'est son bien, et nul n'approchera de ce cher vet qu'elle va entourer de soins si tendres qu'un jour leur excès même les rendra suspects!... Ne la voit-on pas, avant tout, préoccupée de conserver à elle l'aveugle et la fortune!... Ah! maintenant, il ne





LA GUERRE. — Constantinople. — Zeibecks et volontaires chrétiens faisant la prière, à Top-Hané, devant S. M. le Sultan.

(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Hayette, notre correspondant à Constantinople.)

SALON DE 1877



SABOTIERS DANS LE BOIS DE QUIMERC'H (Finistère). — Tableau de M. Camille Bernier. — (Dessin de M. Grandsire.)

« pourra plus se marier comme les autres... Il m'a « connue dans ma beauté, je puis vieillir, je ne vieillirai plus pour lui!... Je l'ai détaché de sa famille, « de cette famille qui se croyait déjà à la tête de ses « biens... Désormais, je serai tout pour lui; mon dévouement lui sera nécessaire... En tous cas il sera « payé!... »

Si vraiment les criminels formulent leur pensée, s'ils parlent leurs monologues dans les drames réels, c'est ainsi que la veuve Gras a dû parler.

Me Demange, le défenseur de Gaudry, s'est surpassé; mais il faut dire que sa tâche était la plus facile, étant de beaucoup la moins antipathique. Il défendait Gaudry, il avait le droit d'être éloquent et entraînant; il n'y a pas manqué.

A Me Lachaud la tâche ingrate; mais le maître est de taille à se plaire dans ces témérités; c'est surtout alors qu'il aime à vaincre, et que de fois il a réussi! Cette fois encore le succès aurait couronné ses efforts si le succès avait été possible. On ne saurait se faire une idée de la délicatesse avec laquelle, sous une forme volontairement et habilement abrupte en apparence, il a refait la vie, les antécédents de sa cliente, opposant à l'opinion publique ses exagérations mêmes, et s'en faisant un argument pour mettre les jurés en garde contre leurs propres impressions. Cette plaidoirie a été un véritable chef-d'œuvre.

Vous comprenez que je ne puis plus ici procéder par citations; l'art de l'orateur est surtout dans l'ensemble, et tel mouvement acquiert une valeur inattendue par le souvenir d'une phrase qui a précédé, d'un argument, d'un récit, d'une réflexion, d'un mot qui revient tout à coup comme une lumière à l'esprit de l'auditeur.

Vous connaissez le verdict et l'arrêt; je n'ai plus rien à dire.

PETIT JEAN.

BÉATRIX

(Suite)

Le professeur continua :

— Par une progression lente et calculée, le poison, pénétrant son être, fut bientôt si intimement lié au principe vital, qu'il devenait sa condition première d'existence; il s'était fait sang et chair; en un mot, elle était elle-même un poison. Son haleine délicieuse altérait la pureté de l'air, son amour frappait de langueur, et son baiser donnait la mort. N'est-ce pas là une histoire merveilleuse?

— Une fable bonne pour amuser les enfants, et je maintiens mon affirmation, répliqua Roland en se levant avec impatience. Vraiment, je suis étonné que Votre Seigneurie sacrifie le temps de ses graves et précieuses études à s'occuper de pareilles billevesées.

— Ah çà! dit le professeur sans répondre directement à ces paroles et en regardant avec inquiétude autour de lui, il règne une singulière odeur dans cette chambre. Est-ce le parfum de vos gants? Il est fin et léger, et pourtant désagréable. Je crois que je ne pourrais pas le respirer longtemps sans en être incommodé. On dirait l'odeur d'une fleur capiteuse... Mais je ne vois pas de fleurs dans votre chambre.

— Non, il n'y en a pas, répondit Roland en détournant la tête pour cacher sa pâleur. Je pense que c'est un jeu de votre imagination. Les odeurs sont une combinaison d'éléments sensuels et spirituels, et l'odorat est un sens d'une délicatesse si impressionnable, qu'il suffit parfois de penser à un parfum pour en sentir l'effet au point que l'illusion soit complète.

— Oh! dit Baglioni, ma froide imagination a passé l'âge où elle était la folle du logis; c'est une personne sage et rangée qui ne se permettrait pas un pareil vagabondage sans ma permission spéciale. Si j'avais une odeur à m'imaginer, ce serait plutôt quelque drogue d'apothicaire dont mes doigts sont vraisemblablement encore imprégnés. L'odeur qu'on respire ici ne viendrait-elle pas plutôt du jardin du docteur Rapaccini? Voilà une explication aussi simple qu'acceptable. Nous cherchions midi à quatorze heures... Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire qu'il employait, dans la confection de ses médicaments des parfums plus riches et plus suaves que ceux de l'Arabie. Sans doute aussi la savante et adorable signora Béatrix...

— Docteur, par mon père!

— Oui, par ton père, tu as bien parlé; je veux dire que la signorina Béatrix les présente elle-même en breuvages plus doux que le nectar, en mots plus parfumés que l'ambroisie, ses lèvres de miel ont des paroles mélodieuses et son haleine enivre. Malheur à l'insensé qui ne fuit pas; malheur au matelot qui n'a pas les oreilles pleines de cire pour traverser les écueils où chantent les sirènes; malheur à Roland Guasconti, le fils de mon vieil ami, et malédiction sur la race de Rapaccini!

Pendant que le professeur parlait, les émotions les plus diverses se traduisaient sur la physionomie du jeune étudiant. Les allusions et les accusations formulées contre sa bien-aimée Béatrix l'avaient mis à la torture, et ses soupçons d'autrefois, se réveillant avec plus de force et confirmant l'opinion du docteur, irritaient encore la morsure de son cœur. Cependant il eut la force de maîtriser les pénibles impressions qui l'agitaient, et ce fut avec la foi et l'énergie de l'amour vrai qu'il répondit avec tranquillité :

— Seigneur professeur, vous avez été l'ami de mon père, et je crois que vous êtes disposé à reporter sur son fils une partie de cette affection. Je ne voudrais pas sortir des bornes du respect et de la déférence que je vous dois; mais je vous prie, seigneur, de faire droit à ma prière, en choisissant un autre sujet d'entretien. Vous ne connaissez pas la fille du docteur Rapaccini, vous ne pouvez donc comprendre la grandeur de l'injure, je puis même dire du blasphème que vous commettez en parlant ainsi d'elle avec des paroles offensantes qui sont de pures calomnies.

— Ah! Roland, mon pauvre Roland, répondit le docteur avec une expression de douce pitié, je connais mieux que vous la malheureuse enfant que vous défendez avec l'ardeur irréfléchie de votre âge. Nous ne la voyons pas avec les mêmes yeux. Sa beauté vous aveugle. Il faut que vous sachiez la vérité sur l'empoisonneur Rapaccini et sa fille venimeuse... oui, aussi venimeuse qu'elle est belle. Écoutez-moi, car dussiez-vous oublier le respect que vous devez aux cheveux gris d'un vieillard, dussiez-vous employer la violence contre l'ami de votre père, je ne me tairai pas. La fable indienne que je vous racontais tout à l'heure est une histoire où vous jouez le rôle de la victime. Grâce à la science profonde et mortelle de Rapaccini, sa fille Béatrix n'est entre ses mains qu'un instrument docile et le plus redoutable de ses poisons.

Roland poussa un gémissement étouffé et cacha sa tête dans ses mains.

— Rapaccini, poursuivit le docteur, est sourd à la plainte, à la douleur, au remords, à la voix du sang; il est inaccessible aux sentiments humains, et l'amour naturel d'un père pour son enfant ne l'a pas arrêté dans son effroyable expérience. Entre sa fille et la science, il ne pouvait hésiter, car il faut lui rendre cette justice, ce n'est plus un homme, c'est un savant de génie, et il a depuis longtemps distillé son propre cœur dans son alambic. Cette expérience criminelle a commencé même avant la naissance de l'enfant; par une progression lente et calculée, il a empoisonné la mère, il a empoisonné le lait de ses mamelles, et l'enfant a sucé les philtres subtils qui en ont fait une fleur humaine, éclatante et mortelle (1). Je lis clairement votre destinée. Nul doute que Rapaccini ne vous ait choisi pour sujet de quelque nouvelle expérience. Vous marchez à la mort... si toutefois le sort qu'il vous réserve n'est pas encore plus terrible. Voilà ce que je voulais, ce que je devais vous dire. Lorsqu'il sacrifie sur l'autel de la science, peu lui importe la victime, et la mort elle-même ne le ferait pas reculer.

— Mais c'est un rêve, murmurait Roland, qui cherchait à lutter contre l'évidence... Je marche dans un rêve.

— Allons, du courage, jeune homme; à votre âge, on doit ignorer le découragement et le désespoir. Ne vous laissez pas abattre. Luttez avec moi. Rien n'est désespéré. Non-seulement il n'est pas encore trop tard pour vous porter secours, mais peut-être parviendrai-je à ramener votre Béatrix dans les limites ordinaires de la vie, dont la folie de son père l'a fait sortir contre les lois de la nature.

— Agissons à l'instant, dit Roland avec impétuosité.

— Vous voyez ce petit flacon d'argent? Il a été ciselé par les mains de Benvenuto Cellini. Il est digne d'être offert en présent d'amour à la plus fière patricienne de l'Italie; mais la liqueur qu'il renferme est encore plus précieuse, et quelques gouttes de cet antidote suffiraient pour neutraliser les plus violents poisons des Borgia. Il saura rendre inoffensifs ceux de Rapaccini; vous pouvez l'offrir à sa fille et attendre son effet avec espoir et pleine confiance.

Le docteur Baglioni posa sur la table une petite fiole d'argent d'un travail merveilleux, pressa la main de Roland et le laissa à ses réflexions.

— Nous déjouerons encore une fois le Rapaccini, pensa-t-il en se frottant les mains, tandis qu'il descendait l'escalier; mais, pour rendre hommage à la vérité, il faut avouer que c'est un homme étonnant, vraiment étonnant! Et pourtant, ce n'est qu'un misérable charlatan, après tout, et il ne peut être toléré par ceux qui respectent les bonnes vieilles règles de la science médicale. Cette fois, il sera bien prouvé qu'il a trouvé son maître, et, pour l'honneur de notre université, j'aurai le plaisir de le voir relégué au rang des empiriques.

Dans ses entrevues avec Béatrix, Roland avait été souvent tourmenté par de sombres soupçons. Mais elle s'était montrée à lui tellement simple, naïve, aimante et sincère, que le portrait tracé par le professeur Baglioni lui semblait aussi étrange et aussi incroyable que s'il n'avait pas été d'accord avec ses premières impressions.

N'était-ce pas une profanation de son amour d'accuser Béatrix de mensonge? Pourtant les affirmations précises du professeur, l'intérêt qu'il lui témoignait devaient peser dans la balance. Oui, sans doute, il y avait d'horribles souvenirs attachés à la fille de Rapaccini; il ne pouvait oublier tout à fait son bouquet qui s'était flétri dans la main de Béatrix, la mort du lézard et celle du papillon, ainsi que toutes les manifestations de ses facultés mortelles, attestées par des phénomènes dont il avait été le témoin. Toutefois, ces incidents, en se dissolvant dans le pur éclat de la jeune fille, n'avaient plus à ses yeux la valeur de faits réels et lui semblaient encore de trompeuses imaginations.

C'est qu'il y a quelque chose de plus vrai que ce que nous voyons avec les yeux, de plus réel que ce que nous touchons avec le doigt. C'est sur ce quelque chose que Roland avait fondé sa confiance en Béatrix, quoique plutôt par la force irrésistible de ses nobles qualités que par une foi profonde et généreuse de sa part. Mais, en ce moment, son esprit était incapable de se soutenir à la hauteur où le premier enthousiasme de l'amour l'avait élevé; il retombait sur la terre, se traînait dans le doute et salissait ainsi dans la fange terrestre la blanche image de la bien-aimée.

Il ne renonçait pas elle, non; il ne faisait que se défier. Il voulut avoir une preuve décisive qui le convainquît une bonne fois de l'existence de ces terribles singularités, qu'il ne pouvait admettre dans sa nature physique sans quelque monstruosité analogue dans sa nature spirituelle. Ses yeux, dans l'éloignement où il s'était trouvé, avaient pu le tromper sur un insecte ou un bouquet; mais s'il pouvait voir, à la distance de quelques pas, des fleurs fraîchement épanouies se flétrir subitement dans la main de Béatrix, il n'y avait plus lieu de douter. Résolu à faire cette expérience, il courut aussitôt chez une marchande de fleurs, et choisit un bouquet où scintillaient encore comme des diamants les gouttes de la rosée du matin.

C'était précisément l'heure de son rendez-vous habituel avec Béatrix. Avant de descendre au jardin, Roland n'oublia pas de donner un coup d'œil

(1) Cette extension n'est pas dans l'original.



à son miroir, petite vanité assez naturelle chez un étudiant de sa mine, mais qui dénotait une certaine légèreté de sentiments, et peut-être un réel défaut de sincérité, en cet instant où il était inquiet et troublé. L'incorruptible miroir lui renvoya l'image d'un jeune homme plein de séve et de vigueur. Il se dit que ses traits n'avaient jamais été aussi gracieux, ses yeux aussi brillants, ses joues aussi animées par une surabondance de vitalité.

— Au moins, pensa-t il, le poison qui coule dans ses veines n'a pas encore pénétré dans les miennes; je ne suis pas comme la fleur qui se flétrit dans sa main, et l'expérience de Rapaccini n'est pas encore commencée.

En même temps, son œil tomba sur le bouquet qu'il tenait à la main.

Un frisson d'indéfinissable horreur parcourut tout son être lorsqu'il vit que ces fleurs, encore couvertes de rosée, penchaient déjà la tête comme si elles avaient été cueillies la veille.

Son visage devint blanc comme le marbre, et il resta pétrifié devant son miroir, regardant avec effroi sa propre image. Il se rappela la remarque du docteur Baglioni sur le singulier parfum qu'on respirait dans sa chambre.

A la pensée que, lui aussi, exhalait une odeur subtile et que son haleine était empoisonnée, il frémit, il chancela, il eut horreur de lui-même.

Lorsqu'il fut sorti de sa stupeur, il se prit à examiner d'un œil curieux une monstrueuse araignée, activement occupée à suspendre sa toile à la corniche de sa chambre.

C'était la plus industrieuse araignée qu'il eût jamais vue pendue à un vieux plafond. Entre les deux battants de sa haute fenêtre, elle avait amarré les extrémités de ses invisibles cordages. Sur ces parallèles, elle tissait une trame polygonale, en croisant les mailles fines et légères de ses filets destinés à arrêter au passage et à envelopper ses proies ailées.

Roland s'approcha de l'insecte et poussa un long et profond soupir. L'araignée cessa aussitôt son travail, et la toile oscilla, visiblement agitée par le tremblement convulsif du petit artisan.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *le Jeu de l'Amour et du Hasard.* — FOLIES-DRAMATIQUES : *le Dernier Klephte,* comédie en un acte, par M. François Mons. — *Critique dramatique,* quatre volumes, par Jules Janin. — Une préface de M. Édouard Cadol.

Deux bonnes représentations du *Jeu de l'Amour et du Hasard* ont signalé, à la Comédie-Française, les huit jours qui viennent de s'écouler. Il y a un public spécial pour ces fêtes de la littérature, un public qui continue la tradition des habitués, et qui se recrute parmi les amateurs de toute école et de tout âge. On se reconnaît, on se fait signe, on se salue, on vient pour déguster, on guette au passage certaines tirades, on applaudit certains morceaux, on reste froid à quelques autres, on acclame un acteur, on fronce le sourcil devant une actrice, on se passionne et l'on se refroidit, — et c'est autant de gagné pour l'art classique qui, en attendant mieux, reste le grand art. Marivaux demeure toujours le grand-père d'Alfred de Musset, et *le Jeu de l'Amour et du Hasard* nous fait attendre patiemment la reprise des *Caprices de Marianne.*

Au moment où, dans ma dernière chronique, j'exprimais le désir de voir jouer « un de ces jours » *le Dernier Klephte,* de M. François Mons, les Folies-Dramatiques m'apportaient une invitation pour la première représentation de cette originale bluette. La rampe a parfaitement justifié mon opinion, et le public a ri d'un rire de bon aloi aux excentricités de Stanislas Belamandopoulos, brigand amateur, qui a une avant-scène au théâtre de Corinthe. J'ai regretté de ne plus retrouver de jolis couplets sur les Grecs modernes comparés aux Grecs anciens. M. Haymé est fort plaisant dans *le Dernier Klephte,* avec cette réserve qu'au lieu de moustaches relevées en croc la vérité locale lui imposait les grosses moustaches tombantes.

La disette de nouveautés m'autorise à toucher quelques mots de plusieurs publications se rattachant au théâtre, entre autres quatre volumes de *Critique dramatique,* de Jules Janin, résumant à peu près l'œuvre considérable éparpillée dans ses feuilletons. Ces quatre volumes, d'une ordonnance très-claire (due aux soins de M. A. de la Fizelière), sont ainsi divisés : *la Comédie, la Tragédie, le Drame, le Théâtre de genre.* Une table analytique, semblable au livret d'un Salon, permet de circuler sans confusion dans cette galerie de charmants tableaux et de spirituels portraits, plus ou moins ressemblants. C'est ainsi que l'œil attiré va de Sophocle à Henri Meilhac, de *Lucrèce* à *la Famille Benoiton,* de Frédérick-Lemaître à Odry. Et ce ne sont pas toujours aux pages les plus solennelles que le lecteur se laisse prendre; je donnerais volontiers toutes les considérations sur Eschyle pour le feuilleton consacré au *Dîner de Madelon.* Jules Janin, le Jules Janin des beaux jours (car il y a le Jules Janin des jours nébuleux) se retrouve gai et pimpant à ravir dans ce joli morceau :

« Depuis un demi-siècle on le joue, on le chante, on l'étudie, on le répète, on l'applaudit chez nous, ce *Dîner de Madelon!* On dirait d'une fête éternelle, on dirait une aimable lueur que se transmettent les diverses générations l'une à l'autre, en passant de la jeunesse dans l'âge mûr. Comptez donc que de chefs-d'œuvre, — impérissables, disait-on, — elle a ensevelis, cette leste et preste Madelon! Comptez donc que de monarchies, de grandeurs, de Majestés, de républiques, de constitutions, de vanités, elle a vues paraître et disparaître, aller et venir, cette impérissable et joyeuse Madelon! Que de guerres terribles, bientôt suivies d'une profonde paix, se sont jouées à l'ombre de Madelon! Que de ministères disparus! Combien de traités déchirés! Et cependant Madelon n'a pas perdu une seule fleur de son corsage, une seule épingle de sa cornette. Le lendemain de 1814, elle chantait sa joyeuse chanson; elle la chantait la veille et le lendemain de 1830; lisez l'affiche en 1848, elle annonce en toutes lettres... *le Dîner de Madelon!* »

Jules Janin est là tout entier; ce n'est pas un critique, dans le sens sérieux du mot; c'est un merveilleux exécutant, et de son archet s'envolent les airs les plus séduisants du monde!

S'il y a des écrivains de bonne humeur, comme Jules Janin, il y a aussi des écrivains amers, comme M. Édouard Cadol.— Celui-ci ne sera pas content de se voir oublié dans le répertoire du prince des critiques! —M. Cadol vient de clouer à l'un de ses romans, comme on cloue une chauve-souris à la porte d'un château, une préface mélancolique dans laquelle il raconte ses commencements difficiles et les déceptions de toute sorte dont il a été abreuvé. Parmi ces déceptions, il compte en première ligne la rédaction d'un *Cuisinier,* qui lui fut commandé par les libraires Garnier, moyennant deux mille francs. — Par les mânes de Grimod de la Reynière et du baron Brisse! je trouve M. Édouard Cadol bien dédaigneux. Deux mille francs! Deux mille francs pour le travail le plus attrayant qu'on puisse rêver : un *Cuisinier!* Où allons-nous si les jeunes gens d'aujourd'hui se sentent humiliés d'écrire sur d'aussi admirables sujets?

« En sortant de là (de chez les libraires), j'étais comme assommé, — dit M. Édouard Cadol; — je traversai la rue sans besoin, me heurtant aux passants, m'arrêtant à regarder, sans voir, à l'étalage d'une boutique et reprenant ma marche, ignorant où j'allais. C'est, assis sur un banc du pont de l'Institut, que je me retrouvai, suivant des yeux le cours de l'eau, à côté d'un aveugle qui tournait avec résignation la manivelle d'une serinette enrhumée. — Un *Cuisinier!* me répétais-je d'une voix lamentable; un *Cuisinier!!* »

Dans toute autre circonstance, j'aurais laissé M. Cadol à ses étranges remords; mais sa préface ne se contente pas d'être attristée, elle s'essaye à être méchante et cherche à blesser plusieurs de ses confrères. L'auteur des *Inutiles* a de meilleures manières d'employer son temps et son talent. Je ne sais pas ce qu'il attend de la destinée, — et je vois bien que ses vœux ne sont pas ceux d'un simple bachelier, — mais cette destinée lui a permis, jusqu'à présent, de faire jouer ses pièces, non sans succès, à la Comédie-Française, à l'Odéon, au Gymnase, au Vaudeville, au Théâtre-Historique, au théâtre Cluny. Il n'a qu'à continuer et à persévérer. Sa voie est toute tracée. Les récriminations et les préfaces ne lui feront pas faire un pas en avant.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE : Concours annuels de chant, d'opéra et d'opéra-comique. — Représentation prochaine de *la Reine de Chypre* au théâtre de l'Opéra.

Les concours du Conservatoire se sont effectués, comme tous les ans, dans la petite salle néo-grecque de la rue du Faubourg-Poissonnière, et non sur la scène aujourd'hui disponible de l'Opéra-Comique, ainsi que nous l'avions demandé.

Les dilettantes, dont la curiosité porte principalement sur les questions d'enseignement, s'accordent à reconnaître que le concours de cette année présente une moyenne de talents supérieure à toute prévision. C'est qu'en effet le Conservatoire a eu la bonne fortune de produire deux élèves

Que leur astre, en naissant, a fait musiciens.

Mlle Richard et M. Talazac doivent, en effet, une infinie reconnaissance à la nature, qui les a comblés de voix et d'intelligence musicale, soit dit sans vouloir diminuer le mérite de leurs professeurs. Ce sont les deux étoiles du concours de 1877.

Voici, du reste, la partie du palmarès qui concerne les chanteurs :

CHANT

(Hommes). — 1er prix : MM. Talazac et Sellier; — 2e prix : MM. Lorrain et Doyen.

(Femmes). — 1er prix : Mlle Richard; — 2e prix : Mlles Carol et Fauvelle.

OPÉRA

(Hommes). — Pas de 1er prix; — 2e prix : MM. Talazac, Lorrain et Sellier.

(Femmes). — 1er prix : Mlles Richard, Castillon et Boidin-Puisais; — 2e prix : Mlle Hamann.

OPÉRA-COMIQUE

(Hommes). — Pas de 1er prix; — 2e prix MM. Talazac et Jourdan.

(Femmes). — 1er prix : Mlle Mendez; — 2e prix : Mlle Castillon.

— *La Reine de Chypre* sera, selon toute vraisemblance, le sujet de notre prochain entretien. La reprise de cette œuvre importante ne peut que...

Mais je m'arrête... Il me semble que le public doit être aussi excédé que je le suis moi-même de ces sortes « d'informations, » encore qu'elles portent sur un des plus intéressants opéras du répertoire d'Halévy. Voilà bien trois mois, en voilà quatre et même cinq, si on fait mieux le compte, que les chroniques tournent et retournent la même annonce.

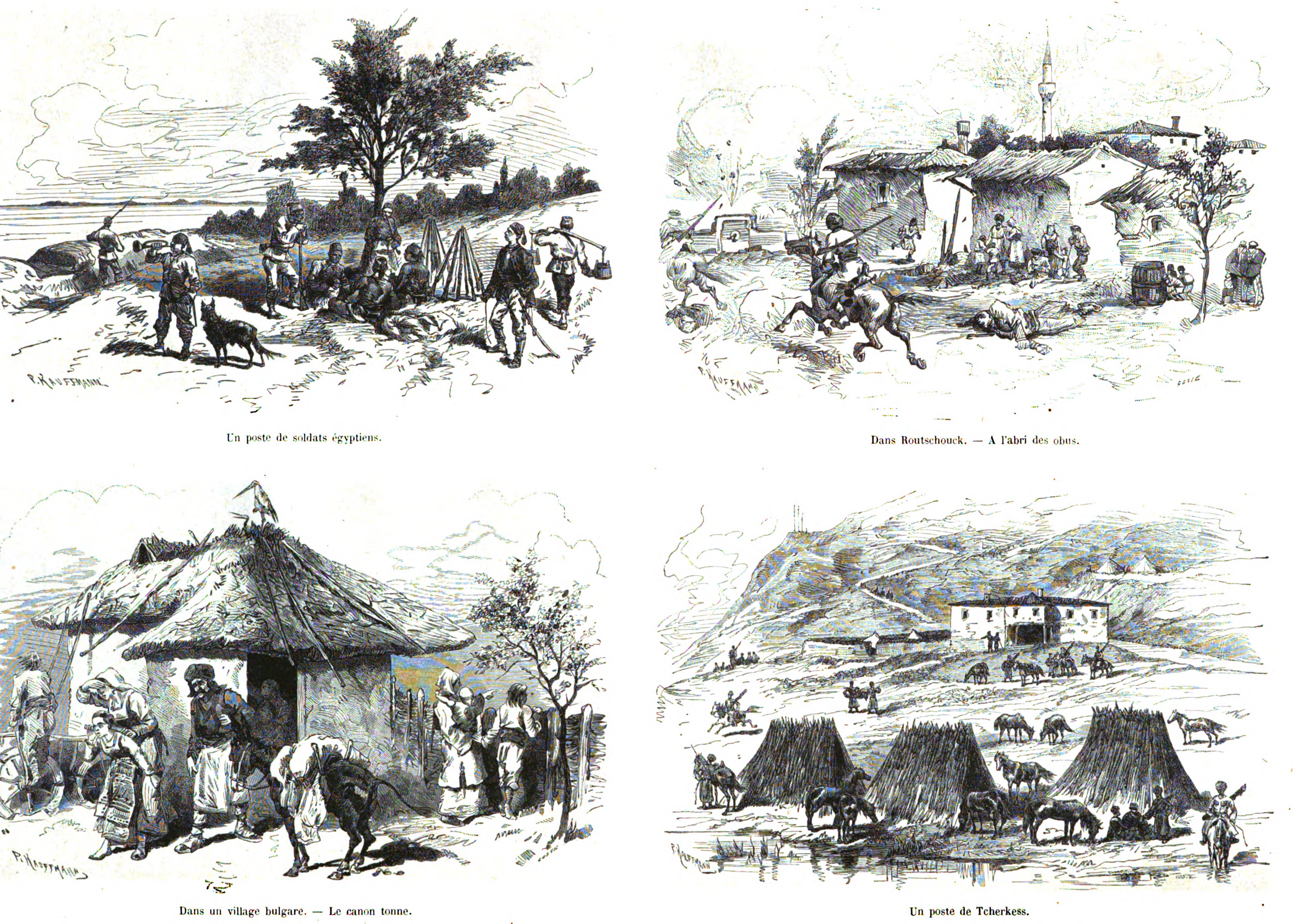
C'est fastidieux; mais il le faut bien supporter, puisque tels sont les usages actuels du journalisme. Il paraît que la simple mention de la reprise d'un opéra ne frapperait pas assez le petit étourdi qu'on se figure avoir pour lecteur; on y revient alors, et pendant de longs jours, qui font d'interminables semaines, il y a des centaines de plumes qui brodent des variations sur le même thème.

Pour commencer : « On prête à M. le directeur de l'Opéra l'intention de reprendre *la Reine de Chypre.* »

Ces deux lignes n'ont l'air de rien; pourtant elles contiennent en germe toute la série des entrefilets qui vont pousser et fleurir dans la presse parisienne.

Le lendemain, la nouvelle est démentie, appa-





Un poste de soldats égyptiens.

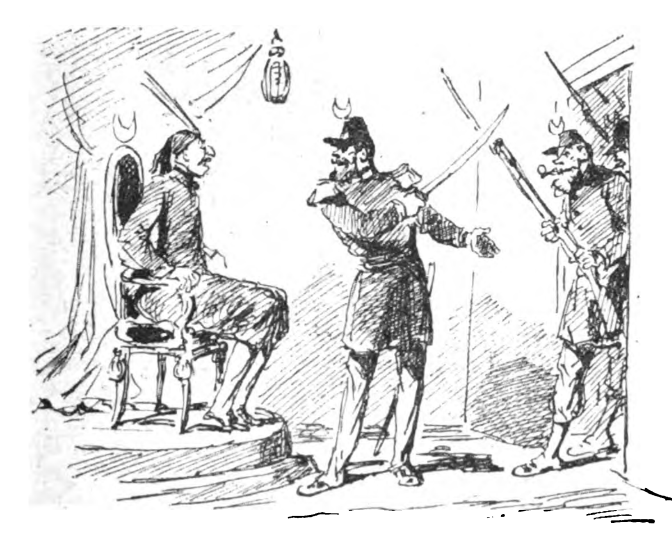
Dans Routschouck. — A l'abri des obus.

Dans un village bulgare. — Le canon tonne.

Un poste de Tcherkess.

LA GUERRE. — Côté des Turcs. — Sur la rive droite du Danube, avant l'arrivée des Russes. — (Dessins de M. Kauffmann, d'après les croquis de M. Meylan, notre correspondant en Turquie.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Vous êtes la garde nationale que je viens d'instituer?
— Oui, sire, et, comme tradition, nous venons vous mettre à la porte.

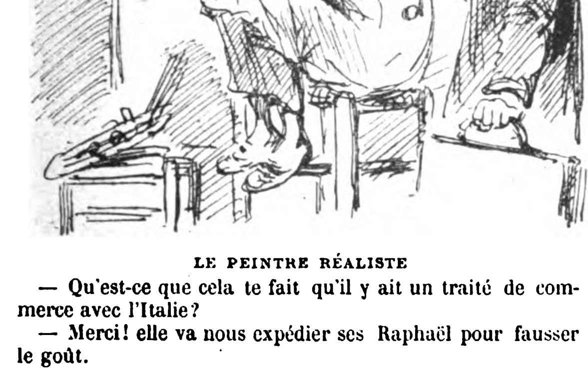


— Des poses académiques devant l'ennemi?
— J'aperçois parmi les Russes M. Dick, le dessinateur du *Monde illustré;* je tiens à figurer dans ce journal!



— Faut-il que tu l'aimes ce Wallace! te mettre à l'eau pour lui!





LE PEINTRE RÉALISTE

— Qu'est-ce que cela te fait qu'il y ait un traité de commerce avec l'Italie?
— Merci! elle va nous expédier ses Raphaël pour fausser le goût.



— Moi, je demande l'égalité.
— C'est ça : tous chiffonniers!



— Les affaires ne peuvent pas reprendre, en voilà un qui gêne mes transactions avec les passants.



— Le suffrage universel? eh ben! alors pourquoi que les Turcs et les Chinois ne votent pas avec nous?
— Sont trop tranquilles; n'en faut pas!



— Si on ferme les cabarets, où donc alors qu'on peut se recueillir?



L'ÉPOUSE DU DÉPUTÉ

— Tu ne peux donc plus prendre de l'eau sucrée sans pleurer?
— Ce sucre fondu me rappelle ta dissolution!



— Monsieur! votre ami se coule!
— N'y faites pas attention! avec ses opinions politiques, cela lui arrive souvent.



— Des uniformes! des galons, à c't'heure!
— Tais-toi, Polyte, t'en portais assez sous la Commune!



— Moi, j'aurais voulu les élections pendant les chaleurs, l'époque des grandes soifs!

remment pour la confirmer le surlendemain, et qu'ainsi elle dure plus longtemps. Exemple :

« Rien de décidé quant à *la Reine de Chypre.* »

Puis:

« Nous entendrons *la Reine de Chypre*; c'est chose arrêtée et convenue. »

L'abonné se dit qu'il faut que son journal ait des intelligences auprès des dieux pour être si bien renseigné. Vous savez, en effet, que l'abonné est le meilleur des hommes, toujours prêt à supposer le bien, et animé de sentiments excellents pour les rédacteurs dont il lit la prose quotidienne, voire même hebdomadaire.

Ce que sachant, les rédacteurs insistent sur cette bienheureuse *Reine de Chypre*, quand surtout ils la tiennent au milieu d'une saison théâtralement stérile. Et ce sont, de matin en matin, de petits paragraphes diversement révélateurs :

« *La Reine de Chypre*, qu'on va positivement reprendre, avait disparu du répertoire de l'Opéra depuis plus de vingt ans. »

Le lendemain :

« C'est le 22 décembre que *la Reine de Chypre*, dont la reprise se prépare, fut chantée pour la première fois à l'Opéra. Les principaux rôles étaient ainsi distribués :

Catarina.	Mme Stolz.
Gérard	Duprez
Lusignan	Baroilhet.

Quelques jours plus tard, vient l'entrefilet à réticence, rédigé à point pour irriter la curiosité :

« *La Reine de Chypre*, que M. Halanzier a eu la bonne inspiration de nous rendre, sera chantée par... Oh! imprudence! un mot de plus, et nous disions tout, en dépit de nos serments. La parole est d'argent, disent les Orientaux, mais le silence est d'or. »

Jolie, très-jolie petite ruse, pour imprimer ceci la semaine d'après :

« Tant pis, nous parlerons! *La Reine de Chypre*, dont la reprise est imminente, sera exécutée par les chanteurs les plus aimés des dilettantes. La distribution a été arrêtée ainsi :

« Gérard.	Villaret.
« Lusignan	Lassalle.
« Catarina.	Mlle Bloch. »

Il est de mise aussi de parler des décors et des costumes. Et ce n'est pas beaucoup risquer que d'écrire à tout hasard :

« Les décors et les costumes de *la Reine de Chypre* (que nous entendrons sous peu de jours) seront, de tout point, dignes de l'Opéra. On parle même de splendeurs inusitées. »

Le temps marche et le moment vient de fixer le jour de la représentation. Il y a pour cela des formules :

« C'est décidément la semaine prochaine que l'Opéra nous donnera la reprise, tant attendue, de *la Reine de Chypre.* »

« *La Reine de Chypre* est affichée au foyer des artistes pour mercredi. »

« C'est demain sans remise que passe *la Reine de Chypre*. Néanmoins, consulter l'affiche. »

Etc.....

Si bien qu'après trois ou quatre mois de ce régime, l'abonné, dont je chantais tout à l'heure l'aimable caractère, se trouve tout abasourdi et à deux doigts de se fâcher. Il ne peut prendre un vieil exemplaire de son journal pour envelopper un objet quelconque sans y lire : *la Reine de Chypre... la Reine de Chypre... la Reine de Chypre...* Si ses yeux se portent sur un morceau de papier qui traîne dans la rue ou ailleurs, il y lit au moins : ..... *de Chypre*; et un autre petit chiffon n'est pas loin, portant ces mots : *La Reine.....*

C'est le supplice de la « mousche bovine », dont parle Rabelais. Et quand l'Opéra se décide à donner enfin cette fameuse *Reine de Chypre*, il en est plus que temps!

. . . .

(Je m'aperçois, bien qu'un peu tard, de toute l'étendue de mes torts. Ceux de mes confrères dont j'ai essayé de parodier le style auront prise sur moi à leur tour, et ce sera bien fait. J'ai employé, en effet, leurs procédés, avec cette circonstance aggravante et énervante que j'ai condensé mes informations en un seul article, au lieu de les espacer, comme ils le font si prudemment!)

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au nº 1017*), dans la *quinzaine*, *franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

PROBLÈMES

122 — CRYPTOGRAPHIE A INITIALES
par Jul-Lub-Per, à Vauvert (Gard)

M	Q	D	S	C	U	O	T	N	S	D	H
J	J	A	M	F	D	O	S	N	M	A	J
F	F	V	N	T	B	G	P	P	M	V	F
S	L	B	C	P	T	E	B	G	V	V	S
J	J	J	A	M	T	B	S	P	P	J	J
A	A	M	J	H	O	Z	S	N	J	M	A
A	E	M	J	R	D	Z	S	N	I	G	B
H	A	C	H	R	A	L	P	C	L	J	D

LÉGENDE

A Paris comme à Toulouse,
Nous ne marchons que par douze.

Quels sont les quatre-vingt-seize mots dont les initiales sont ci-dessus?

(Prière de les mettre dans l'ordre qui leur est habituel.)

123 — LOGOGRIPHE, *composé par M. Em. Prouvot*

Vous me connaissez tous : oh! j'en suis bien certain.
Je suis un substantif du genre féminin.
Sur mes huit pieds, je suis l'exquise politesse
Aussi suis-je inconnu du farouche Tcherkesse.

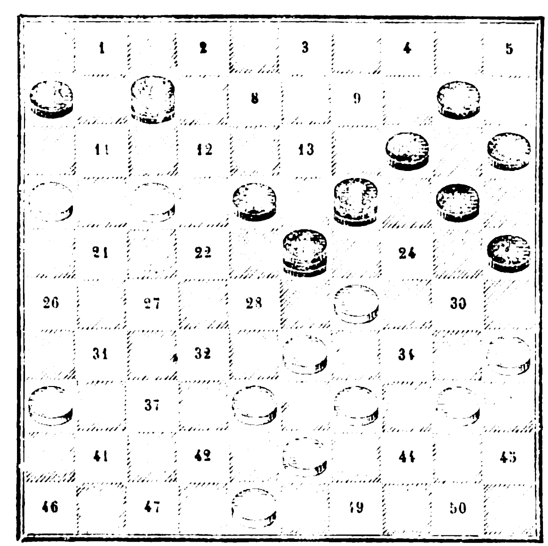
Je suis très-complaisant; si vous me disloquez
Vous aurez de mon nom tout ce que vous voudrez.
Ne pouvant faire ici l'énumération
De ce que produit ma décomposition,
Sachez que :
Sur sept pieds, je vous donne en bon français *trois* mots;
Sur six, j'en donne *dix*, et qui ne sont pas sots;
Sur cinq pieds, je fournis *vingt-six* locutions;
Sur quatre pieds, *vingt-neuf*, sans improbations;
Sur trois pieds, aisément, *seize* mots vous aurez;
Et sur deux pieds enfin, *treize* vous trouverez.

Total : quatre-vingt-dix-sept mots. Longue série
Que fournissent huit pieds d'extrême courtoisie.

Nota. — Ce logogriphe est très-joli; nous engageons nos lecteurs à chercher les quatre-vingt-dix-sept mots demandés.)

124 — DAMES, *par M. Creval-Durant, à Paris*

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en 7 coups.

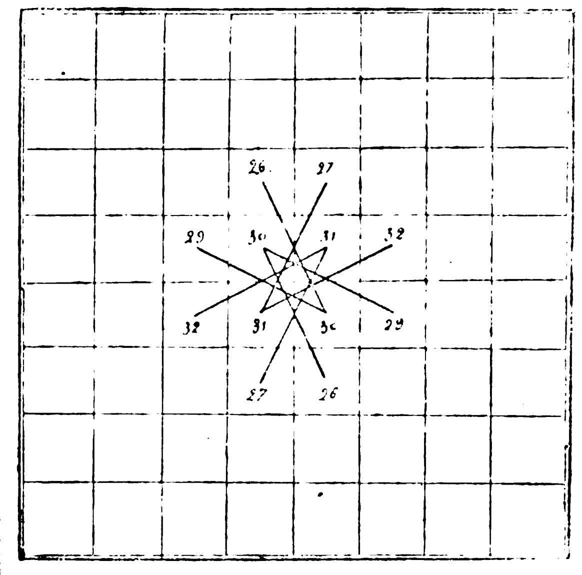
125 — PROBLÈME (FACILE) DE DAMES EN NOTATION
par les Labadens (Jeune-France), à Dunkerque

Noirs : 1, 6, 8, 9, 10, 18 (19 D) et 20.
Blancs : 16, 26, 32, 33, 37 et 39.

126 — MOTS EN CARRÉ, *par Romok*

Le théâtre devrait obéir à ma loi; —
Mon temple est à Paris, je suis une merveille; —
Poètes, amoureux, s'occupent seuls de moi. —
Des Romains à mon nom le souvenir s'éveille;
Et parmi tous les dieux de ce peuple géant,
Nous étions au foyer, nous sommes au néant

127 — PROBLÈME GRAPHIQUE DU CAVALIER
Voir les nos 1055 et 1057 (Méthode Euler)



L'Étoile

Les huit traits ci-dessus sont imposés. — Construire toutes les figures où cette étoile peut trouver place.

Ce problème rentre dans le cadre du 100e problème-concours et sa solution doit être forcément trouvée par MM. les concurrents.

(Prière de mettre les légendes au-dessous des figures comme pour le concours.)

128 — DIX NOMS ET PRÉNOMS BIEN CONNUS DES LECTEURS DU « MONDE ILLUSTRÉ »

1. RE. PRONE. RIVE?
2. PIE. CAFE. SON. PORC?
3. BLE. DRAP. ET. LIT?
4. JEAN. CUIR. SOL?
5. SELLE. BALLADE. ART?
6. SI. COR. JET. HALLE?
7. SEL. LAG. MER. SON. THE?
8. JETTE. PAIN?
9. DU. LOUP. ON. JURA?
10. VIOLON. MI. SERRE?

P.-L.-B. SABEL.

usage ne pourront plus en employer d'autre. La racine, profondément imprégnée, ne trahit jamais l'artifice, et le tube capillaire retrouve ses nuances primitives, brunes, blondes ou châtain. — 30, rue Croix-des-Petits-Champs, ou chez A. Hugot, coiffeur de dames, 239, rue Saint-Honoré.

AUX VOYAGEURS. — Les Bibliothèques des chemins de fer n'étant plus pourvues de romans nouveaux, par suite du refus d'estampille, c'est donc à l'éditeur Dentu, Palais-Royal, ou aux principaux libraires qu'il faut s'adresser pour avoir les ouvrages suivants qui viennent de paraître dans sa jolie collection in-18 :

Les Batailles du mariage, par Hect. Malot, 3 vol. 9 fr.
Le Sauvage, par Elie Berthet, 1 vol. . . . . . . 3 fr.
Le Demi-monde sous la Terreur, par F. du Boisgobey, 2 vol. . . . . 6 fr.
Une débutante, par X. de Montépin, 1 vol. . . . 3 fr.
La Dot d'Irène, par Charles Deslys, 1 vol. . . . 3 fr.
Les Folles amoureuses, par Catulle Mendès, 1 vol. 3 fr.
La Reine des épées, par Paul Féval, 1 vol. . . 3 fr.
Le Chapelet d'amour, par A. de Gesena, 1 vol. . 3 fr.
Flamberge, par Paul Saunière, 2 vol. . . . . . 6 fr.
Le Cœur de M. Valentin, par Robert Halt, 1 vol. 3 fr.
Une Vie d'enfer, par Gourdon de Genouillac, 1 v. 3 fr.
L'Homme des foules, par Pierre Zaccone, 1 vol. 3 fr.
Les Lendemains de l'amour, par H. Fournier, 1 v. 3 fr.
Les Rois de l'Océan, par Gustave Aimard, 2 vol. 6 fr.
Deux Croisières, par G. de La Landelle, 1 vol. . 3 fr.

Toute demande accompagnée du montant est expédiée *franco*.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Epargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.
Envoi de numéros sur demande affranchie.

720 fr. de REVENU avec 970 fr. M Bertié, 1, rue Godot-Mauroi.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et Cie, 44, rue Lafayette.

Plus de **TETES CHAUVES !..** Découverte sans précédent. Repousse certaine et Arrêt des chutes à forfait). Env. gratis renseig. et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

POMPES FUNÈBRES

La maison **G. TROUVAIN, 24, r. Grange-Batelière**, évite toutes **démarches** aux familles à l'occasion d'un **décès** et se charge de la déclaration à la **Mairie**, du règlement du convoi aux **Pompes funèbres** et à l'**Eglise**, des **Billets de décès** et du **Cimetière**; — du **Transport des Corps** en France et à l'Etranger, des **Exhumations** et des **Services anniversaires**.
ÉCRIRE OU TÉLÉGRAPHIER

LE VIN DE G. SEGUIN est ordonné dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. (Exiger la signature G. *Seguin*.) — Paris, 378, rue Saint-Honoré.

POUGUES ÉTABLISSEMENT THERMAL ouvert du 1er juin au 15 octobre.

ST LUC *désinfectant inodore, insecticide*. B. s. g. d. g. Efficacité garantie, Pharmacies et 4, r. Paix.

DISPARAIT tout Duvet importun, par l'emploi de la Poudre épilatoire, *garantie sans arsenic*. L. BEAURAIN, Parfr, 128, r. Montmartre. Env. fo cre 5f avec instrn.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.
Concerts Dimanches et Jeudis, à trois heures.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

GLACIÈRE A BASCULE
la SEULE pouvant garantir les quantités de glace indiquées au prospectus. 600 gr. de glace en 15 m., crème, bombes glacées. PENANT, **20**, rue Vivienne **20**. — *Ne pas confondre avec les glacières tournantes.*

ÉTABLISSEMENT THERMAL de
LUCHON
LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES
(Chemins de Fer d'Orléans et du Midi)
Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre : les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la scrofule, le rhumatisme.
TRAITEMENT SPÉCIAL CONTRE les MALADIES de la GORGE et du LARYNX
TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES
Sites admirables. — Excursions dans les montagnes.
Musique 2 fois par jour. — Bals, Salons, Jeux, Chasses.
On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société, à Paris, boulevard Haussmann, 46.



(FER DIALYSÉ BRAVAIS)
Fer liquide en gouttes concentrées
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE
Sans odeur et sans saveur
« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac; de plus, il ne noircit jamais les dents. »
Seul adopté dans tous les Hôpitaux.
8 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :
ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.
C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.
R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies
Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature. Envoi de la brochure franco.)

JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18**, Paris.
Propriété de la **Société Française Financière** (*anonyme*) *au capital de Trois Millions*
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de **200** pages.

10e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis.
4 fr. par AN — 4 fr. par AN
Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

Étude de Me CH. RIVIÈRE, avoué à Paris, rue de Chabanais, no 1. — VENTE, aux criées de la Seine, le 18 août 1877, à 2 heures,

D'UNE MAISON A PARIS, RUE RODIER, 41.

Rev. net env. : 7,033 fr. 20 c. — Mise à prix : 90,000 fr.

2o DU DOMAINE DES MARCHES, *château Louis XIII*, FERMES et dépendances, situé communes de Boismorand, de Choux, de la Bussière et de Gien (Loiret). Conten. d'environ 600 hect. Mise à prix : 250,000 fr. Susceptible d'un revenu d'environ 15,000 fr.

S'adr. à Me RIVIÈRE, avoué, *dépositaire d'une copie de l'enchère;* à Mes Devaux et Drechou, avoués à Paris; à Mes Thomas et Pitaux, notaires à Paris; à Me Berthier, notaire à Gien; — *et sur les lieux pour visiter.*

ADJUDICATION, en l'étude de Me DU ROUSSET, notaire à Paris, rue Jacob, no 48, en 5 LOTS, le samedi 18 août 1877, à midi, DE :

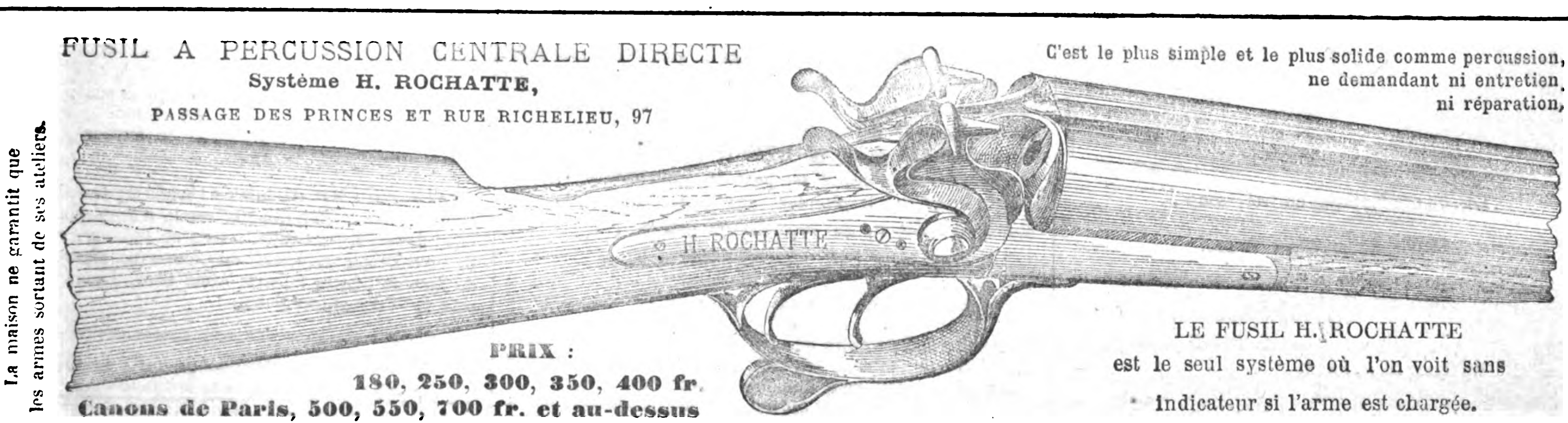
1o 2 ACTions de la Cie *d'assurances c. l'incendie* LA PROVIDENCE. M. à pr. de ch. act. : 6,000 fr.
2o et 3 ACTions de la *Compagnie d'assurances sur la vie* L'URBAINE. M. à pr. de ch. action : 1,000 fr.

Ville de PARIS ADJon, sr *une ench.*. en la ch. des notres de Paris, le mardi 21 août 1877, de :
1o Une MAISON chaussée du Maine, 44, angle de la rue Vercingétorix. Mise à prix : 60,000 fr.
2o 2 lots de TERRAINS rue de Turenne : le 1er de 166m50. M. à pr. (400 fr. le m.) : 66,600 fr., et le 2e, 172m40. M. à pr. (300 fr. le m.) : 51,720 fr.
3o Un TERRAIN de 476m14, avenue d'Eylau, 45. Mise à prix (50 fr. le m.) : 23,807 fr.
4o Un TERRAIN de 270m71, r. Boinod, angle r. des Amiraux. M. à pr. (30 f. le m.) : 8,121 f. 30.
S'ad. aux notres : Mes Mahot-Delaquerantonnais, r. de la Paix, 5, et J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, *dépre de l'ench.*

A vendre à l'amiable : magnifique TERRE DE MILLE HECTARES (ligne de Tours à Montluçon), château, futaies, fermes, moulins, rivière, chasse exceptionnelle.
S'adr. à Me Laverne, notaire à Paris, 13, rue Taitbout.

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE Pr RÉTABLIR la COULEUR DES CHEVEUX, Seguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, Thorel, 17, r. de Buci; Fay, 9, r. de la Paix.

LES R.R.P.P. **PRÉMONTRÉS** de l'ABBAYE de SAINT-MICHEL ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des **Dragées** à base de *Valériande de Zinc* et des principes actifs du *Quinquina*, préparées par BAIN, pharmac.-chimiste à TARASCON (*B.-du-Rh.*) **MIGRAINES NÉVRALGIE NÉVROSES**
Expédition *franco* contre 2 fr. 50 en timbres-poste. — Dépôt dans les principales pharmacies



Toutes les percussions centrales autres que celles directes ont l'inconvénient que les percuteurs se rouillent, s'encrassent et occasionnent des ratés.

MM. Bonnat, Bazin et Musy

Le continent africain, qui a déjà dévoré tant de vaillants explorateurs, vient encore de coûter la vie à un de nos compatriotes. Celui-là, mort le 9 mai, après huit jours de fièvre chaude, n'avait que vingt-trois ans! C'est M. George Bazin, le fils de l'ingénieur si connu par ses inventions.

Il était parti, il y a quelques mois à peine, avec M. Bonnat et un autre compagnon de voyage, M. Edmond Musy, pour aller visiter et explorer le pays des Achantis, situé dans l'Afrique occidentale, un peu au nord de cette côte que sa richesse a fait nommer la Côte d'Or.

M. Bonnat est bien connu de toutes les personnes qui s'occupent de découvertes géographiques, et pendant son dernier séjour à Paris, il a été chaleureusement reçu par les sociétés de géographie. On sait qu'il avait fait partie, il y a dix ans environ, d'une expédition dirigée par Charles Girard, et qui avait pour but l'exploration du fleuve Niger. Après la mort de son chef, M. Bonnat n'hésita pas, malgré la modicité de ses ressources, à s'enfoncer seul dans l'intérieur des terres. Il fut pris par les Achantis et gardé huit ans prisonnier dans Coumassie, la capitale de ce peuple nègre.



M. J. BONNAT,

explorateur au pays des Achantis (Côte-d'Or). — Ph. Quinet.



M. MUSY,

explorateur. — (Phot Quinet.)

Comme autrefois Joseph chez les Pharaons, il devint l'ami et le confident du roi; néanmoins, il ne put recouvrer sa liberté que lorsque les Anglais, victorieux des Achantis, livrèrent Coumassie aux flammes en 1875.

Revenu en France, M. Bonnat ne songea plus qu'à retourner dans ce pays dont il avait pu apprécier les immenses richesses pendant sa captivité. Dans un second voyage, il s'assura l'alliance et l'appui du roi des Achantis; il visita la ville de Salaga qu'aucun pied européen n'avait encore foulée, et il révéla au monde civilisé l'importance commerciale de cette cité africaine.

Enfin, il y a quelques mois, il retournait une troisième fois dans ces contrées lointaines, emmenant avec lui deux compagnons, MM. George Bazin et Edmond Musy.

Le but de cette nouvelle entreprise est d'une grande importance, et si nous n'avions à déplorer la mort prématurée d'un de ces jeunes hommes, nous pourrions dire que dès aujourd'hui elle promet les plus sérieux résultats. La terre des Achantis est le pays de l'or par excellence; les sables des rivières roulent la poudre précieuse en grande quantité. Grâce à des instruments nouveaux, les courageux pionniers auront bientôt montré à leur pays l'utilité de leurs efforts dans ces régions si fécondes et si riches.

Pourquoi faut-il, hélas! qu'une entreprise si bien conçue commence par une perte irréparable? Il semble que la nature avare ne livre aux hommes ses trésors qu'à regret, et que chaque conquête de la civilisation sur la barbarie doive être payée par les vies humaines les plus précieuses. — JULES GROS.



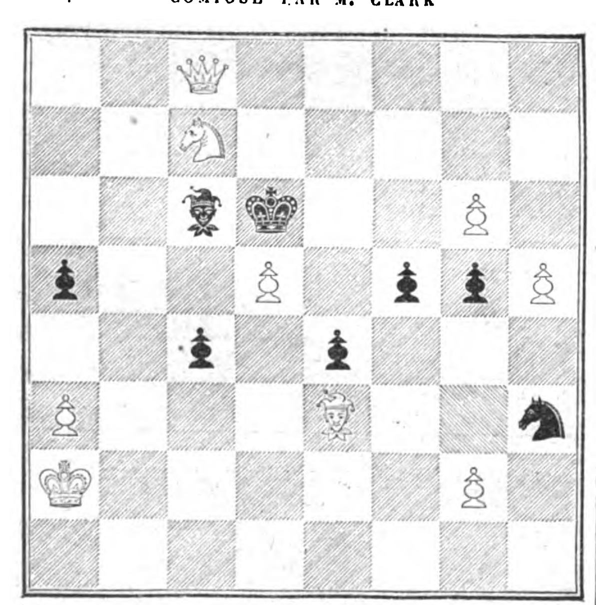
M. BAZIN FILS,

mort au pays des Achantis. — (Phot. Quinet.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 666

COMPOSÉ PAR M. CLARK



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 664.

1. T 7 T — 1. R pr. P (Var.)
2. C 6 C, échec déc. et mat.

(A)

1. R 4 F

2 C 3 R, échec déc. et mat.

(B)

1. R 5 R

2. T pr. P, échec déc. et mat.

Solutions justes : MM. L. de Croze; le Cercle des Échecs de Chalindrey; la Réunion des officiers, à Compiègne; Quéval; un élève du Brahmin-Moheschunder; Kassioph; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; Charbonnet; Camille; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; ; le café Saint-Maclou, à Mantes; A. D. Dobricéano; le café Central, à Péronne; la Taverne alsacienne, à Rochefort-sur-Mer; l'Académie aixoise des Echecs; le capitaine A.-G. Boutigny, du 143e de ligne; le Cercle du commerce de Firminy; Cocardin, café Brunet, à Ardres; G. L. Germain, à la Chauvinière; Lansquenet; le Cercle de la Renaissance, à Sommières; Em. Frau; le café de la ville de Naples, à Lille; de Verrat-Cuba; G. V., à Marseille; le Cercle de l'Union orphéonique, à Cambrai; le café des Oiseaux, boulevard Rochechouart; H. Blanche; Léopold Zinnogger.

Autres solutions justes du problème n° 663 : MM. H. Blanche; Léopold Zinnogger.

PAUL JOURNOUD.

Dans l'article de notre dernier numéro, relatif au cachemire de l'Inde, on nous fait dire, à la troisième ligne, « dessins à pois » tandis qu'il faut lire : « tissus à poils ».

Le cachemire de l'Inde est uni et, par conséquent, il n'y a pas de pois. On le trouve à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'ouvrier des villes court tenter la fortune à Paris... en vain les trois quarts du temps.

Ont deviné : MM. Alexandre Abruzzesi; les abonnés de la maison Pagès, Marseille; le cercle d'Amplepuis; Torpédo, Boyardville; Mmes Louise Jollois et Juliette Arnoult; MM. Boveron Desplaces. le café du Commerce, Havre; B. C. C., de Morsang; Louis Tabart; Aimé Gros, Lyon; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

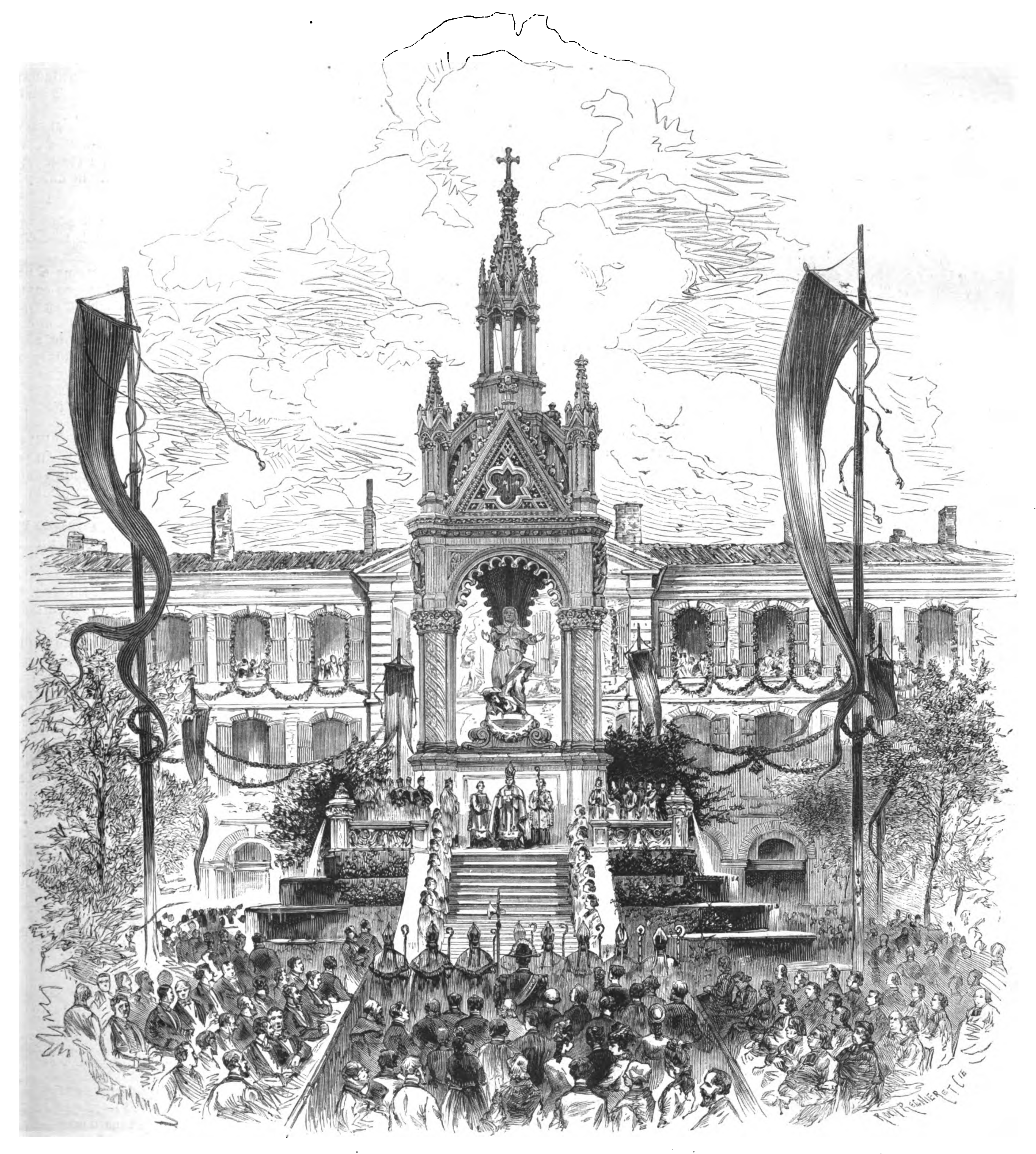
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1061 — 11 Août 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



TOULOUSE. — Inauguration du monument de sainte Germaine sur la place Saint-Georges. — (Dessin de M. Kauffmann.)

D'après le croquis de M. Prosper Rivière et la photographie de M. E. Delon.

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

L'HEURE a sonné ; nous sommes en vacances !

Quand je dis nous, par exemple, c'est bien une manière de parler ; notre métier n'a pas de vacances, et l'on devrait être bienveillant pour nous, qui n'avons aucune raison, n'ayant pas de rentrée, d'assister à la messe du Saint-Esprit.

Pour ceux qui peuvent voyager, rien n'est plus curieux qu'un wagon de chemin de fer ou une table d'hôte dans une ville à la mode.

Autrefois, l'on jugeait les gens sur la mine ; il était entendu qu'un président était grave, un gentilhomme léger, un militaire bravache, un notaire sérieux. Le financier devait être gras, le poëte devait être maigre ; on savait à quoi s'en tenir.

Maintenant tout est changé.

Ce petit monsieur qui fume gaillardement son cigare pour cacher dans la fumée sa mine souriante et fine ; ce petit monsieur en costume clair, en cravate bleue, c'est un conseiller, un vrai juge qui vous condamne un homme à mort : ça ne fait pas un pli. Il est poli, aimable, mais il ne faut pas s'y frotter.

En revanche, voici un monsieur qui a l'air d'un juge d'autrefois, roide, compassé et rogue. Tout de noir habillé, il relève majestueusement ses lunettes d'or sur son front pour lire la *Gazette de France*. Quel est-il, ce personnage majestueux ?

Un huissier.

Ce farceur barbu qui raconte une histoire de l'autre monde n'est pas un commis voyageur. En première classe, on en trouve rarement ; il n'est ni de près ni de loin parent de l'illustre Gaudissart, c'est tout simplement un ex-député qui va près de ses électeurs :

> Tâcher par ses discours de ranimer leur zèle.

Il ne manque ni de talent ni de mérite. Mais à le voir en son costume négligé, avec ses allures étranges, on le prendrait plus volontiers pour un loustic décrocheur d'enseignes et casseur de réverbères que pour un faiseur de lois.

Dans l'autre coin, ce petit être chétif, vert jaune, sans cheveux et sans dents, c'est un gros financier.

Autrefois la tenue bourgeoise était presque interdite aux officiers d'Afrique ; aussi un officier n'avait-il qu'un rêve, avoir un congé, revoir sa France bien-aimée, sa famille, ses amis ; mais il y avait encore autre chose qui brochait sur le tout : l'officier pourrait se promener, une canne à la main. Une canne ! on ne se figure pas ce que ce meuble ridicule a causé d'insomnies à l'armée française de 1830 à 1870.

De ce qui précède, il résulte ceci : c'est qu'en voyage il faut être très-circonspect ; on ne sait plus à quoi s'en tenir sur son voisin. Il serait tout à fait téméraire de chercher à deviner les opinions politiques à la mine des gens.

A cette heure, les réactionnaires ont des chapeaux mous et les radicaux sont d'une élégance qui rappelle les habitués du Théâtre-Italien. En cherchant bien, on finirait par trouver les motifs de ces métamorphoses tout à fait momentanées.

Deux morts célèbres qu'on s'est plu à tort à rapprocher pour faire croire que les extrêmes ne se touchent pas.

Le premier par date, c'est Laurent-Jan, l'ami de Balzac et, disait-on tout bas, son collaborateur.

Pour mon compte, voilà une douzaine de collaborateurs de Balzac que je vois disparaître ou vivre péniblement ; je cherche ce qu'ils laissent ou ce qu'ils font, et je ne trouve rien ; ce qui ferait croire que Balzac leur a tout pris ou que leur collaboration ne lui a pas beaucoup servi.

De son vivant, feu Laurent-Jan passait pour une victime ; après sa mort, il passe pour un martyr. La vérité est qu'il n'a été ni l'un ni l'autre. Laurent-Jan était un de ces hommes à qui la nature a donné tous les talents à la condition de n'exceller dans aucun.

De son métier il était peintre décorateur, et il ne paraît pas qu'il ait laissé des chefs-d'œuvre appréciables dans les riches demeures qu'il fut chargé d'embellir.

La seule chose restée de sa profession première fut le souvenir de l'amitié du feu baron James de Rothschild pour son décorateur éphémère.

Le baron James avait beaucoup d'esprit, esprit fin, original et vraiment tout particulier. Naturellement il aimait les gens d'esprit, et Laurent-Jan ne fut pas le seul qui eut à se glorifier d'une relation aussi agréable, mais rendue facile par une aménité que personne n'a encore oubliée, du moins je l'espère.

La décoration ne donnant plus, Laurent-Jan se fit penseur et philosophe. Tout ce qui tomba de sa plume forme un petit volume de deux cent quatre pages, *Misanthropie sans repentir*, où s'étalent quelques pensées tiraillées, je n'ose pas dire par les cheveux, parce que la plupart sont chauves.

Exemples :

LIBERTÉ

> « Tyrannie de la rue, avec accompagnement d'une *Marseillaise* quelconque, toujours souverainement enrouée. »

En vérité cela n'est ni d'un bon Français, ni du beau français.

Il faut autre chose qu'une phrase amphibologique pour définir un grand mot.

ÉGALITÉ

> « Niveau abrutissant. Toute incapacité l'indique *à* sa taille pour *y* rabaisser ce qui est au-dessus, sans vouloir *y* élever ce qu'elle voit au-dessous. »

Allons, allons, voilà qui ne roule pas comme sur des roulettes.

Voilà une définition du bourgeois qui a été fort citée :

« BOURGEOIS : En supposant un vase qui, se jetant lui-même d'un cinquième étage, s'étonnerait de se briser ; puis, une fois raccommodé, se rejetterait de nouveau pour se rebriser, se r'étonner et recommencer toujours ainsi avec la même stupéfaction, — on peut se faire une idée du bourgeois sous la face politique. »

Que dites-vous de ce vase qui se jette lui-même ? Mais enfin, en admettant cette bizarre comparaison, il semble qu'il y aurait quelque chose de bien facile à faire : ou empêcher le bourgeois de se jeter par la fenêtre, ou ne pas le raccommoder.

Les aphorismes sur les femmes sont de la même force.

« La pudeur est *une question de nombre* : ce qui révolte une femme *chaste* quand on est trois, la fait sourire lorsqu'on n'est que deux. »

Il est certain que beaucoup de femmes qui ne sont pas d'une chasteté à tout casser n'iraient pas choisir la pelouse du bois de Boulogne pour y essayer un corset neuf un jour de revue.

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu HAIS. » N'est-ce pas puéril, et le brave Commerson n'aurait-il pas le droit de se fâcher ?

A côté, on trouve de ci, de là, quelques pensées fines, et dire que Laurent-Jan était le premier venu ne serait pas juste. Mais le trouver plus Chamfort que Chamfort, plus Rivarol que Rivarol, c'est bien excessif et c'est glorifier un mort aux dépens des autres.

Tous les journaux citent chaque semaine des pensées d'un inconnu qui, depuis quinze ans, a alimenté la *Vie parisienne*, le *Paris-Caprice*, le *Charivari* ; son œuvre formerait cent volumes de l'importance de *Misanthropie sans repentir*. Personne n'a songé, pas même Laurent-Jan, à s'enquérir de cet écrivain modeste, sage, élégant et philosophe comme personne, et si, par malheur, il mourait demain, on en parlerait peu, parce qu'il n'a été ni l'ami de Balzac, ni celui de Gozlan. Cet écrivain remarquable s'appelle Bougeard.

La postérité lui fera une part dont ses contemporains ne se doutent guère.

Laurent-Jan était peintre, il a peint fort peu ; il était écrivain, il a peu écrit. Il est mort directeur de l'École spéciale de dessin et de mathématiques ; à cause de ses fonctions, l'État s'est chargé de ses funérailles et de son tombeau.

L'auteur de *Misanthropie sans repentir* était un honnête homme dans l'acception du mot, mais il écharpait volontiers les réputations naissantes ; il ne fut pas accessible aux jeunes et il fut dur pour les vieux.

L'autre mort, c'est M. Blanc, landgrave de Hambourg, prince de Monte Carlo, et de bien d'autres lieux, s'il avait bien voulu.

M. Blanc n'était pas un grand seigneur comme M. Édouard Bénazet, ni un gentilhomme comme M. Émile Du Pressoir, jetant ses doublons aux quatre vents du ciel avec la meilleure grâce du monde. Non, M. Blanc était un homme sérieux qui savait que deux et deux font quatre, et qui trouvait que la roulettte avec un seul zéro, et le trente et quarante avec un demi refait, étaient pour les fermiers des entreprises sinon hasardeuses, du moins fort raisonnables.

On dit que M. Blanc laisse cinquante millions. Ce chiffre est probablement exagéré, mais on peut affirmer que plus des trois quarts de cette somme furent conquis par une intelligence exceptionnelle plus encore que par la rouge et la noire.

M. Blanc avait depuis longtemps prévu, bien mieux que les gouvernants, qu'il faudrait, un jour ou l'autre, en venir aux mains avec la Prusse.

Ce qui devait résulter de ce conflit certain ne pouvait qu'être préjudiciable à M. Blanc. En effet, fermier des jeux de Hombourg, sa banque devait sauter quand même.

La France, victorieuse, laissait des relations difficiles entre les deux pays. D'un autre côté, la Prusse avait-elle l'avantage, les jeux étaient supprimés. Dans cette conjoncture doublement défavorable, M. Blanc songea dix ans d'avance à assurer ses derrières, comme on dit stratégiquement. Pour ce faire, il s'installa à Monaco.

Cela paraît fort simple au premier abord, mais il faut songer à ce qu'il fallut de persévérance et de courage pour amener l'aristocratie européenne à San Carlo, fort inconnu alors et fort éloigné relativement. Les premières années furent ruineuses ; mais M. Blanc ne s'en effrayait guère, il comptait sur l'avenir, il en était sûr, et ses familiers ne purent voir sur son visage passer une lueur d'inquiétude.

L'événement justifia ses prévisions. Monaco devint une mine d'or, non-seulement pour lui, pour le prince, pour les habitants, mais aussi pour Nice, devenue ville française.

Un trait bien singulier de la vie de ce financier. Un jour qu'il entendait dire que les travaux de l'Opéra étaient suspendus faute de cinq millions, il prit une plume, atteignit une feuille de papier et signa un chèque de cinq millions.

Il sonna son valet de chambre :

— Portez cela au ministre des beaux-arts.

Le ministre tourna et retourna le papier et finit par être persuadé qu'il était victime d'une horrible mystification. Mais le papier était bien en règle, la signature solide. C'était à n'y pas croire. On courut après le porteur.



— Qui êtes vous?
— Le valet de chambre de M. Blanc.
— Savez-vous ce que vous portiez?
— Oui, un chèque de cinq millions, pour faire continuer les travaux de l'Opéra.
— C'est bien votre maître qui vous l'a remis?
— Je n'ai pas les moyens de faire une semblable libéralité.
— C'est bien.

On alla à la Banque, les cinq millions furent payés sur-le-champ.

Remercia-t-on M. Blanc? C'est probable. Mais ce qui est certain c'est que le jour de l'ouverture de l'Opéra on *oublia* d'envoyer une loge, une place même, à celui qui s'était montré si généreux. N'est-ce pas à dégoûter d'avoir le million facile ?

M. Blanc est mort sans avoir jamais mis les pieds à l'Opéra; pourtant pas un mot de rancune ne lui échappa, et sans des témoins indiscrets personne n'aurait jamais su la grandeur de l'offrande et l'ingratitude des obligés.

Il est vrai que les gouvernements sont, comme la banque de la roulette, des administrations impersonnelles où nul n'est responsable.

∿ M. Blanc était, dit-on, sec, froid et peu empressé à obliger; je dis cela par ouï-dire n'ayant jamais eu occasion de voir ce richissime banquier.

Quand on lui reprochait des économies trop bien entendues il disait:

— Ma femme donne pour moi.

Rien n'était plus vrai, Mme Blanc est d'une bonté inépuisable et de tous les moments et a plus de cœur que son mari n'avait de millions. Ce qui prouve que Dieu fait bien toutes choses.

∿ Selon toute probabilité Monte-Carlo va échoir à M. Wagatha, l'un des gendres de M. Blanc, qui, depuis longtemps jouit, dans le monde aristocratique, dans la république des lettres et dans la bohème des arts, des plus honorables sympathies.

∿ Voilà qui est décidé, Alexandre Dumas, deuxième du nom, est entré à jamais dans le camp de la vertu.

Ça n'a pas été sans peine : le camp était bien gardé, les vrais vertueux trouvaient tout naturel que l'illustre académicien voulût pénétrer dans leur temple, mais les faux vertueux n'étaient pas tranquilles du tout. Ils s'écriaient :

— Quelle fantaisie vient lui prendre de vouloir entrer chez nous? est-ce pour nous prendre par surprise et nous porter aux Français ou au Gymnase?

Il est sûr que lorsqu'on est vertueux sans enthousiasme, il ne doit pas être très-amusant de voir à travers le trou de la serrure l'œil infaillible d'un maître comme Dumas.

Notez que l'auteur de *Dîme de Lys* a été bercé avec l'histoire d'Atar-Gull, un nègre a qui on avait donné le prix Montyon parce qu'il avait empoisonné toute une habitation et fait souffrir les plus horribles tourments à son maître paralytique.

Longtemps le jeune académicien avait cru que tous ceux à qui l'on donne des prix de vertu étaient des domestiques vindicatifs qui s'attachaient à leurs maîtres pour exercer plus longtemps sur eux les forfaits les plus terribles.

Après un léger examen, M. Dumas a compris que ses idées sur les domestiques vertueux étaient des préjugés d'enfance, et il s'est mis à rechercher la vertu avec cette force de volonté qu'il apporte en toute chose, et il en a servi une charretée au public de l'Institut.

∿ On a fort loué le discours de M. Dumas, et l'on a bien fait, parce que ce discours est véritablement digne d'éloge et qu'il décèle un cœur honnête; mais il y a eu bien des déceptions, sinon dans l'auditoire, du moins dans les aspirantes au prix de vertu.

M. Dumas avait reçu beaucoup de lettres contenant des demandes avec pièces justificatives; mais sachant bien que la vertu ne demande jamais, le rapporteur n'avait pas daigné jeter un coup d'œil sur ces suppliques qu'un heureux hasard a mis entre nos mains.

En voici deux prises au hasard :

Monsieur Alexandre Dumas,
membre de l'Académie française, à Paris.

« Mon petit Alexandre,

« Tu as toujours été si gentil que j'espère bien que tu n'auras pas oublié une brave fille qui servait de bonne à tout faire chez la pauvre Marguerite Gautier. Tu dois te rappeler que lorsque notre pauvre amie rendit sa belle âme à Dieu, cette pauvre fille pleurait à fendre l'âme.

« Le père d'Armand lui donna un billet de mille, et avec ce qu'elle avait pu grappiller chez la pauvre Marguerite, — qui n'avait pas d'ordre pour deux sous, — elle aurait pu se marier avec le valet de pied, qui l'aimait beaucoup, et qui avait, lui aussi, un petit sac.

« Leurs deux boursicots réunis leur permettaient d'acheter un petit établissement, et il ne tenait qu'à cette brave fille, si elle l'eût voulu, de devenir fruitière ou marchande de bouillon. Elle ne le voulut pas.

« La noble créature, voyant ma douleur, ne voulut plus me quitter; ce qu'elle m'a soignée, tu n'as pas idée de ça! Il faut te dire qu'à ce moment-là j'étais très-gênée; mon propriétaire, un rat d'égout, allait me faire vendre. La pauvre fille me confia ses économies, que je n'ai jamais pu lui rendre; — on vieillit.

« C'est beau, ça, hein! Eh bien, ce n'est rien. Comme ça allait de plus mal en plus mal, la pauvre créature se mit à faire de la couture, et m'a nourrie depuis ce temps-là.

« Il y a dix ans, j'héritai de Victoire, une grande blonde; tu ne l'as pas connue; elle s'est tuée pour des bêtises d'amour. Elle me laissa une dizaine de mille francs; ce n'était pas une mauvaise fille.

« Tu devines bien que je ne fus pas ingrate pour la pauvre créature qui avait pris soin de moi, qui m'avait consacré sa vie et ses jours. Je ne suis pas ingrate, Dieu merci; une heure après avoir touché chez le notaire, je mettais le comble à ses vœux en lui achetant une machine à coudre tout ce qu'il y a de plus chic.

« Ce fut une inspiration du ciel : dix mille francs, ça n'est pas éternel, et c'est la machine qui aujourd'hui nous fait vivre toutes deux. C'est elle qui travaille, je ne vois plus clair. C'est pour cette pauvre fille, cette brave créature, et non pour moi, tu le penses bien, que je viens t'importuner. J'ai lu dans le *Petit Journal* que tu étais le distributeur des prix de vertu, et je viens te demander de jeter sur ma bonne un œil favorable. Ce n'est pas pour le prix, mais mille francs changeraient bien agréablement notre position.

« C'est Clémenceau qui m'a donné l'idée de t'écrire; il dit que tu es toujours le bon petit frère d'autrefois.

« Mon sort est dans tes mains.

« PRUDENCE. »

J'allais citer une autre lettre d'une dame du *demi-monde*, tombée dans la détresse, naturellement; mais je m'aperçois que je finirais par être indiscret. Cette dame met des cataplasmes depuis dix-sept ans à un vieux monsieur goutteux, mais honnête, qui pourrait ne pas être satisfait de trouver son nom au milieu de tant de vertu.

∿ Tenez, voilà un peuple qui jouit, sous le rapport de la tranquilité, d'une déplorable réputation et qui vient de donner au monde le noble exemple du patriotisme le plus pur.

Ce peuple, c'est le peuple mexicain, le peuple aux *pronunciamentos* les plus fantaisistes.

On sait comment les choses se passent au pays des terres chaudes.

Un monsieur se nomme général, il achète un sabre et des épaulettes et va se promener dans les villes et dans les campagnes.

Les habitants, stupéfaits de voir des épaulettes neuves, suivent l'homme qui les porte jusqu'au palais du président.

Le président est un monsieur qui a acheté des épaulettes six mois auparavant.

Quand il est bon garçon, il dit à la foule qu'il comprend bien qu'elle s'attache à un héros qui a des épaulettes plus neuves que les siennes et qu'il se retire pour ne pas affliger sa patrie par la guerre civile.

La foule, émue, crie : *Vive le nouveau président! Vive l'ancien président!* et tout marche admirablement dans le meilleur des mondes.

Si, au contraire, le président n'est pas bon garçon, il se met en colère, prouve par A plus B que ses épaulettes ne sont pas vieilles du tout; que, d'ailleurs, les vieilles épaulettes valent quelquefois mieux que les neuves, qu'elles brillent moins, mais qu'elles sont plus solides.

Dans la foule, il y a des gens qui prennent parti pour les vieilles épaulettes, d'autres pour les neuves, et on se poignarde réciproquement pendant quinze jours.

Le plus souvent, les vieilles épaulettes succombent et les neuves arrivent au pouvoir.

∿ Cela se passe ainsi tous les ans, quelquefois tous les six mois, et il y a toujours une dizaine de généraux prêts à acheter des épaulettes neuves.

Or, dans ce pays où la discorde a plusieurs châteaux, sans compter les villas, il y a par ci par-là quelques voleurs.

Tout bien réfléchi, ces braves gens ont pensé qu'il valait mieux voler des étrangers que des compatriotes, et ils se sont mis à dévaliser quelques Américains attardés à la frontière.

L'Amérique, qui ne plaisante pas, a signifié au gouvernement mexicain qu'elle était décidée à poursuivre les voleurs jusque dans les terres mexicaines.

Le Mexique a vu là une déclaration de guerre, et s'est mis en garde avec grâce.

Jusque là, rien d'extraordinaire; le peuple de feu Iturbide est brave à l'excès; mais voilà où commence l'extraordinaire.

A la nouvelle de la provocation américaine, les dix généraux qui attendaient l'occasion d'acheter des épaulettes neuves pour escalader le fauteuil présidentiel, les dix généraux ont été trouver le président, ont fait entre ses mains le serment de fidélité, ils ont offert leurs services en criant :

— Plus de dissensions, plus de convoitises, plus d'ambitions personnelles. Une seule chose : la patrie mexicaine et tout pour elle

Au premier abord, cela parait tout simple; mais combien d'agitateurs de pays plus civilisés que le Mexique n'agiraient pas ainsi.

∿ Un jeune monsieur qui veut se marier avec une veuve fortunée va chez un photographe qui sur ses enseignes affiche des prétentions à la peinture.

— Vous avez été peintre?
— Oui, monsieur.
— C'est pour ça que je vous ai donné la préférence
— Vous avez très-bien fait, monsieur ; un artiste seul peut donner une tournure, aider l'instrument qui, après tout, n'est qu'une machine.
— C'est bien cela.
— Ne bougez plus!

Le portrait fait, le photographe montra l'épreuve.

— Êtes-vous content ?
— Oui, mais...
— Quoi?
— Vous savez, moi, je ne tiens pas à ce que mon portrait soit sans retouches.
— Mais l'épreuve est fort belle et peut s'en passer.
— Je ne dis pas, mais...
— Expliquez-vous, je ne demande pas mieux que de vous contenter, mais encore faut-il savoir ce que vous désirez.
— Eh bien! je voudrais qu'à l'aide du pinceau ou de toute autre façon vous me donniez un faux air de M. Worms des Français dans son rôle du marquis de Villemer. J'ai remarqué que ma future le trouvait très-bien.

∿ Vous croyez que le photographe a bondi. Non, il a répondu tranquillement:

— Ordinairement pour ces prix-là nous ne donnons des faux airs que des artistes du Vaudeville ou de l'Odéon, les faux airs de la Comédie-Française c'est dix francs de plus.

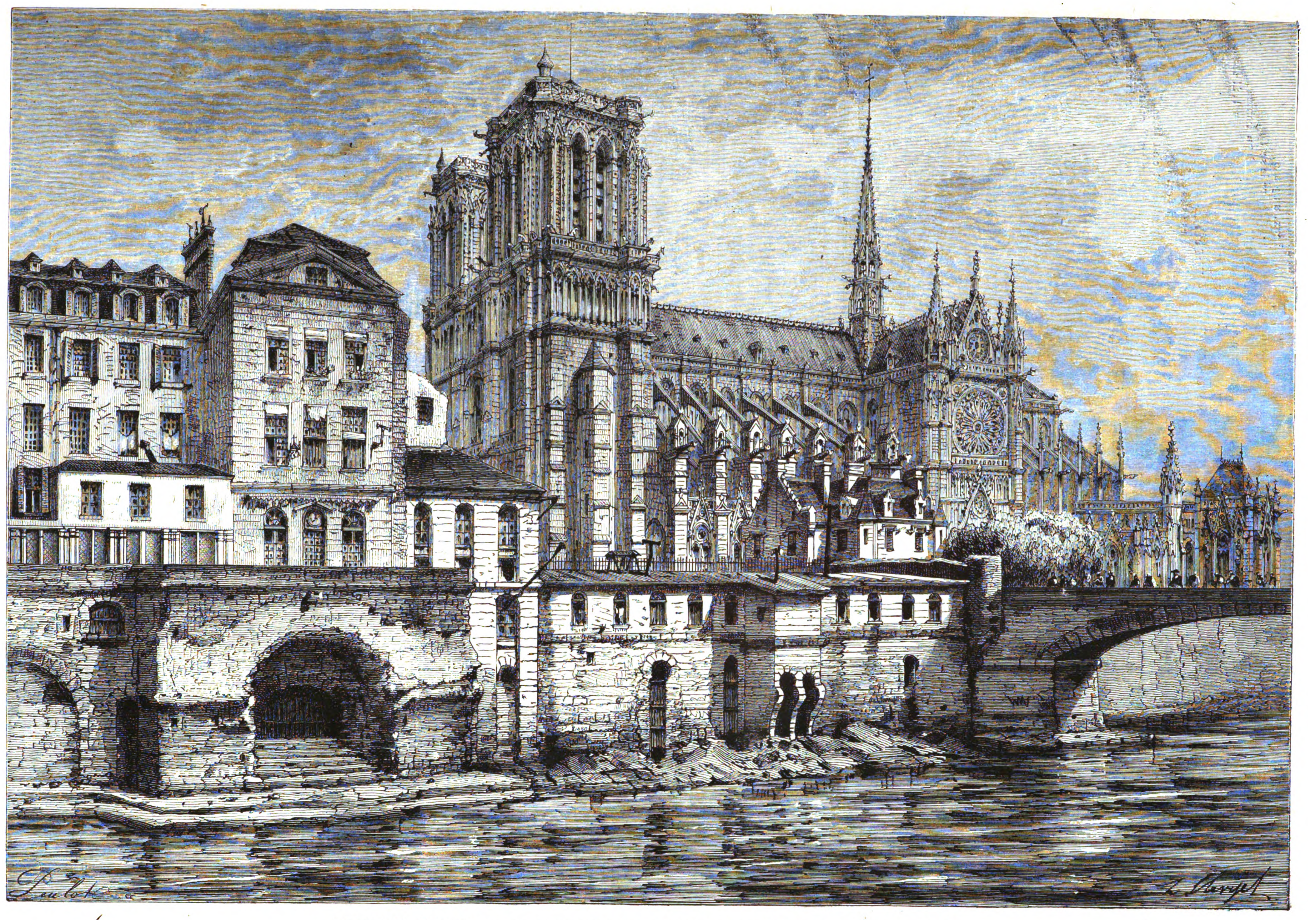
JULES NORIAC.





Entrée du Maréchal. Revue de l'école d'Avord. Illumination du jardin de la préfecture. La revue au polygone.

BOURGES. — Le voyage du Maréchal. — (D'après les croquis de M. G. Nougin et les photographies de M. Pellotier.)



PARIS QUI S'EN VA. — Les Cagnards de l'ancien Hôtel-Dieu, évacué récemment. — (Dessin de M. Clerget.)

LA GUERRE

En Europe

La défaite de Plevna est presque un désastre. On confirme une perte de 10,000 hommes laissés par les Russes sur le champ de bataille. Les Russes sont parvenus, cependant, à se replier en assez bon ordre et à se retrancher devant les Balkans où ils peuvent attendre des renforts avec une certaine sécurité.

Un télégramme de Choumla annonce que les Russes retirent des troupes de leur armée de la Dobrutscha et leur font repasser le Danube pour aller renforcer l'armée principale à Sistova.

Le *Daily News* annonce de Simnitza que la déroute des Russes à Plevna a été complète : toutes les routes de Bulgarie étaient couvertes de troupes désorganisées battant en retraite sans ordre; des officiers sans soldats, des soldats sans officiers, des troupes de toutes les armes pêle-mêle, enfin un chaos indescriptible.

En Asie

Erzeroum, 3 août.

Aucun combat important n'a été livré depuis l'abandon par les Russes (du siége de Kars ?).

Les troupes du grand-duc occupent des éminences, à une distance de quarante kilomètres de Kars et dans les ruines d'Ani.

Une grande bataille est imminente.

NOS GRAVURES

La Rive droite du Danube

Nous regrettons de n'avoir pas à publier aujourd'hui quelques-uns des grands événements qui se passent en Bulgarie; mais nous n'avons reçu de notre envoyé spécial, depuis ses croquis du passage du Danube, qu'un seul télégramme daté de Bucharest, nous annonçant qu'il avait passé les Balkans. Or, cette dépêche avait mis, paraît-il, douze jours pour parvenir au bureau télégraphique de la capitale de la Roumanie; nous attendons donc patiemment des documents qui doivent être du plus grand intérêt, nous bornant encore aujourd'hui aux notes curieuses de M. Meylan, qui paraîtront rétrospectives, mais qui ne nous sont arrivées que récemment, vu la difficulté des communications également de ce côté.

Nous suivons l'ordre des gravures :

Poste d'observation et patrouille turque au bord du Danube. — Les Turcs ont établi tout le long de la rive droite du Danube de petits postes d'observation qui communiquent les uns aux autres au moyen de signaux, qui sont remplacés la nuit par des feux. Ces postes exercent une surveillance très-active sur le Danube, et ils informent rapidement les postes principaux de tout ce qui se passe dans leur rayon. Des patrouilles de cavalerie passent fréquemment, explorant l'horizon. Ces cavaliers sont généralement bien montés; les chevaux sont venus de Hongrie, ils sont de taille plus élevée que les chevaux du pays. Leur armement consiste en un fusil Winchester, sabre et revolver. De nuit, tout ce qui circule sur les routes le long du Danube est impitoyablement arrêté et interrogé. Quand un poste a signalé quelque chose d'insolite on amène du canon, et on fouille à coups d'obus le point indiqué. La plupart du temps l'ennemi, engagé en avant, se retire hors de portée du canon.

Tcherkess allant occuper un îlot du Danube. — Ils brûlent du désir d'aller se mesurer avec leur ennemi séculaire, avec les Russes qui, depuis cinquante ans, guerroient dans le Caucase sans avoir pu réussir à dompter complétement cette belle race, qui est celle de l'Europe. Les Tcherkess établis en Europe forment une population à part, vivant, par grandes colonies, dans une partie de la Bulgarie et, plus au sud, dans l'Épire. La guerre n'a pas trouvé ces gens indifférents; les Tcherkess sont accourus avec leurs chevaux, et ils forment un redoutable contingent d'hommes résolus, prêts à tout. Nous venons de les voir s'embarquer, hommes et chevaux, sur de grandes barques, afin d'aller fouiller une île dans laquelle les Russes se sont établis. Ils sont partis tout heureux de sortir de l'inoccupation à laquelle ils sont réduits depuis quelques semaines. Jusqu'ici, aucun de ceux qui se sont embarqués n'a reparu.

Escarmouches sur le Danube. — Les escarmouches deviennent fréquentes; il semble que Turcs et Russes désirent enfin s'aborder sérieusement. Ces jours derniers, les Russes occupaient quelques îlots du Danube près de Maratin; de là, ils pouvaient lancer leur cavalerie à la nage vers la rive turque. Une chaloupe canonnière a donné l'éveil; elle a commencé à canonner l'îlot le plus voisin; les obus n'ont pas tardé à provoquer une réponse; dès lors le feu était engagé. Dans la nuit, les Russes ont tenté de s'emparer de la canonnière; mais un feu très-nourri d'infanterie les a accueillis. Les batteries de Maratin ont tiré avec beaucoup de vigueur pendant plus de deux heures; puis le feu a cessé.

Ville de Turtukay. — Le passage du Danube par les Russes est une grosse affaire dont on parle depuis longtemps, mais qui se fait attendre. On suppose que ce passage s'effectuera sur trois points et aux endroits où le fleuve est le moins large. Nous donnons un des points du passage probable; notre correspondant nous envoie le point de passage Turtukay-Oltenitza. Au moment où il s'y trouvait, la canonnade semblait devoir devenir générale; les obus partaient des batteries russes et venaient éclater sur les hauts plateaux qui dominent Oltenitza. Peu après, cependant, le feu a cessé, les Turcs n'ayant pas répondu.

La gare de Tscherwenewoda. — La population fuyait par toutes les portes, se rendant dans les vignes et hors de portée des canons. La gare de Tschernevewoda n'a pas tardé à devenir le point central, le lieu de réunion de tous. D'immenses tas de bagages encombraient la gare. Tout autour de ces restes d'une prospérité passée se groupaient silencieux les fuyards de toute nationalité. Scènes navrantes de la guerre! Nous avions vu tout cela en 1870 1871, et nous pensions que jamais de pareilles scènes ne se reproduiraient.

Les ruines des consulats anglais, français et allemand. — Autant du bombardement de Routschouck que les croquis indiquent mieux que la meilleure description.

Les Russes canonnant les navires du port de Giurgewo. — Le 5 juin, à quatre heures du matin, nous étions réveillés par la grosse voix du canon. Les Russes avaient décidé dès la veille de couler bas un assez grand nombre de navires ancrés dans l'anse que forme le Danube à Giurgewo. Le tir, mal rectifié, n'a pas donné de grands résultats; les obus trouaient les maisons environnantes ou éclataient dans l'air ou dans l'eau. Une caserne a été touchée, mais le feu a cessé au bout de quelques heures sans donner de résultat appréciable. Sur la rive roumaine, bon nombre de soldats accourus semblaient, par leur présence, défier les artilleurs turcs, qui ne se sont pas montrés cette fois à la hauteur des circonstances.

Premier village occupé par les Russes sur la rive droite du Danube. — La plupart des grands villages de la Bulgarie sont occupés par une population mixte de chrétiens et de musulmans. Les premiers sont Bulgares, les seconds sont ou Circassiens ou tatars, deux éléments qui ont émigré dans la contrée il y a quelques vingt ans. Ces villages sont riches et prospères, le sol bulgare étant un des plus fertiles du monde. Le petit paysage que nous donnons a été pris sur nature quelques jours avant la surprise des Russes.

Turtukay. — Je vous envoie, dessiné à la hâte, car je ne fais qu'y passer, la ville de Turtukay, désignée comme l'un des lieux de passage du fleuve les plus accessibles aux Russes, en face d'Oltenitza. Je doute fort que vous ayez à l'utiliser, car si les Russes font des démonstrations apparentes de ce côté, c'est qu'ils ont l'intention de passer ailleurs.

Voilà ce qu'écrivait notre correspondant il y a un mois; l'événement a vérifié ses dires.

Un musthafiz en sentinelle au bord du Danube. — La Turquie, afin de donner à son armée active l'effectif possible le plus élevé, a envoyé sur les bords du Danube et en Asie un nombre considérable de musthafiz ou soldats de la dernière levée, sorte d'armée territoriale composée de pères de famille venus d'Arabie et d'Asie. Ces hommes ont à surveiller les rives du fleuve; ils occupent les postes dans le rayon des villes et font leur service avec beaucoup d'exactitude. De nuit, ils ont pour consigne de tirer sur le premier objet qui se meut autour d'eux. Ce sont d'adroits tireurs.

Parmi eux, un jeune guerrier de treize ans, qui a dû suivre son père sur le sentier de la guerre. A partir de ce moment, l'enfant est un homme; s'il avait refusé de marcher, pour le punir, on l'eût laissé au village avec un tablier de femme.

Mimisch-Pacha. — Voici un général turc qui ne figure pas dans les listes officielles, mais qui jouit d'une considération qui tient de la vénération. Mimisch-Pacha est un pauvre fou, et c'est la raison pour laquelle on le vénère, attendu que les Turcs respectent beaucoup les malheureux qui sont privés de la raison. Mimisch Pacha se permet beaucoup; il donne des conseils, présente son avis, il fait des visites au gouverneur, gronde les officiers, il conseille les soldats, il agit en un mot comme un homme qui a toute sa tête. D'aucuns prétendent qu'il n'est fou que parce qu'il le veut bien.

Les Fêtes de Toulouse

LE MONUMENT DE SAINTE GERMAINE

De grandes fêtes viennent d'avoir lieu à Toulouse pour l'érection d'un monument élevé à sainte Germaine de Pibrac, la patronne du Midi.

Elle n'était cependant, pour emprunter le langage inspiré de son plus éloquent panégyriste, « qu'une pauvre fille de laboureur qui ne connut point sa mère, qui n'était pas aimée de son père, qui fut délaissée ici-bas jusqu'au jour où sa miraculeuse tombe lui fit ses premiers amis, qui vécut toute seule dans les champs, comme le passereau, qui mourut seule sur un lit de sarments, et dont la vie échappe aux regards curieux de notre amour entre les vingt-deux ans tristes, mais purs, qui la bornèrent, semblable à ce ruisseau qui naît, fuit et se perd entre les deux collines où Germaine menait paître son troupeau. »

Le monument élevé par les Toulousains à sainte Germaine se dresse, tout blanc et tout gracieux, comme le souvenir de la bergère, sur la place Saint-Georges. La place est moyenne, calme, bien proportionnée; elle n'est pas dans la circulation, mais elle est *au long* de la circulation. On s'y croise en venant de Saint-Aubin, de Saint Étienne, de Saint-Jérôme; c'est pour les pèlerins la halte naturelle entre Saint-Étienne, la vieille métropole, et Saint Sernin, l'illustre basilique.

Le monument a coûté quatre-vingt-deux mille francs. Il est en pierre blanche; sa hauteur au-dessus du sol est de dix mètres, sa forme est celle d'une pyramide triangulaire évidée; autrement dit, il a trois faces. Le soubassement est formé de trois escaliers égaux, montant vers la statue; entre chacun d'eux, une vasque à triple étage; le vide entre les vasques et les escaliers est rempli par des caissons à fleurs, étagés, en pierre. L'eau tombe dans les vasques par les bouches de figures d'animaux, placées en ornement à la pointe des petites plates formes triangulaires qui dominent les vasques. Le centre du monument, *la niche*, est formé de trois colonnes géminées, avec colonnettes encastrées, reliées en haut par des pleins cintres. Le tout est surmonté d'un clocheton central évidé, où se dresse la croix, et accompagné de clochetons moindres aux trois angles.

On le voit, l'ensemble architectural est excellent : il a les qualités de simplicité dans la conception, d'unité dans le style et la pensée, et de la grâce dans l'exécution. Du reste, c'est à quoi on devait s'attendre, sachant qu'on doit cette création à M. Pujol, de Toulouse. Comme le nom explique le talent, l'origine explique la foi créatrice.

Voici maintenant l'œuvre sculpturale. Un mot la fait pressentir : elle est de notre compatriote Falguière. La sainte est représentée dans l'attitude de la prière, qui lui était habituelle. A ses pieds, un agneau couché symbolise sa vie rustique; mais des nuages la soutiennent. La voilà donc, telle que nous la présente l'Église, triomphante et montant aux cieux dans l'appareil de son humilité, dans l'attitude naïve de l'oraison qui l'élevait à Dieu, sans rien ôter à l'humble grâce de sa condition et de son entourage.

Les trois bas-reliefs du piédestal achèvent de préciser le sens commémoratif du monument. Ils racontent les fêtes merveilleuses de la canonisation. Ici le sculp-

teur nous force encore à l'admirer par l'extrême simplicité à laquelle il réduit l'art. Ces figurines finement indiquées, aux légers reliefs, sont d'une vérité charmante. Cette femme qui élève son enfant vers la châsse processionnelle, nous l'avons vue, au sortir de Saint-Sernin. Ces prélats, ces moines, ces autorités, ce peuple, ces bannières, mais c'est tout bonnement ce que chaque Toulousain a fait, a vu, il y a dix ans; et quand il racontera la grande fête à ses enfants, il les conduira là; le tableau de pierre fera vivre le récit.

Les fêtes ont été magnifiques.

Les plus beaux hôtels comme les plus humbles maisons disparaissaient sous les fleurs et les ornements; les cordons et les guirlandes de buis se croisaient dans les airs à travers les rues, les arcs de triomphe encadraient majestueusement l'avenue de plusieurs places; les bannières multicolores, de toutes grandeurs, flottaient avec les initiales et les portraits de la sainte bergère, les armes du Pape, les plus touchantes et les plus chrétiennes inscriptions. Tous, le pauvre comme le riche, avaient voulu orner leurs balcons et leurs mansardes, tous avaient donné leur obole pour contribuer à l'éclat de cette belle journée.

Mais voici la nuit qui arrive ou plutôt un nouveau jour, plus brillant, plus varié, plus radieux encore... C'est l'heure des illuminations. Une ville de cent trente mille habitants brûlant par toutes ses fenêtres, jetant dans la nuit les rayons de milliers de flammes de toutes couleurs, tel est le spectacle auquel il nous a été donné d'assister.

Le Voyage du Maréchal de Mac-Mahon à Bourges.

Nous complétons aujourd'hui les dessins que nous avions annoncés sur le voyage du Maréchal à Bourges. Notre dernier numéro était déjà sous presse lorsque les fêtes avaient lieu; nous n'avons pu donner qu'un dessin purement d'actualité. Cette fois, nous avons réuni les croquis et les photographies de nos correspondants, et nous pouvons publier une page complète sur cette grande solennité.

Le matin de son arrivée, à six heures précises, le Maréchal se rendait au camp d'Avord.

Il a été reçu par le général Thiéry, les généraux de Gallifet et Arnaudeau. Les généraux Berthaud, Ducrot, d'Abzac, Broye, de la Maurelle l'accompagnaient.

Le Maréchal a visité l'école des sous-officiers, les baraquements et les cuisines. Il a mangé à la gamelle des soldats. Il a donné audience à un vieux soldat de la grande armée, Jean Malais, âgé de quatre-vingts ans, blessé à Pontecorvo et à Miranda. Il lui a donné cent francs.

Le maréchal rentra à Bourges à midi et demi.

Il effectue son entrée dans la ville au milieu d'une brillante escorte. Il est accueilli par une salve de 101 coups de canon. Le ministre de l'intérieur, le préfet, le maire de Bourges et les trois adjoints le suivent en voiture. Sur tout le parcours, les rues sont pavoisées et enguirlandées; la foule se découvre respectueusement.

Le cortége s'arrête à la cathédrale. Toutes les cloches sonnent. Mgr la Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges, reçoit le Président de la République sous le porche. Les chanoines, le clergé, la cour d'appel, en robe rouge, assistent à la réception.

A trois heures, le Maréchal quitte la préfecture, et, accompagné de sa suite militaire, il se rend en voiture découverte à l'Arsenal. Une foule nombreuse et sympathique se presse sur son passage. Les rues sont pavoisées de drapeaux et d'écussons. Sur les écussons, nous remarquons les M entrelacées et les deux dates 1859, 1877. Partout on a disposé des guirlandes de verdure. Au-dessus d'un poste-caserne, nous remarquons l'inscription : *Vive le Maréchal de Mac-Mahon!*

Après le dîner, a eu lieu une réception dans les jardins de la préfecture. Trois cents personnes, et parmi elles plusieurs maires des environs, sont venues saluer le Président. Les bosquets étaient illuminés. Des feux de Bengale ont été allumés, un feu d'artifice a été tiré. La fête a duré jusqu'à onze heures.

On a beaucoup remarqué un magnifique transparent sur lequel apparaissait en lettres lumineuses les célèbres paroles : *J'y suis, j'y reste!*

Le dimanche matin a eu lieu la grande revue au polygone. Toutes les rues qui conduisent au champ de manœuvres étaient encombrées de paysans en habit de fête, dont l'ensemble présentait le coup d'œil le plus pittoresque. Le soleil était splendide. Sur la route de Bourges au polygone, on voyait des voitures et des chars à bancs de toutes sortes.

Sur le champ de manœuvres, on a disposé des tribunes pour les invités, qui rappellent assez celles de Longchamp.

Sur tous les talus d'alentour, on aperçoit des masses de curieux. Les autorités militaires ont donné l'ordre de laisser circuler tout le monde dans le polygone.

A partir d'une heure, les troupes commencent à arriver sur la pelouse.

A l'aile droite, les pompiers, l'école des sous-officiers du camp d'Avord, l'artillerie. Les régiments de ligne sont placés à l'aile gauche.

A trois heures précises, le Maréchal quitte la préfecture, à cheval, suivi du général Berthaut, ministre de la guerre, des généraux Ducrot, d'Abzac, Thierry, Broye, Gallifet. Il arrive à quatre heures sur le champ de manœuvres.

L'arrivée du Président de la République est saluée par une salve d'artillerie.

Les troupes, rangées en bataille, sont placées sous les ordres du général Arnaudeau, commandant la 15e division. Après avoir passé au galop devant le front des troupes, le Maréchal vient se placer en face des tribunes, où s'épanouissent les plus élégantes toilettes.

A quatre heures et quart le défilé commence. Les pompiers viennent en tête, puis ensuite l'école des sous-officiers. Cette école, fondée depuis deux ans seulement, compte environ trois cent cinquante élèves. Ceux-ci, dans les revues, occupent la même place que l'École de Saint-Cyr dans les revues de Longchamp. Ce bataillon, composé uniquement de sous-officiers, est vraiment beau à contempler. Il avance en rangs serrés, dans l'ordre le plus parfait.

Après eux vient l'artillerie, puis l'infanterie, musique en tête, ferme la marche.

Le Maréchal a décerné trois décorations. Le commandant Adam du 4e de ligne, a reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Le Maréchal est rentré à cinq heures et demie à la préfecture. Sur tout le parcours, les populations ont témoigné le plus vif enthousiasme; les cris de *Vive le maréchal de Mac Mahon!* se sont fait entendre de toute part. La plus grande animation régnait dans la ville.

Le maréchal a dîné chez le général Ducrot. Il a quitté Bourges après les fêtes de la soirée et est arrivé à Paris lundi à quatre heures du matin, après un voyage heureux à tous les points de vue.

Le Maréchal est enchanté de l'accueil qu'il a reçu. Jamais les sympathies populaires ne se sont affirmées avec plus d'éclat.

L'Hôtel Dieu — Les Cagnards

Le nouvel Hôtel-Dieu, construit et définitivement aménagé, renferme aujourd'hui une partie des malades du vieil hôpital dont nous publions un dessin dans ce numéro. Chaque jour, le transport de ces malheureux s'effectue, et bientôt l'ancien Hôtel-Dieu sera vide.

Une courte notice à son sujet nous a paru utile à donner. L'Hôtel-Dieu a été fondé par saint Landri, évêque de Paris en 651, pendant une grande famine qui désolait la cité. Saint Louis prit l'hôpital sous sa protection et le gratifia d'un droit énorme : celui de prendre sur les marchés les denrées qui lui plaisaient et d'en fixer lui-même le prix.

Composé d'une réunion de constructions irrégulières et de corps de bâtiments successivement ajoutés les uns aux autres, l'Hôtel-Dieu s'étendit sous Charles V jusqu'au petit bras de la Seine. Ces nouveaux bâtiments furent mis en communication avec les anciens par le moyen de deux ponts établis sur ce bras.

L'Hôtel-Dieu a été deux fois la proie des flammes. Le premier incendie eut lieu dans la nuit du 1er août 1737; le second, plus violent, éclata le 30 décembre 1772. Plusieurs centaines de malades périrent dans les flammes et sous les décombres. Cette catastrophe s'explique parce que certains malades étaient alors placés dans cette partie voûtée que baigne la Seine et qui se nomme les *cagnards*, on ne put les retirer de ce véritable tombeau. Depuis longtemps les cagnards n'étaient plus destinés qu'à recevoir les morts et à se prêter aux études de dissection.

Le nouvel Hôtel-Dieu n'a heureusement pas de cagnards. Les salles sont vastes, aérées et bien éclairées. Les maladies y seront moins longues et moins mortelles.

Le départ de « l'Euphrate » et du « Crocodile »

Portsmouth, le 27 juillet 1877.

Monsieur le directeur,

L'EXCITATION qui règne ici à cause du départ des troupes pour l'Orient n'a jamais été surpassée depuis le jour de l'arrivée du prince de Galles. Comme vous savez, les cinq « troopships » ont reçu l'ordre d'être prêts au plus bref délai.

Après de grandes difficultés, j'ai pu, avec la permission de l'amiral, commandeur du « dockyard, » me rendre à bord de l'*Euphrate* et du *Crocodile*, et j'ai pu ainsi y faire mes croquis. Ces deux vaisseaux sont partis; les autres les suivront de près. Le *Triumph*, cuirassé, portant 10 canons de neuf tonnes et 4 plus petits, n'a plus que sa chaudière à installer; on y travaille toute la nuit; des ordres de « l'admiralty » ont été donnés pour qu'on ne touche pas aux mâts, afin que le *Triumph* soit plutôt prêt. Des télégrammes ont été envoyés par « l'admiralty » à Devonport, pour savoir quand les « troop-ships » *Limoon* et l'*Himalaya* pourront être prêts pour la mer. Ils seront prêts dans le courant du mois d'août. L'*Azincourt* et le *Shannon*, cuirassés, sont préparés avec la plus grande célérité; le dernier ayant été essayé à Keyam lundi dernier, tous deux doivent être prêts demain, ainsi que le *Condor*, canonnière.

A Chatham « the utmost exertions » sont faits dans les départements du Dockyard pour finir tous les cuirassés qui peuvent être de service sur mer. Le travail principal, c'est l'achèvement du *Temeraire*, à double cuirasse et double hélice, 8,412 tonnes, 7,000 force chevaux. L'*Euryalus*, le *Monarch*, le *Lyarnet*, l'*Ariel*, doivent partir aussi immédiatement, non avec du ballast, mais avec des troupes, toujours pour Malte.

J'ai voyagé, de Londres à Portsmouth, avec de la troupe qui était sortie de la prison de Milbanck, et qui était condamnée à deux ans de prison. Il y en avait plein huit wagons, toujours pour Malte.

L'amirauté a envoyé un agent à Liverpool, pour demander combien de vapeurs seraient propres au transport des troupes et des chevaux. Le vapeur bien connu *Great-Britain*, faisant le service de l'*Australie*, est réquisitionné comme très-utile au transport des chevaux.

Je vous donnerai bientôt de nouveaux détails; toujours est-il que l'on croit ici à une intervention prochaine.

Agréez, etc.

A. COLLINGRIDGE.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XLIX

LE SERGENT

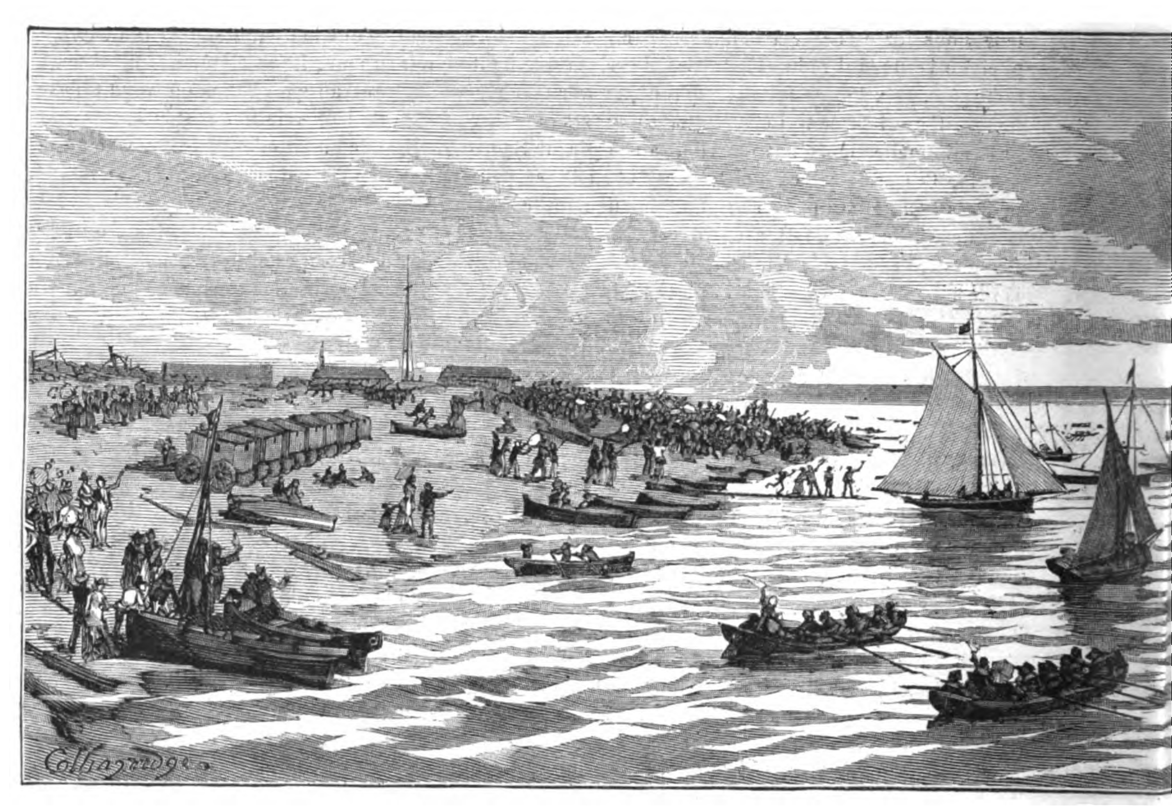
C'était un vieux sergent des guerres d'Italie,
Un de ceux que la mort pendant trente ans oublie
Et laisse bonnement vieillir sous les galons.
Une bombe l'avait déchiré tout au long,
Le fendant d'un seul coup du crâne à la mâchoire.
Le pauvre homme! il mourait sans rêve, même sans gloire.
« Eh bien, comment va-t-il? dis-je au docteur.
— Très-bas.
« Pauvre diable! il n'a pas cinq minutes à vivre. »
Je regardai. Son œil terne semblait me suivre :
A le voir, on eût dit qu'il m'avait reconnu.
Tout à coup, comme au bruit d'un tambour inconnu,
Je vis ses yeux muets qui se gonflaient de larmes;
Puis, se dressant d'un bond, sur le lit, au port d'armes,
Comme si le rappel, en haut, battait plus fort,
D'une voix claire, il dit :
« Présent!... »
Il était mort.

ALBERT DELPIT.

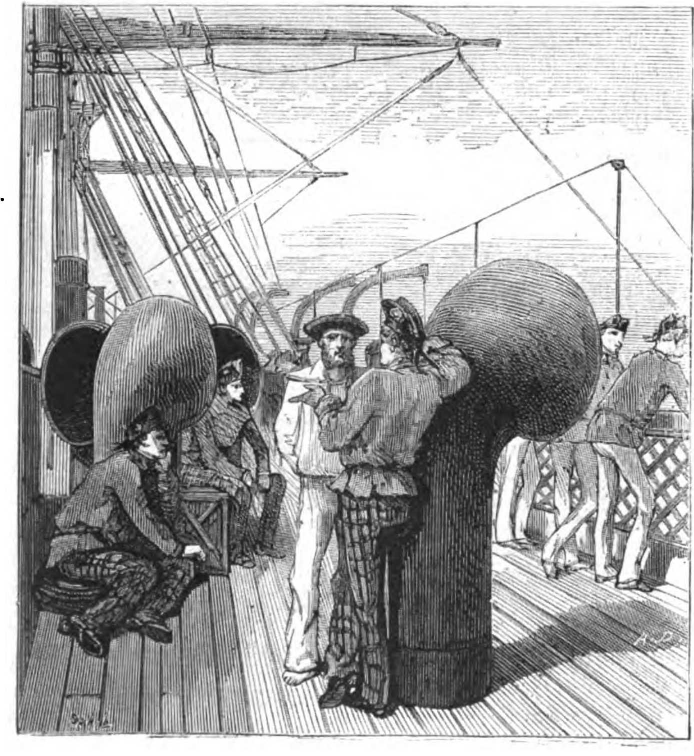




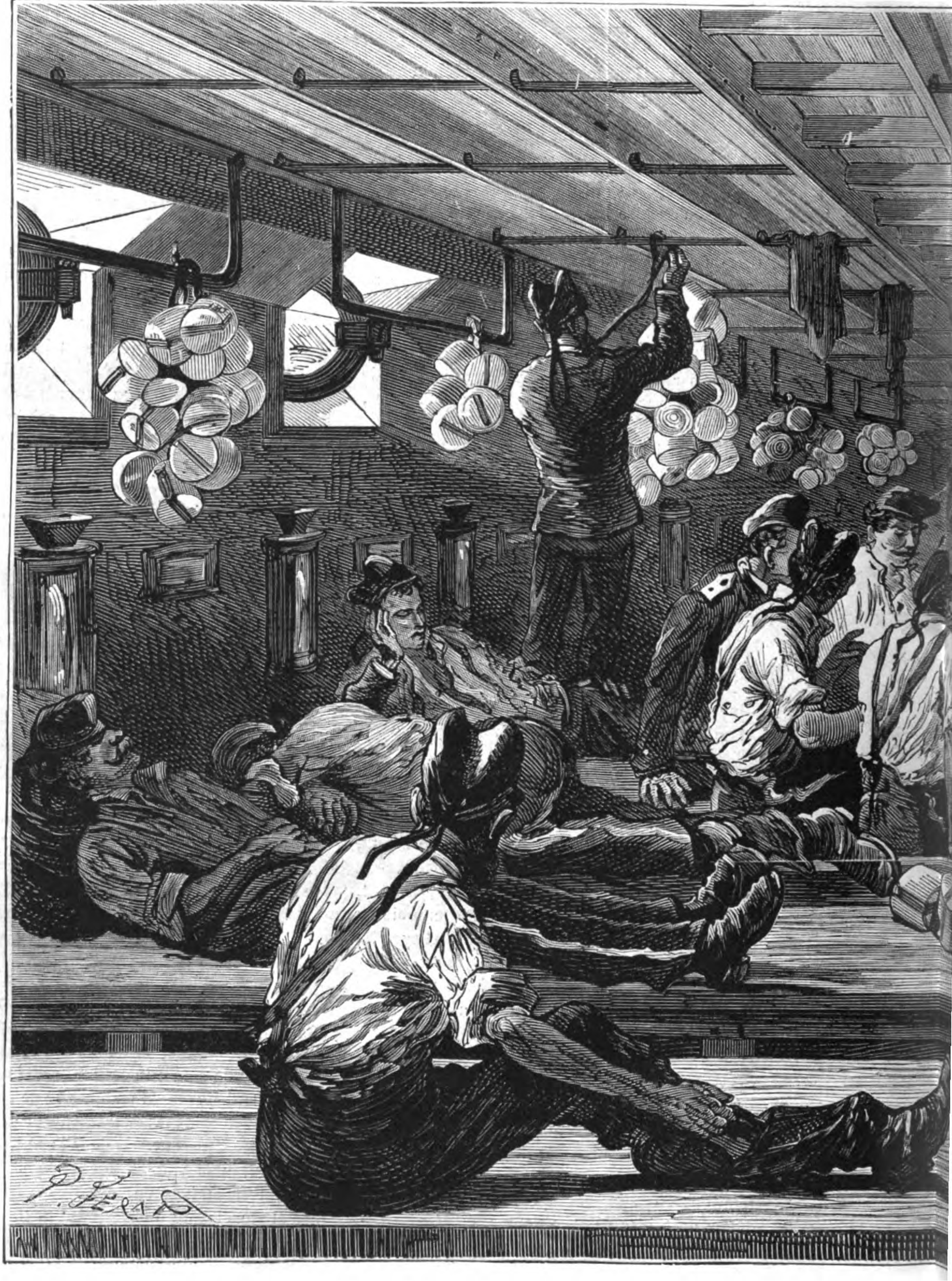
Un soldat du 2e régiment de la Reine.



SOUTHSEAT. — Départ du *Crocodil*

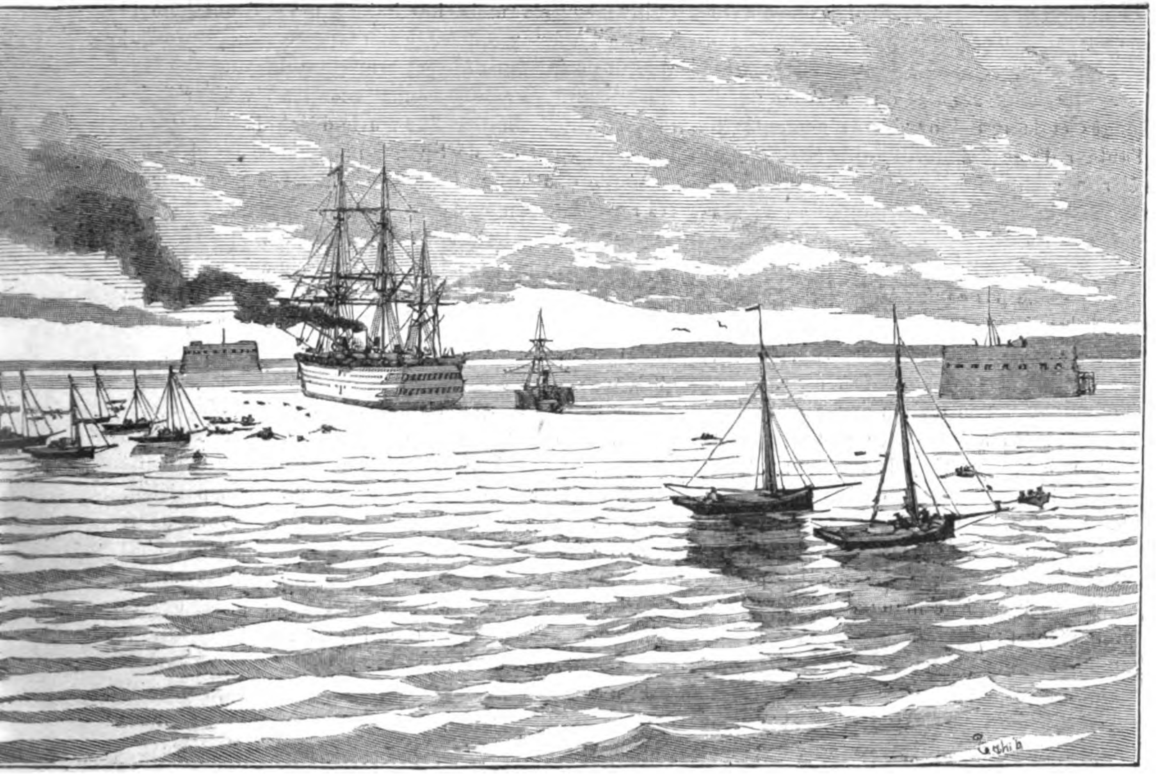


Les premiers effets de la mer sur le *Crocodile*.



Les troupes anglaises dan

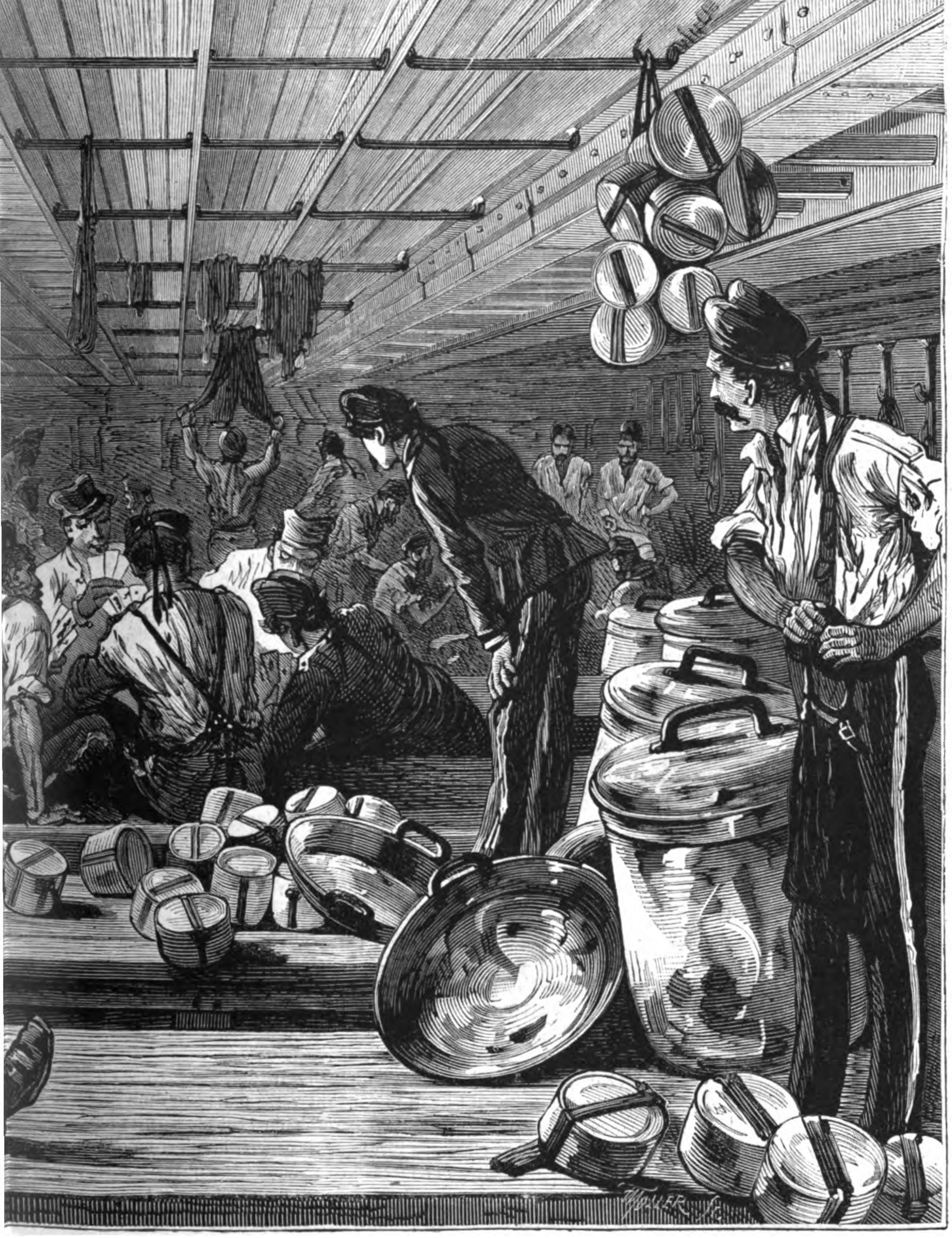
Le départ des troupes anglaises pour l'Orient. — (D



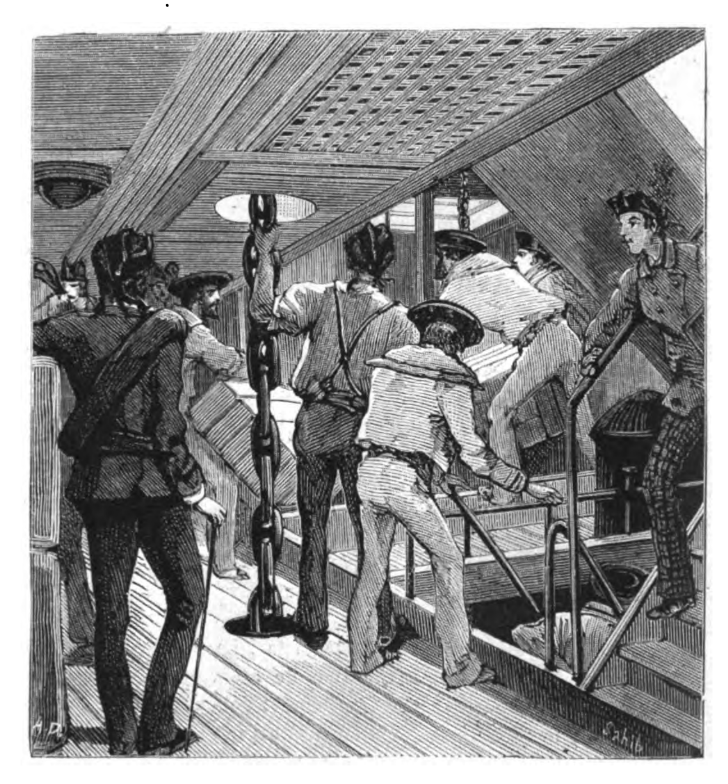
…e, l'un des troopships envoyés en Orient.



Un soldat du régiment des highlanders.



…ns l'entre-pont de l'*Euphrate*.



Le chargement de l'*Euphrate*.

(Dessin de MM. Férat, Lix et Sahib, d'après les croquis de M. Collingridge.)



COURRIER DU PALAIS

Un drame moyen âge. — Le romantisme et les souvenirs d'enfance. — *Périnet Leclerc* — Un descendant direct du seigneur de l'Isle-Adam. — Demande de suppression de trois actes. — Plaidoiries. — Historiens pour, historiens contre. — L'histoire et la fantaisie. — Les motifs du jugement. — Les allumettes chimiques. — La prime aux indicateurs. — Mauvais moyen. — Les dangers de la délation payée. — Ce que peut coûter une complaisance. — Un bon avis au monopole. — Fin de l'histoire d'une petite dame. — L'acte de naissance mystérieux.

Voila — sans exagération — quatre fois que je recommence les premières phrases de cette chronique et, cette quatrième fois encore, il faut me tenir à quatre pour que je reste strictement dans mon domaine judiciaire. Songez donc, *Périnet Leclerc!* Un drame romantique, un drame moyen âge, du beau temps du moyen âge, un drame avec des *Messire* et des *Messeigneurs*, un drame qui a eu un succès foudroyant et dont j'ai vu — moi qui ai l'honneur de vous parler — la première représentation en 1832, un drame du temps où j'étais enfant! C'en est trop, l'enthousiasme littéraire, combiné avec le souvenir d'impressions de jeunesse, fait que... j'ai bien du mal à ne pas vous dire qu'il est très beau et très bien fait, ce drame!! (Voyez-vous la phrase du temps qui reparaît à mon insu!)

Périnet Leclerc ou Paris en 1418, drame de MM. Anicet Bourgeois et Lockroy, vient d'être menacé de disparaître totalement après avoir, il y a un an environ, brillé de nouveau sur la scène du Châtelet. Il y a dans cette pièce un certain personnage historique qui est fort maltraité et dont, s'il faut en croire les historiens et chroniqueurs contemporains, la conduite aurait était fort légère: Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam et de Villiers-le-Bel, conseiller et chambellan du roi Charles VI, maréchal de France, chevalier de la Toison d'or et lieutenant général du duc de Bourgogne, aurait, au quinzième siècle bien entendu, livré la ville de Pontoise à la faction ennemie, aurait proposé d'assassiner le comte d'Armagnac, et aurait eu encore à se reprocher bien d'autres méfaits. Or le seigneur de l'Isle-Adam est un des personnages épisodiques du drame et, à certains moments, il est fort maltraité dans le dialogue.

Voici que quatre cents ans et plus après que le seigneur de l'Isle-Adam réel aurait commis ces erreurs, et quarante-cinq ans après que le seigneur de l'Isle-Adam du drame se les est entendu reprocher cruellement en style de drame moyen âge, se présente un descendant direct de ce personnage qui demande au tribunal civil de la Seine de protéger la mémoire de son ancêtre en ordonnant la suppression des troisième, quatrième et cinquième actes, tant sur le théâtre que sur la brochure imprimée. M. de Villiers de l'Isle-Adam est homme de lettres, il doit pourtant savoir que l'on ne peut pas jouer un drame en cinq actes dont on aurait supprimé les trois derniers; il a mis en cause d'abord MM. Anicet et Lockroy, puis M. Tresse, l'éditeur, puis MM. Ritt et Larochelle, directeurs du théâtre du Châtelet, et Me *Doumerc*, qui plaidait pour lui, a commencé par établir sa qualité en donnant lecture de la généalogie des Villiers de l'Isle-Adam, puis il a invoqué trois historiens modernes : MM. de Barante, Michaud et Henri Martin, qui apprécient la conduite du seigneur de l'Isle-Adam d'une façon beaucoup plus favorable.

Mais voyez le danger de ces exhumations de personnalités historiques après trois ou quatre siècles; voici que Me *Lesenne*, l'avocat de M. Tresse, a découvert une lacune dans la généalogie vers 1550, un temps d'arrêt dans la descendance directe, et voici que Mes *Huart, Bonnier, Ortolan* et *Clery*, avocats des auteurs et des directeurs, ont fouillé les chroniques et prouvé que le drame, s'il avait été sévère, avait été juste ! Le tribunal, sans même examiner la question de recevabilité du demandeur, l'a purement et simplement débouté de sa demande; mais il est bon de citer quelques lignes de ce jugement qui fera jurisprudence :

« Attendu que si l'historien a le devoir d'asseoir ses « jugements sur un travail de recherche et de compa« raison qui comporte l'examen des sources, la critique « des témoignages et l'indication des motifs qui déter« minent ses affirmations, l'écrivain qui fait une œuvre « d'imagination n'est pas soumis aux mêmes obliga« tions;

« Qu'en empruntant aux annales du passé les noms « des personnages et la grandeur des événements de « l'histoire, l'auteur d'une fiction littéraire conserve le « droit de mêler la réalité des faits et les créations de « son esprit dans la mesure qu'il croit utile au succès « de son œuvre, etc... »

La compagnie à laquelle l'État a concédé le monopole de la flamme, — ne pas confondre avec le feu, — a beaucoup fait parler d'elle et beaucoup occupé les tribunaux, un peu trop peut-être! Qui ne se souvient qu'à l'origine ses allumettes, vendues fort cher, semblèrent ne s'enflammer qu'en raison inverse de l'élévation de leur prix. On a raconté ce mot charmant qui, à cette époque, a fait son tour de France : « Avec quoi avez-vous mis le feu à cette grange? demandait un président d'assises à un incendiaire. — Avec une allumette chimique, répondait l'accusé. — C'est impossible! Vous en imposez à la justice, reprenait le président! » Aujourd'hui, encore il ne manque pas d'esprits chagrins qui prétendent que, si l'inflammation est plus sûre et plus rapide, l'action du frottement détermine, immédiatement au-dessus du phosphore, une brisure qui envoie le soufre brûler à terre, ou même sur une robe ou sur un pantalon! Mais, que voulez-vous, les Français aiment à rire; pure plaisanterie! La Compagnie des allumettes poursuit activement les fraudeurs; c'est son droit et elle a raison, peut-être a-t-elle des prétentions un peu ambitieuses quant à l'étendue de son monopole; mais ce n'est pas là mon affaire, pour aujourd'hui du moins! Toutes les semaines, ou à peu près, la 8e chambre correctionnelle juge et condamne des marchands ou fabricants d'allumettes de contrebande, et la liste en est quelquefois fort longue. Souvent j'ai entendu les contrevenants, de jeunes ouvriers, des jeunes filles, presque des enfants, se défendre en disant qu'un *inconnu* leur avait remis pour les vendre quelques paquets d'allumettes, et que l'*inconnu* disparu, ils avaient été aussitôt arrêtés, fouillés, trouvés nantis du corps du délit; ils invoquaient une sorte de provocation. L'auditoire souriait à cette excuse invraisemblable, et je crains bien d'avoir parfois souri comme l'auditoire. Et pourtant voici aujourd'hui, devant le tribunal correctionnel, huit individus prévenus d'escroquerie et de complicité, qui faisaient métier de compromettre ainsi des malheureux crédules et affamés, pour toucher la prime de vingt cinq francs que la Compagnie paye aux indicateurs d'une contravention. Une dizaine de leurs victimes ont été entendues comme témoins, et, en vérité, c'était lamentable. La peine prononcée pour ces contraventions est en général de trois cents francs d'amende; ces malheureux n'ont pu payer, et ils ont dû subir la contrainte, c'est-à-dire deux mois de prison.

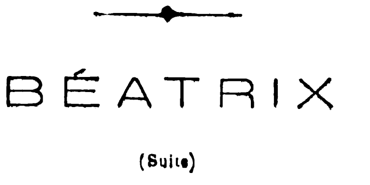
Tous ont parfaitement reconnu leurs *inconnus* parmi les huit personnages, et leurs dépositions sont utiles à noter pour l'avenir. Le monsieur *inconnu*, sans doute quand il prévoyait un refus, ne se donnait même pas toujours la peine de tenter sa dupe et de lui proposer de vendre pour son compte; il lui remettait quelquefois un petit paquet à porter à tel ou tel endroit, moyennant salaire, une simple course; mais le commissionnaire improvisé n'avait pas fait dix pas qu'il était pris, et le paquet contenait des allumettes frauduleuses et le destinataire du paquet était un personnage imaginaire. Voici quelque chose de plus odieux encore; une des prévenues, la fille Bordier, entre chez une femme et lui dit : « Madame, auriez-vous la bonté de me garder ce paquet pendant que je vais faire une course? — Bien volontiers! » — Et, moins de dix minutes après, perquisition chez la femme obligeante, constatation de fraude, détention d'allumettes de contrebande, condamnation, tandis que la fille Bordier touche sa prime de vingt francs!

Je pense que la Compagnie des allumettes ferait bien de renoncer à payer des indicateurs, et si peu susceptible que l'on soit en matière de fiscalité, on a la preuve aujourd'hui que les délations payées provoquent les fausses délations; la Compagnie ferait d'autant mieux que deux de ses anciens agents, Saladin et Lanfranchi figuraient sur le banc parmi les huit prévenus; ils étaient d'accord avec les indicateurs, et ils partageaient les primes de vingt francs que ceux-ci avaient gagnées, vous savez comment. Saladin a été condamné à deux ans de prison et Lanfranchi, moins compromis, en est quitte pour six mois. Les indicateurs qui ont joué le rôle de l'*inconnu* ont été condamnés à des peines qui varient de trois ans à quatre mois de prison.

Eh bien ! les renseignements sont arrivés sur la fameuse Marguerite-Caroline-Marie d'Uxkül, comtesse de Battyani, comtesse de Spaur, marquise d'Emblée, baronne de Charlestop, Olga Baschoff, et le plus clair de ces renseignements est qu'on ne sait pas si elle a le droit de porter un seul de tous ces noms-là. Elle a reconnu enfin que son prétendu mariage avec le noble Hongrois avait été conclu si morganatiquement, qu'elle ne peut se dire comtesse de Bathyani; elle est convenue qu'il en est de même du titre de comtesse de Spaur; quant au marquisat et à la baronnie, elle en fait bon marché; mais elle tient bon pour Olga Baschoff d'Uxkül. Néanmoins, dans le jugement qui la condamne à trois ans de prison, cette charmante petite dame qui a escroqué environ cinq cent mille francs au commerce parisien, est ainsi désignée : « Une inconnue disant se nom« mer, etc... » Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'elle a fasciné, ensorcelé et entraîné dans sa chute, un malheureux jeune homme qui a un passé exceptionnellement honorable, et qui vient d'être frappé d'un emprisonnement d'une année.

Je n'ai jamais été plus heureux, je crois, qu'en m'apercevant que je manque de place aujourd'hui pour les couteaux et revolvers de la semaine. La matière n'a pas manqué; mais, vous n'y perdrez... non ! vous n'y gagnerez rien; c'est pour la semaine prochaine.

PETIT-JEAN.



BÉATRIX

(Suite)

Roland poussa un second soupir, plus long et plus profond, un soupir imprégné des sources vitales empoisonnées de son être et du venin de son cœur, ne sachant s'il obéissait à un cruel caprice ou à son désespoir. L'araignée, frappée par cette exhalaison, se rassembla sur elle-même et se cramponna au centre de sa toile par un effort désespéré; mais les forces coercitives de ses pattes articulées diminuaient; elle se laissa rapidement glisser le long d'un fil, et tomba morte sur l'appui de la croisée.

Une sueur froide perla sur le front de Roland.

— Maudit! maudit! murmura-t-il en se parlant à lui-même. Es-tu donc devenu venimeux à ce point, que ton souffle fasse périr cet insecte venimeux?

Il se leva soudain, comme un homme réveillé en sursaut au milieu d'un horrible cauchemar, en entendant une voix mélodieuse et pleine de tendresse qui montait du jardin :

— Roland! Roland! l'heure est sonnée. Pourquoi tardes-tu? Descends donc.

— Oui, murmura-t-il avec une sombre tristesse et le cœur rempli d'amertume, voilà désormais le seul être vivant qui pourra m'approcher, la seule créature pour laquelle mon souffle ne soit point mortel. Je voudrais qu'il le fût aussi pour elle.

Il s'empressa de descendre au jardin et se trouva face à face avec Béatrix, aux yeux brillants d'amour Dans sa colère et son désespoir, il avait pu désirer la tuer du regard; mais, à sa vue, il retomba sous le charme de l'enchanteresse. Il était soumis à des influences trop réelles pour s'y soustraire d'un seul coup et, en sa présence, il n'était plus maître de sa volonté.

C'était le souvenir du pouvoir de ce caractère de femme, qui avait si souvent versé dans son âme un calme religieux, le souvenir de tant de saintes et tendres effusions qui avaient écarté la pierre dont était scellée la source de son cœur, et qui avaient permis aux yeux de son esprit d'en sonder les transparentes profondeurs. Si Roland avait su apprécier et sentir la puissance de ces souvenirs, il aurait compris que tout cet horrible mystère n'était qu'une illusion matérielle et grossière, et que, malgré le sombre brouillard qui semblait l'envelopper, la

vraie Béatrix était un ange du ciel. Quoiqu'il fût incapable de cette sublime confiance, la présence de Béatrix n'avait pas encore perdu toute sa magie. La fureur de Roland s'était apaisée pour faire place à une morne insensibilité.

Béatrix, avec la divination du cœur, reconnut au premier coup d'œil qu'il y avait entre eux un gouffre de ténèbres infranchissable pour tous deux.

Ils errèrent un moment à travers les allées du jardin, tristes et silencieux, et arrivèrent ainsi près de la fontaine de marbre et du bassin au milieu duquel croissait le buisson aux fleurs de rubis. Roland fut effrayé de la joie sensuelle, de l'appétit avec lequel il se surprit aspirant le parfum de ces fleurs, exquis et capiteux.

— Béatrix, dit-il brusquement, d'où vient cette plante favorite que vous chérissez comme une sœur?

— Mon père l'a créée, répondit-elle avec simplicité.

— Créée, créée! ajouta Roland en plongeant un regard froid comme l'acier dans les yeux limpides de la jeune fille, expliquez-moi le sens de ces paroles.

— La nature n'a pas de secrets pour mon père. Cette plante est sortie du sein de la terre le jour où je suis née; elle est le fruit de sa science et de son intelligence comme je suis le fruit de sa tendresse et de sa chair... N'en approchez pas! s'écria-t-elle en suivant avec terreur les mouvements de Roland. Prenez garde... elle a des propriétés que vous ne pouvez soupçonner, et elle est dangereuse. Éloignez-vous, elle ne connaît que moi, j'ai grandi et fleuri avec elle; mes soins lui donnent la force et la séve comme son parfum me donne la santé et la vie. J'ai été nourrie de ses émanations; c'est ma sœur, et je l'aime d'une affection humaine, car, hélas! ne l'as-tu pas deviné? il y a un sort terrible...

A ces mots, Roland lui jeta un regard si sombre qu'elle s'arrêta toute tremblante, comme si elle voyait à son front l'éclair d'un orage prêt à éclater sur elle; mais la confiance qu'elle avait en son amour la fit rougir d'avoir pu douter de lui.

— Il y a un sort terrible pour moi, continua-t-elle. Le fatal amour de mon père pour la science m'a séparée du reste du monde et m'a condamnée à vivre dans cette solitude. Ne sois pas jaloux d'une fleur, elle a été mon unique compagne. Ah! jusqu'au moment où le ciel t'a envoyé, cher Roland, dans quel isolement a vécu ta pauvre Béatrix.

— Ce sort était donc bien rigoureux? demanda Roland en attachant son regard sur elle.

— Il n'y a pas longtemps que j'ai connu toute sa rigueur, répondit Béatrix d'une voix pleine de tendresse. Oui, car mon âme était engourdie et tranquille, mon cœur était plongé dans une sorte de torpeur qui lui laissait le calme. Je t'ai vu, et j'ai été heureuse de t'aimer.

— Maudite sois-tu! s'écria-t-il avec le poison de la colère et du mépris; tu oses me parler de bonheur! Pour charmer les ennuis de ta solitude, il te fallait un compagnon digne de ta nature empoisonnée, et tu as jeté les yeux sur moi; tu m'as choisi, tu m'as séparé des autres créatures, tu m'as entraîné dans la région d'inexprimable horreur où tu vivais!

— Roland!... s'écria Béatrix en tournant vers lui ses yeux doux et brillants comme les étoiles.

Elle ne pouvait comprendre le sens de ces reproches et ces paroles de haine, mais leur violence l'avait presque foudroyée.

— Oui, créature venimeuse, répéta Roland hors de lui, voilà le sort qui m'était réservé, voilà ce que tu as fait. Regarde-moi : tu m'as flétri, tu as infiltré ton poison dans mes veines, je suis hors la loi de la nature vivante, mon souffle est empesté comme le tien. Tu m'as fait aussi haïssable, aussi hideux, aussi repoussant que toi-même, qui es un monstre d'horreur. Tu peux aller dire à ton père, à l'infâme empoisonneur Rapaccini, que son expérience a réussi au delà de toutes ses espérances, et que je suis digne de toi. Eh bien, si nous avons ce bonheur que notre haleine nous soit aussi fatale et mortelle à nous-mêmes qu'elle l'est aux autres, unissons nos lèvres en un baiser d'ineffable haine, et mourons ainsi!

— Que m'est-il arrivé? murmura Béatrix anéantie avec un gémissement qui sortit du plus profond de son cœur. Sainte Vierge, ayez pitié de moi, pauvre enfant désolée.

— Toi, prier! toi! s'écria Roland avec un infernal mépris. Mais tes prières, en sortant de ta bouche, sont empoisonnées. Oui, oui, prions. Allons à l'église et trempons nos doigts dans le bénitier du portail. Ceux qui viendront après nous mourront comme de la peste. Faisons des signes de croix dans l'air, nous répandrons des malédictions sous l'apparence de ce symbole sacré.

— Roland, dit alors Béatrix avec calme, car sa douleur étouffait en elle toute colère, pourquoi t'unir ainsi avec moi dans ces terribles paroles? Je suis, il est vrai, cette créature qui t'inspire de l'horreur; mais toi! Après avoir frémi encore une fois à l'aspect de mon affreux malheur, tu es libre, rien ne t'attache auprès de moi, tu n'as qu'à sortir de ce jardin pour te mêler à tes semblables et oublier qu'il rampa jamais sur la terre un monstre tel que ta pauvre Béatrix.

— Tu feins l'ignorance?... C'est assez de mensonges, dit Roland avec un regard menaçant.

— Je n'ai jamais menti, et tes paroles sont cruelles, répondit Béatrix, blessée au cœur, mais sans manifester de frayeur, car la crainte était un sentiment inconnu pour elle.

— Eh bien, regarde : voilà le pouvoir que m'a donné la fille de Rapaccini.

CHARLES JOLIET.

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise de *la Reine de Chypre*, opéra en cinq actes de de Saint-Georges, musique de F. Halévy. — Les musiciens à la butte des Moulins. — Adresses des compositeurs notables, en 1833.

Nous sortons de l'Opéra où nous avons entendu *la Reine de Chypre*. Les horloges disent une heure moins le quart de la nuit, et l'imprimeur attend notre compte rendu. Il ne l'aura pourtant que dans huit jours, parce qu'il ne nous donne qu'une demi-heure pour le rédiger dans tous ses développements, portant sur cinq actes longs et très-remplis.

Donc, quelques lignes seulement aujourd'hui, un simple crayonnage sur la représentation en attendant une étude plus fouillée sur l'œuvre elle-même.

Les décors, entièrement neufs, sont traités avec habileté, mais aussi avec une grande sobriété de couleur.

Le soleil n'apparaît guère qu'au quatrième acte où il éclate en joyeux rayons sur une plage de l'île de Chypre. C'est l'acte du cortége, l'acte de la fameuse fanfare des trompettes, l'acte où l'on entend la « danse cypriote, » le meilleur air de ballet, le plus coloré, le plus spirituel qu'ait jamais écrit Halévy.

L'exécution vocale n'a pas été sans reproche. Mlle Bloch n'est pas encore en possession incontestée du rôle de Catarina disposé en vue des moyens exceptionnels de Mme Stoltz. D'autre part on a beaucoup applaudi Lassalle et Villaret, notamment dans le duo du troisième acte qu'ils ont dit avec toute la chaleur que comporte ce morceau justement célèbre. Bon accueil a été fait aussi à Caron qui mérite mieux que la situation un peu effacée qu'on lui fait à l'Opéra.

La Reine de Chypre est une œuvre intéressante, sinon un chef-d'œuvre qui puisse aller de pair avec *la Juive*, et on doit s'étonner que le dilettantisme parisien en ait été privé si longtemps.

A samedi de plus amples détails.

— S'il est permis de prendre son bien où on le trouve, M. Edmond Fournier ne s'étonnera pas que dans sa très-érudite *Histoire de la Butte des Moulins* nous fassions la cueillette de quelques renseignements qui appartiennent aux annales de la musique parisienne.

Ce n'est pas que, dès longtemps, nous n'ayons su où se trouvait l'hôtel habité par Lulli, et bâti par lui avec le premier argent gagné à l'Opéra. Nous ne passons jamais au carrefour des rues Sainte-Anne et Neuve-des-Petits-Champs sans jeter un regard sur cet orgueilleux logis dont la façade est encore ornée d'attributs parlants : masques de théâtre, tambourins et flûtes de Pan.

Mais notre science n'allait pas plus loin.

Nous savons maintenant que ladite maison fut construite sur un terrain acheté du sieur Bouyn, en 1670, et qui coûta la somme de 22,680 livres, sa contenance étant de 108 toises.

Vous remarquerez cependant qu'à la date précitée Lulli n'était pas encore le personnage qu'il devint dans la suite. Ce n'est, en effet, qu'au printemps de 1672 qu'il s'empara du privilége de l'Opéra, et qu'il ouvrit son spectacle dans la nouvelle salle de la rue de Vaugirard.

Il n'était donc pas encore très riche lorsqu'en 1670 il se lança dans cette grosse affaire de bâtisse.

Gittard, son architecte, et l'entrepreneur de maçonnerie Predo ne tardèrent pas à le poursuivre pour les premiers paiements, et d'une façon si pressante qu'il dut recourir à la bourse de son ami et collaborateur Molière.

On comprend très-bien que, dans sa situation embarrassée, Lulli dût se remuer pour trouver quelque affaire de bon rapport. Il mit la main sur l'Opéra, dont Louis XIV déposséda à son profit les fondateurs Perrin et Cambert. C'est ainsi qu'on peut supposer, et à coup sûr, que les premières recettes produites par *les Fetes de l'Amour et de Bacchus* servirent à liquider les dépenses de l'hôtel de la rue Sainte-Anne.

L'Opéra fut, d'ailleurs, si prospère dans les premiers temps que son directeur put faire la spéculation de bâtir encore une autre maison, une « maison de rapport » qui était et est toujours située au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue des Moulins. Il la louait en totalité 1,600 livres.

Continuons à suivre M. Ed. Fournier dans ses promenades sur la butte des Moulins; il en est plus que temps, au train dont marchent les travaux qui en auront bientôt fait une plaine.

Pendant le long séjour que l'Opéra fit au Palais-Royal (1673-1781), la Butte devint le quartier favori des artistes du chant et de la danse.

Vers la seconde moitié du dix-huitième siècle, c'est dans la rue Sainte-Anne que la danse s'est cantonnée de préférence. Nous y trouvons le chorégraphe Gardel, son camarade Laurent, puis Mlle Allard et, non loin encore, des étoiles de dimension moindre, telles que les demoiselles Roses, Vernier, Jouveau, Garnier. Le baryton ou, comme on disait, « la taille » Méon s'était logé là aussi.

Cependant les chanteurs semblaient avoir adopté la rue des Moulins, et nous y découvrons notamment Lainez et Mlle Gavaudan.

La « haute-contre » Legros, le créateur du rôle d'Orphée dans l'opéra de Glück, demeurait rue Lévêque.

Le compositeur Gossec donnait son adresse rue des Moulins; mais il a dû avoir plus d'un gîte, ce Mathusalem de la musique, qui a vécu quatre-vingt-seize ans, de 1733 (année du premier opéra de Rameau), à 1829 (date du dernier opéra de Rossini).

Quant à Grétry, nous pouvons facilement sonner à sa porte, laquelle nous sera indiquée par la suscription d'une lettre que lui écrivait le peintre Joseph Vernet, et qui a été conservée :

« M. Grétry, rue Traversière, en entrant par la rue de Richelieu, à droite, passé celle du Hazard, la seconde maison neuve. »

Cette rue Traversière est connue aujourd'hui sous le nom de « Fontaine-Molière. » Si, par aventure, votre flânerie vous menait par là, vous reconnaîtriez aisément cette maison qui, en effet, a dû être neuve sous Louis XVI; le style architectural en dit très-clairement la date; et elle porte le n° 41.

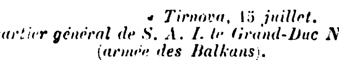
Il nous est avis que peut-être il y aurait quelque utilité à dresser un plan de Paris qui indiquerait les demeures des musiciens les plus notables de toutes les époques, avec mention des œuvres qu'ils y auraient écrites. Quant à nous, et comme pour tâter la matière, nous avons pris au hasard l'*Almanach des 25,000 adresses* de 1833, et nous y avons relevé les indications suivantes :

DERNIÈRE HEURE

Au moment de mettre sous presse, nous recevons des croquis de notre envoyé spécial M. Dick, dont nous étions sans nouvelles depuis longtemps.

Nous en faisons faire immédiatement un fac-simile.

Ces croquis ont l'inestimable mérite d'avoir été pris sur les lieux mêmes et dans des conditions difficiles et périlleuses. Ils représentent la bataille de Tirnova, dont nous avons parlé, et deux vues très-curieuses. Ils étaient accompagnés de la lettre suivante, qui prouve que notre envoyé a dû assister à la bataille de Plevna :

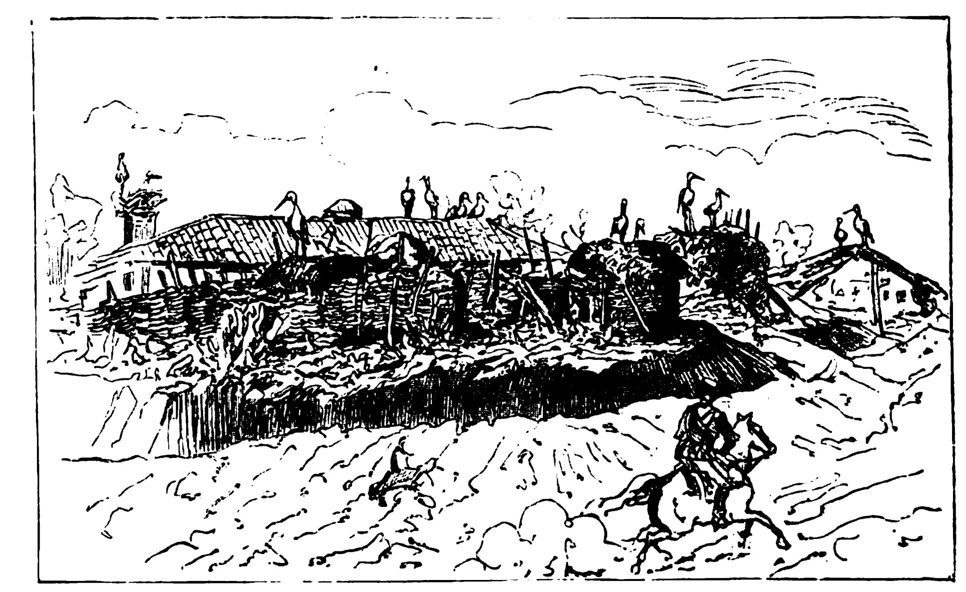


« Tirnova, 15 juillet.
Quartier général de S. A. I. le Grand-Duc Nicolas
(armée des Balkans).

« Je vous envoie les principaux dessins de notre marche avec le Grand-Duc, de Gavroitcha à Tirnova.

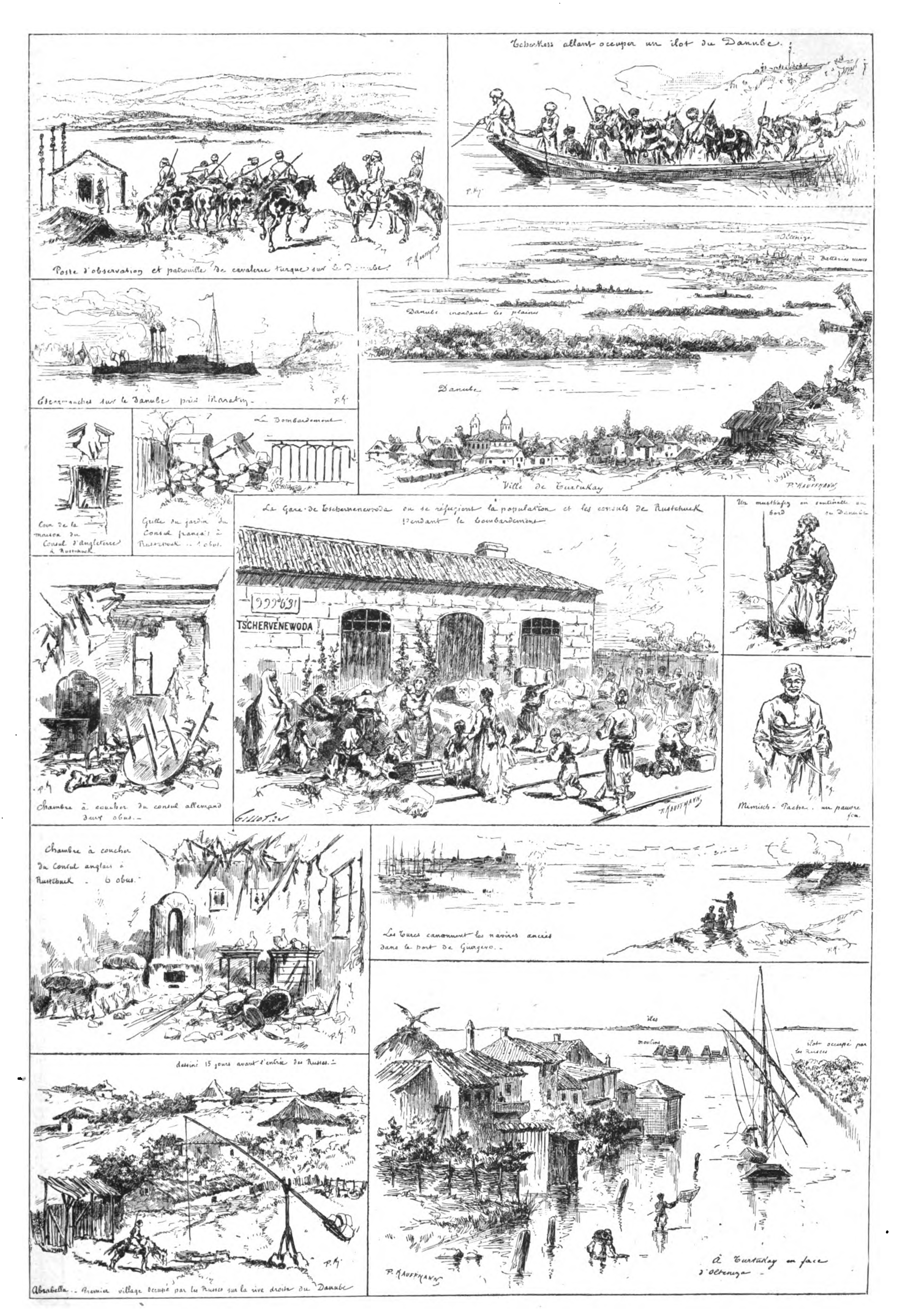
« Cette marche hardie a coupé l'armée turque. Dans deux heures je pars pour Gabrova, au pied des Balkans, dont on vient d'occuper les passes. — DICK. »

ZAIDZI, village turc abandonné par ses habitants.



KTCHAIR, ferme turque, dite la ferme des Cigognes.

LA GUERRE. — LA PRISE DE TIRNOVA, LE 7 JUILLET, PAR LA BRIGADE DE DRAGONS DU GÉNÉRAL GOURKO. — (Fac-simile des croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



LA GUERRE. — La rive droite du Danube avant l'invasion. — (Reproduction à la plume, par M. Kauffmann, des croquis de M. Meylan, notre correspondant du côté des Turcs.)

ADRESSES DES MUSICIENS EN 1833

AUBER : rue Saint-Lazare, 50 (au coin de la rue Larochefoucauld) ;

AD. ADAM : place de l'Oratoire (proche le Louvre et la rue du Coq);

BERTON : rue du Faubourg-Montmartre, 13;

BOIELDIEU : boulevard Montmartre, 10 (maison de la terrasse Jouffroy, qui fut habitée aussi par Rossini);

CASTIL-BLAZE : rue de Buffault, 11 ;

CHERUBINI : rue du Faubourg-Poissonnière, 19 ;

CARAFA : rue Neuve-des Capucines, 16;

FÉTIS : rue du Helder, 13;

HALÉVY : à l'Institut;

HABENECK : rue des Filles-Saint-Thomas, 21 ;

HÉROLD : rue des Ternes, 6;

PAER : rue de Richelieu, 89;

Etc...

Un travail de cette sorte ne pourrait être taxé de puérilité, s'il était présenté complet, embrassant une période de deux siècles au moins. Il intéresserait à la fois l'histoire de Paris et celle de la musique.

Et puis le public est aujourd'hui si friand d'archéologie! Le goût lui en est venu naturellement, et comme une manière de protestation, depuis vingt-cinq ans que des démolisseurs pulvérisent les pauvres vieilles maisons à souvenirs et en envoient les décombres à des dépotoirs inconnus.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Les Bibliothèques publiques. — Il existe en Europe quatre-vingt-quatorze bibliothèques publiques, qui possèdent ensemble 21 millions de livres. Ne frémissez pas encore, impatient lecteur, car, outre les livres, il y a encore des milliers de manuscrits.

Parmi toutes ces maisons d'approvisionnement du savoir, la bibliothèque de la rue de Richelieu, à Paris (royale, impériale ou nationale, suivant la politique), est la plus considérable; elle contient 2 millions de volumes et 15.000 manuscrits.

Puis viennent, par ordre de contenance, la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg et celle du Musée britannique de Londres; à Munich, il n'y a plus que 900,000 livres, à Berlin que 700,000 et à Vienne que 600,000. Nous voyons ensuite les bibliothèques de Dresde, de Copenhague, de Stuttgard. Enfin, petit à petit, nous descendons vers les bibliothèques privées et nous terminons aux bibliothèques officielles des communes rurales qui, pour la plupart, ne renferment que deux volumes : les *Arrêtés de la Préfecture* et le *Bulletin des lois*.

Recherches sur la coloration de l'eau de mer. — Combien de fois déjà les marins et les passagers n'ont-ils pas plongé dans l'élément perfide leurs regards qui semblaient en percer la profondeur pour reconnaître les causes mystérieuses de la coloration de l'eau de mer?

Il est reconnu qu'elle n'a pas partout la même couleur, — à égalité d'éclairage, bien entendu, — mais qu'elle offre les nuances les plus variées.

L'opinion généralement répandue est que la couleur de la mer est due au reflet du fond. De nouvelles recherches infirment cette manière de voir. Les savants expliquent la coloration par la quantité du sel dont la saturation produit la couleur bleue, qui se change en vert dès que le sel devient moins abondant.

Cette expérience a été répétée dans les différentes mers et a donné les mêmes résultats.

Archéologie superlative. — Jusqu'aujourd'hui on semblait se contenter des antiquités assyriennes, qui sont les plus... antiques. Eh bien, non! on a maintenant l'époque antéassyrienne dont on vient de retrouver les traces authentiques à Madras, consistant en cadavres pétrifiés, en urnes colossales dans lesquelles les cadavres avaient été brûlés bien avant les Brahmines, en pots de terre et en ustensiles de labourage. Le gouvernement de Madras encourage moralement et pécuniairement ces intéressantes fouilles.

L'Invention des meubles en acajou. — Pendant deux siècles, les Espagnols avaient possédé l'Amérique centrale sans songer à se servir du bois d'acajou comme article de commerce, et, après eux, personne n'y aurait songé non plus, si au commencement du dix-huitième siècle le hasard n'était venu en aide. Un certain capitaine anglais, dans son voyage aux Indes, en 1700, avait cherché un port de refuge sur la côte de Honduras pour y réparer son navire qui avait reçu des avaries pendant la tempête. Le maître charpentier alla à terre avec quelques hommes pour chercher les bois nécessaires et y trouva un mahagone. Avec beaucoup de peine, cet arbre fut abattu, scié en planches et transporté à bord du navire en détresse. Après les réparations, il en resta quelques pièces qu'on garda en réserve. On retourna en Angleterre, où le frère du capitaine, un médecin, était en train de bâtir une maison. Le marin lui fit cadeau de ces bois; mais les ouvriers déclarèrent que ces matériaux étaient trop durs, et les mirent de côté. Mais le médecin, qui était très-économe et ne voulait rien laisser perdre, chargea son menuisier de confectionner avec ce bois une table. L'artisan se plaignit également de la dureté de ces planches; mais, enthousiasmé du beau poli qu'elles pouvaient prendre, acheva la table. Le docteur invita ses clients et ses connaissances à visiter son meuble fabriqué avec un bois inconnu; on en parla dans toute la ville, et les fabricants de meubles de la cité voulurent s'en procurer. La duchesse de Buckingham acheta la table à un prix très-élevé; d'autres dames de la haute aristocratie en désirèrent également, et on envoya à la hâte des vaisseaux dans le Honduras pour y chercher de ces bois précieux, dont la consommation n'a cessé d'augmenter depuis cette époque.

ÉMILE WITH.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au n° 1037*), dans la *quinzaine*, *franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

(Les solutions de problemes d'echecs doivent être adressées à M. Paul Journoud, quai Voltaire, 13.)

PROBLÈMES

129 — MOTS EN TRIANGLE, *par Du Marais, à Paris*

Chez moi règne la force et jamais la raison,
Parfois l'amour, souvent la haine;
On y vit bien, mais en prison,
Triste et cruel séjour pour une souveraine!

Si la dent du serpent veut s'attaquer à moi,
Il perd son temps, il perd sa peine,
J'en suis convaincu, sur ma foi,
Et j'en crois, sur ce point, notre bon Lafontaine.

Voici Guillaume Tell, au cœur triplé d'airain,
Il est sûr de son arbalète,
De son coup d'œil et de sa main.
Tu me dois ton triomphe, ô courageux athlète!

A l'Opéra, c'est moi qui donne le bon ton;
Souvent je chante à la sourdine;
Sans moi, point de belle chanson;
Il n'est pas d'harmonie où ma loi ne domine.

Impitoyablement je frappais autrefois,
En Angleterre comme en France,
Au nom du droit, au nom des lois,
Le crime... mais hélas! trop souvent l'innocence!

130 — CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER
MÉTHODE EULER — SUR DAMIER POLONAIS

DE	I	N	N	AT	IR	U	I	E	SE
U	DR	M	A	R	E	M	N	HE	V
E	T	EU	I	R	N	U	OC	T	U
A	N	P	AC	X	H	ND	U	E	L
R	N	U	A	EI	NO	R	E	Q	E
V	I	A	H	JA	DU	N	I	A	R
T	R	I	BO	I	S	EM	P	R	A
E	I	EL	I	S	P	V	UX	G	M
I	HE	L	T	R	E	R	T	CH	I
EI	N	E	UR	LA	ME	E	O	D	EN

UN VIEUX QUATRAIN

Avec cinquante boules de loto et le tableau des anneaux correspondants, que l'amateur dressera d'après la notation mnémotechnique ci-dessous, et après s'être pénétré de notre méthode Euler (voir les nos 1055 et 1037), il trouvera en cinq minutes le sens des lettres de ce diagramme, alors qu'en le cherchant au hasard il lui faudrait peut-être *deux heures de patience vraiment perdues*.

CLEF IMPOSÉE : 1, 21, 40, 50.

Puis, toujours à la droite, l'anneau correspondant portant le plus petit chiffre, jusqu'à l'obstacle, qui sera 49, qui ne communique plus avec les anneaux restant à placer, qui sont 43, 45 et 27, comme fin de demi-chaine. Ici nous inaugurons un *nouveau système* non indiqué dans les nos 1055 et 1057 : c'est celui de ne pas nous arrêter sur les correspondants de 49, *dont le voisin de droite ne correspondrait pas avec l'anneau 43, auquel nous devons nous relier.*

C'est 39, dont le voisin de droite 47 correspond à 43, et la chaine est faite.

On voit bien la différence : au lieu de divers *renversements successifs*, puisque nous le pouvons, nous n'en faisons qu'un seul.

Ce nouveau système peut être appliqué pour la recherche des figures du concours; lorsqu'il est possible, il abrége singulièrement le travail de la construction des chaines Euler.

NOTATION MNÉMOTECHNIQUE
DE LA MÉTHODE EULER SUR DAMIER POLONAIS

1	3	7	8	9	10	11	12	4	2
5	13	21	22	23	24	25	26	14	6
15	27	33	34	35	36	37	38	32	20
16	28	39	40	41	42	43	44	31	19
17	29	45	46	47	48	49	50	30	18
18	30	50	49	48	47	46	45	29	17
19	31	44	43	42	41	40	39	28	16
20	32	38	37	36	35	34	33	27	15
6	14	26	25	24	23	22	21	13	5
2	4	12	11	10	9	8	7	3	1

Avec cette notation, il faudra dresser un tableau des anneaux correspondants dans le genre de celui que nous avons donné dans le n° 1055; il sera plus grand, voilà tout.

A Mme M. de T., à Bruxelles. — Nous recevrons avec le plus grand plaisir les mots carrés et les solutions des problèmes déjà envoyés.

PROBLÈME 127. — L'ÉTOILE. — Il faut lire : Construire quelques-unes des figures, au lieu de : *Toutes les figures*, ce qui serait impossible en si peu de temps.

Les solutions devront être envoyées par séries de dix problèmes : de 121 à 130, de 131 à 140, etc., etc.

P.-L.-B. SABEL.



trame, M. Périnaud peut même, d'un léger poil de so , faire un taffetas épais, velouté, un tissu riche. N'avions-nous pas raison de dire que ces perfectionnements intéressent la coquetterie et l'économie? (Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière.)

ANNONCES
DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATION, en l'étude de Me DU ROUSSET, notaire à Paris, rue Jacob, no 48, en 5 LOTS, le samedi 18 août 1877, à midi, DE :
1o 2 ACTions de la Cie *d'assurances c. l'incendie* LA PROVIDENCE. M. à p. de ch. acton : 6,000 fr.
2o et 3 ACTions de la *Comp. d'assurances sur la vie* L'URBAINE. M. à p. de ch. action : 1,000 fr.

ADJon, sr *une ench.*, en la ch. des not. de Pis, le mardi 28 août 1877, d'une MAISON et TERRAIN à PARIS, r. des Boulets, 66. — Cont. : 1,207 m. 80 c. — Rev. net : 4,700 f. — Mise à prix : 60,000 f. — S'adr. à Me TANSARD, not., rue Grenier-Saint-Lazare, 5.

ADJon. en l'étude de Me BIESTA, notaire à Paris, rue Louis-le-Grand, 11, le 18 août 1877, à midi, DE LA MAGNIFIQUE CHASSE D'ÉCOUBLAY (S.-et-M.), à 2 heures de Paris, ligne de Mulhouse ; presque d'un seul tenant, en 2 lots, qui seront réunis. 1er lot, 268 hect. 74 ares 75 c.; 2e lot, 195 hect., 35 ares 16 c. TERRES, PRES et BOIS. Mises à prix pouvant être baissées : 1er lot, 6,000 fr.; 2e lot, 3,000 fr. — S'adr. à Me Biesta, et sr les lieux à MM. Commun et Barré.

HOTEL AVENUE des CHAMPS-ÉLYSÉES, 61, et rue de Morny, 79, libre de location.
Mise à prix : 300,000 fr.
A VENDRE, *même sur une enchère*, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 11 septembre 1877. S'adr à Me Emile JOZON, not., rue Saint-Honoré, 362.

Ville de PARIS ADon *sur une enchère*, en la ch. des notres de Paris, le 2. août 187., d'UN TERRAIN Aven. du ROI-DE-ROME. — Conten. : 481m95. M. à pr. (60 f. le m) : 28,917 f. S'ad. aux notres : Mes J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 5, dre de l enc.

MAISON RUE DU PONT-NEUF, 31 (Maison de Molière) A PARIS
Revenu : 15,000 fr. — Mise à prix : 130,000 fr.
MAISON DE CAMPAGNE, à Couilly (S.-et-M.), au bas de la montagne. Cont. : 19 ares 11 c. St. d Esbly, ligne de Strasbourg. M. à prix : 10,000 fr.
A VENDRE, *sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le 21 août 1877, à midi.
S'adr. aux notres : Mes ROBIN, rue Croix-des-Petits-Champs, 25, dr de l'enc., TROUSSELLE, boul. Bonne-Nouvelle, 25, et à Couilly, à M. Pénard, jardinier.

A vendre à l'amiable : MAGNIFIQUE TERRE DE MILLE HECTARES (ligne de Tours à Montluçon). Château, futaies fermes, moulins, rivière, chasse exceptionnelle.
S'adr. à Me Laverne, notaire à Paris, 13, rue Taitbout.

PROPRIÉTÉ à PARIS, rue VERON, 26, et rue Nve-Pérou, 2, à ADJon sr *une enc.*, en la ch. des notaires de Paris, le 21 août 1877.
Revenu : 5,205 fr. — Mise à prix : 35,000 fr.
S'ad. à Me MARTIN, notaire, r. de la Chapelle, 32.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.

LA CONSULTATION DU REBB

Il est d'usage chez les israélites, surtout parmi ceux des campagnes de l'Alsace et de la Lorraine, de soumettre au rabbin toute pièce de volaille qui, à première vue, ne présente pas tous les signes d'une parfaite concordance avec le rite. Y a-t-il une cuisse meurtrie, une ecchymose à quelque veine ou quelque artère; a-t-elle été maladroitement entamée par le couteau du *schochet* (sacrificateur), vite chez le rabbin qui va juger en dernier ressort. Le cas est parfois très-délicat, et souvent le pauvre homme y perd son hébreu. Il hésite, doute, commente, tourne et retourne la volaille. Pendant ce temps, la ménagère, inquiète, attend fiévreusement un verdict qui lui permettra ou de manger l'objet en suspens ou, ce qui est plus fréquent, l'obligera à le rejeter impitoyablement. — A. L.

UNE MÉLODIE NOUVELLE

DE GOUNOD

Le prochain numéro du *Journal de Musique* contiendra, entre autres œuvres intéressantes, une mélodie que le maître vient d'écrire spécialement pour ce journal sur des vers charmants d'Armand Silvestre.

EN AVRIL

est le titre de cette mélodie, l'une des plus exquises qui soient sorties de la plume brillante à qui l'on doit tant de chefs-d'œuvre.

Tout le monde voudra interpréter cette ravissante inspiration.

Le *Journal de Musique* se vend chez les libraires, dans les kiosques, dans les gares. — Le numéro (texte de 4 pages et 8 pages de musique) se vend 40 centimes dans Paris et dans les départements. — Abonnements 13, quai Voltaire, à Paris : 18 fr. l'an; 9 fr. les six mois; 4 fr. 50 les trois mois.



La consultation du Rebb, scène juive. — (Dessin à la plume de M. Alphonse Lévy.)

SOLUTIONS D'ÉCHECS

PROBLÈME N° 666

Solutions justes : MM. Quéval; la Réunion des officiers, à Compiègne; Champail; Louis de Croze; le Cercle des échecs de Chalindrey; l'Académie aixoise des échecs; Cercle Cornu, à Rocroi; café Saint-Maclou, à Mantes; A. Charbonnet; P. C., membre du Cercle artésien; Taverne alsacienne, à Rochefort-sur-Mer; Camille; café Central, à Péronne; café des Oiseaux.

Les solutions qui, dans la variante principale, ont pour second coup C. pr. P échec, sont inexactes, par la raison que les Noirs, le coup suivant, couvrent l'échec avec le Fou.

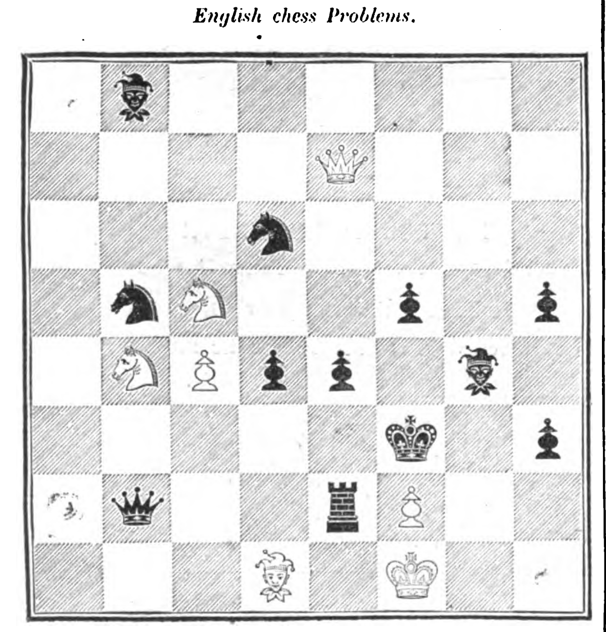
Autres solutions justes du problème n° 664 : MM. A. M. D. D., Maisons-Laffitte; le Cercle de Blois; Cleret; Cercle Cornu, à Rocroi; P. C., membre du Cercle artésien.

PAUL JOURNOUL.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 667, COMPOSÉ PAR M. P. T. DUFFY

English chess Problems.



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solutions du problème n° 665.

1. C 3 R — 1. P 4 F
2. D 5 D, échec — 2. P pr. D (1)
3. C pr. PC, échec et mat.

(1)

2. R pr. T
3. D 5 C, échec et mat.

(A)

1. R 3 ou 5 D
2. T 8 D, échec — 2. R 4 F
3. D 2 T, échec et mat.

(B)

1. C *ad libitum*
2. D 7 F, échec et mat le coup suivant.

(C)

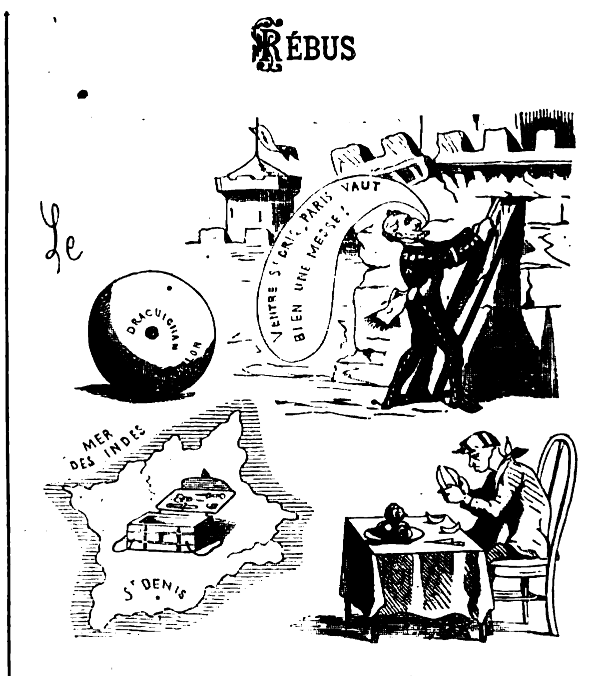
1. F 5 F
2. C pr. P, échec et mat le coup suivant.

(D)

1. Tout autre coup
2. T 5 C, échec et mat le coup suivant.

(*Voir plus haut les solutions justes.*)

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le commerçant prétend sans cesse que les temps sont durs.

Ont deviné : Café de Paris, à Vitry-le-François; M. Frédéric Patrik, à Paris; le cercle d'Amplepuis; M. Paul Sévin, à Paris; M. Gandon, à Châteaugiron; M. Félix Renn, à Saintes.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.